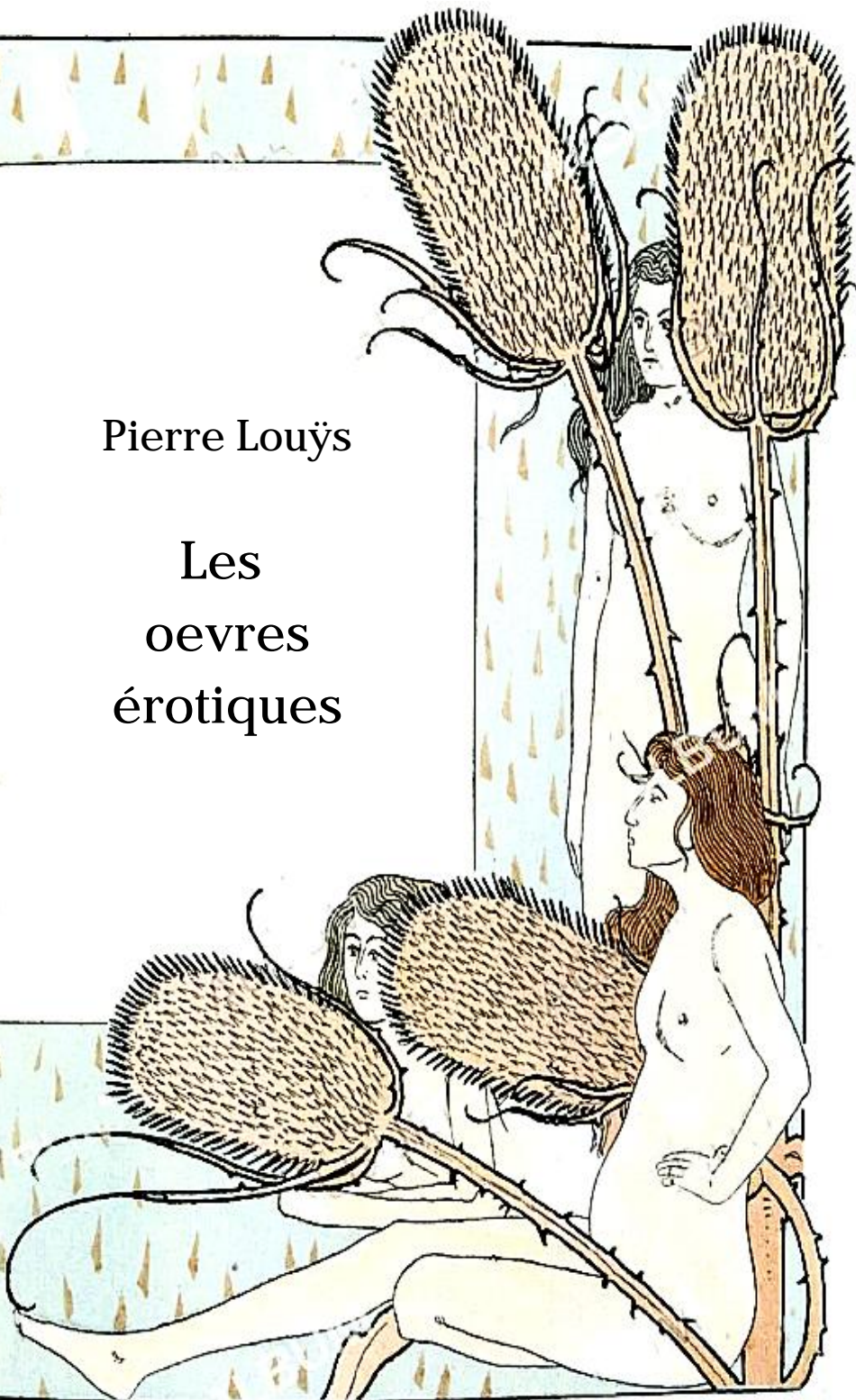


Pierre Louÿs

Les
oeuvres
érotiques



Pierre Louÿs
Les
oeuvres
érotiques

INDEX

Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation	Pag. 3
Trois filles de leur mère	75
Douze douzains de dialogues ou petites scènes amoureuses	341
Pybrac	479
Au temps des juges	539
Poésies érotiques	545
La femme	591
Histoire du roi Gonzalve et des douze princesses	631

* * *

Pierre Louÿs

*Manuel de civilité
pour les petites filles
à l'usage des maisons
d'éducation*

Librio

Texte intégral

Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation (1919)

Pierre Louÿs



Librio, Paris, 1998

Exporté de Wikisource le 10 mars 2025

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Glossaire](#)

[À la chambre](#)

[À la maison](#)

[À l'office](#)

[À table](#)

[Jeux et récréations](#)

[En classe](#)

[Cadeaux](#)

[Au bal](#)

[En visite](#)

[Superstitions](#)

[À l'église](#)

[À confesse](#)

[Au musée](#)

[Aux Champs-Élysées](#)

[Dans la rue](#)

[Dans les boutiques](#)

[Au théâtre](#)

[À la mer](#)

[À l'hôtel, en voyage](#)

À la campagne

Devoirs envers le prochain

Devoirs envers votre père

Devoirs envers votre mère

Devoirs envers votre frère

Devoirs envers votre sœur

Devoirs envers Dieu

Avec l'amant de sa mère

Rubrique spéciale pour se faire dépuceler

Avec un amant

Avec les domestiques

Avec M. le Président de la République

Pour sucer

Au lit avec une amie

Au lit avec un vieux monsieur

Ne dites pas... Dites

Glossaire

Nous avons jugé inutile d'expliquer les mots : con, fente, moniche, motte, pine, queue, bitte, couille, foutre (verbe), foutre (subs.), bander, branler, sucer, lécher, pomper, baiser, piner, enfiler, enconer, enculer, décharger, godmiché, gougnotte, gousse, soixante-neuf, minette, mimi, putain, bordel.

Ces mots sont familiers à toutes les petites filles.

À la chambre

Si l'on vous surprend toute nue, mettez pudiquement une main sur votre visage et l'autre sur votre con ; mais ne faites pas de pied de nez avec la première et ne vous branlez pas avec la seconde.

Ne pissiez pas dans le calorifère. Allez aux W.-C.

Ne suspendez pas de godmiché au bénitier de votre lit. Ces instruments-là se mettent sous le traversin.

À la maison

Ne vous mettez pas au balcon pour cracher sur les passants ; surtout si vous avez du foutre dans la bouche.

Ne pissiez pas sur la plus haute marche de l'escalier pour faire des cascades.

Ne fourrez pas un godmiché dans la bouche d'un petit bébé pour lui faire téter le lait qui reste dans les couilles de caoutchouc, quand vous n'êtes pas tout à fait sûre que votre gougnotte n'a pas la vérole.

À l'office

Quand vous vous êtes servie d'une banane pour vous amuser toute seule ou pour faire jouir la femme de chambre, ne remettez pas la banane dans la jatte sans l'avoir soigneusement essuyée.

Ne branlez pas tous vos petits amis dans une carafe de citronnade, même si cette boisson vous paraît meilleure additionnée de foutre frais. Les invités de monsieur votre père ne partagent peut-être pas votre goût.

Si vous videz subrepticement la moitié d'une bouteille de champagne, ne pissiez pas dedans pour la remplir.

Ne suggérez pas au serveur de faire l'amour dans le cul d'une poularde cuite, sans vous être assurée par vous-même que le serveur n'est pas malade.

Ne faites pas caca dans la crème au chocolat, même si, étant privée de dessert, vous êtes sûre de n'en pas manger.

À table

Si l'on vous demande ce que vous buvez à vos repas, ne répondez pas : « Je ne bois que du foutre. »

Ne faites pas aller et venir une asperge dans votre bouche en regardant languissamment le jeune homme que vous voulez séduire.

Ne faites pas minette à un abricot fendu en clignant de l'œil vers la tribade la plus célèbre de la société.

Ne prenez pas deux mandarines pour faire des couilles à une banane.

Si vous branlez votre voisin dans sa serviette, faites-le si discrètement que nul ne s'en aperçoive.

Si votre gougnotte ordinaire est placée en face de vous, ne lui faites pas de scène de jalousie à travers la table.

Quand une grande personne raconte une histoire leste que les petites filles ne doivent pas comprendre, ne vous mettez

pas à pousser des cris inarticulés comme une petite fille qui décharge, même si l'histoire vous excite au plus haut point.

Si vous trouvez un cheveu suspect dans votre potage, ne dites pas : « Chic, un poil du cul ! »

Ne cachez pas un godmiché dans la jatte de fruits pour faire rire les jeunes filles à l'heure du dessert.

Quand on vous servira des bananes, ne mettez pas la plus grosse dans votre poche. Cela ferait sourire les messieurs, et peut-être même les jeunes filles.

Si vous êtes encore impubère, ne vous écrasez pas une poignée de fraises entre les jambes pour aller ensuite montrer à tout le monde que vous avez vos règles.

Il est du dernier mauvais goût de glisser un godmiché sous la serviette d'une jeune fille à la place de son petit pain.

Jeux et récréations

Ne demandez jamais à une dame la permission d'aller jouer avec sa fille. Dites « jouer », qui est plus décent.

N'invitez pas vos jeunes amies à pêcher des petits poissons de foutre dans le bidet de madame votre mère quand vous jouez à la dînette.

Pour tirer à la courte paille, ne demandez pas à une jeune fille de se couper cinq ou six poils, surtout si vous savez qu'elle n'en a pas un.

Si vous jouez au doigt mouillé, ne le mouillez pas entre vos cuisses, à moins que vous ne soyez dans l'intimité.

Si vous proposez de jouer à « montre-moi ta pine, tu verras mon cul », assurez-vous d'abord que les grandes personnes ne vous surveillent pas.

De même quand vous jouez « à celle qui pisse le plus loin possible », surtout si vous prenez des petits garçons comme arbitres.

De même si vous jouez « à l'accouchement » avec une petite poupée de porcelaine dans le con.

De même encore quand vous jouez à celle « qui fera la plus grande saleté ». C'est le jeu favori des petites filles ; mais les parents ne l'approuvent jamais.

À la main chaude, si vous êtes à genoux devant un jeune homme, ne lui sucez pas la queue, vous ne pourriez pas répondre aux questions du jeu.

Se mettre du miel entre les jambes pour se faire lécher par un petit chien, c'est permis à la rigueur, mais il est inutile de le lui rendre.

Ne masturbez jamais un jeune homme par la fenêtre. On ne sait jamais sur qui cela peut tomber.

Ne sautez pas à cheval sur le cou d'un monsieur quand vous n'avez pas de pantalon fermé. Pour peu que vous soyez excitée, vous tacheriez le col de sa redingote.

Relever ses jupes, s'asseoir sur une quille debout, la faire entrer où vous savez, et s'enfuir avec en la tenant par la seule force du « casse-noisettes », c'est un exercice des plus

indécents, qu'une jeune fille bien élevée ne doit pas imiter, même quand elle l'a vu faire avec un succès d'estime.

Si vous jouez « au bordel » avec plusieurs petites filles, ne vous charbonnez pas le ventre et les cuisses pour faire le rôle de la négresse.

Si vous jouez « à la putain » avec quelques petits garçons, n'empruntez pas vingt-cinq morpions à la fille du jardinier pour vous faire un vrai con de pierreuse.

En jouant à cache-cache, si vous vous trouvez seule avec une jeune fille dans une cachette impénétrable, branlez votre compagne ; c'est l'usage. Et si elle fait des manières, branlez-vous devant elle pour l'encourager.

Si vous faites de l'équitation auprès d'un beau cavalier et si la selle vous provoque tout à coup une émotion débordante, vous pouvez soupirer : « Ah !... Ah !... » pourvu que vous ajoutiez tout de suite : « C'est pour vous que je le fais, monsieur. »

En jouant à colin-maillard, ne fouillez pas sous les jupes de votre capture en disant que vous allez la reconnaître tout de suite. Cela la compromettrait beaucoup.

Lorsqu'on propose de jouer à « chat coupé » ou à « chat perché », ne vous mettez pas à rire. Toute plaisanterie là-dessus serait du genre facile.

En classe

Ne dessinez pas au tableau noir les parties sexuelles de la sous-maîtresse surtout si elle vous les a montrées confidentiellement.

Quand vous venez de vous branler sous le pupitre, n'essayez pas votre doigt mouillé dans les cheveux de votre voisine, à moins qu'elle ne vous en prie.

Si vous trouvez plus commode d'aller vous masturber aux water-closets, demandez simplement à sortir ; ne dites pas pourquoi.

Si l'on vous demande ce que c'était que Pompée, ne répondez pas : « Ça devait être une pine » ; et si l'on vous demande quel personnage historique vous auriez voulu être, ne dites pas en clignant de l'œil : « Je voudrais toujours être Persée. » Ce genre de facéties ferait rire vos camarades mais ne ferait pas rire la maîtresse.

Ne dites pas que la mer Rouge est ainsi nommée parce qu'elle a la forme d'un con ; ni que la Floride est la pine de l'Amérique ; ni que la Jungfrau ne mérite plus son nom

depuis que les alpinistes montent dessus. Ce seraient des observations ingénieuses, mais déplacées dans la bouche d'une enfant.

Ne mouillez pas votre pouce dans votre bouche ou dans votre con pour tourner les pages.

Si l'on vous dit que l'homme se distingue du singe en ce qu'il n'a pas de queue, ne protestez pas qu'il en a une.

Parmi les principaux verbes de la quatrième conjugaison, il est inutile de citer *foutre*, je fous, je foutais, je foutrai, que je foutisse, foutant, foutu. La conjugaison de ce verbe est intéressante mais on vous grondera plutôt de la connaître que de l'ignorer.

Si l'addition qu'on vous donne à faire produit le nombre 69, ne vous roulez pas de rire comme une petite imbécile.

Si votre professeur vous demande une plume, ne feignez pas de croire qu'il vous prie de lui sucer la queue.

Dans les petits thèmes anglais de la première année, on trouve parfois des phrases naïves : « J'ai un joli petit chat. Tu as un gros bouton. Il ou elle aime les langues. Ma sœur a un bon casse-noisettes. Voulez-vous une feuille de rose ? Le hussard a tiré deux coups. Je cherche les haricots de mes

gousses. Le maquereau a une belle queue. Mon frère a des grues et mon père des vaches. » Ne vous avisez pas de traduire : « I have a pretty little cunt. You have a big clito. She likes to be tongued, etc. »

Si votre sous-maîtresse vous emmène dans sa chambre et vous prend entre ses bras avec un trouble extrême, relevez vos jupes sans affectation et guidez sa main hésitante. Cela la soulagera d'un grand poids.

N'abordez pas le premier jour une grande élève en lui demandant si elle se branle. 1^o Parce que la question est inutile : elle se branle certainement. 2^o Parce qu'elle pourrait être tentée de mentir. Emmenez-la secrètement au fond du jardin et livrez-vous devant elle à vos petites habitudes. Votre exemple lui fera honte de sa dissimulation.

Si l'une de vos aînées se moque de votre jeune âge parce qu'elle a de jolis poils et que vous êtes lisse comme la main, ne la traitez pas d'ours velu, d'Absalon, ni de femme à barbe : mais tirez une leçon de la petite colère que vous ressentirez et souvenez-vous d'être modeste quand vous aurez la motte fournie.

Cadeaux

Si vous portez dans un médaillon une petite boucle de poils blonds coupée au cul de votre gougnotte, dites plutôt que ce sont des cheveux.

N'offrez jamais de godmiché à une femme mariée, à moins qu'elle ne vous ait fait elle-même la confidence de ses infortunes.

Si vous présentez un crayon à coulisse, ne mettez pas vos yeux également en coulisse, en faisant manœuvrer le portemine avec frénésie dans sa gaine.

Le plus joli cadeau que puisse faire une petite fille, c'est un pucelage. Comme celui de devant ne peut se donner qu'une fois, donnez cent fois celui de derrière et vous ferez cent politesses.

Si vous donnez un porte-plume de forme obèse à une petite amie naïve, apprenez-lui à s'en servir, ou ce serait un cadeau perdu.

Si une amie vous donne une bague, mettez-la au doigt dont vous vous servez habituellement pendant vos solitudes voluptueuses. C'est une attention délicate.

Au bal

Règle sans exceptions : N'empoignez jamais la pine d'un danseur qui ne bande pas encore pour vous. Un rapide coup d'œil vers son pantalon vous détournera de gaffer.

Si vous jouissez en valsant, dites-le tout bas, ne le criez pas.

Si vous voyez une tache sur la robe d'une jeune fille, ne lui demandez pas si c'est du foutre.

Tout danseur qui vous met sa pine dans la main entend garder à cette galanterie un caractère confidentiel. N'appellez pas tout le monde pour montrer ce que vous tenez.

Lorsqu'un monsieur, derrière un meuble, vous décharge dans la main, il vaut mieux vous sucer les doigts que de demander une serviette.

Une jeune fille bien élevée ne pisse pas dans le piano.

En visite

Remettez vos gants avant d'entrer, si vous vous êtes branlée dans l'ascenseur.

Quand la maîtresse de maison se penche pour vous embrasser, ne lui fourrez pas la langue dans la bouche. Cela ne se fait pas devant témoins.

Dites : « Bonjour, Madame, comment allez-vous ? » mais ne demandez jamais à une femme mariée : « Vous a-t-on bien baisée la nuit dernière ? » parce que le plus souvent elle n'aurait rien à dire.

Dans un salon collet monté, ne prenez jamais le mouchoir d'un monsieur pour vous essuyer les parties honteuses, même si vous mouillez pour lui.

Si l'une des visiteuses vous plaît, vous pouvez lui sourire à la dérobée ; mais ne faites pas vibrer votre langue dans votre bouche en forçant l'éclat de votre œil. Ce serait exprimer trop nettement une proposition qu'il vaut mieux sous-entendre.

À la personne qui vous fait admirer une rose, ne dites pas : « Elle ressemble au con de Mme X... » Ce serait un compliment, mais de ceux qu'il faut garder pour l'intimité.

Si une dame modeste vous dit : « Mon fils travaille moins bien que votre frère », ne répondez pas : « Oui, mais son foutre est meilleur. » Les éloges de ce genre-là ne font aucun plaisir à une mère chrétienne.

Si vous voyez une trace vermeille à la moustache d'un jeune homme, ne lui dites pas devant tout le monde : « Mme X... a donc ses affaires ? » Il y aurait un silence gênant.

Ne demandez jamais à une tragédienne où elle a passé ses années de bordel. Renseignez-vous près de ses amies.

Si l'on vous dit que vous êtes un « vrai garçon », ne montrez pas votre con pour prouver le contraire.

Dire à une jeune dame qu'elle a de beaux cheveux blonds, c'est aimable ; mais lui demander tout haut si elle a les poils de la même couleur, c'est indiscret.

Si une dame refuse de s'asseoir, ne lui donnez pas de conseils sur le danger de se faire enculer par des maladroits.

Si vous êtes assise sur le coin d'une chaise, ne vous remuez pas trop d'avant en arrière. Cela vous donnerait des distractions.

Si le monsieur qui parle à votre mère se met à bander dans son pantalon, ne le faites pas remarquer tout haut.

Il faut toujours dire la vérité ; mais quand votre mère reçoit au salon, vous appelle et vous demande ce que vous faisiez, ne répondez pas : « Je me branlais, maman », même si c'est rigoureusement vrai.

Superstitions

On prend les hommes en leur mettant un grain de sel sur le bout de la queue, puis en leur suçant la queue jusqu'à ce que le sel soit fondu.

Le vendredi étant le jour de Vénus n'a aucune mauvaise influence sur les rendez-vous d'amour. Bien au contraire.

Si vous êtes treize à faire l'amour sur le même lit, n'envoyez pas votre plus jeune amie se branler toute seule à la petite table. Faites plutôt monter la fille de la concierge pour faire la quatorzième.

De même si un amant tire treize coups avec vous en une nuit, ne le laissez pas se lever qu'il n'ait déchargé pour la quatorzième fois.

Si une jeune fille brune vous dit : « Les brunes viennent au monde par le con et les blondes par le trou du cul », vous pouvez répondre hardiment que c'est un faux bruit. Si vous êtes blonde, vous pouvez même ajouter une gifle.

Quand vous aurez perdu votre pucelage, ne vous adressez pas à saint Antoine de Padoue pour le retrouver. Saint Antoine de Thébàide a beaucoup médité sur les questions sexuelles ; mais son homonyme ne s’y complaît pas.

Ne vous attachez pas un petit cochon d’or dans les poils du con pour porter bonheur à ce qu’ils environnent. Les messieurs qui vous trousseraient pourraient rire de cette enseigne.

Dans le château où vos parents reçoivent, ne buvez pas l’eau de bidet de toutes les jeunes filles pour connaître leurs pensées.

Avant de recevoir un godmiché dans le cul, n’exigez pas que l’instrument soit béni par l’archevêque. Certains prélats s’y refuseraient.

À l'église

Une petite fille qui s'éveille doit avoir complètement fini de se branler lorsqu'elle commence sa prière.

Si vous ne vous êtes pas assez branlée le matin, ne vous finissez pas à la messe.

Ne suivez pas l'office sur un exemplaire de Gamiani, surtout s'il est illustré.

N'arrachez jamais un bouton de culotte à votre voisin au moment de le donner à la quête. Faites-le avant d'entrer.

« Les personnes qui connaîtraient des empêchements à ce mariage sont obligées de nous en avertir », dit le prêtre. Mais c'est une simple formule. Ne vous levez pas à ces mots pour révéler des confidences.

Quand vous êtes auprès d'une dame qui s'agenouille en creusant les reins, ne lui demandez pas si cette position lui rappelle des souvenirs tendres.

Au catéchisme, si le jeune vicaire vous demande ce que c'est que la luxure, ne lui répondez pas en rigolant : « Nous le savons mieux que vous ! »

Le jour de votre première communion, si une dame s'écrie en vous voyant : « Est-elle jolie ! On dirait une petite mariée ! » ne répondez pas : « Il ne me manque que la fleur d'oranger. » La réplique serait jugée leste.

Si vous sucez un monsieur avant de partir pour communier, gardez-vous bien d'avaler le foutre : vous ne seriez plus à jeun, comme il faut que vous le soyez.

En vous agenouillant à la table sainte, n'invitez pas tout bas votre petite voisine à coucher avec vous dans l'après-midi.

Pendant le sermon, si le prédicateur paraît croire à la « pureté des jeunes filles chrétiennes », ne vous mettez pas à pouffer de rire.

Si vous baisez l'après-midi dans une église de campagne, ne vous lavez pas le cul dans le bénitier. Loin de purifier votre péché, vous l'aggraveriez au contraire.

À confesse

Si votre confesseur vous demande combien de fois vous vous êtes polluée, ne lui répondez pas : « Et vous ? »

Ne vous branlez pas dans le confessionnal pour être absoute aussitôt après.

Quand vous racontez toutes vos cochonneries au bon prêtre qui vous écoute, ne lui demandez pas si ça le fait bander.

Si vous vous confessez chez votre directeur, ne lui demandez jamais de vous laisser prendre sa pine pour mieux lui expliquer ce que vous faites aux garçons ; et ne lui montrez pas non plus votre con pour mieux lui expliquer ce que vous faites aux filles.

Si votre directeur prend l'habitude de vous baiser, de vous enculer ou de vous décharger dans la bouche, avant de vous absoudre de cela et du reste, gardez-le comme amant si vous le trouvez beau, mais prenez un autre confesseur. Au point de vue canonique, le premier est insuffisant.

Au musée

Ne grimpez pas sur les socles des statues antiques pour vous servir de leurs organes virils. Il ne faut pas toucher aux objets exposés ; ni avec la main, ni avec le cul.

Ne crayonnez pas de boucles noires sur le pubis des Vénus nues. Si l'artiste représente la déesse sans poils, c'est que Vénus se rasait la motte.

Ne demandez pas au gardien de salle pourquoi l'Hermaphrodite a des couilles et des tétons. Cette question n'est pas de sa compétence.

Aux Champs-Élysées

Si vous avez déjà des nichons, ne vous découvrez pas à droite et à gauche pour donner le sein à votre poupée. Cela est permis aux nourrices, mais non aux petites filles.

N'achetez pas une baguette de cerceau pour vous la planter dans le con devant tout le monde. Faites cela chez vous.

N'entrez pas dans les urinoirs pour voir pisser les messieurs.

Si un vieux satyre vous montre son membre au détour d'une allée, vous n'êtes nullement obligée de lui montrer votre petit con par échange de courtoisie.

Quand vous venez de baiser dans un massif en plein jour, ne vous lavez pas le cul dans le bassin du Rond-Point. Cela vous ferait remarquer.

Dans la rue

Donner dix sous à un pauvre parce qu'il n'a pas de pain, c'est parfait ; mais lui sucer la queue parce qu'il n'a pas de maîtresse, ce serait trop : on n'y est nullement obligé.

Si vous avez envie de coucher avec un monsieur qui passe, ne lui demandez pas vous-même. Faites-lui parler par votre bonne.

Ne vous faites jamais fourrer une lance d'arrosage dans les parties naturelles. Ces instruments-là éjaculent trop fort pour votre petite capacité.

Si vous apercevez, le long d'un trottoir, un étalon violemment amoureux, n'avancez pas la main pour le soulager. Cela n'est pas dans les usages.

Dans une foule compacte, si une main mystérieuse vient vous tâter le cul, écartez franchement les cuisses pour donner des facilités.

Ne dessinez pas des pines sur les murs, même si vous avez un réel talent de dessinatrice.

Ne sucez pas les messieurs dans les pissotières avant 1 h du matin.

Dans les boutiques

Si vous vous faites gougnotter par une vendeuse du Louvre dans un salon d'essayage, ne hurlez pas que vous jouissez, cela ferait un scandale affreux.

En sortant des cabinets inodores, ne demandez pas une réduction sous prétexte que vous n'avez fait que vous masturber.

N'entrez jamais dans un bordel pour demander une tribade quand vous n'avez pas vingt francs sur vous.

S'il vous manque un peu de monnaie pour payer votre acquisition, ne proposez pas au marchand de le sucer pour le surplus, surtout si sa femme vous écoute.

N'entrez pas chez un coiffeur de dames en lui demandant effrontément de vous friser les poils du cul.

N'envoyez pas votre godmiché à la mercière pour y faire poser des rubans.

Au théâtre

Ne mettez pas la main sur le pantalon de votre voisin pour voir si le ballet le fait bander.

Si vous remarquez qu'une danseuse a les cheveux blonds et les aisselles noires, ne demandez pas tout haut pourquoi.

Ne dites pas non plus tout haut : « C'est cette grande brune-là qui couche avec papa ! » Surtout si madame votre mère vous accompagne.

Même si vous avez des renseignements complets sur les talents de la troupe, ne dites pas pour toute la loge : « Celle-là suce comme une pompe ; elle tue qui elle veut ; et celle d'à côté, elle marche par le cul. »

Si vous entendez, dans la pièce, des facéties un peu risquées, des allusions, des à-peu-près, ne les expliquez pas aux grandes personnes, même si les grandes personnes ont l'air de ne pas comprendre.

Ne demandez pas non plus pourquoi le beau ténor n'enfile pas la soprano qui chante tout le temps comme si

elle mouillait. Cela ne se fait guère sur la scène.

Si le rôle de l'amant est tenu par une femme travestie, ne le hurlez pas à travers le théâtre : « Sale gousse ! Rince ta langue ! Ous-qu'est ton godmiché ? » et d'autres phrases impertinentes que le public n'entendrait pas sans protestations.

À la mer

En passant auprès d'un monsieur qui se baigne, ne l'empoignez pas par les couilles, quelques facilités qu'offre son costume à vos attouchements. Ne vous branlez pas en faisant la planche, ça se verrait.

Au bain, ne demandez pas aux personnes présentes la permission de faire pipi. Faites-le sans autorisation.

Autant que possible, ne vous enfermez pas avec un monsieur dans votre cabine de bain. Entrez-y plutôt avec une jeune fille, qui vous fera minette aussi bien, si ce n'est mieux, et ne vous compromettra pas.

Si vous écrivez des obscénités sur les cloisons de votre cabine, ne les signez pas du nom de la dame qui vous a précédée.

Quand par un interstice des planches, vous apercevez dans la cabine voisine une dame qui se croit seule et qui se branle, ne frappez pas à la cloison en lui demandant « si ça va venir ». Au lieu de l'encourager, vous la troubleriez.

Si un monsieur vous demande pourquoi vous ne prenez pas de bain, ne répondez pas : « J'ai mes règles. »

À l'hôtel, en voyage

Ne sonnez pas le maître d'hôtel à 11 h du soir pour lui demander une banane. À cette heure-là, demandez une bougie.

Ne demandez pas à la directrice si la bonne sait faire minette. Interrogez-la elle-même.

Ne vous mettez pas à la fenêtre pour appeler les passants, même si vous avez grande envie de baiser, et personne pour vous satisfaire.

Vous pouvez regarder par le trou de la serrure pour savoir pourquoi votre maman s'enferme toute la journée avec un jeune homme que vous ne connaissez pas, mais gardez-vous de lui crier : « Hardi, maman ! ça vient, ça vient ! » Au lieu de l'exciter vous apporteriez un trouble regrettable à ses occupations.

Si par le même subterfuge vous surprenez dans une chambre un touriste s'amusant avec une bonne de l'hôtel, il est inutile de le crier dans l'escalier pour avertir la directrice qui, certainement, ne s'en soucie pas.

À la campagne

Ne faites pas annoncer par le tambour de la commune que vous avez perdu votre pucelage. L'homme qui l'a trouvé ne vous le rendra pas.

Rencontrée dans un lieu désert par un chemineau qui vous empoigne, laissez-vous baiser tout de suite. C'est le plus sûr moyen de ne pas être violée.

Ne branlez pas sept ou huit petits paysans dans un verre pour boire le foutre avec du sucre. Cela vous donnerait mauvaise réputation dans le pays.

Devant le jardinier qui arrose la terre pour y faire pousser le gazon, ne vous arrosez pas la motte pour faire pousser des poils. Il rirait de votre naïveté.

Devoirs envers le prochain

Pénétrez-vous de cette vérité que toutes les personnes présentes, quels que soient leur sexe et leur âge, ont la secrète envie de se faire sucer par vous, mais que la plupart n'oseront pas l'exprimer.

Respectez donc d'abord l'hypocrisie humaine que l'on appelle aussi *vertu*, et ne dites jamais à un monsieur devant quinze personnes : « Montre-moi ta pine, tu verras ma fente. » Il ne vous montrerait certainement pas sa pine.

Si au contraire vous vous arrangez pour être toute seule avec lui, dans un lieu où il soit certain de n'être surpris par personne, non seulement il vous montrera sa pine, mais il ne s'opposera pas à ce que vous la suciez.

La plupart des conseils qui suivent dérivent des principes précédents.

Devoirs envers votre père

Si monsieur votre père vous dit d'une voix furieuse : « Tu n'es plus ma fille ! » ne lui répondez pas en rigolant : « Il y a longtemps que je le savais ! »

Quand monsieur votre père se présente dans la société qui vous entoure, ne dites pas : « Voilà le cocu ! » ou, si vous le dites, dites-le tout bas.

Si vous buvez un verre de bière dans le billard de votre papa, vous ferez mal ; et si vous pissiez dedans pour qu'on ne s'en aperçoive pas, vous ne ferez qu'aggraver votre faute.

Si vous vous asseyez sur la cuisse gauche de monsieur votre père, ne vous frottez pas le cul sur sa pine pour le faire bander, à moins que vous ne soyez seule avec lui.

Si monsieur votre père vous prie de le sucer, ne dites pas étourdiment que sa pine sent le con de la bonne. Il pourrait se demander d'où vient que vous reconnaissez cette odeur-là.

Si monsieur votre père vous conduit au bordel pour vous faire gougnotter par des putains habiles, ne donnez pas votre adresse à toutes ces demoiselles pour échanger avec elles des cartes postales. Une petite fille du monde ne doit aller au bordel que dans le plus strict incognito.

Si vous êtes en train de vous branler quand votre père entre dans votre chambre, arrêtez-vous : c'est plus convenable.

Si monsieur votre père daigne éjaculer quelquefois dans votre petite bouche, acceptez cela les yeux baissés, et comme un grand honneur dont vous n'êtes pas digne. Surtout n'allez pas ensuite vous en vanter comme une sottise à l'oreille de votre maman.

Devoirs envers votre mère

N'appellez jamais votre mère : « Vieille vache ! Rouchie de pissotière ! Gougnotte à putains ! Foireuse de foutre ! Vérole ambulante ! Etc. » Ce sont là des expressions qu'il faut laisser au vulgaire.

Ne lui dites jamais non plus : « Je t'emmerde ! Va te faire enculer ! Je te chie dans la gueule ! »

Et surtout ne lui dites pas : « Tu me sors du cul ! » puisque c'est vous au contraire qui sortez du sien.

Le soir, quand madame votre mère vient vous border dans votre lit, attendez pour vous branler qu'elle ait quitté la chambre.

Si madame votre mère vous demande qui vous aimez mieux embrasser, ne répondez pas : « C'est le cul de la bonne. »

Quand vous allez chez celui de vos amants qui a l'habitude de vous enculer, ne vous fardez pas le trou du cul

dans le cabinet de toilette de madame votre mère, avec le bâton de rouge qui lui sert pour les lèvres.

Ne ceignez pas un godmiché pour enfiler madame votre mère avant qu'elle ne vous en prie.

N'offrez pas à votre maman de jouer un rôle, si petit qu'il soit, dans ses voluptés conjugales. Attendez qu'elle vous le propose.

Devoirs envers votre frère

Rien n'est plus vilain qu'une petite fille qui regarde bander son frère et ne fait rien pour le soulager.

Branlez votre frère dans son lit ; mais pas dans le vôtre. Cela vous compromettrait.

Quand vous venez de sucer votre frère, ne crachez pas le foutre à la figure de votre institutrice. Si elle allait se plaindre, cela ferait des histoires.

La plupart des petites filles se font dépuceler par leur frère, ce qui offre moins d'inconvénients que l'intervention d'un étranger.

Si votre frère vous monte dessus à 3 h du matin et vous plante gentiment sa pine dans le cul, ne lui répondez pas que vous avez sommeil.

Devoirs envers votre sœur

Les jours où mademoiselle votre sœur ne voit ni son amant ni sa tribade, mettez-lui poliment la main sous les jupes et demandez-lui si elle veut bien se contenter de vous.

Si elle vous répond qu'elle aime mieux se branler toute seule, retirez-vous discrètement.

Quand mademoiselle votre sœur est en train de pisser, ne lui retirez pas le pot pour la faire pisser par terre ; ce serait une farce de mauvais goût.

Lorsqu'elle est à genoux dans sa chemise de nuit et dit ses prières du soir, ne lui fourrez la langue dans le cul que si elle en exprime le désir.

Si vous trouvez un monsieur tout nu dans le lit de mademoiselle votre sœur, n'allez pas le dire tout bas à monsieur votre père. La visite n'est pas pour lui.

Si mademoiselle votre sœur a des poils sur la motte avant que vous n'en ayez vous-même, ne les lui arrachez pas sous prétexte que c'est injuste.

Quand mademoiselle votre sœur part pour le bal, n'écrivez pas derrière sa robe blanche : « Enculez-moi, messieurs, S.V.P. » Abstenez-vous de toute inscription de ce genre.

Pendant ses fiançailles, ne dites pas à votre futur beau-frère qu'elle a beaucoup de talent pour sucer la queue. Quoiqu'il doive profiter de ce talent intime, le fiancé ne l'apprendrait pas sans quelque mouvement d'humeur.

Si l'on vous demande ce que fait votre sœur dans sa chambre, ne répondez pas qu'elle se branle, même si vous êtes sûre de ce que vous dites.

Ne racontez à personne que mademoiselle votre sœur met son traversin entre ses cuisses, se frotte contre lui et l'appelle Gaston.

Si mademoiselle votre sœur se sert plusieurs fois de suite de votre godmiché sans vouloir vous le rendre, n'allez pas vous plaindre à vos parents. Ne comptez pas non plus sur leur esprit de justice, les jours où elle refuse de vous faire minette. Dans les deux cas, vous seriez fouettée.

Ne vous moquez pas de mademoiselle votre sœur, si elle ne veut pas se faire enculer. Une jeune fille du monde est

absolument libre de ne donner qu'un trou à ses amoureux.

Quand votre grande sœur en chemise est à genoux sur le prie-Dieu, ne lui faites pas minette par-derrière, cela lui donnerait des distractions.

Devoirs envers Dieu

Tous les soirs, avant de vous branler, faites votre prière à genoux.

Admirez la bonté de Dieu qui donne à chaque petite fille un con pour y plonger toutes les pines du monde, et qui, pour varier vos plaisirs, vous permet de remplacer la pine par la langue, la langue par le doigt, le con par le cul, et le cul par la bouche.

Remerciez-le d'avoir créé les carottes pour les petites filles, les bananes pour les jouvencelles, les aubergines pour les jeunes mères, et les betteraves pour les dames mûres.

Bénissez-le d'avoir mis en vous le désir de décharger et créé mille moyens pour en arriver là. Si vous désirez un amant, demandez-le-lui, il vous le donnera. Si c'est une gougnotte qu'il vous faut, dites-le-lui sans fausse honte. Dieu lit dans votre cœur. Vous ne sauriez le tromper.

Ne priez pas quand vous êtes toute nue. Mettez une chemise de nuit, ne la relevez ni par-devant ni par-derrrière devant les personnes présentes. Si vous portez un godmiché

en érection sur votre motte, retirez-le. De même si vous l'avez dans le cul.

Pendant que vous priez à genoux, si quelqu'un profite de cette position pour essayer de vous enculer, ne vous prêtez pas à cette inconvenance.

Avant d'aller communier, si vous sucez quelqu'un, n'avalez pas le foutre, vous ne seriez plus à jeun. Mais vous pouvez en boire le vendredi. Le foutre, pas plus que le lait, n'est considéré comme un aliment gras.

Quelques jeunes filles trop surveillées achètent une petite sainte vierge en ivoire poli et s'en servent comme d'un godmiché. C'est un usage condamné par l'Église.

Par contre, vous pouvez vous servir d'un cierge à cet effet, pourvu que le cierge ne soit pas béni.

Avec l'amant de sa mère

Quand une petite fille a deviné quel est le bon ami de sa maman, elle ne doit, sous aucun prétexte, aller le dire à son papa.

Ne désignez jamais à l'amant de votre mère une jeune fille qui se branle pour lui, surtout si cette jeune fille, c'est vous.

Si l'amant arrive en avance et que madame votre mère vous prie de faire attendre, faites-le bander, mais ne le sucez pas.

Elle ne doit pas non plus, à l'heure où sa mère revient du rendez-vous, lui demander si c'était bon, combien de fois elle l'a fait, si le monsieur bandait bien, etc. Ces questions ne mériteraient que le fouet.

Il lui est également interdit de prendre à part le bien-aimé pour lui demander : « Déchargez-vous dedans ? Est-elle bien cochonne ? Suce-t-elle gentiment ? Avale-t-elle le foutre ? Se fait-elle enculer ? », etc.

Ni surtout pour lui dire : « Papa a baisé maman la nuit dernière. C'est ma bonne qui me l'a dit. » Cette information ne serait pas accueillie avec plaisir.

Si vous savez que votre mère attend son amant chez elle, ne vous cachez pas sous le lit, surtout pour sortir en faisant : « Boum ! c'est moi ! » pendant qu'on jouit dans sa bouche. Vous seriez capable de la faire étrangler.

Ne choisissez pas non plus cet instant pour entrer brusquement dans la chambre en criant : « Voilà papa ! » lorsque vous savez très bien que monsieur votre père est en voyage.

Si monsieur votre père est absent pour six mois ou un an, ne vous hasardez pas, un jour d'adultère, à cacher l'injecteur de votre maman, de telle sorte qu'elle s'en aperçoive trop tard. Les plus graves conséquences pourraient s'ensuivre, et la farce ne serait pas goûtée.

Si vous découvrez que vous êtes la fille de l'amant et non du mari, n'appellez pas ce monsieur « papa » devant vingt-cinq personnes.

C'est le mari de votre mère que vous devez appeler papa. Et même si vous êtes certaine de ne pas lui être unie par les liens du sang, ne lui dites pas à l'oreille : « Je peux bien te

sucer, tu n'es pas mon père ! » La fin de la phrase détruirait tout ce que les premiers mots auraient de vraiment aimable.

Si une visite se présente quand votre mère fait l'amour et si l'on vous charge d'aller répondre : « Maman est souffrante », ne donnez pas de détails sur sa maladie. Si l'on vous demande : « Qu'est-ce qu'elle a ? » ne répondez pas : « Une pine dans le cul. »

Rubrique spéciale pour se faire dépucceler

À partir de l'âge de huit ans, il n'est pas convenable qu'une petite fille soit encore pucelle, même si elle suce la pine depuis plusieurs années.

Quand vous avez huit ans accomplis, si l'on vous demande votre pucelage, il faut le donner ; si on ne vous le demande pas, il faut l'offrir poliment.

Pour vous faire dépucceler, étendez-vous au milieu du lit, ôtez votre chemise ou tout au moins relevez-la jusqu'aux aisselles, écartez les jambes et ouvrez à deux mains les lèvres du con. Si le monsieur préfère d'abord dépucceler vos petites fesses, présentez-les immédiatement : c'est à lui à choisir la voie qui lui plaît.

Si votre dépuccelage a lieu sur l'herbe, ou sur un banc de jardin, ou dans une voiture, ou sur un siège de water-closets, ou dans la cave, sur un tonneau, ou dans le grenier sur une vieille caisse, ne vous plaignez pas d'être mal couchée. On baise où l'on peut.

Quand on vous aura dépucelée, gardez-vous bien d'aller le raconter à monsieur votre père. Cela ne se fait pas.

Ne le dites même à votre bonne que si elle a l'habitude de vous branler tous les soirs, auquel cas elle risquerait de découvrir elle-même la trace du loup.

Avec un amant

Ayez tous les amants qu'il vous plaira, mais ne racontez pas aux jeunes ce que vous faites avec les vieux. Ni réciproquement.

N'oubliez pas de dire « s'il vous plaît » quand vous demandez une pine, ou de répondre « merci » quand on vous la donne.

Quand vous êtes debout devant un monsieur qui bande au niveau de votre ceinture et se propose de vous enconner, montez sur un tabouret pour mettre votre petit con à la hauteur des circonstances.

En général, cependant, placez-vous plutôt à genoux sur un fauteuil, relevez vos jupes sur le dos et ouvrez-vous les fesses avec les deux mains, de façon à présenter vos deux orifices entre lesquels le monsieur pourra choisir sa voie en toute liberté. C'est la posture la plus jolie.

Quand vous venez de sucer quelqu'un, n'allez pas à la cuisine pour cracher le foutre dans la marmite. Cela vous ferait mal juger par les domestiques.

Si madame votre mère vous accompagne chez votre amant, laissez-la baiser la première, c'est l'usage ; et quand vous baiserez vous-même, faites-lui minette pour l'occuper.

Tant que vous serez impubère, vous pourrez sans aucun danger faire l'amour avec les nègres si les nègres vous excitent ; mais dès que vous aurez vos règles, priez les amants noirs de vous enculer, car si vous accouchiez d'un petit mulâtre, cela n'irait pas sans dommage pour votre renommée.

Avec les domestiques

Si vous êtes une petite fille extrêmement baiseuse, si vous avez tout le temps la chemise pleine de foutre, et les draps couverts de taches, branlez un peu la bonne pour qu'elle ne dise rien.

Ne sucez jamais le valet de chambre en présence de la cuisinière. Elle serait jalouse et vous dénoncerait.

En montant dans l'automobile de vos parents, n'embrassez pas le chauffeur dans le cou, même si vous lui êtes très reconnaissante de ce qu'il vient de vous baiser six fois.

Ne vous plaignez pas à madame votre mère de ce que la nouvelle bonne ne veut pas vous faire minette. Faites-la chasser sous un autre prétexte.

N'enculez pas de force la femme de chambre avec un manche à balai. Vous pourriez lui faire très mal.

Quand votre bonne anglaise est endormie, ne lui coupez pas les poils pour vous faire des moustaches blondes.

Si la cuisinière veut bien vous laisser examiner sa connoise dans tous ses détails, ne fourrez pas dedans du poil à gratter.

Si vous surprenez la fille de cuisine en train de se branler avec le rouleau à pâtes, ne le répétez pas à madame votre mère. Quand une pauvre fille est en chaleur, elle prend ce qu'elle a sous la main.

Ne faites pas feuille de rose à vos domestiques. C'est un service que vous pouvez leur demander mais qu'il est plus convenable de ne pas leur rendre.

N'entrez jamais à l'office en relevant vos jupes jusqu'à la ceinture et en criant : « Pinez-moi donc tous ! » Ces gens n'auraient plus de respect pour vous.

Quelle que soit la vénalité du valet de chambre qui vous enfile, ne lui donnez pas un bijou de madame votre mère chaque fois qu'il montera sur vous.

N'exigez pas d'une femme de chambre qu'elle vous fasse minette plus de deux fois par jour. Il ne faut pas fatiguer les domestiques.

Avec M. le Président de la République

Appelée à l'honneur de réciter un compliment devant le Président de la République, ne lui dites pas à l'oreille quand il vous embrasse : « Viens chez maman, je te ferai bander. »

Si même vous le reconnaissez pour un vieil habitué de la maison clandestine où vous prostituez votre petite bouche, ne l'appellez pas « gros bébé » devant sa maison militaire.

Ne l'appellez pas non plus « vieux satyre » en lui réclamant cent mille francs de chantage pour prix de votre discrétion.

Si, par contre, il vous fait enlever secrètement, et se précipite sur votre derrière pour assouvir sa lubricité, rien ne vous oblige à vous laisser violer par le chef de l'État.

Si, de votre plein gré, vous couchez avec lui, et s'il vous prie de lui faire pipi dans la bouche, ne lui objectez pas que cet acte serait indigne du respect que vous lui devez. Il connaît le protocole mieux que vous.

Vous pouvez demander à monsieur le Président de la République une mèche de ses cheveux pour vous rappeler ses faveurs, mais il serait indiscret de lui couper la pine pour la conserver en souvenir de lui.

Si, au cours d'une vadrouille nocturne, vous rencontrez le Président de la République, complètement soûl, tombé dans le ruisseau, faites-le reconduire à l'Élysée avec les honneurs dus à son titre.

Si monsieur le Président de la République venait à mourir subitement pendant que vous tétez son foutre, vous pouvez raconter l'histoire à tout le monde : on ne vous poursuivra pas. Il y a des précédents.

Pour sucer

Ne dites jamais à un homme du monde : « Faut-il vous la sucer ? » Ce sont les petites filles des rues qui s'expriment ainsi. Dites tout bas, et à l'oreille : « Voulez-vous ma bouche ? »

Si c'est un monsieur que vous n'avez jamais sucé, ne vous livrez pas à des lècheres savantes tout du long de la pine et derrière les couilles. Il aurait mauvaise opinion de votre passé.

Prenez modestement la pine dans la bouche, en baissant les yeux. Sucez lentement. Écartez les dents pour ne pas mordre et serrez les lèvres pour ne pas baver.

Quand le monsieur est sur le point de jouir, ne vous interrompez pas pour lui demander des nouvelles de sa mère, même si vous avez oublié de le faire en son temps.

Quand il éjacule, avalez silencieusement jusqu'à la dernière goutte, et dites ensuite une phrase aimable sur le goût de la liqueur que vous avez bue.

Cela fait, ne priez pas le monsieur de vous donner dix sous. Les petites filles du monde sucent pour l'honneur.

Si vous êtes couchée avec un monsieur que vous connaissez très bien et que vous faites décharger pour la vingtième fois, vous pouvez alors sans inconvénient lui sucer la peau des couilles et lui fourrer la langue dans le cul par manière de préambule ; mais laissez-lui croire qu'il est le seul à qui vous accordiez ces petites complaisances. Si le monsieur débande entre vos lèvres, n'en accusez pas la faiblesse de ses moyens, mais votre propre inexpérience.

S'il meurt, commencez par reboutonner son pantalon avant d'appeler la bonne, et ne racontez jamais dans quelles circonstances il a rendu son âme à Dieu.

Au lit avec une amie

Dès que vous êtes couchée avec une amie, mettez-lui la main au con ; n'attendez pas qu'elle vous en prie.

Ne vous moquez pas d'une jeune fille parce qu'elle est encore pucelle. Il y a des infortunées qui n'ont jamais fait bander personne.

Souvenez-vous que dans la position dite « 69 » la place d'honneur est réservée à la personne couchée. Une petite fille doit toujours occuper la place de dessus.

Si votre amie s'y prenait mal pour agiter sa langue au point où elle vous touche, il serait du dernier mauvais goût de lui pisser à la figure dans un accès de mécontentement.

Quand vous éteignez la lumière en disant à votre compagne : « Laissez-moi vous appeler Arthur », ne vous dissimulez pas que vous lui faites une confidence.

Ne faites pas honte à une jeune fille qui vient d'exécuter sur le trou de votre cul ses plus savantes feuilles de rose. Elle l'a fait certainement dans une bonne intention.

Au lit avec un vieux monsieur

Si des revers de fortune obligent vos parents à vous prostituer avant l'âge légal, montrez-vous digne de la confiance qu'ils vous accordent et prouvez-leur qu'ils n'ont pas eu tort de vanter vos jeunes talents.

Enfermée avec le vieillard, ne vous déshabillez pas tout de suite. Laissez-le fouiller sous vos jupes et glisser lui-même ses vénérables doigts jusqu'à la partie de votre corps qui l'intéresse le plus.

N'abusez pas des titres honorifiques en parlant à votre protecteur. Excellence, Monseigneur, monsieur le Vice-Président du Sénat sont des expressions qu'il vaut mieux laisser de côté. Bien plus, ne craignez pas de l'appeler : Cochon ! Petit salop ! Grand polisson ! Ces gros mots prononcés avec un petit sourire seront toujours bien accueillis.

Dans toute circonstance, tourner le dos à un vieillard est une attitude considérée comme impolie. Cependant une

petite fille nue qui présente ses fesses à un vieux marcheur est sûre de n'être pas grondée.

Si le monsieur vous pose des questions sur vos mœurs, sachez les présenter comme pires qu'elles ne sont. Affirmez par exemple que vous vous masturbez quatre ou cinq fois par jour, même si vos habitudes n'en comportent qu'une, et que vous purléchez tous les soirs le clitoris de madame votre mère, même si vous savez bien qu'elle préfère votre amant.

Ne dites pas... dites...

Ne dites pas : « Mon con. » Dites : « Mon cœur. »

Ne dites pas : « J'ai envie de baiser. » Dites : « Je suis nerveuse. »

Ne dites pas : « Je viens de jouir comme une folle. »
Dites : « Je me sens un peu fatiguée. »

Ne dites pas : « Je vais me branler. » Dites : « Je vais revenir. »

Ne dites pas : « Quand j'aurai du poil au cul. » Dites :
« Quand je serai grande. »

Ne dites pas : « J'aime mieux la langue que la queue. »
Dites : « Je n'aime que les plaisirs délicats. »

Ne dites pas : « Entre mes repas je ne bois que du foutre. » Dites : « J'ai un régime spécial. »

Ne dites pas : « J'ai douze godmichés dans mon tiroir. »
Dites : « Je ne m'ennuie jamais toute seule. »

Ne dites pas : « Les romans honnêtes m'emmerdent. »
Dites : « Je voudrais quelque chose d'intéressant à lire. »

Ne dites pas : « Elle jouit comme une jument qui pisse. »
Dites : « C'est une exaltée. »

Ne dites pas : « Quand on lui montre une pine, elle se fâche. » Dites : « C'est une originale. »

Ne dites pas : « C'est une fille qui se branle à en crever. »
Dites : « C'est une sentimentale. »

Ne dites pas : « C'est la plus grande putain de la terre. »
Dites : « C'est la meilleure fille du monde. »

Ne dites pas : « Elle se laisse enculer par tous ceux qui lui font minette. » Dites : « Elle est un peu flirteuse. »

Ne dites pas : « C'est une gougnotte enragée. » Dites :
« Elle n'est pas flirteuse du tout. »

Ne dites pas : « Je l'ai vue baiser par les deux trous. »
Dites : « C'est une éclectique. »

Ne dites pas : « Il bande comme un cheval. » Dites : « C'est un jeune homme accompli. »

Ne dites pas : « Sa pine est trop grosse pour ma bouche. » Dites : « Je me sens bien petite fille quand je cause avec lui. »

Ne dites pas : « Il a joui dans ma gueule et moi sur la sienne. » Dites : « Nous avons échangé quelques impressions. »

Ne dites pas : « Quand on le suce, il décharge tout de suite. » Dites : « Il est primesautier. »

Ne dites pas : « Il tire trois coups sans déconner. » Dites : « Il a le caractère très ferme. »

Ne dites pas : « Il baise très bien les petites filles, mais il ne sait pas les enculer. » Dites : « C'est un simple. »

Évitez les comparaisons risquées. Ne dites pas : « Dur comme une pine, rond comme une couille, mouillé comme ma fente, salé comme du foutre, pas plus gros que mon petit bouton », et autres expressions qui ne sont pas admises par le dictionnaire de l'Académie.

Les classiques interdits

Pierre Louÿs

Trois filles de leur mère

Préface
de Catherine Caubère

Trois filles de leur mère (1926) Préface de Catherine Caubère

Pierre Louÿs



Jean-Claude Lattès, Paris, 1979

Exporté de Wikisource le 10 mars 2025

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

[Chapitre XVI](#)

[Épilogue](#)

I [[ws 1](#)]

« Eh bien, vous êtes vif ! dit-elle. Nous emménageons hier, maman, mes sœurs et moi. Vous me rencontrez aujourd'hui dans l'escalier. Vous m'embrassez, vous me poussez chez vous, la porte se referme... Et voilà.

— Ce n'est que le commencement, fis-je avec toupet.

— Ah ! oui ? Vous ne savez pas que nos deux appartements se touchent ? Qu'il y a même entre eux une porte condamnée ? et que je n'ai pas besoin de lutter si vous n'êtes pas sage, monsieur. Je n'ai qu'à crier : « Au viol, maman ! Au satyre ! à l'attentat ! ».

Cette menace prétendait sans doute m'intimider. Elle me rassura. Mes scrupules se turent. Mon désir délesté fit un bond dans l'air libre.

La jeune personne de quinze ans qui était devenue ma captive portait des cheveux très noirs noués en catogan, une chemisette agitée, une jupe de son âge, une ceinture de cuir.

Svelte et brune et frémissante comme un cabri lancé par Leconte de Lisle, elle serrait les pattes, elle baissait la tête sans baisser les yeux comme pour donner des coups de corne.

Les mots qu'elle venait de me dire et son air de volonté m'enhardissaient à la prendre. Pourtant je ne croyais pas que les choses iraient si vite.

« Comment vous appelez-vous ? dit-elle.

— X... J'ai vingt ans. Et vous ?

— Moi, Mauricette. J'ai quatorze ans et demi. Quelle heure est-il ?

— Trois heures.

— Trois heures ? répéta-t-elle en réfléchissant... Vous voulez coucher avec moi ? »

Ahuri par cette phrase que j'étais loin d'attendre, je reculai d'un pas au lieu de répondre.

« Écoutez-moi, dit-elle, en posant le doigt sur la lèvre. Jurez de parler bas, de me laisser partir à quatre heures... Jurez surtout de... Non. J'allais dire : de faire ce qui me plaira... Mais si vous n'aimez pas ça... Enfin jurez de ne pas faire ce qui ne me plaira pas.

— Je jure tout ce que vous voudrez.

— Alors je vous crois. Je reste.

— Oui ? c'est oui ? répétai-je.

— Oh ! mais il n'y a pas de quoi se taper le derrière par terre ! » fit-elle en riant.

Provocante et gaie comme une enfant, elle toucha, elle empoigna l'étoffe de mon pantalon avec ce qu'elle y sut

trouver, avant de fuir au fond de la chambre où elle retira sa robe, ses bas, ses bottines... Puis, tenant sa chemise des deux mains et faisant une petite moue :

« Je peux toute nue ? me demanda-t-elle.

— Voulez-vous aussi que je vous le jure ?... En mon âme et conscience...

— Vous ne me le reprocherez jamais, fit-elle en imitant mon accent dramatique.

— Jamais !

— Alors... la voilà, Mauricette ! »

Nous tombâmes tous deux sur mon grand lit, dans les bras l'un de l'autre. Elle me heurta de sa bouche. Elle me poussait les lèvres avec force, donnait sa langue avec élan... Elle fermait presque les yeux, puis les ouvrait en sursaut... Tout en elle avait quatorze ans, le regard, le baiser, la narine... À la fin, j'entendis un cri étouffé, comme d'une petite bête impatiente. Nos bouches se quittèrent, se reprirent, se séparèrent encore.

Et, ne sachant pas très bien quelles mystérieuses vertus elle m'avait fait jurer de ne pas lui ravir, je dis au hasard quelques balivernes pour apprendre ses secrets sans les lui demander.

« Comme c'est joli, ce que tu t'es mis sur la poitrine ! Quel nom cela prend-il chez les fleuristes ?

— Des nichons.

— Et ce petit Karakul que tu as sous le ventre ? C'est la mode, maintenant, de porter des fourrures au mois de juillet ? Tu as froid là-dessous ?

— Ah ! non ! pas souvent !

— Et ça ! je ne devine pas du tout ce que ça peut être.

— Tu ne devines pas, répéta-t-elle d'un air malin. Tu vas le dire toi-même, ce que c'est. »

Avec l'impudeur de la jeunesse, elle écarquilla les cuisses, les dressa des deux mains, ouvrit sa chair... Ma surprise fut d'autant plus vive que la hardiesse de la posture ne me préparait guère à une telle révélation.

« Un pucelage ! m'écriai-je.

— Et un beau !

— Il est pour moi ? »

Je pensais qu'elle me dirait non. J'avouerai même que je l'espérais.

C'était un de ces pucelages impénétrables comme il m'est arrivé d'en prendre deux. Hélas ! J'ai bien souffert.

Néanmoins je me piquai de voir Mauricette répondre à ma question en se passant un doigt sous le nez, avec une bouche moqueuse qui voulait dire « Flûte » ou même pis. Et comme elle ouvrait toujours sous mes yeux ce que je ne devais pas toucher, une taquinerie me fit dire :

« Vous avez de bien mauvaises habitudes, mademoiselle, quand vous êtes toute seule.

Mais cette nouvelle surprise me coupait la parole : je ne répondis rien. Je donnai même à ce mutisme un air d'imbécillité pour laisser Mauricette expliquer elle-même son mystère. Elle soupira en souriant, me jeta un regard de détresse qui signifiait : « Dieu ! que les hommes sont bêtes ! » puis elle s'inquiéta ; et ce fut elle qui me posa des questions.

« Qu'est-ce que tu aimes faire ? qu'est-ce que tu aimes le mieux ?

— L'amour, mademoiselle.

— Mais c'est défendu... Et qu'est-ce que tu n'aimes pas du tout, du tout ?

— Cette petite main-là, qui est pourtant jolie. Je n'en veux pour rien au monde.

— C'est pas de chance que je... fit-elle avec un trouble extrême... que je peux pas sucer... Tu aurais voulu ma bouche ?

— Tu me l'as donnée », fis-je en la reprenant.

Non, ce n'était plus la même bouche. Mauricette perdait contenance, n'osait plus parler, croyait tout perdu. Il n'était que temps de ramener un sourire sur ce visage désolé. Une de mes deux mains qui la tenaient serrée contre moi se posa tout simplement sur ce qu'elle désespérait de me faire accepter et même de me faire comprendre.

La timide enfant me regarda, vit que ma physionomie n'était pas sérieuse ; et, avec une brusquerie de métamorphose qui me fit tressaillir :

« Oh ! Crapule ! s'écria-t-elle. Animal ! Brute ! Putain ! Cochon !

— Mais veux-tu te taire !

— Depuis un quart d'heure il fait semblant de ne pas deviner et il se fiche de moi parce que je ne sais comment le dire. »

Elle reprit son air de gosse en bonne humeur, et, sans élever la voix, mais nez à nez :

« Si je n'en avais pas envie, tu mériterais que je me rhabille.

— Envie de quoi ?

— Que tu m'encules ! fit-elle en riant. Je te l'ai dit. Et avec moi, tu n'as pas fini d'en entendre. Je ne sais pas tout faire, mais je sais parler.

— C'est que... je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu.

— J'ai envie de me faire enculer et de me faire mordre ! J'aime mieux un homme méchant qu'un homme taquin.

— Chut ! chut ! mais que tu es nerveuse, Mauricette !

— Et puis on m'appelle Ricette quand on m'encule.

— Pour ne pas dire le « Mau » ... Allons ! calme-toi.

— Il n'y a qu'un moyen. Vite ! Tu veux ? » Pas fâchée, peut-être même plus ardente, elle me rendit à pleine bouche le baiser que je lui donnais et, pour m'encourager sans doute, elle me dit :

« Tu bandes comme du fer, mais je ne suis pas douillette et j'ai le trou du cul solide.

— Pas de vaseline ? Tant mieux.

— Oh ! là ! là ! pourquoi pas une pince à gants ! »

Par une virevolte, elle me tourna le dos, se coucha sur le côté droit, et joua au doigt mouillé avec elle-même, sans autre préambule au sacrifice de sa pudeur. Puis, d'un geste qui m'amusa, elle ferma les lèvres de son pucelage, et elle fit bien car j'aurais pu croire que j'y pénétrais malgré mes serments. Ce doigt mouillé, c'était assez pour elle, c'était peu pour moi. Je trouvai qu'en effet elle n'était « pas douillette », ainsi qu'elle venait de me le faire savoir.

Et j'allais lui demander si je ne la blessais pas, quand, tournant sa bouche vers la mienne, elle me dit tout le contraire :

« Toi, tu as déjà enculé des pucelles.

— À quoi sens-tu cela ?

— Je te le dirai quand tu m'auras dit à quoi tu as vu que je me branlais.

— Petite saleté ! tu as le bouton le plus rouge et le plus gros que j'aie jamais vu sur un pucelage.

— Il bande ! murmura-t-elle en faisant les yeux doux. Il n'est pas toujours si gros... N'y touche pas... Laisse-le-moi... Tu voulais savoir à quoi je sens... que tu as enculé des pucelles ?

— Non. Plus tard.

— Eh bien ! la voilà, la preuve ! tu sais qu'il ne faut rien demander à une pucelle qui se branle pendant qu'on l'encule. Elle n'est pas foutue de répondre. »

Son rire s'éteignit. Ses yeux s'allongèrent. Elle serra les dents et ouvrit les lèvres.

Après un silence elle dit :

« Mords-moi... Je veux que tu me mordes... Là, dans le cou, sous les cheveux, comme les chats font aux chattes... »

Elle dit ensuite :

« Je me retiens... Je me touche à peine... mais... je ne peux plus, je vais jouir... Oh ! je vais jouir, mon... comment t'appelles-tu ?... mon chéri... Va comme tu veux !... de toutes tes forces ! comme si tu baisais !... J'aime ça !... Encore !... Encore ! »

Le spasme la raidit, la tint frémissante... Puis la tête retomba et je serrai le petit corps tout faible contre moi.

Amour ? Non, petite flamme d'une heure. Mais, en moi-même, je ne pus m'empêcher de dire : « Bigre ! »^[1] et je saluai son réveil avec moins d'ironie que d'admiration :

« Tu vas bien, pour une pucelle !

— Hein ! fit-elle sous une œillade.

— Naïve enfant ! Sainte innocence !

— L'as-tu senti que j'ai le trou du cul solide ?

— Du rhinocéros.

— Et nous sommes toutes comme ça dans la famille.

— Quoi ?

— Ha ! ha ! ha !...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis : voilà comment nous donnons le derrière. Et tiens ! voilà comment nous jouissons par-devant. »

Avec la vivacité de son caractère, elle déploya d'un coup ses cuisses dont les muscles saillirent... Je reconnus à peine le paysage.

« Les Jardins sous la Pluie ! m'écriai-je.

— Et avec le doigté ! répéta-t-elle en riant. Tiens, je vais te donner quelque chose. Dis d'abord : on s'aime ?... Oui... As-tu des ciseaux ? »

Elle tira du couvre-pied un fil de soie qu'elle se mit sur le ventre :

« Une mèche de mon pucelage, tu la garderas ?

— Toute ma vie... Mais choisis-la bien, ta mèche. Si tu veux que cela ne se voie pas, prends la plus longue.

— Oh ! tu sais ça aussi ? fit-elle avec désappointement. Est-ce que tu en as une collection ? »

Pourtant elle coupa sa mèche, ou plutôt sa boucle indomptablement arrondie. M. de La Fontaine, de l'Académie française, a écrit un poème : « La chose impossible » pour apprendre à la jeunesse que les poils de certaines femmes ne peuvent être défrisés. Il avait essayé,

sans doute. Quels vieillards libidineux que ces académiciens !

D'un fil de soie verte, Mauricette lia les poils de sa boucle noire, puis les trancha par la base :

« Un accroche-cœur... mouillé par le foutre d'une vierge ! » dit-elle.

Sur un éclat de rire elle sauta du lit, s'enferma toute seule au cabinet de toilette... mais elle en sortit aussi vite qu'elle s'y était éclipsée.

« Puis-je savoir maintenant..., commençai-je.

— Pourquoi nous sommes toutes comme ça dans la famille ?

— Oui.

— Dès ma plus tendre enfance...

— Comme tu parles bien !

— J'ai été mise en pension, pendant que maman et mes sœurs gagnaient leur vie ensemble avec les messieurs, les dames, les gosses, les putains, les jeunes filles, les vieux, les singes, les nègres, les chiens, les godmichés, les aubergines...

— Et quoi encore ?

— Tout le reste. Elles font tout. Veux-tu maman ? Elle s'appelle Teresa ; elle est italienne ; elle a trente-six ans. Je te la donne. Je suis gentille. Veux-tu mes sœurs aussi ? Nous ne sommes pas jalouses. Mais garde ma boucle et tu me reviendras.

— Ricette ! Crois-tu que je pense à...

— Turlututu ! On nous prend toutes les quatre ; mais on me revient. Je sais ce que je dis quand je ne me branle plus. »

Après un nouveau rire de jeunesse elle saisit ma main, roula jusqu'à moi et reprit aussi sérieusement que possible :

« Jusqu'à treize ans je suis restée en pension avec des jeunes filles du monde. Puisque tu sais tant de choses, dis ce que c'est que les directrices et les sous-maîtresses qui ont la vocation de vivre leur putain de vie dans un bordel de pensionnaires.

— Un peu gousses ?

— Je n'osais pas le dire, fit Mauricette avec une ironie charmante. Et comme elles devaient avoir des renseignements sur ma mère, tu penses qu'avec moi elles ne se gênaient pas.

— Les infâmes créatures ! Elles ont abusé de ta candeur ? Elles t'ont fait boire de force le poison du vice ?

— De force ! Elles m'ont pervertie ! fit Mauricette qui plaisantait et prenait de l'assurance. Quatre fois elles m'ont surprise en train de branler mes petites amies...

— Ah ! tu...

— Elles se cachaient dans le jardin, dans le dortoir, dans les corridors et jusqu'à la fenêtre des cabinets pour faire les voyeuses ! Crois-tu que c'est vicieux, une sous-maîtresse !

— Elles payaient pour ça ?

— Un mauvais point. Et pourtant !... Qu'est-ce qu'on leur montrait sans le vouloir ! Des combinaisons épatantes qu'elles n'auraient jamais trouvées toutes seules !... Enfin, je suis devenue l'amie d'une grande qui m'a enseigné en dix leçons le saphisme tel qu'on le parle...

— Ça veut dire ?

— L'art de faire mimi doucement au point sensible. L'art de ne pas s'écorcher le petit bout de la langue n'importe où. C'est ce que je savais le mieux quand je suis sortie de pension ; beaucoup mieux que l'Histoire sainte et la géographie. Mais, avec ma grande amie, on se retrouvait dans tous les coins ; et, la cent vingt-cinquième fois, je me suis fait pincer par Mlle Paule.

— Laquelle t'a pervertie un quart d'heure après ?

— Oui. Dans ma chambre, sous sa jupe. Avec un pantalon fermé qui avait des boutons partout. Et un joli petit chat, la cochonne ! Les poils, le pucelage, le bouton, les lèvres, tout me plaisait. J'aimais mieux faire minette à elle qu'à mon amie. Crois-tu que c'est vicieux, une sous-maîtresse !

— Sardanapalesque. Et tu ne dis pas tout.

— Non. J'oubliais quelque chose. Elle ne savait pas même faire minette. C'est moi qui lui ai appris. »

Ici, Mauricette fut prise d'un fou rire qui la renversa presque à bas du lit, et elle mit tant de grâce à perdre

l'équilibre que j'eus hâte d'achever l'intermède. J'étais redevenu plus curieux de son présent que de son passé.

À mon tour, je quittai la chambre pour le cabinet de toilette. M'y attardai-je plus qu'il n'était prudent ? Quand je revins, Mauricette, déjà rhabillée, se chaussait.

« Tu t'en vas ? fis-je avec chagrin.

— Pas tout entière. Il y a une petite mèche de moi qui reste ici. Et je ne vais pas loin : là, derrière la porte. Tu ne sais plus que tu as juré de me laisser partir à quatre heures ?

— Du matin !

— Du soir, malheureusement ! » dit-elle dans mes bras.

Au lieu de fuir, elle était venue se faire embrasser, avec une confiance qui rassurait la mienne, quand elle se dégagea d'un saut. Je ne pus la retenir dans ma chambre ni la rejoindre sur le palier. Elle trouva sa porte entrouverte, s'y glissa et disparut.

Erreur de référence : Des balises <ref> existent pour un groupe nommé « ws », mais aucune balise <references group="ws"/> correspondante n'a été trouvée

1. [↑] Mot par lequel nous exprimons le mélange d'étonnement, d'attrait et d'inquiétude que nous inspire la précocité d'une jeune fille.

II

Une demi-heure après, la mère entra chez moi. Dès le premier regard mon roman se compliqua tout à coup.

La mère était beaucoup plus belle que la fille... Je me rappelai son nom : Teresa.

À peine couverte d'un peignoir serré qui tournait sur sa taille souple, elle refusa le fauteuil que je lui offrais, vint s'asseoir au bord de mon lit et me dit à brûle-pourpoint :

« Vous avez enculé ma fille, monsieur ? »

Oh ! que ces questions-là me déplaisent et que j'ai peu de goût pour les scènes de ce genre. Je fis un geste noble et lent qui ne voulait rien dire du tout... Elle y répondit.

« Ne protestez pas. C'est elle qui vient de me le raconter. Je vous arracherais les yeux si vous l'aviez dépuclée ; mais vous ne lui avez fait que ce qui lui est permis... Pourquoi rougissez-vous ?

— Parce que vous êtes belle.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Je n'en sais pas assez. »

Moi aussi, j'allais au fait en peu de mots. Le départ prématuré de Mauricette m'avait laissé plus ardent que ne

m'avait trouvé sa rencontre. D'ailleurs, avec les femmes, j'aime toujours mieux exposer ma science de la pantomime que mon aptitude à la discussion.

Teresa ne put rien me dire de ce qu'elle avait préparé. Changer le parcours d'une scène périlleuse est la seule façon de la mener à bien. J'avais tourné le volant sans ralentir. Elle en perdit le souffle une seconde, quoiqu'elle fût plus forte que moi ; mais elle serra les cuisses avec un sourire. Avant que j'eusse rien touché, elle réussit à constater de la main les motifs que j'avais de choisir l'itinéraire ; et je lus dans ses yeux que mon brusque virage ne m'avait pas culbuté sous la disqualification.

Cet échange de gestes mit entre nous beaucoup de familiarité.

« Qu'est-ce que tu veux que je te montre ? Qu'est-ce que j'ai donc entre les jambes ?

— Ton cœur ! répondis-je.

— Tu crois qu'il est là-dessous ?

— Oui.

— Cherche. »

Elle riait tout bas. Elle savait que la recherche n'était pas facile. Ma main s'égara dans un fouillis de poils extraordinaire où je fus quelque temps à perdre mon chemin. À la naissance des cuisses il en poussait comme sur le ventre. Je commençais à me troubler quand Teresa, trop adroite pour me démontrer que j'étais maladroit, ôta son peignoir avec sa chemise, pour me consoler ou pour me

distraire, ou peut-être pour m'offrir un second prix d'encouragement.

Un admirable corps, long et plein, mat et brun, tomba dans mes bras. Deux seins mûrs, mais qui ne semblaient pas maternels et que leur poids ne faisait pas fléchir, se pressèrent sur ma poitrine. Deux cuisses brûlantes m'étreignirent et comme j'essayais de...

« Non. Pas ça. Tu me baiseras plus tard, fit-elle.

— Pourquoi ?

— Pour finir par là. »

Elle se vengeait. À son tour elle prenait la direction ; et la formule de sa mainmise était assez bien trouvée pour qu'en me refusant ce que je lui demandais elle parût me l'accorder avec un surcroît de sollicitude.

Au silence que je gardai, elle sentit que son corps était maître. D'un ton nouveau qui m'interrogeait et ne m'offrait rien du tout, elle me dit :

« Veux-tu ma bouche ou mon cul ?

— Je veux tout toi.

— Tu n'auras pas mon foutre. Je n'en ai plus une goutte dans le ventre. Elles m'ont trop goussée depuis ce matin.

— Qui ?

— Mes filles. »

Elle me vit pâlir. L'image de Mauricette revint à moi toute nue avec les mots : « Je te donne maman. » Je ne savais plus très bien ce que j'éprouvais. Une heure

auparavant, j'avais cru que Mauricette serait l'héroïne de mon aventure... Sa mère m'enflammait dix fois davantage. Elle le comprit mieux que moi, se coucha sur mon désir et sûre de sa puissance, caressant des poils et du ventre ma chair éperdument raide, elle eut l'audace de me dire :

« Veux-tu encore Mauricette ? Elle a un petit béguin. Elle se branle pour toi. Tu avais envie de la retenir. Veux-tu que j'aïlle la chercher ? que je t'ouvre ses fesses ?

— Non.

— Mais tu ne connais pas Lili, sa petite sœur, qui est tellement plus vicieuse ! Ricette est pucelle et ne suce pas. Ricette n'a qu'un talent. Lili sait tout faire : elle aime tout ; et elle a dix ans. Veux-tu la baiser ? l'enculer ? jouir dans sa bouche ? devant moi ?

— Non.

— Tu n'aimes pas les petites filles ? Alors, prends Charlotte, ma fille aînée. C'est la plus jolie des trois. Ses cheveux tombent jusqu'aux talons. Elle a des seins et des fesses de statue. Le plus beau con de la famille, c'est le sien ; et je mouille pour elle quand elle ôte sa chemise, moi qui ne suis pas gousse, moi qui aime la queue. Charlotte... Imagine une très belle fille brune, molle et chaude, sans pudeur et sans vice, une concubine idéale qui accepte tout, jouit n'importe comment, et qui est folle de son métier. Plus tu lui en demanderas, plus elle sera contente. La veux-tu ? Je n'ai qu'à l'appeler à travers la cloison. »

C'était le diable amoureux que cette femme. Je ne sais ce que j'aurais donné pour la prendre au mot et pour lui crier : « Oui ! » en pleine figure. Comme je serrais les muscles de ma volonté, comme j'ouvrais la bouche et prenais haleine... Teresa me dit assez vite avec l'expression d'un intérêt sincère :

« Est-ce que je te fais bander ? »

Cette fois, j'entrai en fureur. Sur un « Tu te fous de moi ! » suivi d'autres paroles, je la battis. Elle riait de toute sa voix sonore en luttant des bras et des jambes. Désarmée par son rire, elle se défendait à l'aveuglette. Je la couvrais de coups et d'attouchements qui ne semblaient lui faire aucun mal ; puis ce rire m'exaspéra, et, ne sachant pas où la prendre pour la battre, j'empoignai une touffe de poils, je tirai... Elle poussa un cri.

Et comme je crus l'avoir blessée, je tombai dans ses bras avec confusion. Je m'attendais à mille reproches ; mais elle ne songeait guère à me dire quoi que ce fût qui eût refroidi mon ardeur pour elle. Même en criant elle ne cessa de rire que pour sourire et s'accuser :

« Voilà ce que c'est que d'avoir tant de poils au cul ! Quand tu coucheras avec Lili, je te défie de lui en faire autant. »

L'incident rompit ma violence et hâta le dénouement. Teresa n'avait pas un instant à perdre pour m'offrir son caprice en guise de pardon. Elle me l'offrit sans me

consulter, avec une habileté d'organe et de posture qui tenait de la jonglerie.

Couchée avec moi sur le flanc et me prenant les hanches entre ses cuisses relevées, elle passa une main sous elle... y fit je ne sais quoi... puis me dirigea comme il lui plut.

La prestidigitation de certaines courtisanes réussit des tours incompréhensibles... Comme un jeune premier qui s'éveille dans le jardin d'une magicienne, je faillis soupirer : « Où suis-je ? » car mon enchanteresse demeurait immobile et je [ne] savais pas bien où j'étais entré. Je me tus pour garder un doute qui me laissait une espérance. Mais le doute s'évanouit aux premières paroles.

« Ne t'occupe pas de moi, dit-elle. Ne bouge pas. N'essaie pas de me prouver que tu sais t'y prendre. Ricette vient de me le dire ; je m'en fous pour ce soir. Quand tu m'enculeras toi-même, je déchargerai sans me toucher. En ce moment c'est moi qui me fais enculer et tu vas voir ça ! mais je ne veux pas jouir.

— Et si j'aime mieux ta jouissance que la mienne ? Si je te la donne de force ?

— De force ? dit Teresa. Ne me touche pas ou je te vide les couilles en un tour de cul... Tiens !... Tiens !... Tiens ! »

Elle était affolante. La violence et la souplesse de sa croupe dépassaient tout ce que j'avais éprouvé dans les bras des autres femmes. Cela ne dura que l'instant de m'en faire une menace. Et elle reprit son immobilité.

Alors, malgré le trouble où elle jetait mes sens, je ne voulus pas même attendre la séparation de nos corps pour faire savoir à Teresa que je n'aimais point à être bousculé.

Je lui déclarai que je la trouvais belle, extrêmement désirable, mais qu'après ma vingtième année je me croyais un homme et non un enfant ; que je n'avais nullement le vice de prendre plaisir à la tyrannie d'une femme ; et je ne sais comment je le lui dis, car mes esprits étaient fort agités. Elle aurait pu me répondre que sa menace avait suivi la mienne : elle n'en fit rien, redevint plus douce et garda pourtant un certain sourire autour de sa pensée intime.

« Sois tranquille, je ne te casserai pas la queue, dit-elle tendrement. Je te la suce, tu le sens ? Je te la suce avec le trou du cul. »

Ce qu'elle faisait, je n'aurais su le dire. Mais sa bouche, en effet, ne m'aurait pas énervé davantage. Il me devenait difficile de parler.

Elle suivit sur mon visage le reflet de ma sensation et, sans avoir besoin de m'interroger pour savoir s'il en était temps, elle pressa peu à peu l'allure de ses reins jusqu'à l'adagietto, me sembla-t-il. Je crois que je murmurai : « Plus vite ! » et qu'elle n'y consentit pas. Je n'ai qu'un vague souvenir de ces dernières secondes. Le spasme qu'elle obtint de ma chair fut une sorte de convulsion dont je n'eus pas conscience et que je ne saurais décrire.

Aussi, ma première question fut-elle, après deux minutes de silence :

« Qu'est-ce que tu m'as fait ?

— Un joli petit travail avec mon trou du cul, fit-elle en riant. Tu as déjà enculé des femmes...

— Oui. Il y a une heure. Une toute jeune fille qui ne s'y prend pas mal, pourtant.

— Pas mal du tout. Elle a du muscle, hein ? et elle galope ?

— Mais toi...

— Mais moi je suis la première qui t'ait sucé la queue par là. Tu veux savoir comment je fais ? Je te dirai ça demain. Laisse-moi me lever. Tu veux savoir aussi pourquoi ? Pour accoucher de l'enfant que tu viens de me faire : la petite sœur de mes trois filles. »

... Quand elle m'apparut à nouveau, toujours nue et corrigeant des deux mains sa coiffure derrière la nuque, ma jeunesse méconnut que, par ce geste relevé, Teresa voulait moins rentrer ses petits cheveux que tendre ses deux seins dont elle était fière.

Je n'ai jamais été de ces adolescents qui dépérissent pour les maturités : mais une pécheresse de trente-six ans, quand elle est belle de la tête aux pieds, c'est un « morceau », disent les sculpteurs ; « c'est une femme », disent les amants.

Et qu'est-ce que n'était pas cette femme ? Mettez la question au concours elle départagera curieusement les hommes.

Teresa nue ressemblait à un mezzo d'opéra. Vous alliez dire : à une fille de bordel ? Pas du tout. Vous murmurez : c'est la même chose ? Non. C'est le jour et la nuit. Si vous ne connaissez les actrices que par les conversations de fumoir, n'en dites rien.

Les belles cantatrices qui vivent de leur lit et les filles souvent plus belles qui chantent leur âme sentimentale en montant un escalier rouge n'ont guère d'autre analogie que leur commune aisance à marcher presque nues, et à se faire traiter de putains.

La fille de théâtre aspire de toutes ses forces à la liberté. La fille de bordel a besoin d'esclavage. En apparence la profession la plus servile des deux est plutôt la première. En fait la cabotine est montée en scène pour se libérer de sa famille ou de son amant par esprit d'indépendance ; la bordelière s'est jetée dans la servitude, aimant mieux obéir aux caprices des autres que forger elle-même les jours de sa vie.

Dès sa première année de Conservatoire, la fille de théâtre se hausse à connaître par cœur toutes les crudités du langage français. Pour elle, c'est un jeu que d'en grouper quinze autour d'une pauvre idée qui n'en mérite aucune ; et c'est un de ses talents que de les détacher selon les strictes

règles de l'articulation. Au contraire, la fille de bordel n'a vraiment ni le goût ni la science du vocabulaire cynique. La liberté des mots la tente aussi peu que celle de la vie. Pas de confusion possible en présence d'une inconnue : les cris d'amour d'une femme suffisent à révéler si elle vient du bordel ou de l'Odéon ; mais beaucoup d'hommes s'y trompent, faute de songer à cela.

Donc j'avais plus de raisons qu'il ne m'en fallait pour deviner ce qu'on ne m'avait pas dit. Le physique de Teresa, la désinvolture de son caractère et la brutalité de ses expressions, tout en elle me semblait marqué de la même empreinte.

« Tu fais du théâtre ? lui dis-je.

— Plus maintenant, j'en ai fait. Comment le sais-tu ? Par Mauricette ?

— Non. Mais cela se voit. Cela s'entend. Où as-tu joué ? »

Sans répondre, elle se coucha près de moi, sur le ventre. Je repris ironiquement :

« Tu me le diras demain.

— Oui.

— Reste avec moi jusque-là.

— Jusqu'à demain matin ? Tu veux ? »

Comme elle souriait, je la crus sur le point d'accepter. J'étais encore un peu las mais elle m'inspirait presque

autant de désir que si j'avais été dispos. Elle se laissa étreindre et me dit :

« Qu'est-ce que tu veux de moi jusqu'à demain matin ?

— D'abord te faire jouir.

— Ce n'est pas difficile.

— Ne me dis pas ça, tu m'exaspères. Pourquoi t'es-tu retenue ?

— Parce que mon « petit travail » aurait été mal soigné. Allons ! Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Tout le reste.

— Combien de fois ?

— Oh ! je crois qu'avec toi je ne compterais guère. Ce ne serait « pas difficile » non plus. »

Teresa fixa sur moi un de ces longs regards silencieux à travers lesquels j'avais tant de peine à distinguer sa pensée. Et cette femme qui ne voulait répondre à aucune de mes questions me fit soudain la confidence la plus imprévue, comme si la certitude qu'elle avait de m'attirer l'assurait de ma discrétion ; ou dans un autre dessein : peut-être pour m'obliger à garder le secret si je venais à l'apprendre d'une autre source.

« Ricette m'a dit qu'elle t'a fait jurer et que tu lui as tenu parole. Je peux te dire un secret ? Oui ? Eh bien, j'habitais Marseille avec mes trois filles, en appartement. Je suis partie parce qu'on a changé le commissaire de police. Voilà. Tu comprends ?... Ici, je vais me tenir tranquille pendant

quelque temps ; mais comme j'ai une fille qui a le feu dans le derrière, elle est venue se faire enculer chez toi le premier jour... et sa mère y est venue ensuite. »

Sur ce mot elle se remit à rire, d'abord pour me persuader que son histoire marseillaise n'avait aucune importance, et ensuite parce qu'elle voulait me voir de bonne humeur avant de me dire ses projets.

Du rire elle passa aux caresses. Quand elle fut sûre de mon état, elle me posa une question sous la forme qui convient à l'extraction des aveux :

« Tu n'es pas assez puceau pour ne pas savoir encore ce que c'est qu'une petite fille ? Une vraie, sans poils, sans nichons ; tu en as baisé ?

— Oui ; mais pas souvent. Deux... ou quatre... en tout. Deux vraies, comme tu dis ; et les deux autres un peu moins vraies.

— Deux, ça me suffit. Tu sais qu'on n'enfile pas une gosse comme une femme, et que quand on lui a logé le bout de la queue dans la moniche, c'est tout ce que la même peut prendre ? Tu sais ça ?

— Évidemment.

Pourquoi me le demandes-tu ?

— Parce que je vais t'envoyer ma Lili et, comme tu as la manie de baiser, je ne veux pas que tu me la défonces. »

Les patientes personnes des deux sexes qui ont assumé la charge de mon éducation m'ont appris qu'au bal, si la belle dame que l'on invite répond au jeune homme : « Faites danser ma fille », il ne peut manifester ni regret, ni plaisir, ni indifférence. La situation est très complexe.

Je le savais ; mais, tout nu, je suis moins bien élevé qu'en habit. Et puis j'ai quelque similitude avec Alexandre. Je tranche les complexités.

« Je crois que je ne saurais pas m'y prendre. Donne-moi une leçon », dis-je à Teresa.

Elle devenait assez nerveuse et rit en détournant la tête.

« Ce que tu me demandes, tu ne l'as même pas vu.

— Montre-le moi.

— Pas par-devant. Tu m'as enulée par-devant. Tu verras mon chat par-derrrière. Mais tu sais ce que j'ai dit ?

— Ce sera pour la fin ?

— Pauvre petit ! Si je me fourre ta queue dans la bouche, tu seras bien à plaindre. Et si je te fais danser les couilles du bout de ma langue... Tu ne la connais pas, ma langue ? Tiens ! Regarde ! Regarde ! »

Comme, sans m'abstenir de regarder, j'essayais de prendre Teresa d'une façon plus simple et non moins agréable, elle serra les cuisses, elle arrêta mon bras :

« Est-ce que tu ne comprends pas qu'on n'attache pas trois filles avec une chaîne à la ceinture comme trois singes autour d'un piquet ? Qu'elles faisaient l'amour à Marseille

et qu'elles ne le font plus à Paris ? Que si je prends un amant elles en prendront six ? Écoute-moi. Tu me veux ? Tu m'auras. Mais tu nous auras toutes les quatre. »

Je faillis demander avec effroi : « Tous les jours ? » Je me retins et j'essayai de dissimuler mon inquiétude sous un masque reconnaissant.

« Je vais t'envoyer Lili, poursuivit-elle, parce que Lili se couche de bonne heure et que les môminettes sont comme les dames du monde : elles grouillent du cul l'après-midi. Ce soir je t'enverrai Charlotte pour toute la nuit. Demain soir, c'est moi que tu verras entrer. Et si tu n'es pas content de nous, tu demanderas le registre des réclamations.

— Je suis comblé... Malheureusement, je vois que tu t'en vas ?

— Non. Dans cinq minutes ; quand j'aurai tenu mes promesses. Mais à deux conditions : tu ne jouis pas ; moi non plus. Je ne te montre pas mes beautés pour que tu leur fasses minette...

Recommandation inutile. J'aime beaucoup mieux prouver ma virilité que rivaliser avec les lesbiennes, et cette préférence devient exclusive quand je couche avec une femme qui a d'autres amants.

Toujours souple et agile, Teresa fit un saut d'écuyère pour tenir ses deux promesses, tête-bêche sur mon corps étendu.

Ce qu'elle déploya sur mes yeux me parut extraordinaire. Toutes les parties en étaient anormales : un clitoris

protubérant ; de vastes lèvres minces, délicates, noires et rouges comme des pétales d'orchidée ; une gorge vaginale redevenue étroite, qui donnait par contraste aux lèvres une proportion monstrueuse ; un étrange anus en cocarde, largement teinté de bistre sur un fond pourpre ; mais, autour de ces détails, les singularités les plus invraisemblables étaient celles des poils. Je crois que jamais une femme aussi velue de noir n'avait couché dans mon lit. Ses poils envahissaient tout : le ventre, les cuisses, les aines ; ils croissaient entre les fesses ; ils obscurcissaient la croupe ; ils montaient jusqu'à...

Tout à coup, je ne vis plus rien. La langue de Teresa m'avait touché la peau. Mes muscles piqués se crispèrent. La langue erra, tourna, passa par-dessous... Je frémissais. Cela ne dura qu'un instant d'angoisse. Teresa releva la tête et, sautant du lit :

« Assez pour ce soir ! dit-elle.

— Tu as juré de me rendre enragé ? Tu vas me laisser dans un pareil état ?

— C'est pour Lili. Je cours la chercher. Fais-lui croire que tu bandes pour elle. Et demain, toi et moi... toute la nuit, tu m'entends ? »

Rien ne me déplâit davantage que les substitutions d'amantes. Désirer une femme, en posséder une autre, cela m'est odieux. Quand Teresa eut disparu, je décidai que Mlle Lili se ferait désirer elle-même ou qu'elle n'aurait rien du tout.

En l'attendant, je pris dans ma bibliothèque un roman capiteux de Henry Bordeaux, que j'avais acquis tout exprès pour abattre par la force les érections rebelles à ma volonté.

À la septième ligne, le miracle advint.

III

À la quinzième ligne, j'allais m'assoupir, quand un minuscule martel de métal piqueta la sonnette aiguë.

« Qui est là ? »

Une petite voix, distincte et faible à travers le bois de la porte, répondit :

« Une enfant de putain. »

Je n'avais pas envie de rire : mais cette façon de s'annoncer était une de ces courtes phrases inoubliables qui survivent d'elles-mêmes à la monotonie de l'existence. J'ouvris. Une drôle de petite fille entra, futée, fripouille, franche et fine, les bras ballants, le nez en l'air.

« C'est moi Lili, fit-elle.

— Je m'en doutais, répondis-je en riant. Elle est très gentille, Lili.

— Vous aussi vous êtes gentil. J'ai pas envie de m'en aller. »

Pourquoi n'ai-je pas le vice des petites filles ? Je me le demande. Elles sont odieuses entre elles, mais si tendres avec nous ! J'étais flatté, je ne le cache pas, j'étais très flatté du compliment que Lili me flanquait à la figure. Avec une

femme, tous les mots d'amour sont voilés par la brume d'incertitude que soulève notre prudence devant nos crédulités. Une petite fille se fait croire. J'embrassai Lili, la bouche sur l'œil gauche.

Les bras autour du cou, elle me dit très vite, sur un ton d'excuse et de souci :

« J'ai dix ans. J'ai pas de poils. Est-ce que vous aimez ça ?

— Tu ne le diras pas à ta mère ?

— Non. Tenez. Regardez. J'ai pas de pantalon. C'est maman qui me l'a retiré pour pas qu'il y ait des taches de foutre.

— Mais c'est joli comme tout, ce que tu me montres là.

— J'enlève pas ma robe, dites ? Je me retrousse ?

— Oh ! le retroussé est immoral. Je n'aime les petites filles que toutes nues.

— C'est que..., fit-elle avec la franchise de sa nature..., ce que j'ai de mieux, c'est ma moniche et mon petit cul. Le reste est d'un moche !

— Je suis sûr que tout le reste est gentil.

— Vous allez voir. Et vous qui venez de coucher avec maman, quand vous regarderez mon corps de poulet, faudra que je vous travaille pendant un quart d'heure pour vous faire bander.

— Pas du tout. Je te parie un sac de bonbons.

— Et qu'est-ce que je vous donnerai si je perds ?

— Une discrétion.

— Tope ! dit-elle. Je m'en fous. Je sais tout faire. Vous gênez pas. »

Le déshabillage de Lili se fit en quatre temps et six mouvements : la robe, les deux pantoufles, les deux chaussettes, la chemise... Quand elle eut enlevé tout cela, il ne restait presque rien de Mlle Lili, tant sa nudité me semblait peu de chose.

Des bras et des jambes comme des échalias ; des cheveux noirs jusqu'à la taille ; un petit corps fluet avec une grosse motte et un sexe tout en saillie... s'il est vrai qu'un menu bien compris doit réunir les mets les plus dissemblables, le service de Lili après celui de Teresa eût été la trouvaille d'un chef.

Le premier mouvement de Lili me donna tout de suite bonne opinion d'elle. Au lieu de me sauter au cou, elle chercha entre mes jambes. Ai-je besoin de souligner tout ce qu'un pareil geste comporte d'innocence ?

La pauvre petite s'était annoncée (comme d'autres à son âge se nomment Enfants de Marie) sous le titre d'Enfant de Putain, une gosse qui se présente ainsi n'est pas une gosse comme les autres. Elle a du culot, pour le dire tout net. Et cette enfant de putain, sa chemise enlevée, m'abordait comme une ingénue qui baisse les yeux et cherche d'abord ce que les garçons ont de plus que les filles. Les petites prostituées ont des candeurs inaltérables.

Comme je me sentais encore sous le charme de ma lecture rafraîchissante, j'attirai Lili dans mes bras, et je me mis à bavarder, parmi quelques attouchements que nous qualifierons d'outrage à la pudeur commis sans violence.

« Lili, tu es une très jolie gosse, lui dis-je.

— C'est pas vrai. Quand je me branle devant la glace, je ne m'excite pas. »

Cette phrase me fit rire aux éclats.

Lili resta sérieuse ; et comme il est aisé de séduire les enfants, elle affirma sans préambule, sans raison, mais d'un air pénétré :

« Je vous aime bien.

— Oh ! alors, ma petite Lili, tu as deux idées dans la tête.

— Pourquoi deux ?... Oui, c'est vrai, j'en ai deux. Comment savez-vous ça ? Votre doigt vous l'a dit ?

— Justement. Les idées que les filles ont dans la tête...

— Ça leur vient du con ? » fit Lili.

Il m'est difficile de cacher maintenant où flânait le doigt qui me disait tant de choses.

« Si tu en sais tant ! répondis-je. Mais tu ne sais pas pourquoi tu as deux idées ? C'est que, quand on aime bien quelqu'un on veut de tout son cœur un plaisir pour lui et un de sa part. »

Elle eut un instant de réflexion : le temps de comprendre une maxime. Puis elle sourit et se fourra la figure sous la mienne pour répondre :

« Vous ne la trouvez pas trop petite, ma moniche d'un sou ? Vous voulez bien me baiser quand même ?

— Tu es de plus en plus gentille, ma Lili. La première chose dont tu me parles, je suis sûr que c'est pour mon plaisir.

— Oui, fit-elle, un peu confuse.

— Et pour toi ? Qu'est-ce que tu voudrais ?

— Vous sucer. »

Le mot était dit. Elle me serra les bras autour du cou et se répéta dix fois, sur le ton rieur et chantant d'une enfant qui demande une gâterie :

« J'ai envie de vous sucer la queue, la pine, la bite, le zeb, l'andouille. Envie que vous bandiez dans ma bouche. Envie de vous téter.

— Comment, tu têtes encore, à ton âge ?

— Pas beaucoup de lait mais beaucoup de foutre.

— C'est bon ?

— C'est bon quand on s'aime.

— Pour combien en voulez-vous, mademoiselle ? pour un sou ? deux sous ? trois sous ?

— Je veux tout ce qu'il y a dans la boutique !... Et je paie d'avance, monsieur, avec mes deux trous.

— Quoi ?

— C'est pas une blague.

— Non. Je vous fais crédit, mademoiselle, on vous débitera. Mettez-vous à table. »

Lili avait encore de petites choses à me dire. Toujours les deux bras autour de mon cou, elle soupira :

« C'est que... Écoutez. J'ai promis à maman : vous ne jouirez qu'une fois ; il faut en laisser pour Charlotte cette nuit... Alors on pourrait faire plusieurs choses en une fois. On pourrait même tout faire.

— Rien que ça ?

— Oui. Je suis la plus petite des trois, mais c'est moi qui en fais le plus. Je fais tout, sauf l'amour entre les tétons, parce que j'en ai pas. Voulez-vous me baiser, m'enculer et jouir dans ma bouche ? Je vous dirai après pourquoi. »

Et vivement, retournant la tête, elle poussa un cri :

« Oh ! le voilà qui bande sans qu'on le touche ! Mon sac de bonbons est perdu.

— Tu l'auras quand même.

— C'est vrai ? Et pour ma discrétion ? qu'est-ce que vous allez me demander ?

— Quand tu me donnes ta bouche et tes deux trous, qu'est-ce que je pourrais te demander de plus ?

— Ma langue ! » fit-elle gaiement.

Et elle fut si prompte à payer sa dette... Comment dire de quelle façon Lili m'offrit sa petite langue ? Je l'arrêtai trop tard.

« Lili, qu'est-ce que tu m'as fait ?

— Une langue dans le derrière ! dit-elle, toute joyeuse. Ça mérite une queue par-devant. »

Elle se jeta sur le dos, les pattes en l'air, le sexe écarquillé. Elle s'y fourra autant de salive qu'il en aurait fallu pour violer une chatte et je vis bientôt que j'étais naïf de ne savoir comment la prendre, car les petites filles sont plus faciles à baiser que certaines femmes. J'entrai sans trop de peine...

« C'est tout, fit-elle en souriant. On met le petit bout et on est au fond. Y a plus rien... Ça vaut pas la peine.

— Oh ! mais si !

— Non. Je ne suis bonne que d'un côté. C'est pas celui-là.

— Pour ce que tu viens de me dire, tu mériterais que je te fasse un enfant. »

Elle rit, mais ajouta bien vite :

« Tu me le feras dans la bouche, mon gosse ? » Comme je suis également éloigné de l'esprit sadique et du moralisme presbytérien qui se partagent la société, ce que je vais dire n'est que l'expression d'un sentiment personnel et risque de déplaire à tout le monde : autant il m'eût été pénible de posséder une petite fille contre son gré (je n'ai d'ailleurs aucune expérience du viol), autant je pris de plaisir à baiser Lili qui s'y prêtait de tout son cœur.

Elle jouait à baiser comme d'autres petites filles jouent à la poupée, par une anticipation d'instinct : et quoiqu'elle eût depuis longtemps l'habitude de ce jeu-là, elle était fière de

tenter un homme, fière de faire à son âge tout ce que faisait sa mère... Mais après une minute elle me dit doucement :

« Change de trou. Tu iras plus loin. »

Vite, elle sauta du lit, courut à la toilette, prit un peu d'eau de savon pour m'ouvrir la voie, et, revenant à moi, elle s'accroupit, en me regardant sur le membre droit qu'elle prit à la main. Un tâtonnement de quelques secondes lui suffit pour réussir. Avec autant d'adresse que de douceur, elle avala par-derrière tout ce qu'elle n'avait pu s'introduire par-devant ; mais tout ! jusqu'à la racine ! et, posant ses petites fesses sur mes testicules, dressant les genoux, ouvrant les cuisses, accroupie comme une diablotine sur un Saint-Antoine, elle écarta les grosses lèvres de son sexe glabre et rouge et le branla sous mes yeux, comme font les petites filles, avec le doigt dedans.

Je la pris dans mes bras, mais elle était si petite que même en relevant la tête je n'atteignis que ses cheveux.

« Je suis contente ! Quand je pense que tu viens de coucher avec maman et que tu bandes pour moi toute seule ! Maman qui est si belle et moi si moche ! Moi, je ne fais jamais que les vieux, c'est maman qui fait les jeunes. Et tu bandes dans mon cul, si loin ! si loin ! jusqu'à mon cœur ! »

Ce mot est un des plus tendres et des plus gentils que j'aie entendus ; aussi encore une fois il ne sera compris ni des moralistes qui me blâmeront d'avoir sodomisé une petite fille, ni des fous qui ne sauraient se livrer à ce genre

de distraction si la petite fille n'est pas giflée, fouettée, battue, et si elle ne pleure pas en poussant des cris comme un petit cochon qu'on égorge.

Lili resta immobile, puis elle tourna doucement sur le pivot qui la pénétrait et se coucha sur moi, le dos à la renverse. Et, comme je lui mettais la main entre les jambes, elle prit une telle expression de prière, sans paroles, que je lui dis moi-même :

« Ta bouche, maintenant.

— Ah ! » cria-t-elle.

Et je la vis aussitôt... Le dirai-je aussi ? Me voici bien embarrassé... Enfin je me suis juré de tout dire et de conter cette histoire telle que je l'ai vécue...

Lili fit sortir de son petit derrière le membre qui s'y agitait depuis un quart d'heure et elle le fourra dans sa bouche tel qu'il était.

« Oh ! petite saleté ! fis-je en le lui retirant.

— C'est fait. Il est trop tard.

— Comment peux-tu...

— J'aime ça comme ça. »

La phrase « J'aime ça comme ça » ne souffrait pas de réplique. Lili reprit ce que je lui avais enlevé, elle feignit même de le mordre pour ne pas le lâcher puis elle se mit à le sucer comme un sucre d'orge, d'une bouche étroite et goulue.

Connaissant bien les reproches et les compliments qu'on lui adressait au lit, elle m'avait prévenu que ce dernier exercice « n'était pas ce qu'elle faisait de mieux ». Mais je commençais à être las de la longue excitation où elle m'avait tenu et, tout en maniant de la main droite le petit cul grand ouvert qu'elle remuait à ma portée, je l'avertis de se tenir prête...

Si cette comparaison n'était pas irrévérencieuse, je dirais : une petite fille qui aime à sucer les hommes a l'air d'une première communiant à genoux devant la sainte table ; on dirait qu'elle attend une nourriture sacrée, au sein d'un mystère incompréhensible où le dieu de l'Amour va se donner à elle.

Lili prit une expression si touchante que j'eusse été cruel d'en rire. Elle leva les yeux au ciel, serra comme elle put sa trop petite bouche où ma verge paraissait énorme, hors de toute proportion avec cette enfance, et, quand elle me sentit éjaculer soudain, elle se mit à pousser, je ne sais pourquoi, certains petits gloussements par le nez, mais d'un comique irrésistible. Je me cachai les yeux d'une main.

Cela ne dura qu'un instant. Lili n'était pas de ces petites filles gâcheuses qui bavent ce qu'elles sucent et laissent plus de regrets que de remords aux messieurs qui les pervertissent.

Elle suçait mal ; mais elle avalait bien.

IV

Quatre heures s'écoulèrent. Je dînai seul dans un petit restaurant sans femmes, pour reprendre un peu mes forces ; pour reprendre surtout mes esprits.

Mes forces revinrent assez vite ; mais mes esprits furent plus lents.

Quand je rentrai, vers onze heures, il me restait encore quelque mal à comprendre ce qui m'était arrivé.

Donc j'avais pour voisine une belle Italienne qui vendait ses filles. Que j'eusse pris l'une de ses trois filles, c'était tout simple. De toute antiquité les étudiants et les filles de quatorze ans ont couché ensemble. Que la mère, habituée à partager les amants de ses filles, eût sonné chez moi aussitôt après, c'était encore tout naturel.

Mais pourquoi m'avait-elle envoyé Lili ? Pourquoi m'avait-elle promis la visite de...

On frappa. On frappa deux fois... J'allai ouvrir. Une voix douce et tranquille me dit :

« Il paraît que c'est mon tour ? »

Je reculai. Teresa m'avait prévenu que Charlotte était la plus jolie de ses filles, mais je n'espérais pas qu'elle le fût à ce point, et je le lui dis en pleine figure :

« Dieu que vous êtes jolie !

— Voulez-vous vous taire ! fit-elle tristement. Toutes les filles se valent.

— C'est vous qui êtes Charlotte ?

— Oui. Je vous plais ?

— Si vous me plaisez ! »

Elle m'interrompit pour me dire avec une sorte de soulagement et de lassitude :

« Eh bien, tant mieux, parce que moi, je me donne comme je suis, vous savez, je ne suis pas coquette pour un sou, et si tu... si vous... Oh ! on se tutoie, hein ? c'est plus simple.

— Et on s'embrasse ?

— Tant que tu voudras. »

Je lui pris la bouche passionnément. Le baiser qu'elle me rendit avait plus de mollesse que d'ardeur, mais il était de bon accueil. Elle dit seulement, quand je lui mis la main sous les jupes :

« Laisse-moi donc me déshabiller.

— Crois-tu que j'ai le temps !

— Tu as toute la nuit. »

Et sans hâte, avec la simplicité d'un modèle qui ôte ses nippes devant un peintre, elle enleva sa robe noire, ses bas, sa chemise et, nue devant moi, elle soupira :

« Tu vois bien que je suis comme les autres. » Elle était délicieuse. Moins beurre de peau que sa mère, mais aussi noire de poils et de cheveux, elle avait des formes du plus doux contour, et tout en elle était douceur : le regard, la voix, la peau, la caresse.

Quand elle fut sur mon lit et entre mes bras elle murmura presque humblement :

« Je voudrais te faire plaisir... Tu n'as qu'à demander, je ferai ce que tu voudras et comme tu voudras. »

Cette fois, une furieuse envie me saisit de posséder cette jolie fille par la voie la plus naturelle. Je lui dis que je l'aimais, que je voulais son plaisir d'abord et le geste que je fis lui laissa comprendre comment je l'entendais.

Mais Charlotte leva les sourcils et avec une grande innocence :

« Baiser ? dit-elle. Oh ! si tu veux ! Mais si c'est pour mon plaisir... non ! Moi, tu sais, je ne suis pas une fille compliquée, je n'aime qu'une chose.

— Quoi ?

— Quand je baise, la peur que j'ai d'être enceinte me coupe toute envie de jouir. Je n'aime pas baiser. Je n'aime pas non plus qu'on me fasse minette, parce que ça m'éreinte. Maman adore ça, je le lui fais et je ne veux pas qu'elle me le rende.

— Alors, quand tu veux jouir, comment jouis-tu ?

— Je fais comme une jeune fille du monde : je me branle », dit Charlotte avec un triste sourire.

J'étais confondu. Je voulus la faire répéter :

« Comment, tu es dépucelée, tu fais l'amour de toutes les manières, tu as tous les jours des hommes, des femmes, et... et tu te branles ? Je comprends cela d'une gosse comme Ricette ; mais toi qui as vingt ans ?

— Grand gosse toi-même, fit-elle, est-ce que tu ne sais pas que toutes les putains se branlent ?

— Charlotte je ne veux pas que tu te traites de putain !

— Pardon, fit-elle drôlement. Ne sais-tu pas que toutes les pucelles se branlent ? »

Je souris à peine. J'étais agacé. Charlotte insouciante, continua de la même voix lente et molle :

« Moi, je ne me cache de rien. Devant n'importe qui, je me branle quand ça me prend.

— Et ça te prend souvent ?

— Évidemment... J'aime pas rester excitée, ça me fatigue... Ce matin avant de me lever je ne l'ai pas fait, mais l'eau de mon bidet était chaude, mon bouton s'est mis à bander... je me suis branlée.

— À cheval sur ton bidet ?

— Oui, ce n'était pas la peine de me recoucher. Ensuite après le déjeuner parce que... Mais tu vas te moquer de moi.

— Non. Dis tout.

— Lili me fourre un biscuit dans le ventre et il faut que je [me] branle dessus pour qu'elle le mange.

— Et comme tu es une bonne fille...

— Oh ! je fais tout ce qu'on veut. Enfin, après le dîner, on me parlait de toi, il y avait huit jours que je n'avais pas couché avec un jeune homme, je pensais à des choses !... alors tout en causant... comme j'avais envie... »

Sans achever sa phrase, elle glissa le doigt dans son entre-jambes et, me tendant ses lèvres, elle recommença paisiblement à se masturber.

« Ah ! non ! m'écriai-je. Pas sur mon lit ! Quand j'ai par bonheur dans mes bras une aussi jolie fille que toi, ne comprends-tu pas que j'ai envie de la faire jouir moi-même ?

— Et ne comprends-tu pas que tu me ferais jouir si j'avais ta queue dans le derrière et ta bouche sur ma bouche pendant que je me branle ?

— Enfin ! dis-je avec éclat, je ne peux pourtant pas vous enculer toutes les quatre ! »

J'avais dit cette phrase avec tant de mauvaise humeur que la pauvre Charlotte se mit à pleurer.

« Voilà bien ma chance, fit-elle. On dit que je suis gentille et c'est toujours moi qu'on attrape. Tu as été charmant pour ma mère et mes sœurs. Je viens pour toute la nuit, et dès les premiers mots j'ai déjà une scène. »

Elle pleurait simplement, sans aucun sanglot, mais n'en paraissait que plus pitoyable. Je la pris dans mes bras, je balbutiai :

« Charlotte ! ne pleure pas ! je suis au désespoir.

— Et naturellement voilà que tu débandes ! fit-elle avec une désolation qui me fit sourire malgré moi.

— Charlotte ! ma jolie !

— Non, je ne suis pas jolie, puisque tu débandes ! Tu as bandé pour maman, pour Ricette et pour Lili ; mais auprès de moi, voilà... voilà... »

Les larmes l'étouffaient. J'étais désolé. Je ne savais comment arrêter cette douleur peu raisonnable, quand Charlotte se releva et, avec ce besoin de logique et de clarté qui est le propre des esprits simples elle reprit de sa voix lente et bonne :

« Je t'ai dit que je ferai tout ce que tu voudras. Tu peux jouir dans mon chat, dans mon cul, dans ma bouche, entre mes seins, sous mes bras, dans mes cheveux, sur ma figure, jouis dans mon nez si ça t'amuse, je ne peux pas mieux dire, voyons ? je ne peux pas être plus gentille ?

— Mais, ma Charlotte...

— Mais, mon chéri, tu me demandes quel est mon plaisir, eh bien, mon plus grand plaisir, c'est de me branler quand on m'encule. Nous sommes toutes les quatre comme ça, nous avons ça dans le sang, ce n'est pas ma faute. Et nous ne sommes pas les seules, mon Dieu ! Ce que j'en ai vu quand j'étais gosse, des écolières et des arpètes qui me

disaient en confidence : « Moi aussi, j'aime bien qu'on m'encule. »

— Alors...

— Alors fais de moi ce qu'il te plaira si c'est ton plaisir que tu cherches ; mais si c'est le mien, encule-moi et laisse-moi me branler toute seule. As-tu bien compris ? »

Nos bouches se réunirent et le premier effet de la réconciliation fut de me remettre aussitôt dans un état plus digne d'elle. Je cédaï à ce qu'elle voulut, mais elle ne me prit pas au mot sur-le-champ et, après m'avoir rappelé qu'elle n'aimait pas qu'on lui fît minette, elle se mit légèrement sur moi, tête-bêche.

C'était une bien jolie chose que le con de Charlotte, peut-être parce qu'elle ne s'en servait guère..., mais non, car le second trou, dont elle se servait tant, était sans défaut comme celui de Teresa.

Toute molle et calme qu'elle fût, Charlotte était une jeune personne fort humide, une de celles qui disent : « Je mouille pour vous » comme une autre dirait : « Je brûle ». Ses poils étaient bien plantés, plus lustrés et moins longs que ceux de sa mère, mais ils croissaient aussi à la naissance des cuisses et ils emplissaient le sillon de la croupe.

Après tout ce que venait de dire Charlotte, je ne voulus pas lui laisser de doute sur mes intentions. J'ouvris ses fesses entre mes mains et je touchai du doigt ce qu'elle m'offrait... Je me rappelais une jeune fille à qui j'avais fait cela et qui s'était écriée avec un frémissement de l'arrière-

train : « Oh ! ta queue ! ta queue ! ta queue ! » Charlotte coulait beaucoup, mais ne frémissait guère et ne criait pas. En outre, elle était plus habituée à donner des caresses qu'à en recevoir. Par une méprise que sa profession expliquait assez, elle prit mon geste pour un signal et comme elle ne léchait que mes testicules elle me donna sa langue plus bas.

Charlotte n'était pas vicieuse.

La plupart des hommes ignorent tellement l'adolescence féminine qu'ils ne sauraient comprendre comment une jeune fille peut avouer son goût de se branler quand on l'encule et n'avoir aucun sens du vice. Les jeunes filles me comprendront mieux et cela me console, car il est évident que ce livre sera lu par les jeunes filles plus souvent que par les maris.

Donc, Charlotte n'avait aucun sens du vice, heureusement pour elle et pour moi ; mais elle était « sensible », comme disaient les auteurs du dix-huitième siècle. Et, sans cris ni soupirs ni trémoussements de la croupe, elle se mit à baver si abondamment que la petite Lili (vicieuse, celle-là) eût trempé trois biscuits dans cette flûte mousseuse. Cela débordait sur la vulve et cela passait par-dessus les poils... Je me retirai à temps. Ce que je venais de voir m'avait consolé de ne pas posséder Charlotte par la voie inondée.

Quand nous nous retrouvâmes côte à côte, un nouvel incident nous arrêta. Charlotte ne voulait rien choisir, ni

proposer. Elle n'avait ni goût, ni caprice, ni préférence, ni invention. Imaginer ou décider, cela la fatiguait.

« Pourvu que tu m'encules et que je me branle, dit-elle, je serai contente.

— Alors mets-toi la tête par terre et les deux cuisses sur le lit.

— Si tu veux ! » fit-elle simplement.

Puis, dès qu'elle eut compris que ce n'était pas sérieux, elle prit mon visage entre ses belles mains et me dit avec un sourire, sans amertume :

« Tu t'amuses quand tu te fous de moi ? Eh bien ! continue toute la nuit et chaque fois que nous coucherons ensemble. C'est le plus facile de tous les jeux. Je crois tout ce qu'on me dit et je ne me fâche de rien.

— Tu es désarmante ! lui dis-je.

— Je suis désarmée, fit-elle, parce que je sais depuis longtemps que je suis une pauvre bête. »

Mot lamentable, mot tragique ! Je n'oublierai jamais le ton que prit Charlotte pour me dire ce mot-là. Et les femmes sont bien folles de croire qu'elles nous séduisent par l'art de s'embellir. Charlotte faillit me prendre jusqu'au fond du cœur par cet aveu qu'elle me fit.

Nue devant moi, elle avait la tête inclinée, les mains jointes sur le ventre au niveau de ses poils... Je crus la regarder pour la première fois. Je vis que sa beauté, comme

son caractère, était absolument sans fard. Ni rouge aux lèvres, ni fer aux cheveux ; rien aux cils ni aux paupières. Je la trouvai si simple, si belle et si bonne, que je lui dis en la brusquant par les coudes et par les hanches :

« Oui, tu es une pauvre bête, Charlotte, si tu ne crois pas tout ce que je vais te dire, m’entends-tu, Charlotte ? mot à mot. Tu es belle de la tête aux pieds. Il n’y a pas un trait de ton visage, pas un poil de ton ventre, pas un ongle de tes orteils qui ne soit joli. Et tu es aussi bonne que belle. Je te connais, maintenant, et c’est à moi de te répéter : fais ce que tu voudras sur mon lit. Je ne te défends qu’une chose, c’est d’injurier la fille que j’aime et contre laquelle je bande. Si tu la traites encore de putain et d’idiote...

— Non, dit-elle gaiement, je vais lui faire la cour, je vais la branler, elle en a envie. Et je lui ouvrirai moi-même les fesses pour que tu l’encules.

— Montre comment. »

Elle était couchée auprès de moi. Elle se retourna sans aucun dessein de me proposer une posture ; mais je me hâtai de la prendre ainsi.

Cela se fit avec une facilité extraordinaire, et que j’éprouvai maintes fois par la suite. L’anus de Charlotte ressemblait à ces gaines de poignards qui sont parfaitement strictes et ajustées, mais où la lame entre d’elle-même. Pour le dire crûment, mais en termes clairs : aussitôt qu’on bandait sous les fesses de Charlotte, on les enculait malgré soi mais l’entrée en était aussi ferme que souple, et, par un

ensemble de qualités qu'il serait indécent de louer outre mesure, on y pénétrait plus vite que l'on ne pouvait en sortir.

Charlotte enculée devint encore plus Charlotte qu'avant : plus molle, plus humide, plus douce, plus tendrement abandonnée. Je m'étais un peu retourné, de telle sorte qu'elle était presque couchée sur moi de dos, ce qui lui permit d'ouvrir les cuisses dans tout leur écartement. J'y mis la main avant elle : c'était un lac. Songeant qu'elle ne s'était pas encore branlée, je me demandai quel phénomène jaillirait sous ses doigts quand elle aurait fini.

Ses gémissements commencèrent au premier moment qu'elle fut pénétrée et durèrent huit ou dix minutes, sans crescendo, sans effet. Elle semblait insouciante de dissimuler son plaisir et surtout de le crier comme une actrice. Elle se branlait si lentement que sa main paraissait immobile, et moi-même, comprenant assez qu'elle aimait ces voluptés calmes, je ne faisais dans ses chaudes entrailles que des mouvements imperceptibles. Vers la fin, prise d'un scrupule qui la peint tout entière, elle tourna vers moi un œil languissant et me dit avec faiblesse :

« Veux-tu que je te parle ? Tu vois si je suis contente quand tu m'encules ! Aimes-tu que je te dise tout ce que je sens pendant que j'ai ta queue dans le trou du cul ?

— Non. Dis-moi seulement quand...

— Quand je déchargerai ?

— Oui.

— Quand tu voudras. Aussi souvent que tu voudras. Je l'ai fait en t'embrassant avant que tu m'encules et je suis prête à recommencer.

— Tout de suite ?

— Mais oui. Tu ne vois donc pas que je me branle « autour » ? Quand tu me diras de jouir, je jouirai. »

Ces choses-là ne se disent pas. Je lui fis comprendre que je l'attendais et son plaisir qui devança le mien d'un instant se prolongea pourtant davantage, car les femmes jouissent plus longtemps que nous.

La minute qui suivit ne nous sépara point. Charlotte restait dans mes bras et me regardait en silence avec cette expression de gratitude que tous les amants connaissent.

« J'aime tes seins », lui dis-je en les caressant.

Et je n'avais dit que cela et j'espère que j'allais trouver quelque chose de mieux, quand elle m'interrompit avec une exclamation de surprise :

« Oh ! que tu es gentil ! C'est maintenant que tu aimes mes seins, mon chéri ? Tu viens d'enculer la pauvre Charlotte et tu n'en es pas dégoûté ?

— Dégoûté ? mais tu es folle.

— Si tu savais ce que c'est que la vie d'une putain...

— Je t'avais défendu de te traiter ainsi.

— Alors qu'est-ce que je suis depuis douze ans qu'il me passe tous les jours quatre ou cinq hommes sur le derrière et

que n'importe quelle gousse peut me frotter son cul sur la gueule ? Si je te dis que toutes les putains se branlent, c'est qu'elles ont des raisons pour ça. Quand on fait le métier, on se branle ; autrement on ne jouirait guère. En tout cas, on sait une chose, c'est que quand on a tout fait pour plaire à un homme et qu'il a fini de décharger, on n'est plus qu'une putain et une fille de putain.

— « Ma pauvre Charlotte », comme tu dis, je t'assure que...

— Et je ne suis pas habituée qu'on me fasse des compliments sur mes nichons quand on vient de m'enculer, voilà. »

Elle avait encore les larmes aux yeux. Je ne savais que lui répondre. L'aimais-je assez pour me faire aimer d'elle ?

Afin de me laisser le temps de la réflexion et de mieux connaître ma compagne de lit, je posai une ou deux questions auxquelles Charlotte répondit par toute une histoire : celle de sa vie.

V

Charlotte s'accouda sur le lit, mit entre mes doigts les seins que j'aimais et me dit de sa douce voix :

« Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai vu enculer maman. Elle était comme moi, elle faisait tout. De temps en temps elle trouvait un homme qui aimait mieux se faire sucer. Ou bien elle ramenait une gousse. Comme elle avait plus de poitrine que je n'en ai, elle avait tous les huit jours, le dimanche, un ami qui lui faisait l'amour entre les tétons. Ça m'amusait parce qu'il lui déchargeait sur la figure. Enfin il lui arrivait même de baiser puisqu'elle a eu trois filles. Mais tout ça c'était l'exception. Maman était connue pour se faire enculer. On l'enculait, et voilà tout.

« Et, pour ça, maman est aussi comme moi, elle n'a jamais joui autrement, ni Ricette non plus, et Lili sera comme nous. Seulement, tu penses, il y a des jours où une jeune putain se fait enculer par sept ou huit hommes sans qu'il y en ait un qui l'excite ; et même si elle en trouve un, il n'y a pas souvent de quoi se mouiller la chemise ni avoir les yeux cernés.

« Alors, tous les jours quand j'étais bébé (mais tous les jours au moins deux fois), maman se branlait sur le lit et chaque fois de la même façon : un monsieur venait de sortir,

elle restait toute nue, elle prenait dans un tiroir une bougie qu'elle avait fait fondre un peu par le bout, ou bien un rouleau qu'elle faisait tiédir, ou encore le godmiché qu'elle avait acheté pour pincer les goussets et avant tout elle se fourrait ça dans le derrière. Jamais maman ne s'est branlée devant moi sans avoir quelque chose dans le cul. Ensuite elle se couchait au milieu du lit et, du bout du doigt... Que veux-tu ? c'est ainsi que les putains déchargent.

« Maman m'a toujours dit qu'elle m'avait fait téter son foutre en même temps que son lait. Ce que je me rappelle, c'est que pendant toute mon enfance je la regardais se branler et j'allais la lécher quand elle avait fini, et plus il y en avait, plus j'étais contente. Maman m'a dit aussi que j'avais cinq ans le jour où je lui ai fait minette assez bien pour la faire jouir. Je ne me rappelle pas, mais je sais que j'étais très petite.

« Il ne faut pas accuser maman pour tout ça, vois-tu, j'ai vingt ans aujourd'hui, je suis libre, et je fais encore minette tous les jours à maman, et chaque fois j'ai autant de plaisir quand elle décharge parce que je l'aime bien.

« Naturellement, j'étais aussi toute gosse quand elle m'a fait goûter du foutre d'homme. Il me semble que j'en ai toujours bu. J'en léchais sur elle quand elle en avait dans les poils ou ailleurs. Je me rappelle un vieux monsieur qui se faisait branler dans ma bouche ; mais il y a longtemps... et je savais déjà téter la queue. C'est la première chose que j'ai apprise. J'avais dans la même rue une petite copine qui était comme Ricette, qui ne pouvait pas sucer un homme

sans dégueuler. Aussi j'étais fière parce que ça ne m'arrivait jamais. À cinq ou six ans on me faisait téter des hommes qui n'avaient pas joui depuis quinze jours. Je bavais, j'avais la bouche pleine, j'avalais de travers ; mais je trouvais toujours que c'était bon.

« À huit ans j'ai perdu mon pucelage de derrière. Maman dit que c'est trop tard et que j'aurais pu travailler plus tôt. Pour me préparer, pendant une huitaine de jours elle m'a branlé le cul avec son doigt. Et puis on a fait deux drôles de cérémonies. La première devant un petit cercle de gousses qui avaient fait faire un godmiché spécial avec lequel maman m'a enulée. Elles étaient folles de voir une mère dépuceler le cul de sa petite fille et cela les a mises dans un tel état qu'elles ont voulu toutes s'enculer les unes et les autres avec de gros godmichés ! Je n'oublierai jamais cette scène-là. Une jeune fille qu'une dame avait amenée et qui n'avait jamais été enulée, ni par un homme ni par une femme, a été blessée horriblement, défoncée, crevée, il y avait du sang partout. Ah ! je t'assure qu'on en voit dans le métier de putain et qu'à l'âge de huit ans je n'étais pas naïve !

« Quelques jours après, seconde cérémonie. Présentée encore comme pucelle, on m'a fait enculer devant un autre public par un petit garçon de mon âge qui bandait de tout son cœur. Puis maman a si bien gradué les expériences que, sans trop souffrir et sans accident, je me suis habituée aux

queues les plus grosses. Je n'ai pas saigné. J'avais le trou du cul fait pour ça.

« Et surtout... Vraiment, c'est facile à comprendre. Toutes les petites filles veulent faire comme leurs mamans. Les filles d'actrices sont folles de joie quand elles ont un rôle à huit ans. Et les filles de putains... quand elles ont un homme elles se croient... Mon chéri, je ne sais pas parler, mais je voudrais surtout que tu n'accuses pas maman parce qu'elle m'a vendue. Tu vois comme je suis. Je ne me roule pas sur toi comme une enragée, je n'ai jamais été vicieuse ; mais je t'assure qu'à huit ans j'étais contente de faire comme maman. Les jours où elle me prenait dans sa chambre, où je voyais près d'elle un monsieur tout nu et où il suffisait que je trousse ma petite robe pour le faire bander, j'étais heureuse ! j'étais fière ! Je me serais laissé enculer depuis le trou jusqu'à la bouche. Vois-tu, le plus beau jouet pour une petite fille, c'est la queue. »

Elle soupira en détournant les yeux et son regard rencontra ce qu'elle avait oublié.

« Oh ! fit-elle. Tu bandes ?

— Mais vous avez vingt ans, mademoiselle la petite fille.

— Et tu crois que je suis moins heureuse de te faire bander ? fit-elle en se jetant à mon cou. Tu ne réponds rien, veux-tu que je te suce ?

— Oui et non.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Je fais tout et je n'ai aucune imagination... Lili nous a dit à dîner ce qu'elle venait de faire avec toi. Veux-tu cela ? Je serai ravie et j'espère que tu seras content. »

C'était dit si gentiment et j'avais alors si peu d'imagination moi-même (car comment s'y prendre avec une jolie fille qui n'aime pas baiser ?) que je la laissai faire tout ce qu'elle voulut.

Elle se remit exactement dans la même position que la première fois. Si j'écrivais un roman, il va de soi que je varierais les postures, mais je raconte les choses telles qu'elles se sont passées.

En pareil cas (et cela est assez singulier) les femmes au lieu de se blaser se passionnent. Charlotte fut plus ardente et surtout plus loquace, parlant sans cesse avec une molle tendresse obscène dont je ne puis exprimer l'accent naturel.

Comme elle s'allongeait de dos contre moi, je lui dis en l'embrassant :

« Tes fesses sont aussi jolies que tes seins. »

Et cette simple phrase me valut un flot de paroles :

« Mes fesses ? Comment elles doivent être roses en ce moment ! comme elles ont envie que tu les encules ! Mais reste, reste, n'entre pas, nous avons le temps. Laisse-moi te caresser la queue avec mes fesses puisqu'elles te plaisent... Que tu es gentil de me dire cela ! C'est ce que j'aime le mieux de mon pauvre corps.

— Mais tu es belle, Charlotte !

— Non, non, je suis comme les autres. Seulement... quand je vois d'autres filles toutes nues et quand je me fourre devant ma glace, je crois... je voudrais croire... que j'ai de jolies fesses... Et comme tu m'as demandé d'abord mon chat, j'avais si peur que tu n'aimes pas mon cul.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas aimé ?

— Parce que j'ai autant de poils derrière que devant. J'ai même un petit duvet noir qui me couvre la moitié de chaque fesse, dit-elle en riant. Enfin tu aimes cela, tout va bien. Et tu bandes... tu bandes comme un ange !

— Si l'on peut dire.

— J'ai une envie folle de me faire branler quand je te sens bander sous mon cul ! Mais une envie, une envie ! J'ai pourtant joui quatre ou cinq fois aujourd'hui. Ça ne fait rien. Moi, je ne compte pas. Plus je me branle, plus ça me repose. Et quand j'ai chaud comme en ce moment, quand je sens mon bouton qui bat et mon trou du cul qui zingue...

— Eh bien ! je te connais mieux ! dis-je en l'interrompant. Car, si je te disais maintenant : « Charlotte, ne t'excite pas le bouton ni le trou du cul, couche tranquillement et laisse-moi dormir », tu me répondrais : « Si tu veux ! »

— Oh ! si tu veux ! fit-elle mélancoliquement.

— Et si je te dis au contraire : « Charlotte, il n'est que minuit vingt ; j'ai joui quatre ou cinq fois aujourd'hui ; un jour je suis allé jusqu'à huit et je veux battre mon record

avec toi. J'ai tous les vices, toutes les passions, les manies les plus étranges ; mais il faut que cinq fois encore avant de quitter mon lit... : ?

— Oh ! ça ! tant que tu voudras ! dit-elle avec son calme sourire. Veux-tu essayer ? je n'ai pas sommeil. »

Tout en parlant... J'ai déjà dit avec quelle aisance on enculait Charlotte. Nous nous étions unis comme elle le souhaitait et elle mettait toute sa grâce à faire que ce pisaller me fût agréable.

Un baiser profond nous fit taire ; puis, me regardant pardessus l'épaule avec un long sourire des yeux qui était presque maternel quoiqu'elle eût le même âge que moi, elle me dit (mais sur un ton !) avec la miséricorde, la patience, l'attendrissement qu'une professionnelle peut incliner sur un apprenti :

« Tu as des vices, mon chéri ? Tu as des manies ? Dis-moi tout ! tu sais bien que tu peux tout me demander. Tu ne dis rien ? tu as honte ? il faut que ce soit moi... ? »

Je ne disais rien parce que mon seul vice était de baiser et que je désespérais de le lui faire comprendre.

Charlotte, qui était la meilleure fille du monde, se méprit sur mon silence. Cherchant toujours mon regard de ses yeux allongés qui semblaient m'accorder d'avance le pardon des pires tyrannies, elle me dit tranquillement, sans baisser la voix :

« Chie-moi dans la bouche. »

Aujourd'hui, j'ai peine à comprendre comment je n'ai pas bondi en entendant cette phrase. Le commencement du récit m'avait sans doute préparé à tout, même à cet imprévu. Et puis la pauvre fille était si jolie, si douce... Elle m'avait dit cela au hasard, comme une chose toute naturelle... Et, malgré ma stupéfaction, elle insista.

« Oh ! quoi ! si je te le propose, ne te fais pas prier. Je ne te dirai pas que j'aime ça comme Lili...

— Lili aime ça ?

— Bien sûr ! Lili ! Qu'est-ce qu'elle n'aime pas ! Moi, je n'aime qu'une chose, c'est ce que tu me fais...

— Alors ?

— Mais je suis habituée à tout. Ne te fâche pas ; plus tard, à la fin de la nuit, chie-moi dans la bouche, tu rebanderas.

— Charlotte !

— Et puis je ne sais pas ce que j'ai, ta queue me brûle, tu me fais envie, je veux ta merde comme ton foutre. »

Ces derniers mots furent dits avec un tel accent que je ne reconnaissais plus Charlotte. Elle si molle devint raide et brusque. La tête cachée sous un oreiller, elle jouit sans me prévenir en étirant les jambes jusqu'à l'extrémité du lit.

Silencieuse une minute à peine, elle se souvint avant moi de ce qui avait été convenu. Elle releva sa tête rougissante et me dit pour achever sa phrase :

« En attendant, c'est ton foutre que je vais avoir dans la bouche. »

Encore égaré par tout ce que je venais d'entendre, je ne pensai pas à m'étonner que Charlotte, comme Lili, fût passer tout simplement de son derrière entre ses lèvres l'organe viril de son amant. Moi aussi, je m'habituais à tout ; et si je bondis, cette fois, ce fut pour une autre cause :

« Ah ! non ! tu ne vas pas me sucer comme ça !

— Quoi ? je m'y prends mal ?

— Tu n'aimes pas qu'on te fasse minette parce que cela te fatigue et voilà comment tu sucés tes amis ? Tu veux me tuer.

— Oh ! là ! là ! qu'est-ce que tu dirais si tu avais été sucé par maman... Mais comment veux-tu que je fasse ?

— Ouvre les dents, ferme les lèvres, laisse ta langue tranquille et... je vais te guider. »

Disant cela, je lui mis une main dans les cheveux, puis, avec la docilité de son doux caractère, elle se fit lente et resta immobile quand je le lui ordonnai.

Lorsqu'elle se retrouva auprès de moi, plus jolie encore... car une jeune femme qui vient de prêter sa bouche revient avec un rayonnement sur le visage, je lui dis :

« Ma Charlotte chérie, répète un peu ce que tu es ?

— Une pauvre putain, qui n'est pas malheureuse cette nuit.

— Alors pourquoi sucés-tu comme une jeune fille du monde ?

— Tu dis cela parce que j’ai bu ? fit-elle en riant. Tais-toi. Je suis plus contente d’avoir bu ton foutre que toi d’avoir été sucé.

— Encore un mot de jeune fille. Non seulement tu sucés, mais tu parles comme une jeune fille à marier.

— C’est que j’en ai goussé beaucoup, dit Charlotte avec un soupir. Je me suis tant mouillé les lèvres avec du foutre de pucelle que tu me trouves un air innocent.

— Et c’est drôle, ce que tu viens de dire. Tu te crois sotte et putain, tu n’es rien de tout cela.

— Hélas ! »

Et elle continua son récit.

« Donc, à huit ans j’étais putain avec maman qui en avait vingt-quatre. La même Ricette avait été mise en nourrice et alla plus tard en pension. Nous étions seules, maman et moi.

« Maman ne me fatiguait pas. Elle m’exerçait. En moyenne un miché par jour. S’il en venait davantage, on disait que j’étais sortie. Si je restais deux jours sans rien faire, elle m’enculait elle-même avec un godmiché pour que je ne me rétrécisse pas. Presque jamais je ne lui faisais minette. Elle me répondait toujours : « Tu es bien gentille, ma gosse, mais j’aime mieux me branler. » Je la léchais, bien entendu, quand elle avait fini de jouir, et c’était tout.

« À cette époque, j'avais quatre costumes que je prenais selon les cas. D'abord une robe de petite fille très élégante avec une grande ceinture de soie. Et puis un peignoir de bordel avec des entre-deux. Et puis un tablier noir d'écolière ; je nattais mes cheveux quand je le mettais. Et puis un costume de petit garçon que je portais avec une perruque. Et tout ça m'amusait encore plus que les michés.

« Jamais maman ne me laissait seule avec un homme. Chaque fois qu'on m'enculait, elle me tenait les fesses, elle me mettait elle-même la pine dans le cul, ainsi on ne me faisait pas mal. Et pourtant j'en ai eu des queues à cet âge-là ! Les hommes qui enculent les petites filles sont ceux qui ont les plus gros membres, est-ce drôle ? Mais, grâce à maman, jamais je n'ai saigné.

« En même temps j'apprenais à aider maman. Quand on l'enculait devant moi, je suçais les couilles de son ami ou bien je faisais... ce que Lili fait maintenant... c'est difficile à expliquer... je mettais toute la main dans le con de maman et j'empoignais la queue qu'elle avait dans le cul en la serrant dans la peau qui sépare le con et le cul, est-ce que tu comprends ? et ainsi je branlais la pine qui enculait maman. Lili te le fera demain si tu veux.

« Cette existence-là durait depuis un an quand il m'est arrivé la chose la plus extraordinaire de ma vie. Et pourtant, j'en ai vu, depuis ! et j'en ai à te dire, tu verras ! Mais ça, c'est à ne pas le croire, si je ne te jure pas... »

Charlotte leva le bras :

« Je te jure sur la tête de maman que c'est vrai.

« J'avais neuf ans. C'était en juillet. Nous avions déjeuné avec un monsieur dont je sais bien le nom. À quatre heures nous avons couché tous les trois à poil sur le lit. Maman était saoule, ça ne lui arrive pas souvent. Je me souviens qu'en se couchant elle m'a dit : « Oh ! ta langue ! je suis trop saoule pour me branler ! » Pendant ce temps-là, le monsieur m'a enculée, et (il était peut-être aussi saoul que maman) il m'a dit avant de jouir : « Fais un gosse à ta mère avec ton cul, chie-lui ce foutre-là dans le con. »

« Moi, jamais je n'aurais voulu faire une chose pareille ; mais maman avait bu du champagne, elle était en chaleur, elle jouissait, on est loufoque dans ces moments-là. Crois-tu qu'elle m'a dit : Oui !

« On lui a mis le derrière sur un oreiller, le con grand ouvert. Moi, j'avais mon petit cul plein de foutre, tu penses ! Je me suis accroupie... j'ai fait ce qu'elle disait... et comme elle ne croyait guère qu'on pouvait faire un gosse comme ça, elle a été sur son bidet deux heures après.

« Eh bien, elle devait avoir ses affaires le surlendemain, elle ne les a pas eues, elle est devenue enceinte de ça, puisque depuis six semaines elle n'avait pas baisé. Et sais-tu qui est né de cette histoire-là ? c'est Lili.

— Elle le sait ?

— Je te crois qu'elle le sait ! Voilà une gosse que j'ai portée dans le derrière avant que maman l'ait dans le ventre. Aujourd'hui, il y a bien des fils qui enfilent leurs mères et

qui leur font des mômes qui sont à la fois leurs filles et leurs sœurs ; mais ils les leur pissent du bout de la pine, comme leurs pères les ont faits eux-mêmes ; tandis que moi, Charlotte, moi qui ne sais rien faire que ce qu'on me dit, moi qui n'ai pas pour un sou de vice ni d'imagination, moi qui... enfin, tu viens de le voir, j'ai douze ans de pratique et il a fallu que tu me tiennes la tête pendant que je te suçais parce que je ne sais même pas mesurer la nervosité d'une queue que j'ai dans la bouche. Eh bien ! la pauvre Charlotte qui t'embête en te racontant toutes ses histoires, elle a fait une fille à sa mère, à l'âge de neuf ans, et avec son cul ! Crois-tu qu'une chose pareille devait m'arriver à moi ? Et je te jure sur la tête de maman que c'est vrai. »

Après un silence, elle reprit :

« La grossesse de maman ne la gêna pas ; au contraire, elle lui permit de se faire baiser pendant neuf mois, sans l'empêcher de se faire enculer comme d'habitude.

« Pendant les deux derniers mois surtout, ses amants réguliers venaient la voir sans cesse. À certains hommes, il faut des curiosités. Le ventre de maman était devenu énorme. Cela ne faisait que plus de contraste avec mon petit corps. On pouvait enculer au choix, sur le même lit, une petite fille qui n'avait pas de poils, ou sa mère qui en avait énormément et qui était enceinte de neuf mois. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant d'hommes avides d'enculer une femme grosse.

« Enfin Lili vint au monde. Maman se remit assez vite et nous reprîmes le métier aussitôt que possible.

« J'avais alors dix ans. À cet âge-là, les petites filles s'habituent à certaines choses plus facilement que les femmes. Les petites filles sont toutes un peu sales. Elles se donnent des rendez-vous d'amour aux chiottes. Elles se pissent sur le ventre. Elles se fourrent le doigt dans le cul l'une de l'autre et elle se sucent. Tu le sais bien.

« Pensant que ça pourrait me servir plus tard, maman m'a d'abord fait jouer avec une petite copine qui m'a appris des tas de saletés. C'est drôle, quand j'y pense ; j'étais putain depuis deux ans et cette gosse-là, je te jure, inventait des saloperies que je n'avais pas vu faire aux hommes. Enfin c'est elle qui m'a déniaisée sous ce rapport-là, et ce que j'avais commencé avec une copine, je l'ai continué ensuite avec les michés.

« Ça me gêne de te dire ça et pourtant... il y a beau temps que ça ne me gêne plus de le faire. Tu ne sais pas ce que c'est que le métier de putain. J'avais dix ans quand maman a bien voulu faire coucher avec nous un banquier qui aimait... sais-tu quoi ? enculer maman jusqu'au fond, retirer sa queue et me la faire sucer. Plus la queue était merdeuse et plus il avait de plaisir à me la fourrer dans la bouche.

« Je m'y suis habituée. Et puis, ce que je faisais avec maman, je l'ai fait avec une autre femme, et puis... une petite fille est si vite dressée à ces choses-là ! L'autre femme était une très jolie gousse, nommée Lucette, que

j'aimais bien, qui couchait souvent chez nous et qui avec les hommes ne marchait que par-derrière, comme maman et moi. Quand maman a vu que j'avais bien voulu, elle s'est concertée avec elle, et elles m'ont dit toutes les deux qu'à mon âge il était temps que j'apprenne à me faire chier dans la bouche, que ce n'était pas plus difficile que ce que j'avais déjà fait, et que Lucette voulait bien m'apprendre.

« Oh ! je vois bien ce que tu penses... que c'était plus facile pour Lucette que pour moi... Eh bien, ça n'est pas vrai. Réfléchis une minute : est-ce que tu le ferais ? Je te connais aussi, moi, maintenant. Suppose une pauvre gosse de dix ans qui n'a jamais essayé ça. Est-ce que tu aurais le courage... ! Moi, je trouve que Lucette a été bien gentille et bien complaisante. Et elle avait pitié, la pauvre fille. Je me rappelle que chaque fois, pour n'avoir pas l'air de m'humilier, elle m'embrassait sur la bouche après. Pauvre Lucette !

« Que veux-tu ? je fais tout ce qu'on me dit. J'ai appris ça comme le reste. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'on le fait tous les jours. Mais c'est bien utile à savoir parce qu'on fait tout le temps des choses qui y ressemblent. Un homme qui prend deux gousses, qui encule la première et qui lui fait chier le foutre dans la bouche de l'autre, ça, c'est courant... Le soir, à dîner, Lili rigolait parce que ça t'avait choqué qu'elle se retire ta queue du cul pour te la sucer. Qu'est-ce que c'est que ça ! On en voit, je t'assure, dans le métier de putain ! »

Elle poussa un profond soupir, non sur son passé, comme on pourrait le croire, mais sur son défaut d'éloquence. À genoux au milieu du lit, assise sur les talons et tenant entre les mains ses cheveux noirs qui s'étaient défaits et qui lui couvraient les cuisses, elle dit d'une voix désespérée :

« Je ne sais pas m'expliquer. Je suis conne comme la lune.

— Encore !

— Et aussi... Je crois que tu ne sais pas du tout ce que c'est qu'une putain.

— Qu'est-ce que je ne sais pas ? Dis-le moi. Prends ton temps. Cherche tes idées.

— Tu crois que ce qui nous dégoûte ce sont les choses ; non, ce sont les hommes.

— Tu vois bien que tu sais expliquer.

— Toi, par exemple, je n'ai pas de béguin pour toi. Du moins j'espère que je n'en ai pas, je verrai ça demain. Mais enfin je suis contente sur ton lit, et... c'est pas une déclaration que je te fais... Chie-moi dans la bouche si tu veux. J'aime mieux cela dix fois avec toi que de sucer la queue à certains hommes. Tu sais bien ce qui est arrivé à Ricette ?

— À Ricette ?

— Elle ne te l'a pas dit ? Voilà une gosse qu'on a mise en pension jusqu'à treize ans et demi. Elle est sortie de là ayant tous ses pucelages et ne sachant rien de rien que de se

branler et de faire minette : c'est tout ce qu'on lui avait appris à la pension. Maman l'a fait enculer tout de suite, et nous avons cru que cette gosse-là nous dégoterait toutes les trois. Huit jours après elle s'y prenait mieux que moi, elle se fichait les pattes en l'air dans les cent trente-deux positions, elle faisait casse-noisettes aussi bien que maman, et plus de vaseline, plus rien au cul qu'une goutte de salive sur le bout du doigt. Alors, naturellement, on l'a fait sucer ; et par malheur le premier homme qui lui a joui dans la bouche, un vieux qui n'avait pas vidé ses couilles depuis trois mois... Tu peux pas comprendre ça, vois-tu. Faut être putain. La pauvre gosse a dégueulé tout ce qu'elle avait dans l'estomac et, depuis, il n'y a plus moyen de lui apprendre à sucer. Chaque fois qu'elle a du foutre d'homme dans la bouche, elle dégueule ! C'est malheureux, une si belle môme, si chaude, si gaie à poil, qui se branle partout, qui ne pense qu'à la queue et qui se fait enculer mieux que moi, je peux le dire.

— Non.

— Pourquoi dis-tu non ? tu le sais bien.

— Je te réponds simplement et franchement comme tu parles. Je te dis non parce que, depuis une demi-heure, tu as fait tout ce qu'il fallait pour me dégoûter de toi et je suis émerveillé que tu n'y réussisses pas. Tu n'as d'éloges que pour les autres et d'injures que pour toi-même. Tu excuses et tu adores la mère qui t'a prostituée. Après douze ans de travaux et de tristesses, tu te mets au-dessous de la petite sœur qui débute et qui refuse presque tout ce que tu

acceptes. Tu gardes même un souvenir attendri et reconnaissant à « la pauvre Lucette » qui a « bien voulu » te...

— Tais-toi ! fit-elle en pleurant.

— Mais toi qui parles, si l'on t'en croit, tu es une bête, une conne, une putain archi-putain, une fille immonde qui n'est peut-être pas digne de recevoir un baiser sur la bouche puisque...

— Non, je n'en suis pas digne ! fit-elle en secouant la tête et en pleurant plus fort.

— Et tout ce que je vois, pour preuve de ce que tu dis, c'est d'abord une des plus jolies filles que l'on puisse étreindre, et plus jolie d'heure en heure à mesure qu'on la connaît mieux ; c'est ensuite un être excellent qui depuis l'âge de huit ans a toujours fait l'amour pour le plaisir des autres, qui se sacrifie tous les jours aux intérêts de sa mère et aux caprices des hommes et qui offre tout, chaque soir, de tout son cœur, même cette nuit, à moi qu'elle n'aime pas.

— À toi que je n'aime pas ? dit-elle. Que je n'aime pas ? »

Et les bras à mon cou, pleurant sur mon épaule :

« Tu vois bien que je ne suis qu'une bête puisque tu n'as pas compris ! »

VI

Quand elle reprit son récit après un long intervalle :

« Et maintenant je te dirai tout ce que tu voudras, fit-elle, comme si je me confessais. Si tu veux les noms, je te dirai les noms. Si tu veux les mots, je te dirai les mots. Et si j'oublie un détail, demande-le, tu le sauras.

— Comment allons-nous intituler cette histoire ?

— Histoire de tous les poils de mon cul ! fit-elle en riant.

— Tu n'en finiras jamais. Il y a de quoi remplir cent volumes.

— Ce ne sera qu'un petit résumé à l'usage des écoles primaires ! » s'écria-t-elle en riant de plus belle.

Charlotte n'était plus la même. Elle était gaie, elle avait changé de visage et si j'avais été son ami le plus intime, elle ne m'aurait pas conté sa vie avec plus de franchise et d'abandon.

« À propos d'école primaire, j'y suis allée à dix ans. Ricette est la seule de nous trois qui ait été élevée dans un « pensionnat de jeunes demoiselles » avec des petites filles du monde qui font le soir leur prière avant de se bouffer le chat.

« Moi, j'allais à l'école de mon quartier et j'étais une de celles qui se conduisaient le mieux, tu devines pourquoi. À la sortie, il y en avait qui allaient se peloter dans les terrains vagues, ou faire des saloperies avec la fille de la crémère qui voulait bien montrer ses poils à celles qui lui passaient la langue dans le cul ; ou surtout jouer avec les garçons qui se laissaient tirer la pine.

« Mais tu penses que, moi, je n'étais pas curieuse d'aller voir une pine ou une fille poilue. Et puis maman m'attendait. La classe finissait à quatre heures et il y avait des jours où j'étais enculée à quatre heures et quart. Je n'avais que le temps de rentrer.

« L'année suivante, j'ai fait une première communion comme on n'en fait guère. Un ami qui montait sur moi trois fois par semaine s'est amusé à m'apprendre un catéchisme de sa composition qu'il me faisait réciter. Ce n'étaient que des ordures et il y en avait seize pages. Le matin de la cérémonie, il est venu à sept heures et il a voulu que je le suce pour que j'aie du foutre dans l'estomac... Maman disait que dans ces conditions-là ce n'était pas la peine de faire ma première communion ; mais il a donné cent francs et alors... Et ce n'était que le commencement. Quelle journée ! Je peux dire que c'est mon vrai début ! Tous mes amants voulaient m'avoir sous ma robe de communiant et ils voulaient tous m'enculer ! Il en est venu douze, vois-tu ça ? Ce jour-là, nous n'avons dîné qu'à neuf heures du soir. J'avais été enculée cinq fois ! cinq fois ! et j'avais sucé quatre hommes ! et les trois autres avaient déchargé je ne

sais pas comment, mais ma belle robe blanche était pleine de foutre comme la jupe d'une pierreuse. Ah ! je m'en souviendrai de ma première communion ! »

Charlotte hocha la tête avec un sourire consolé. Sa tristesse avait disparu. Elle parlait avec entrain et, comme les jeunes filles qui ne savent pas conter, elle gâta l'effet suivant en essayant de le préparer, mais cela ne fit que souligner l'ingénuité de son récit.

« Tu ne t'attends guère à ce que je vais te dire, maintenant, mais vraiment j'ai tout vu dans ma putain de vie ! Un an plus tard, je me suis fait foutre de moi par cinq gamines parce que j'étais pucelle ! »

J'avoue en effet qu'au point où nous en sommes du récit de Charlotte, si j'attendais un coup de théâtre, ce n'était pas celui-là.

« Je t'ai promis, dit-elle, l'Histoire de tous les poils de mon cul. Elle ne fait que commencer.

J'avais douze ans et il y avait quatre ans que j'étais putain, quand mes poils se sont mis à pousser. Ah ! ça n'a pas été long ! Au bout de six mois, j'étais poilue comme une femme.

« Tu commences à me connaître un peu. Je n'ai jamais été une de ces jeunes filles passionnées qui vous prennent la main en disant : « Je bande !... » Non, je ne bande pas, mais je mouille pour rien. Quand je mouille, j'ai envie de me branler. Et quand j'ai envie de me branler, je me branle. »

Elle rit en se renversant. Sa bonne humeur la transformait.

« Donc, c'est à douze ans que j'ai pris l'habitude de me branler autant que je pisse, et maintenant ce n'est pas assez dire, car, aujourd'hui, par exemple, je ne pisse pas si souvent que je me fais décharger.

« Maman m'a conseillé de me branler toujours quand on m'enculerait, évidemment, mais elle était contente de voir que je me branlais même devant elle, et, comme je m'y prenais mal, elle a eu la patience de me l'apprendre elle-même, d'abord avec son doigt et puis avec le mien. Faut-il que je sois gourde tout de même ! Quand je pense que je n'aurais même pas su me branler toute seule si maman n'avait pas tenu ma main dans la sienne !

« En ce temps-là, j'allais toujours à l'école et nous habitions un quartier de Marseille, où il n'y avait guère de putains, mais encore moins de pucelles. Je crois que toutes les gamines de l'école baisaient : les unes avec leurs frères, les autres avec leurs pères, leurs cousins, leurs voisins. J'en connaissais une qui avait dix ans et qui se vantait de tirer plus de six coups tous les soirs, en levrette, contre une palissade, dans un chantier en construction... J'en connaissais une autre qui s'appelait Clara, maigre comme un petit squelette, on lui voyait les os des fesses et elle n'avait pas de poil. Elle a raconté devant moi, en pleurant, à une femme de quarante ans, qu'elle couchait toutes les nuits entre ses deux frères et qu'ils lui faisaient ça ensemble, tant ils étaient pressés, l'un par-devant, l'autre par-derrrière et la

femme lui a répondu : « Je voudrais bien être à ta place ! »
Ah ! j'en ai des souvenirs d'enfance...

« Enfin, j'étais donc un jour à l'école dans un coin du préau, avec cinq copines, et chacune racontait comment elle se branlait. Quand j'ai dit (sans parler de maman) que je me fourrais une bougie dans le cul pendant que je me frottais le bouton, elles ont trouvé ça épatant et elles m'ont invitée dans un petit jardin, chez l'une d'elles qui s'appelait Régine. On se montrerait tout, on se branlerait ensemble, on s'amuserait comme des reines. Justement ce jour-là maman devait sortir. J'ai suivi mes petites copines. Et alors...

« Ah ! qu'est-ce qui m'est arrivé !... Il faut te dire que par-devant j'avais un de ces pucelages comme on n'en fait guère : juste de quoi passer un crayon. Les cinq ont levé leurs jupes d'abord : elles étaient toutes dépucelées ; les trois plus jeunes n'avaient pas de poils et les deux autres un simple duvet. Quand elle ont ouvert à la fois ma touffe noire et mon pucelage, elles se sont mises à rire, mais à rire ! Un pucelage avec du poil autour, elles n'avaient jamais vu ça. Crois-tu qu'elles en ont fait une ronde autour de moi et, comme les petites filles sont capables de répéter deux cents fois la même connerie, elles répétaient sans cesse : « La pucelle à barbe ! la pucelle à barbe ! la pucelle à barbe ! la pucelle à barbe ! »

« J'en pleurais de rage en racontant cette scène le soir à maman ; et peu de choses ont eu plus d'importance dans ma

vie, car maman trouva que mes petites copines avaient deux fois raison.

« Elle me dit d'abord que j'avais trop de poils pour mon âge. Et tu ne te figures pas ce que maman est capable de faire pour moi ! Crois-tu qu'elle a eu la patience de me raser pendant trois ans ! Ce n'était pas une petite affaire, puisque j'ai du poil partout, sous les bras, sur le ventre, sur le chat, sur les cuisses et jusque dans la raie des fesses. À quinze ans j'avais encore la motte rasée comme une sultane, et tout le monde trouvait ça joli, aussi bien les goussettes que les hommes. Je ne sais pas pourquoi on n'en fait pas autant à Ricette.

« Ensuite, quand maman a vu comme j'étais honteuse d'être encore pucelle et que toutes les petites filles se foutaient de moi pour ça, elle m'a promis de chercher quelqu'un, sachant très bien que je ne me ferais jamais dépucler moi-même.

« Mais d'abord... est-ce que tu as déjà dépuclé des filles, toi ?

— Oui. Ça n'est pas drôle. Tu es bien gentille de ne plus l'avoir, ton pucelage, où l'on ne pouvait passer qu'un crayon.

— Ah ! Eh bien, suppose qu'on te dise : voilà Charlotte, elle a douze ans ; vous pouvez l'enculer dans toutes les postures ; vous pouvez jouir dans sa bouche ; elle va vous lécher le ventre, vous sucer les couilles, vous faire feuille de rose et tout ce que vous voudrez. Elle fera devant vous

minette à sa maman ou bien elle l'enculera avec un godmiché, etc. etc., et tout ça vous coûtera cent louis. Qu'est-ce que tu dirais ?

— Je dirais que je n'aime pas les mauvaises plaisanteries.

— Alors ça ne t'étonnera pas si je l'ai attendu longtemps, mon dépuceleur et si Ricette n'a pas encore trouvé le sien.

« D'ailleurs maman n'y tenait pas. J'apprenais à jouir par le cul ; elle était ravie. Plus je grandissais, plus j'avais de plaisir à me faire enculer. À quoi ça m'aurait-il servi de baiser ?

« J'étais donc très heureuse quand il m'a bien fallu apprendre encore quelque chose de nouveau. Devine quoi. Regarde-moi et, si tu aimes ce dont il s'agit, tu trouveras tout de suite que je suis un sujet pour... pour... Tu ne devines pas ? Alors c'est que tu n'aimes pas ça... Pour la flagellation.

— Oh ! c'est qu'en effet je n'aime pas ça du tout. Et pourquoi es-tu un sujet...

— Parce que je pleure comme une fontaine et que cela fait le bonheur de ces messieurs.

— Ma pauvre Charlotte !

— Je te le dis pour la vingtième fois, tu ne sais pas ce que c'est que le métier de putain. Imagine-moi, âgée de treize ans, en tablier noir d'écolière, avec une natte dans le dos, à genoux près du lit, la robe retroussée... Je tenais mes fesses, je montre mon petit trou du cul qui sera naturellement enculé à la fin de la séance, et mon pucelage

au-dessous avec sa motte rasée. Un monsieur me fouette de toutes ses forces et se met à bander parce que j'éclate en sanglots. Maman est là pour empêcher qu'on ne me tue... mais enfin tout de même... Quelles minutes !... Et c'était surtout ces jours-là que se passaient les choses dont je te parlais il y a une heure... L'homme qui me faisait ça amenait sa maîtresse, une grande bringue qui avait l'air encore plus féroce que lui. Il l'enculait sur moi, et alors, lui retirer sa pine du cul et me la faire lécher de force quand je pleurais à chaudes larmes, c'était si bon, paraît-il, qu'il jouissait malgré lui dans ma bouche et ensuite il me reprochait de l'avoir fait décharger trop tôt, parce qu'il aurait voulu aussi enculer mon derrière fouetté et je recevais une claque si forte que... j'avais beau serrer les lèvres, le foutre en jaillissait comme le jus d'un citron.

— Ta mère permettait ça ?

— Ne dis pas de mal de maman, d'abord. Je l'ai vue fessée plus fort que moi et ça me faisait plus de mal quand c'était elle.

— Je te reconnais là. Et le monsieur était content ?

— Probable. Jamais je n'ai pleuré plus fort qu'un soir où il lui a flanqué un coup de fouet qui a fait saigner la pauvre maman depuis la lèvre du con jusqu'au milieu de la fesse. J'en ai failli avoir un coup de folie. Alors pendant presque deux ans maman n'a plus recommencé ! »

Charlotte rêva un instant, puis elle eut un vague sourire :

« C'est l'année où j'ai eu le plus de succès auprès des gosses. Il y a des jeunes filles qui commencent à jouir à dix-huit ou vingt ans, ou même plus tard. Moi, j'ai commencé de bonne heure et l'idée que maman avait eue de me raser faisait de moi un phénomène.

« Une gosse qui s'étend sur un lit en soixante-neuf sous une petite pucelle sans poils et qui lui fait minette et qui reçoit dans la bouche autant de foutre (et quel foutre !) qu'une nourrice peut donner de lait, tu peux croire qu'elle est excitée... Je dis « et quel foutre... » Tu sais qu'il y a deux sortes de gosses, celles qui lèchent le cul de leur bonne parce qu'il a plus de goût que celui de leur amie, et celles qui cherchent au contraire tout ce qu'il y a de plus délicat. Pour celles-ci, un pucelage sans plumes qui bave comme le con d'une gitane, elles ne se laisseraient pas d'y passer la langue.

« J'ai eu beaucoup de gosses à treize ans et, crois-tu ? je souffrais presque autant qu'à me faire fouetter. La langue m'éreinte. C'est dix fois plus qu'il n'en faut pour me faire jouir. Tu as vu tout à l'heure comme je me branlais, à peine si je me touche. Je n'ai même pas besoin de me toucher. Veux-tu que je te fasse plaisir comme ça ?

— Comment ?

— Tant que tu voudras, encule-moi sans que je me branle, tu me feras jouir avec ta queue comme si tu enfilais une petite baiseuse.

— Alors, pourquoi te branles-tu ?

— Oh ! c'est merveilleux tout de même. On jouit quand on veut.

— Charlotte, lui dis-je, tu viens de me répondre une énormité.

— Ça ne m'étonne pas de moi. Je suis si conne ! » fit-elle en secouant la tête.

Et comme je la tenais affectueusement, et qu'elle se sentait en sécurité dans mes bras, elle me dit avec un rire qui la renversa tout entière :

« Si l'Histoire des poils de mon cul » pourrait avoir cent volumes, alors combien en faudrait-il pour l'Histoire de mes conneries ?

— Mais quelle rage as-tu de t'injurier ?

— Explique-moi ce que j'ai dit d'énorme.

— Tu prétends que je ne connais pas ton métier de putain ? Et je te réponds que tu ne connais pas ton métier d'amoureuse. »

La phrase était si claire que Charlotte la comprit.

« Amoureuse ? fit-elle en se penchant sur moi. Mais tu n'entends donc rien à tout ce que je te raconte ? Amoureuse de qui ? Amoureuse du cochon qui vient m'enculer trois fois par semaine et qui me fait avaler son foutre avant ma première communion ? Amoureuse de la vache qui a cinquante ans, qui est six fois grand-mère et qui frotte son cul sur ma petite figure ? Amoureuse du fou qui me chie sur le corps pendant que maman le suce ? Amoureuse du bandit

qui me force à voir comment il fouette le con de ma mère, le con d'où je suis née et qui fouette ce con jusqu'au sang. Mais je [ne] sais comment te le crier : les putains comme les pucelles n'ont qu'un amour qui les console ; elles ne sont amoureuses que de leur [petit] doigt. »

Après un frisson, elle se ressaisit.

« Tu m'en fais dire plus que je n'en pense. Je n'ai pas le droit de les traiter de cochons, de vaches et de bandits, tous ces gens. Ils ne m'ont pas violée... Ce que je voudrais te faire comprendre... c'est que plus on est putain et plus on est vierge. »

Cette fois, je lui pris le visage dans mes mains, et les yeux sur les yeux je lui répondis :

« C'est le plus beau mot que tu pouvais me dire. »

Qui ne le penserait ? Et ce mot-là, c'était Charlotte, corps et âme. Ses bons yeux me regardèrent sans rien pénétrer de ma pensée intime :

« Pourquoi me fais-tu des compliments sur tout ? Mes cheveux, mes yeux, mes seins, mes poils... Ça ne vaut pas cent sous, mon chéri. Va au bordel, tu trouveras mieux. Mes fesses... tu as fait le bonheur de ma nuit quand tu m'as dit que j'avais de jolies fesses ; c'est évidemment ce que j'ai de mieux. Mais ne te fous pas de Charlotte ; n'admire pas les mots qu'elle dit...

— Les mots qu'elle dit, ce sont les sentiments qu'elle éprouve.

— C'est aussi que les putains parlent avec leur cœur, comme les jeunes filles du monde parlent avec leur con. »

La phrase était dite sans effet, comme une vérité bien connue ; mais je ne répondis rien ; j'étais humilié. Charlotte se croyait sans aucun esprit et chacune de ses répliques était plus intéressante que les miennes. J'avais (comme sans doute ma lectrice) plus de plaisir à l'écouter qu'à l'interrompre, et j'attendais la suite de son récit, quand elle s'écria, stupéfaite :

« Comment, tu bandes encore ?

— C'est de ta faute.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour ça ?

— Tu m'as montré ces cheveux, ces yeux, ces seins, qui ne valent pas cent sous, dis-tu. On trouve mieux au bordel, n'est-ce pas ?

— Et c'est moi qui te fais bander, sans que je te touche ?

— Je le crains. Je m'en plaindrais à ta mère.

— Et qu'est-ce que tu veux que nous...

— Je ne veux rien.

— Tu plaisantes ! mais cela me donne envie !

— Prends patience. Fais comme moi. Je ne suis pas pressé.

— Alors, moi toute seule, laisse-moi faire, laisse-moi.

— Non, mademoiselle, je vous défends de vous livrer à l'onanisme sur mon lit. Les moralistes et les médecins...

— Je les emmerde. Je mouille, j'ai envie de me branler et quand j'ai...

— Et quand tu as envie de te branler, tu te branles. Je connais la phrase. Eh bien ! tu ne te branleras pas jusqu'à trois heures du matin.

— Près d'un jeune homme qui bande entre mes cuisses et jusqu'au milieu de mon cul ? Tu ne veux pas que ça m'excite ?

— Au contraire, je le veux. Ton récit n'en sera que plus animé. »

« Ne me défie pas, dit-elle. Je suis toujours lasse et molle parce que je me fais jouir autant de fois que l'envie m'en prend. Tu ne me reconnaîtras plus si tu me forces d'attendre, je vais te dire des saloperies idiotes, que je regretterai. Es-tu méchant de m'exciter jusque-là ! »

Une main sur les yeux, l'autre à mon épaule, elle geignit et répéta :

« Oui, des saloperies ! c'est tout ce que je peux te dire, à cheval sur une queue aussi raide et pendant que tu me tiens les bras.

« Et puis, je m'en fous ! Tu le sais, que je suis une salope, que je suis la dernière des dernières, la putain que tout le monde encule, qui suce la queue de n'importe qui et qui tète la pine des chiens quand on veut ; c'est le même prix.

— Charlotte !

— Je m'en fous ; tu le sais que j'ai tout fait avec les hommes et les femmes, les garçons et les petites filles ; j'ai bu du foutre d'âne, du foutre de cheval ; j'ai tout fait ! j'ai mâché des étrons de putains ! Tu le sais bien que depuis ma naissance je vis dans le foutre et dans la merde.

— Tu deviens folle !

— Dans le foutre et dans la merde ! pleura-t-elle. Même chez toi. Ta queue sortait de mon derrière quand je l'ai sucée.

— Mais c'est toi-même qui...

— Et je te dégoûte puisque tu bandes contre mon cul sans vouloir de moi, quand je me mouille la cuisse jusqu'au genou.

— Enfin...

— Faut-il... Faut-il que je te dégoûte puisque tu ne veux même pas me chier dans la bouche quand je t'ai dit trois fois que... que... »

Elle éclata en sanglots. À un pareil accès de démence il n'y avait qu'un remède, c'était de baiser promptement Charlotte ou plutôt de l'enculer puisqu'elle le préférait. Faire jouir les femmes pour les faire taire est un principe connu de toute antiquité.

Malheureusement, si le désir l'avait poussée à « dire des saloperies » comme elle m'en avait prévenu, ces mêmes saloperies avaient refroidi le désir qu'elle m'inspirait. Certaines réciproques en amour ne sont pas vraies. D'ailleurs Charlotte semblait trop égarée pour savoir ce que

je faisais ou ce que je ne faisais pas. Elle pleurait et elle se branlait. Ne pouvant arrêter ses larmes, j'avais renoncé aussi à retenir sa main. Quand elle eut compris que je la laissais faire, elle cessa de pleurer, leva les yeux et me dit beaucoup plus bas, mais sans changer de langage :

« Dis-le moi toi-même que je suis une salope.

— Non.

— Si, ça me fait plaisir. »

Je comprenais enfin. Elle me parlait très bas, en tremblant de la tête aux pieds.

« Appelle-moi putain pendant que je me branle pour toi. Putain et pierreuse et garce ! Dis que tu m'enculeras pour quat' sous, tu veux ? Tu me furreras ta queue par le trou du cul jusqu'au fond, jusqu'au fond ! Tu m'enculeras pendant une demi-heure en me limant de toutes tes forces et tu me donneras quat' sous après. Si tu ne veux pas jouir dans mon cul, je te suceraï. Je voudrais toujours avoir la bouche pleine de ton foutre. Pas seulement la bouche, mais tout le corps. Je te branlerai sur ma figure. Mais qu'est-ce qu'il faut que je te dise pour que tu m'appelles salope ? Je retiens mon doigt, je me touche à peine. Appelle-moi putain et salope et vache. Dis que tu me pisseras sur les nichons et que tu me chieras dans la gueule ! Dis-le pendant que je décharge, que tu me feras manger ta merde ! Dis-le donc ! Dis-le ! Dis-le ! »

Elle s'évanouit à demi et ne rouvrit les yeux qu'après un long silence. Son premier mot fut :

« Je suis toquée ! »

Puis, voyant que je ne disais rien pour la démentir, elle reprit :

« Tu vas avoir une belle opinion de moi !... Et c'est de ta faute... Non, c'est de la mienne. Tu ne pouvais pas savoir.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Maman dit toujours : « Charlotte, quand elle a envie de [se] branler, si elle se retient cinq minutes, elle devient maboule ». Tu m'as retenue...

— Je ne le ferai plus.

— Est-ce sûr ?... C'est drôle pour un homme, n'est-ce pas, une fille qui ne peut pas s'empêcher de dire des saloperies quand elle est en chaleur ? »

Je pris Charlotte dans mes bras, et parlant à voix basse et tenant sa tête de telle façon qu'elle ne fût pas forcée de me regarder :

« C'est maintenant, lui dis-je, que tu vas me faire ta confession. Ou plutôt je la ferai pour toi et tu me répondras oui ou non. Veux-tu ?

— Oui.

— Les hommes que tu vois ne te séduisent guère ; mais... sois franche : tu aimes le métier de putain.

— Oui.

— Non seulement tu aimes à faire jouir un homme, mais tu aimes être à ses pieds, à son ordre, quelque chose comme son esclave ?

— Sa putain.

— C'est moins qu'une esclave ?

— Oui. Les esclaves, on les viole ; mais moi...

— Et une chose qui t'excite dans les bras d'un homme, c'est...

— C'est de me dire que je suis la dernière des salopes ; qu'il n'y a pas de plus bas métier pour une fille que d'offrir son trou du cul et sa bouche à tout ce que les hommes veulent en faire. Oui, je te l'ai dit malgré moi tout à l'heure ; mais, je t'en supplie à genoux, dis-moi que j'ai raison ! Comprends donc que je [me] tuerais si cela ne m'excitait pas un peu ! Et, au lieu de me consoler, injurie-moi. Allons... Voyons... »

Elle souriait sans insister sur le tragique de ses dernières phrases. Elle souriait de plus en plus. Elle avait l'air de jouer.

« Sois gentil. Fais que je l'aime, mon métier de putain. Je ne me branle plus, tu vois, je suis calme, j'ai fini de jouir. Mais maintenant que tu sais mes goûts, je te les répète. Traite-moi de salope, de vache et de garce. Dis que je me fais enculer comme une fille de bordel, comme une bohémienne derrière sa roulotte. Appelle-moi putain, allons ? Dis putain, putain, putain. Quel homme entêté ! il ne dira rien ! »

Toujours souriante, et pour me défier par une taquinerie impatiente, elle insista :

« Et dans ma bouche ? dis-le, ce que tu feras dans ma putain de bouche. Tu peux le faire... J'en ai envie... Je voudrais être traitée comme ça par un homme que j'aime... et que tu m'en remplisses la bouche... Dis-le, ce que je te demande. Tu me... ? Tu me... ? Mais tu es une mule ! »

Je lui répondis simplement :

« Si tu continuais ton histoire ?

— Ah ! maintenant que tu sais tout sur mon caractère ! dit-elle en riant. Et puis flûte ! tant pis ! je me fous de moi. Je suis toute nue, je ne te cache rien. »

VII

« Où en étions-nous ? fit-elle. Je ne sais plus. Je me sens autrement que d'habitude. Qu'est-ce que tu m'as fait boire ?

— Mais rien.

— Tu dis rien ? quand j'ai bu ton foutre par la bouche et par le cul ? Je suis saoule. Dis-moi où j'en étais de mon histoire.

— Tu me disais qu'à treize ans tu jouissais comme une femme et qu'avec ta motte rasée tu faisais...

— Des gousses ! des gousses ! Oui, et ça m'éreintait parce que je ne savais pas me retenir. Je me rappelle une dame qui n'était pas belle, mais qui avait un coup de langue... ah ! la vache ! Elle m'écartait à cheval au-dessus de sa figure pour ne pas en perdre une goutte... Elle me faisait jouir trois fois de suite et chaque fois elle me tirait plus de foutre que je n'en avais dans le corps. À la troisième fois je tremblais sur mes jambes comme si elle suçait mon sang.

« Et d'ailleurs j'avais des gousses de toutes sortes : une jeune fille anglaise, qui ne se déshabillait pas et qui se branlait en me donnant des baisers d'amour sur la fente ! une grosse femme qui se faisait gousser sur le dos et

dissimulait sa première jouissance afin de jouir deux coups pour le même prix ! une môme de quatorze ans qui ne savait pas encore décharger et que son ami nous a fait travailler pendant une heure, à maman et à moi, et comme elle avait le chat couvert de salive, elle lui a fait croire qu'elle mouillait ! enfin une tribade, comme on dit, qui s'habillait en homme et qui m'enculait avec un godmiché pendant que maman l'enculait avec un autre.

« Et j'étais toujours pucelle ! Il paraît que ça ne gêne personne. Maman le dit souvent que pour les putains ça ne sert à rien d'avoir un con. »

Charlotte rit elle-même de sa phrase. Son rire était si franc qu'il me fit sourire, bien que la maxime fût absurde ; mais elle prit ce sourire pour une approbation, et, se vautrant sur le lit les bras étendus, les cuisses en l'air :

« Ah ! que je suis contente, fit-elle, de me montrer telle que je suis et de tout dire, toute la nuit ! À chaque saloperie qui sort de ma bouche, il me semble que je suis plus propre, que je fais ma toilette...

— Ceux qui ont inventé la confession le savaient bien.

— Mais aussi... (et elle rit encore)... à chaque saloperie que je te dis, j'ai envie d'en faire une autre.

— Ceux qui désapprouvent la confession prétendent que tu as raison.

— J'avais une copine que sa mère forçait de se confesser tous les samedis. La pauvre gosse n'a jamais pu se confesser sans se branler et elle se dépêchait vite de

décharger avant de recevoir l'absolution. Sinon elle était tellement excitée par ce qu'elle venait de dire, qu'elle allait se faire baiser en sortant de l'église.

— Charlotte ! tes mains sur la table ! comme on dit aux écolières.

— Mais c'est que moi aussi j'ai encore envie...

— Je t'assure que tu es folle. Retiens-toi un quart d'heure.

— Tans pis pour toi ! soupira-t-elle. Tu sais ce que tu risques d'entendre. »

Et les mains sous la nuque, les jambes croisées, elle continua :

« À propos d'église. Au fait, je ne te l'ai pas dit, mais tu le devines bien : j'avais quatre fois plus d'enculeurs à treize ans qu'à dix. À cet âge-là j'avais « le trou du cul solide », comme dit Ricette, et maman ne me rationnait plus les coups de queue comme auparavant.

« Je dois tout à maman, même le caractère que tu me vois et je n'avais que treize ans quand elle me l'a donné. Il paraît que je pleurais trop ; ça m'abîmait les yeux ; et puis ça inquiétait maman ; elle avait peur que je me fiche par la fenêtre. Alors elle m'a appris... »

Charlotte s'interrompit et changea de posture :

« Elle est épatante, maman. En huit jours elle m'a fait un caractère nouveau comme elle m'aurait fait une nouvelle robe.

« Pendant une semaine, elle a couché seule avec moi, ne recevant les michés que dans l'après-midi. Elle m'a dit que j'étais assez grande pour tout savoir puisque je déchargeais comme une femme ; et qu'à mon âge c'était ridicule de n'avoir pas d'instincts vicieux ; et qu'elle voulait me donner au moins un vice, mais qui me servirait toute ma vie.

« Comment s'y est-elle prise ? Elle jouait avec moi (on est si gosse, à treize ans !). Elle me branlait en me traitant de tous les noms que tu ne donnerais pas aux raccrocheuses de matelots qui pissent dans la main d'un homme pour un sou. Et comme mon plus grand plaisir était de me faire branler par maman, les mots qui me dégoûtaient ont fini par m'exciter. Les mots et les choses. Je ne t'en dis pas plus ; mais tu ne perds rien pour attendre. Je recommencerai tout à l'heure.

« Donc, à propos d'église... (nous en sommes loin !), un de mes amants eut cette année-là une fantaisie : celle de m'enculer dans une église de campagne. Devines-tu pourquoi ?

— Parce que tu étais pieuse ?

— Justement. Il a su que je faisais tous les jours une prière à la Sainte Vierge et que j'entrais souvent à l'église comme ça, pour rien, pour dire une petite prière. Alors, il m'a proposé... Et, toute pieuse que j'étais, j'ai dit oui tout de suite. C'est qu'aussi... »

Elle rêva un instant.

« C'est qu'aussi mes prières, tu sais... Je lui disais tout, à la Sainte Vierge, comme à toi. »

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette phrase.

« Alors, poursuivit-elle, la Sainte-Vierge savait bien que je me faisais enculer depuis l'âge de huit ans puisque je lui demandais tous les jours de me protéger par là comme par la bouche, de choisir mes amants, mes goussets et de me faire jouir autant, aussi fort que possible. Aussi j'ai pensé que ça ne l'étonnerait pas, la Sainte Vierge, si elle me voyait. Un petit vicaire à qui j'ai raconté ça un soir dans mon lit m'a dit que j'avais fait ce jour-là un sacrilège épouvantable. Je ne m'en doutais guère.

« C'est même une des journées les plus gaies de ma vie. Nous sommes partis seuls en auto. Mon ami était assez jeune. En arrivant au village où il était connu, il s'est fait remettre les clefs de l'église par le bedeau, sous prétexte de montrer le monument à une jeune fille. J'avais l'air sage comme une pensionnaire. Et je n'ai guère changé, d'ailleurs. Regarde-moi. Est-ce que j'ai une tête de putain ?

— Oh ! pas du tout !

— Maman le dit toujours : « Charlotte trouverait plutôt un mari que de se faire raccrocher en tramway ! » Et depuis une heure que je te demande de me traiter comme une salope, tu ne peux pas.

— Non, mademoiselle. Continuez l'histoire de vos dévotions dans cette église de campagne. Vos cheveux noirs

sont les plus longs et les plus beaux du monde. Vous avez l'air d'une Madeleine.

— C'est la première fois que tu m'appelles putain ! » fit-elle en riant.

Mais je la ramenai à son récit.

« Donc, vous entrez tous deux avec les clefs de l'église. Je pense que vous fermez la porte à l'intérieur ?

— Oui. Et nous avons fait ensuite toute une scène, tant nous étions gais. Je me suis agenouillée dans la chapelle de la Vierge. Il est venu à moi : « Vous priez, mademoiselle ? — Non, monsieur, je me branle. — Et pourquoi vous branlez-vous ? — Parce que mon bouton me démange et autre chose itou que je n'ose vous dire. — Pourquoi tout cela vous démange-t-il ? — Parce que je ne peux pas me mettre à genoux sans avoir envie qu'on m'encule. » J'étais gosse ! on m'aurait fait jouer du matin au soir. Il s'est mis derrière moi ; mais les prie-Dieu d'église sont mal compris pour enculer les petites filles.

— Tu as des mots, Charlotte.

— J'avais le trou du cul trop bas. Je me suis mise alors sur une marche de l'autel où je me trouvais juste à la hauteur.

— Les marches d'autel sont mieux comprises pour enculer les petites filles ?

— Oh ! on dirait qu'elles sont faites pour ça ! Nous étions si bien en place qu'aussitôt enculée j'ai eu envie de

jouir, et j'ai tant déchargé, mais tant ! que j'ai remercié la Sainte Vierge, croyant que je lui devais mon plaisir.

« Après ça, qu'est-ce que j'allais faire du foutre que j'avais dans le cul ? Il n'y a pas de bidets dans les églises et les bénitiers sont trop hauts. C'est mal placé, vraiment, ces cuvettes-là. En soulevant au hasard le couvercle d'un prie-Dieu, j'ai trouvé un mouchoir neuf, qu'une vieille dévote avait mis là pour pleurer ses péchés le dimanche suivant. Au lieu de larmes, il a reçu mon foutre, son mouchoir et je me suis proprement torché le derrière avec. Aimerais-tu ça, de m'enculer dans une église, toi ? Je recommencerai si tu veux. »

Charlotte s'agitait. Elle remuait les jambes et devenait très rouge.

La brutalité de ses deux dernières phrases me fit comprendre qu'une nouvelle crise était proche. Le ton de son récit changea brusquement, comme son visage. Âpre, douloureuse, un peu haletante, elle reprit.

« Crois-tu que cela ne m'arrivait pas souvent de jouir pendant qu'on me fourrait une queue dans le derrière ? Tous les jours ; même avec les vieux. Et c'est grâce à maman, à elle toute seule.

« Pour mieux m'entraîner, elle s'est mise à faire du chiqué devant moi. Je m'y laissais prendre comme les hommes et je faisais comme elle mais de tout mon cœur. À

treize, à quatorze ans déjà, je pouvais jouir par le cul, sans me toucher. Et plus on me limait, plus j'avais de plaisir.

« À quinze ans, j'étais toujours pucelle. Maman continuait de me raser la motte et le con, mais elle laissait pousser les poils que j'ai dans la raie des fesses. Rien ne faisait tant bander les hommes que de me voir par-devant une moniche de gosse et par derrière un trou du cul d'enculée, avec les poils noirs autour, où tout le monde fourrait sa langue, ses doigts, sa queue et ce qu'on voulait.

« Le mardi gras on m'a fait faire un costume d'arlequin, avec un losange qu'on pouvait relever au milieu du cul pour que je ne me déshabille pas. J'ai soupé avec sept hommes et une femme nommée Fernande, qui était à poil. Maman était là aussi. À cause de mon dernier pucelage, elle ne me laissait pas souper seule. Les sept hommes ont parié qu'ils m'enculeraient chacun trois fois et que j'aurais assez de foutre dans le derrière pour emplir une coupe de champagne ; et Fernande a parié de la boire, cette coupe-là, si on tenait le pari.

« Maman a répondu tout de suite qu'elle en avait fait autant à mon âge, que j'étais assez grande pour soutenir ça et qu'elle se chargeait bien de faire bander chaque homme trois fois s'il y en avait un qui flanchait.

« Moi, je n'avais jamais été enculée plus de treize fois par jour ; mais j'étais grise, j'étais excitée, et puisque

maman le voulait bien, j'ai dit : « Chiche ! » en levant mon petit losange pour ouvrir mon trou du cul.

« Ça n'a l'air de rien ; mais vingt et une enclades ça dure de une heure à quatre heures du matin ».

Charlotte, de plus en plus agitée, m'enjamba, se coucha sur moi et me dit avec une sorte de triomphe :

« Hein ! tu ne veux pas me traiter de salope ! et je...

— Non. Tais-toi ! »

Elle était dans un tel état d'exaltation qu'il fallait de toute nécessité la satisfaire ; mais, pour cela, j'aimais mieux ne pas entendre son nouvel accès de frénésie.

Pendant les quelques secondes où elle fut occupée à me faire pénétrer en elle, je pus lui maintenir ma main sur la bouche ; mais dès qu'elle se sentit accouplée solidement elle se délivra du bâillon, et ne cessa plus de frémir.

Charlotte m'enjamba.

Elle ne me toucha d'abord que des cuisses, puis frotta sur mon sexe les poils de sa vulve et se retroussa le torse en creusant les reins pour éloigner son visage. Et elle ne cessa plus de frémir.

De la tête au ventre et jusqu'au bout des doigts, elle tremblait.

Lentement, elle devint de plus en plus belle.

« La première série de sept va vite ; la seconde est lente ; la troisième n'en finit pas. Ce qui m'a le plus éreintée, c'est que j'étais dans un cabinet de restaurant où il n'y avait

même pas de canapé. Trois heures la pine au cul sur le parquet ou sur la table, il y a de quoi tomber en faiblesse.

« Enfin, j'ai gagné le pari et Fernande l'a gagné aussi... Je lui ai... rempli jusqu'aux bords... Oh ! je te le dirai jusqu'à ce que tu cries ! Voilà ce que j'ai fait à quinze ans ! Je me suis fait enculer vingt et une fois de suite et j'ai empli de foutre une coupe de champagne et je l'ai donné à boire et je l'aurais bu... Mais qu'est-ce qu'il te faut donc que je t'avoue pour que tu m'appelles salope ? »

Elle retomba sur le lit, aussi faible et brisée que si elle venait de revivre son récit. Je crus qu'elle s'apaisait. Je répondis à voix basse :

« Rien. Tais-toi. Dors. Je vais éteindre. »

Alors elle se souleva sur un coude et reprit, mais d'un ton si calme que je la laissai parler. Je ne soupçonnais pas ce que j'allais entendre.

« Connais-tu M... (elle me le nomma) qui est... (elle me dit son titre) à Aix ? L'avant-dernière année, j'avais dix-huit ans. Il m'a prise pour la première fois un soir de juin. Je le voyais vicieux. Il avait un grand chien avec lui. Je lui ai proposé de sucer le chien.

— Charlotte !

— C'est mauvais, du foutre de chien et c'est fatigant à sucer parce qu'ils n'en finissent pas de décharger, les pauvres cabots ! mais j'étais habituée, va ! et dans le métier de putain un lévrier vous dégoûte moins qu'un magistrat. Malheureusement cet homme-là n'avait jamais vu son chien

sucé par une fille et ça l'a tellement excité que, pendant quinze dimanches de suite, jusqu'à la fin de septembre... »

Elle s'interrompt en secouant la tête avec un soupir comme si elle perdait le souffle.

« Je te demande pardon... Écoute... Tu ne peux pas te figurer... Il avait une maison de campagne avec une basse-cour... Le dimanche il donnait congé à ses gens..., même au jardinier... Il m'emmenait... Je restais seule avec lui... toujours à poil et mes cheveux sur le dos... C'était en été... Pour quoi faire ? l'amour ? ah ! non ! pas avec une putain ! Il s'amusait le dimanche à voir une fille de dix-huit ans avaler le foutre de tous les animaux.

« En quelques jours un charpentier lui a dressé un cadre en bois de chêne comme ceux où l'on enferme les vaches et les juments pour la saillie. Mais lui, au lieu d'y mettre la femelle, il y attachait le mâle et, quand l'étalon ou le taureau était ligoté, je passais dessous... Pour les chevaux je n'avais pas la bouche assez grande, mais avec la langue et les mains... »

Elle me vit pâlir et, obéissant encore à cette révolution astrale de son caractère qui, autour du mot « putain », passait régulièrement de la région plaintive à la zone exaltée, elle s'anima de phrase en phrase.

« Tu le sais bien que j'ai bu du foutre de cheval et du foutre d'âne, du foutre de taureau, du foutre de chien, du foutre de cochon. Au quatrième dimanche il m'a donné un bol où il avait branlé un animal ! et j'ai bu ! et j'ai su dire

que c'était du foutre d'âne. Je connais mieux les foutres que les vins. J'ai vidé plus de couilles que de bouteilles dans ma putain de vie.

« Et c'est rien que tout ça, même du foutre de cheval, pourvu qu'on n'avale pas de travers. On se met la tête par-dessus, tu comprends ? entre le poitrail et le membre. Comme ça on reçoit la douche sur le palais, pas dans la gorge, et on ne s'étrangle pas. J'avalais tout. Après, tu peux me croire, je n'avais plus soif.

— Je t'en prie, tais-toi ! Cette histoire est pire que tout !

— Oh ! non ! ce qu'il y a de pire, c'est le foutre de bouc ! Je suis pourtant courageuse quand je me branle, mais... ah ! quelle infection que ce foutre-là ! J'ai failli dégueuler, il a fallu que je crache. Alors, quand mon amour... je veux dire mon miché... a vu que le premier jour ça me rendait malade, il a voulu que son bouc serve tout de même à quelque chose et pendant quatre ou cinq dimanches, après que j'avais sucé l'âne, le taureau, le porc et les chiens, il me faisait monter par le bouc, moi toute nue à quatre pattes dans l'herbe du jardin... Tu ne veux pas m'appeler salope ? mais j'ai joui, tu m'écoutes ? j'ai joui pendant que le bouc m'enculait.

« Et j'ai fini par en boire... du foutre de bouc, les derniers dimanches. Écoute-moi... Regarde-moi... Je l'ai bu cinq fois, le foutre du bouc ! Pour me récompenser, son maître m'a acheté un singe qui m'enculait aussi et que je suçais comme un homme. Du 20 août à la fin de septembre, ce que j'ai pu faire, tu ne le croirais pas !

« C'est alors qu'il s'est fatigué de me voir sucer le membre des mâles et qu'il a imaginé de me faire gousser les femelles. Il en avait trois : une chèvre, une génisse et une ânesse. Je leur faisais minette à genoux. Aussitôt après, il enfilait celle que j'avais léchée et il déchargeait, disant qu'il aimait mieux jouir avec une bête que de donner son foutre à une putain comme moi, mais que je pouvais le chercher avec ma langue, son foutre, dans le con de la génisse ou de l'ânesse... ou dans leurs trous du cul quand il les enculait.

— Tu délires ! tu rêves ! tu inventes !

— Sur la tête de maman, je te jure que c'est vrai ! Veux-tu la preuve ? Fais-le devant moi et je te dirai d'avance comment ça se passe. Tu sais que tu n'en sais rien. Est-ce que je le saurais, moi, si je ne l'avais pas fait cinq dimanches de suite ? Dans le con de la bête, le foutre s'enfonce, il faut le repêcher avec le doigt ; mais par le cul il sort tout seul. La langue suffit !...

— Charlotte, je ne peux plus. Assez ! Assez !... Ne me dis plus rien ! Dors ! Couche-toi. Calme-toi !... Je ne sais comment te parler... Tu es folle, tu es belle, tu m'aimes, tu ne baisses pas... Tu m'aimes et tu fais plus d'efforts pour me répugner que tu n'en ferais pour séduire personne...

— Jamais tu ne mettras plus ta bouche sur ma bouche.

— Non.

— Dis que je suis une salope.

— Non, parce que tu es belle. Roule ta beauté dans l'ordure, ce sera toujours ta beauté.

— Crie que je suis une salope quand même.

— Tu es une pauvre fille ! lui dis-je. Quoi que tu hurles contre toi, je ne crois rien, je n'entends presque rien. Tu ne m'inspires que deux instincts : du désir malgré toi ; et beaucoup, beaucoup de pitié. »

Deux instincts ? J'en éprouvais trois. Le plus faible était le désir ; le plus lourd, celui que je taisais. Ne croyez pas que ce fût le dégoût. Charlotte me donnait tant de pitié que j'en avais de reste pour couvrir de ce manteau sa vie tout entière, sa vie inconnue. Mais mon instinct le plus fort, c'était le sommeil.

Les émotions bouleversées que nous laissent les heures tragiques éblouissent nos cerveaux, nos cœurs, nos mémoires. Shakespeare seul, je crois, a écrit le mot « sleepy » après une scène effroyable. C'est le mot suprême. J'avais envie de dormir. De dormir. De ne pas rêver. De reculer même les songes. De dormir comme un mort.

« Je ferai tout. Je te défie de trouver quelque chose que je ne fasse pas avec toi, pour toi, sous toi. Ordonnes-moi ; tu verras comme j'obéirai ! »

Elle tremblait de la tête aux pieds. Sa manie ne m'effrayait plus parce qu'elle avait cessé d'être mystérieuse ; et ce qui me frappa tout d'abord, c'est que Charlotte devenait de plus en plus belle à mesure que son délire augmentait.

Très grave, prenant même une expression tragique, et se tenant écartée de mon visage, pour témoigner qu'elle n'était pas digne d'un baiser, elle cessa pour un temps d'imaginer tout ce que je ne lui demandais pas ou de me laisser entendre ce qu'elle pourrait faire et (j'ai déjà dit quel instinct logique ont les esprits simples) elle reprit son élan sur la réalité.

« Tu m'encules, dit-elle. Tu m'encules pour mon plaisir, mais c'est mon métier. Une fille qui gagne sa vie avec son trou du cul, voilà ce que je suis. Qu'est-ce que c'est qu'une salope, si ce n'est pas moi ? J'ai vingt ans, je viens chez toi sans te connaître, je me mets à poil, je me branle, j'ouvre mes fesses et je te dis : « Encule-moi ! » Et tu m'encules trois fois comme une putain que je suis ! Et plus tu m'encules, plus je t'aime ! »

Sur ce mot, elle retomba contre moi, la bouche à mon épaule, et prit un accent plaintif.

« Je t'en supplie... Tu vois, je ne me touche pas et je vais jouir. Mais, pendant que tu bandes dans mon cul, dis-moi... ce que tu feras tout à l'heure... dans ma bouche... je t'en supplie ! dis-le moi quand je déchargerai... Dis-moi : « Salope ! je te... je te... » Et je te répondrai : « Oui ! oh ! oui ! »

Puis, comme si cette idée même ne suffisait plus à son exaltation, elle s'écria presque en pleurant :

« Non, je t'aime [trop] maintenant... Ce ne sera pas assez... Tu me le feras d'abord ! tu me le feras cette nuit !

Pour oublier les autres, je veux que tu me le fasses. Mais ensuite... demain... tu me montreras que je suis la dernière des putains. Tu ramèneras ici une de tes amies ; tu la baiseras devant moi sans même regarder si je me branle ou si je pleure...

— Tu crois ça ?

— Et quand tu l'auras enculée, c'est elle qui me...

— Tu ne diras plus un mot ! criai-je, la main sur sa bouche.

— Je jouis ! je jouis ! » fit-elle entre mes doigts.

Cette fois, Charlotte, en jouissant, poussa des cris d'assassinée, qui m'épouvantèrent ; puis elle tomba dans une torpeur soudaine et si profonde qu'elle s'endormit sur la place.

Pâle comme le jeune homme du *Rideau cramoisi*, je cherchais à l'éveiller de cet évanouissement, quand j'entendis frapper trois petits coups à la porte d'entrée.

J'allai ouvrir et je vis Teresa en chemise :

« Tu la coupes en morceaux ? » fit-elle avec un visage de jeune maquerelle en bonne humeur qui me choqua, me rassura, me laissa muet.

Je la conduisis dans la chambre et lui montrai le corps de sa fille. Du premier coup d'œil elle vit les petits tremblements qui agitaient la hanche comme le flanc d'un

cheval et sans inquiétude aucune elle revint avec moi dans la pièce voisine en fermant la porte.

« Qu'est-ce qu'elle a ? dis-je.

— Puceau ! répondit Teresa.

— Ça c'est raide, par exemple ! J'ai vingt ans, je suis à un âge où on se laisse intimider par toutes les femmes qu'on ne connaît pas... J'ai eu depuis douze heures une femme inconnue, deux jeunes filles et une gosse, je n'en ai pas raté une...

— Non, mais penses-tu qu'on nous rate ? dit Teresa toute joviale.

— J'ai tiré six coups...

— Alors... Ça fait trois avec Charlotte. Et tu me demandes ce qu'elle a ?... Ne prends pas cet air stupéfait comme si tu allais me dire : « Je pense qu'il lui en faut davantage. »

— Merci de m'avoir soufflé.

— Je t'ai envoyé Charlotte, la dernière de mes filles, parce que c'est une compagne idéale pour les hommes fatigués.

— Merci encore.

— Tu venais d'avoir trois odalisques. Je me suis dit : « Cette bonne Charlotte le sucera : ils causeront pendant une heure et ils dormiront ensuite ». Charlotte est la douceur même. Elle est née pour dormir à côté d'un homme.

— Ah ! ça ! mais tu es aussi folle qu'elle ! car elle est folle, ta fille, folle à lier. Avec son air candide et las, elle est nymphomane, elle est onaniste, elle est masochiste à un point inouï, elle est tout ce qu'on veut en « iste » et en « mane »...

— Elle est tout ce qu'on veut comme tu dis ! fit Teresa qui se montait. On la moule comme de la pâte. Si elle est toquée cette nuit, c'est toi qui l'as rendue toquée. Est-ce que j'ai joui dans ton lit ? est-ce que je pouvais deviner qu'en donnant mes restes à ma fille, tu allais me la foutre en chaleur ? »

D'un sourire elle adoucit la violence de ses paroles et rentra dans la chambre à coucher.

Ôtant sa chemise qu'elle jeta sur un fauteuil, elle se coucha nue auprès de Charlotte, la prit dans ses bras, l'éveilla, et dès ses premiers mots je compris qu'elle savait mieux que moi ce qu'il fallait lui dire.

Charlotte ouvrit des yeux égarés. Sa mère la secoua des deux mains et lui dit avec une brusquerie aimante :

« Qu'est-ce que tu fous là, petit chameau ?

— Maman ! fit Charlotte, les bras au cou, et avec une voix d'enfant.

— Croix-tu que tu peux m'embrasser avec cette bouche de putain ? Qu'est-ce que tu viens de faire ? ta langue sent le foutre.

— J'en ai bu ! dit Charlotte en faisant les doux yeux.

— Saloperie que tu es ! Pourquoi ne couches-tu pas chez ta mère ? Pourquoi est-ce que je te trouve à poil à trois heures du matin dans le lit d'un jeune homme que tu ne connais pas ? Qu'est-ce que tu mérites ? »

Assis au pied du lit, j'écoutais ce dialogue avec une sorte d'ahurissement.

Faut-il rappeler ici que j'avais vingt ans et Charlotte aussi. Qu'une jeune fille de vingt ans domine comme il lui plaît un jeune homme de son âge ? Et sous mes yeux je voyais gronder Charlotte comme une petite fille !... Et cette Charlotte, qui luttait dans mes bras quand je la traitais en femme, trouvait tout naturel que sa mère lui parlât comme à une enfant de sept ans ?

Teresa me jeta un regard qui signifiait : « Veuillez garder le silence ! » ou peut-être : « Fous-moi la paix ! » Le vocabulaire des regards est assez incertain. Puis elle reprit : « Qu'est-ce que tu es venue foutre ici ? réponds !

— Je suis venue me faire enculer, soupira Charlotte.

— Et il a bien voulu enculer une putain comme toi ?

— Il ne veut pas que je sois une putain, dit-elle vivement, les yeux fermés. La première fois il m'a enculée pendant que je me branlais, il a joui dans mon cul. La seconde fois, j'ai déchargé plus vite que lui ; alors j'ai retiré la pine de mon cul, je l'ai mise dans ma bouche...

— Quelle salope !

— Oh ! pas assez ! fit Charlotte avec une torsion du corps qui m'effraya. Je lui ai demandé de me... (et elle

parla si bas que je n'entendis rien). Et quand il m'a enculée la troisième fois je ne me touchais pas, j'étais excitée, j'avais envie de jouir par le cul et je voulais qu'il me dise ça quand je déchargerais.

— Tu n'as pas honte ?

— Si, j'ai honte. Mais j'ai envie qu'il me le fasse. Et il est plus vache que moi ; il n'a jamais voulu ni le faire, ni le dire, ni rien ! rien ! rien ! »

Alors, comme une infirmière ou une religieuse parle au chevet d'une malade qui n'entend pas, Teresa me dit tout haut et sans aucun étonnement :

« Elle a encore besoin qu'on la branle. »

Toute nue, la mère de Charlotte se leva, sortit, entra chez elle et revint aussitôt portant un objet enveloppé de papier.

Puis, avec l'autorité d'une belle-mère qui soigne sa fille devant son gendre, elle dit :

« Laisse-moi faire maintenant. On ne te demande rien. Tu as tiré six coups ; repose-toi et reste au pied du lit. »

Teresa ne m'avait pas inutilement prévenu ; car le dialogue se haussa d'un ton dès les premiers mots.

De sa voix tremblante et plaintive que je n'entendais plus sans frisson, Charlotte gémit en se tirant les chairs :

« Regarde, maman, ce qui me sort par le trou du cul. J'ai la raie des fesses pleine de foutre, et il ne veut pas dire que je suis une putain.

— C'est que tu n'en as pas fait assez.

— Mais c'est lui ! Moi, je ferais tout.

— Il ne sait pas que tu es la dernière des salopes.

— Oh ! tu me le dis et tu me branles... Il n'y a que toi qui me comprends, maman ! Il n'y a que toi ! »

Tout ce qui précédait m'avait fait croire que Teresa entendait branler sa fille pour la soulager ; mais je n'étais pas si novice que l'italienne le voulait dire, et, sans rien laisser paraître de ma surprise, je vis à n'en pas douter que tout au contraire elle ne masturbait la pauvre Charlotte que pour la remettre en folie. Les jeunes filles m'ont déjà compris. Expliquons à d'autres lecteurs qu'au lieu de hâter le spasme elle le retardait indéfiniment, en le faisant espérer d'un instant à l'autre.

Et cette manœuvre m'étonna plus que toute la scène précédente ; si bien que je ne compris plus rien à ce qui se passait et que je devins curieux de savoir où Teresa voulait en venir.

« Montre-lui, disait Charlotte en haletant, montre-lui que je suis la dernière des salopes. Tu me l'as dit que j'ai une bouche de putain et que ma langue sent le foutre. Dis-moi de la lui fourrer dans le derrière, ma langue ! ou à toi devant lui, puisqu'il ne veut pas ! mais toute ma langue ! toute ma langue dans le trou !

— Tu serais contente ?

— Oh ! oui !... Et autre chose... Je voudrais qu'il t'aime devant moi et puis qu'il me marche dessus. Tu serais sa

maîtresse et moi sa putain. Pourtant tu le vois si j'ai envie de sa queue ! mais je te mettrais moi-même sa queue dans le corps, je lui lécherais les couilles pendant qu'il t'enculerait et ensuite je ferais... je ferais les deux choses...

— Dis ce que tu feras, dis-le tout haut.

— Je lui sucerais la queue après sans l'essuyer et tu me chierais dans la bouche le foutre que tu aurais dans le cul !... Oh ! maman !... Oh ! maman ! pourquoi est-ce que je ne jouis pas ? »

Je savais bien pourquoi, et la scène devint claire quand, d'un mouvement spontanée, Charlotte se jeta la tête entre les cuisses de Teresa comme pour y chercher la source de sa propre volupté. Le mouvement était prévu, c'était évident.

« Moi, d'abord ?

— Oui, tout de suite !

— Et ça, que j'avais apporté pour toi ! »

Elle développa de son papier l'objet qu'elle avait pris chez elle : c'était un godmiché assez gros usé déteint.

Charlotte rit ; cet incident arrêta une minute sa crise de nerfs ; elle se coucha devant moi, pour me dire..., mais sur un tout autre ton, avec naturel et gaieté, comme si c'était la chose la plus simple du monde :

« Encule maman. »

Teresa ne protesta point.

« Encule maman, répéta Charlotte. Je lui ferai minette en même temps. Je te sucerais la queue après. J'aurai son

foutre. J'aurai le tien. Je serai la plus heureuse des trois. »

Comme elle attendait ma réponse, Teresa éclata de rire et dit à sa fille :

« Regarde-moi ce grand gosse qui croise les jambes parce qu'il a tiré six coups et qu'il ne bande plus ! »

Et je n'avais encore rien dit quand Teresa elle-même fut sur moi :

« Essaie de ne pas bander sous mon ventre ! Essaie donc de ne pas bander pour mon cul ! »

J'hésitais à lui dire que la scène précédente, au lieu de me tenter, m'avait refroidi. Et je fis bien de me taire, car ma lutteuse me défiait à bon escient. Teresa ne fit presque rien pour réveiller mes sens. Elle les attira « sous son ventre » comme elle disait ; mais avec une science du contact qui me parut merveilleuse.

Sitôt que je fus en état, Charlotte reparut au comble de l'excitation. Je lui aurais fait moitié moins de plaisir en la possédant elle-même qu'en prenant sa mère devant elle.

« Ma langue la première ! dit-elle. Tiens, regarde comme j'encule maman avec ma langue, regarde !... Et mets ta queue, maintenant, je lui ouvre les fesses... Ha ! ha ! je te disais tout à l'heure que je gagnais ma vie avec mon trou du cul ; mais non, je suis encore au-dessous de ça, je suis celle qu'on prend pour lécher le derrière et pour ouvrir les fesses de la femme qu'on encule, voilà ce que je suis ! »

Puis, comme Teresa se retrouvait sur moi en ouvrant les cuisses à la bouche de sa fille, Charlotte, de plus en plus

nerveuse, lui dit :

« Tu parleras, maman ? tu parleras ? Lui, je le connais, il ne dira rien. Mais je ne pourrai pas. Alors toi..., toi, parle tout le temps ! Si tu te tais une seconde, je m'arrête et je me branle. »

Teresa devait être habituée à ce caprice de Charlotte, car elle ne cessa pas un instant de parler.

« Vite, ta langue ! et je te défends bien de te branler quand tu me fais minette. Et qu'est-ce qu'il te prend de m'attaquer le bouton comme ça ? Est-ce que tu veux me faire jouir en quinze secondes ? Est-ce que tu as un client qui t'attend derrière la porte et que tu n'as pas fini de sucer, dis, putain ? Ne te presse pas tant. Lèche-moi les babines. Tu reviendras au bouton quand je te le dirai. »

Elle me jeta un regard qui signifiait : « voilà comment il faut lui parler ! » et elle continua sans interruption :

« Quelle pourriture que cette Charlotte ! Il y a des enfants qu'on nourrit au sein, avec du lait, moi, je l'ai nourrie au cul, avec du foutre, et maintenant qu'elle a vingt ans elle me fourre encore sa langue dans le derrière. Comment une salope pareille a-t-elle pu sortir d'un chat comme le mien ?

« À qui ferait-on ce que je viens de te faire ? J'entre chez ton amant, je te le prends sous tes yeux, dans ton lit et, pendant qu'il me fait mouiller tu viens me lécher le cul ? mais tu es au-dessous des putains. Une raccrocheuse ne ferait pas ça.

« Ainsi tu es cocue ! et dès la première nuit ? Tu passes tes journées à te branler devant tes sœurs en pleurant que c'est malheureux d'avoir tant de michés et de se finir toute seule. Cette nuit tu as trouvé une queue qui t'a fait jouir ! eh bien, regarde où elle est, cette queue-là, elle est dans mon cul jusqu'à la racine ; je ne t'en laisse que les couilles à lécher.

« Ta langue au bouton, maintenant, sale gousse ! mais pas si vite ! ralentis ! Il m'encule très bien, ton amant, et j'ai plus envie de jouir que lui... Qu'est-ce que tu as ? tu penses au foutre que je vais te pisser dans la bouche, cochonne ? et ça te fait trembler ? Si j'étais sur toi, tu verrais comme je te froterais les poils sur le mufle pour t'apprendre à lécher un cul !... Va donc, va, tu l'auras, mon foutre... Ce n'est pas pour toi que je mouille, c'est pour la queue de ton amant qui me rend folle !... Plus fort, ta langue ! plus vite !... oui ! encore ! où tu es ! ah ! salope ! salope !... Ah ! il me branle les tétons pendant qu'il m'encule !... Et quelle putain que cette Charlotte quand elle a soif ! Est-ce toi qui lui caresses les couilles pour qu'il bande si dur jusqu'au fond ?... Ah ! petite chienne ! tu me fais jouir aussi. Tiens ! le voilà, mon foutre ! le voilà, mon foutre ! et barbouille-toi la gueule dedans, sale garce ! vache ! cochonne ! salope ! chameau ! putain ! »

Charlotte, ivre de ce qu'elle buvait, « se barbouilla la gueule dedans », selon la forte expression de sa mère, et ce qui suivit fut si rapide, et j'étais moi-même tellement égaré, que je ne pus rien empêcher avant de reprendre mes sens. Je

voudrais avoir mal vu, mal entendu. Cela m'apparut comme une hallucination.

Après avoir perdu conscience, je rouvris les yeux et je vis d'abord Charlotte accroupie, tenant à la main... je n'ose plus terminer les phrases... Elle était triomphante ; elle était enragée ; elle criait à sa mère :

« Tu la vois ! tu la vois ! »

Et elle lécha ce qu'elle tenait ; je me souviens qu'elle le lécha de toute la longueur de sa langue avant de le sucer.

Puis elle cria plus fort en agitant ses cheveux :

« Son foutre, maman ! son foutre que tu as dans le cul ! Chie-le-moi dans la bouche devant lui pendant que je me branle et qu'il m'appelle salope quand je déchargerai !

— Devant lui ? fit Teresa.

— Oui ! oui ! devant lui ! plein ma bouche ! » dit Charlotte, les yeux hagards.

Une folle par amour est le personnage le plus tragique dont je puisse concevoir la vision.

Quel est l'homme assez grossier pour ne pas frémir en lisant les chansons obscènes d'Ophélie ? Et quel autre homme ou quelle femme ne comprendrait pourquoi, au milieu de la scène suivante, en passant devant une glace je me vis blanc comme un linceul ?

J'essaye de rassembler mes souvenirs...

Teresa était plus inquiète de moi que de sa fille et, sans rien entendre à mes sentiments, elle me dit à voix basse :

« Allons, quoi ? t'as jamais vu ça ?... Eh bien ! maintenant tu diras que tu l'as vu... Non ? tu n'y tiens pas ? tu viens de jouir ?... Mais c'est pour elle, voyons ! et si elle te dégoûte, dis-le-lui, tu l'exciteras. »

L'exciter ! Mais elle était en pleine démente !

Debout, Charlotte s'était enfoncé le godmiché dans le derrière et elle l'agitait de la main gauche en se branlant de la droite par-devant, les cuisses écartées, le ventre en mouvement... comme une jeune fille aliénée se masturbe devant le visiteur inconnu qui ouvre la porte de son cabanon ; c'est-à-dire qu'elle se branlait directement vers moi, avec une expression mélangée d'impudence et de douleur.

J'avais vu à quinze ans... Je raconte cela pour retarder un peu la fin de cette horrible scène qui m'est pénible à écrire... J'avais vu, dans un jardin, une jeune fille se branler vers moi dans la même posture, mais gaiement et par moquerie, et je ne savais pas que c'est le geste des folles. Je le sais maintenant.

Charlotte, toujours debout et le doigt sous le ventre, ne disait plus que des ordures, d'une voix saccadée. Je les passe. Elle termina ainsi :

« Depuis deux heures j'en ai envie... Il ne veut pas... Ma bouche le dégoûte... Montre-lui, maman... Comme je m'y prendrais sous lui... Comme je sais bien... sans faire de taches... »

Lorsque j’entendis ces mots misérables : « Comme je sais bien... sans faire de taches... » Mais pourquoi souligner les mots d’une pareille scène ! Ceux-là m’ont paru les plus tristes de tous et Charlotte les disait pourtant avec une sorte de ferveur.

Elle entra dans la salle de bains, s’étendit nue sur le carrelage de céramique en se relevant sur un coude, la tête renversée, la bouche ouverte, et se masturba d’une main avec frénésie. Elle ne paraissait pas sentir le froid du sol.

Plus elle se branlait et plus elle prenait d’enthousiasme à s’avilir. Ce qu’elle dit alors, je l’ai noté jadis et je viens de déchirer la page que je n’avais pas le courage de relire jusqu’au bout. Il est deux choses que ma lectrice ne saurait se représenter, les paroles que je veux lui taire et la hâte que j’ai de finir ce chapitre.

Les scènes vraies sont plus difficiles à raconter que les inventions, parce que la logique de la vie est moins claire que celle d’un conte. Vous croyez qu’ici le point culminant dut être l’acte dont je fus témoin ? Pas du tout. Et je ne sais si je pourrai faire comprendre pourquoi.

D’abord je m’y attendais depuis un quart d’heure, et ce que j’imagine est en général plus intéressant que la réalité.

Ensuite il est juste de dire qu’en cette circonstance, le rôle le plus infâme, celui de Teresa, fut tenu avec une prodigieuse adresse féminine. Le rôle fut « sauvé ». C’est ce que, probablement, je ne saurai pas décrire.

Teresa avait un corps admirable ; je l'ai déjà dit. Elle était fille d'acrobates, ainsi que vous l'apprendrez bientôt. Elle s'y prit exactement comme un gymnaste qui répète un exercice avec sa partenaire, mais un exercice classique et elle me regardait d'un visage tranquille comme si son acte lui paraissait plus naturel que mon trouble...

Cinq minutes plus tard, j'étais seul.

VIII

Je dormis neuf heures et me réveillai avec un irrésistible désir de... Terminez la phrase si vous êtes jeune ou si vous vous souvenez de l'avoir été.

Les excès amoureux donnent plus d'entraînement que de lassitude et sont moins difficiles à recommencer le lendemain que la semaine suivante. Tout le monde sait cela. Je me sentais donc assez en forme. Pour parler comme le patriarche aimé de Ruth, ce fut un « matin triomphant » ; mais si triomphant qu'il fût je ne le trouvai point agréable, car un irrésistible désir de... Ne me comprenez-vous pas ? Si vous avez lu page à page les sept chapitres précédents, vous devinez ce qu'il me fallut à l'heure où commençait le huitième.

Baigné, rasé, coiffé, habillé, en un peu plus de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, mais aussi vite que possible, je me précipitai chez une des vingt amies intimes que je me connaissais au quartier Latin. Elle se trouvait seule par bonheur. Comme elle n'était vêtue que d'une chemise, elle eut plus tôt fait de l'enlever que moi de dénouer ma cravate. Tant que les jeunes femmes ont de jolis seins, les chemises leur pèsent.

Mais elle s'alarma de mon agitation.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Ma petite Margot, j'ai envie de faire l'amour.

— Moi aussi. Alors !... avec des protections dans le gouvernement, on pourra peut-être coucher ensemble.

— Envie... mais à crier ! de faire l'amour par-devant, ma petite Margot ! par devant !

— Par-devant ?... mais j'espère bien !

— Par ici, tu vois ? par ici. Tu as bien compris ? Pas par là.

— Il est complètement maboul », dit Margot d'un air égaré.

Elle se rassura peu à peu, tandis que son étreinte me donnait le soulagement que j'étais venu chercher dans ses bras : le délicieux verre d'eau fraîche qui désaltère de l'alcool. Encore hanté par l'obsession de mon aventure, je tâtais de la main, je ne pouvais pas croire que cette fois, enfin... mais la simple Margot ne s'était pas trompée. Jamais elle n'a su, depuis, tout le plaisir que j'avais pris d'elle.

Le soir, je rentrai seul, pourtant. J'avais quelque dessein d'écrire.

Comme j'achevais de me déshabiller, on frappa vivement à ma porte. J'ouvris : c'était, à ma stupeur, Teresa, en

peignoir rose, avec une fleur dans les cheveux.

Encore mal remis de ce que j'avais vu la veille, je la pris par le bras et, l'amenant jusqu'à ma chambre :

« Ah ! toi ! m'écriais-je, tu les entendras, les mots que je ne voulais pas dire à Charlotte ! C'est toi qui es la dernière des salopes ! la dernière des putains ! la... »

Elle éclata de rire ; et, avec le ton que prend une femme de trente-six ans parlant à un jeune homme de vingt ans, elle me dit :

« Ta bouche, mon petit ! on t'en foutra des aventures pour les remerciements qu'on en reçoit ! Tu encules mes trois filles, tu encules leur mère ; nous nous relayons à quatre pour te faire tirer sept coups, et le lendemain, quand tu me vois, tu cherches un nom d'oiseau, tu m'appelles putain ?

— C'est que...

— Je ne suis pas une toquée comme Charlotte, moi, je ne me branle pas devant ta queue et j'ai pas besoin que tu m'appelles putain pour que je décharge.

— Mais aussi...

— Et puis je le sais bien que je suis une putain, par le con, le cul et la bouche ! Et puis, je m'en fous ! Et puis... »

Que Teresa eût retenu ici, juste à temps et sur ses lèvres, la conclusion : « Et puis je t'emmerde ! » cela n'était pas douteux. Sa réticence me montra qu'elle était décidée à ne pas se faire mettre à la porte. Je repris l'offensive :

« Qu'est-ce que c'est que cette manie que vous avez de vous faire enculer toutes les quatre ? C'est toi qui as dressé tes filles et qui leur as donné ce goût-là ?

— Et à moi ? qui est-ce qui me l'a donné ? Tu ne t'es pas demandé ça, non ? Je ne l'ai pourtant pas inventé que toutes les femmes ont deux trous dans le cul et qu'elles font l'amour aussi bien par-derrière que par-devant ? Tu sais qu'avant d'être une mère, mon petit, j'ai été une fille. »

Elle rit. Elle me parlait debout, une main sur la hanche. Avec son peignoir, sa tête brune et sa fleur, elle avait l'air de jouer Carmen.

« Fille de qui ? » dis-je, assis près d'elle.

Pas de réponse. Elle souriait en me regardant et mordait de ses dents blanches une mèche qu'elle tenait à la main. Je ne savais à quoi elle pensait. Les jeunes gens ne sont que trop disposés à croire que les femmes veulent sans cesse coucher avec eux. Même quand elles frappent chez eux à minuit, leurs desseins parfois ne sont pas si simples. Je répétais :

« Fille de qui ?

— Crapule ! tu seras content si je te dis : fille de putain ?

— Oui, je serai content », répondis-je pour l'exciter à parler.

Elle continua pourtant de me regarder avec le même sourire un peu agacé, puis se décida :

« Je suis née dans une famille d'acrobates italienne où il y avait quatre femmes : maman et ses trois sœurs plus jeunes qu'elle.

« Sois content : elles étaient un peu putains toutes les quatre et toutes très jolies ; mais beaucoup plus gusses que putains. Jamais je n'ai vu quatre garces enrégées de se lécher le cul comme étaient maman et mes tantes. Dès qu'elles avaient une heure de liberté entre elles je les voyais se foutre à poil, et ça se dévorait le chat, et ça gueulait comme des putois et ça jutait si fort qu'il y en avait des mares sur les draps de lit.

« Quant aux hommes... Tu demandes pourquoi mes filles ne baisent pas ! J'ai jamais vu baiser maman ni ses sœurs et je ne sais pas comment on m'a faite. Elles n'étaient pas putains comme moi, mais enfin de temps en temps il y en avait une qui ramenait un homme, et penses-tu qu'au cirque on peut être enceinte ? On avait l'embarras du choix pour les enculer. C'étaient quatre paires de fesses qui avalaient bien la queue. Mais par-devant, elles ne marchaient pas ; on appelait ça le côté des dames.

« Crois-tu qu'à sept ans j'avais jamais vu une femme faire l'amour autrement que par le trou du cul et que je ne savais pas ce que c'était que baiser ? Pourtant j'en avais vu, des scènes ! Comme maman et ses sœurs étaient acrobates et disloquées, chacune d'elles pouvait se bouffer le chat elle-même et surtout ce qu'elles faisaient souvent, c'était de se plier en deux pour aller sucer les couilles des hommes

qui les enculaient. Ça valait cinquante francs ce truc-là, quelquefois. Ou un lapin. »

Sur ce mot, elle interrompit son histoire à peine commencée, ôta son peignoir et le jeta en disant :

« J'ai chaud. »

Cette fois, elle était venue sans chemise. Nue subitement, elle vint s'asseoir par défi au bout du traversin :

« Tu me dégoûtes ! dis-je en détournant les yeux.

— Ah ! ha ! ha ! mais regarde-toi donc ! tu bandes comme un cheval.

— C'est bien malin ! Quand tu te mets toute nue sur mon lit ! Est-ce que ça prouve que je t'aime ?

— Il y en a, fit-elle gaiement, qui vous disent « Je t'aime ! » avec une pine molle. Toi, tu me détestes, mais tu bandes. C'est plus agréable pour une femme. »

Je devins très rouge. La nudité de Teresa était en effet pour moi un spectacle irrésistible. Mais je me sentais honteux que mon état physique vînt rendre impossible ou du moins ridicule le discours que je préparais mentalement depuis dix minutes ; et mon dépit fut tel que si l'italienne s'était moquée de moi un instant davantage, mon désir involontaire ne m'eût pas empêché de crier ce que j'avais à lui dire.

Mais au lieu de railler mon désir elle se mit à l'exaspérer.

Elle croisa les mains derrière la nuque pour bien montrer qu'elle ne m'attaquait pas et aussi pour dresser les seins,

pour déployer les aisselles noires.

Puis, les yeux mi-clos et d'une voix qui s'échauffait, elle eut une trouvaille, elle se dédaigna elle-même :

« Mes tétons ne bandent pas si bien, fit-elle.

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! c'est ce que tu as de mieux. »

Devinant que je contredirais ses premières paroles, elle n'avait pas eu pour cela plus de peine à se faire flatter ; et elle insista, connaissant assez l'attrait de ses seins pour le mettre en cause :

« C'est ce qui te dégoûte le moins ? fit-elle en souriant. Drôle de forme pourtant ! regarde comme ils sont longs et larges. Ni en pomme, ni en poire, hein ? ce sont mes tétons. Et quels bouts ! Vois-tu que je me teigne un jour en blonde avec ces cocardes noires ? ces petits bonbons de réglisse ? ces bout de pines de négrillons ?... Ha ! ha ! ha !... sais-tu pourquoi mes tétons ne ressemblent à ceux de personne ? Ils sont mouchés parce que j'ai eu trois gosses ; mais ils sont pleins et ils se tiennent parce qu'au lieu de nourrir mes filles au sein, je les ai allaitées par le cul...

— Putain que tu es ! Ne me rap...

— Oui, ce sont des tétons de putain, dit-elle en m'interrompant avec volubilité. Et, devant ces tétons de putain, tu as envie de débander depuis un quart d'heure et tu ne peux pas ! Tu n'as pas encore baisé entre ces tétons de putain ; mais tu y penses ! Je ne te les ai pas traînés sur les couilles, mes tétons de putain, mais tu devines ce que ça

peut être. Et la dernière fois que tu as joui, quand j'avais ta queue dans le derrière, tu me les branlais des deux mains à la fois, est-ce vrai ? Et les sentais-tu ? Réponds ! Les sentais-tu bander, mes tétons de putain ?

— Tais-toi ! va-t'en ! je ne veux plus te voir ! je ne peux pas oublier ce que tu as fait ensuite ! »

Je mis la main sur mes yeux pour ne plus la regarder et je me renversai en travers du lit. Elle bondit sur moi.

C'était prévu ? Tout au contraire. C'était précisément ce que je n'avais pas prévu. Je ne me défiais ni de son désir ni de sa vigueur. En un instant j'éprouvai l'un et l'autre.

Ma surprise les yeux fermés, ma posture terrassée d'avance et surtout la crainte que j'avais de blesser Teresa au cours de la lutte, ces trois causes réunies me mirent knock-out avec une rapidité telle que je n'eus même pas le temps de me reconnaître.

« Tu vois comme c'est facile de violer un homme ! sourit Teresa.

— Putain ! répétai-je.

— Merci. »

Ce « merci » était une nouvelle trouvaille. La femme à qui j'avais vu faire... (mais je ne veux pas répéter ce que j'ai eu tant de peine à écrire en achevant le dernier chapitre)... cette femme eut le toupet de soupirer ce merci sur un ton qui signifiait : « Vous n'êtes pas un galant homme. » Et moi j'eus la naïveté de rougir, de couper court

à mes injures, sans voir assez vite avec quelle prestesse elle avait renversé les rôles.

D'ailleurs, après ce mot douloureux qui accusait modestement l'atteinte faite à sa pudeur, Teresa continua de parler avec la même audace de mots. Elle était nerveuse, mais souriait.

« Ne te plains pas. Tu me baises. Tu me dépuçelles. Le con d'une putain qu'on encule toujours, et qui ne s'est pas enfilé une queue depuis trois mois, tu sais comment ça s'appelle ? eh bien ! tu es dans mon pucelage. Tu ne me diras plus que je ne baise jamais ? Le soir où je te viole, je te prends par le chat. Es-tu content ? »

Elle restait solidement accouplée à moi, mais immobile, et ne me laissait pas bouger. Une minute lui suffit pour être certaine qu'elle m'avait dompté par son contact et que je ne sortirais pas de sa chair.

« Ce que j'ai fait à Charlotte..., dit-elle.

— Non ! ne m'en parle pas maintenant !

— Au contraire ! je t'en parle quand tu bandes. J'ai eu tort de le faire quand tu venais de jouir pour la septième fois et que tu n'avais plus aucune envie de bander.

— Tu crois que si tu me le proposais maintenant... ? mais c'est absurde ! Plus tu te rends désirable et plus cela me révolte que tu...

— Allons, Calme-toi. Le plus grand service que j'aie rendu à mes filles, c'est de leur faire aimer le métier de putain. Charlotte est innocente comme une sainte. Je lui ai

fait faire un costume de religieuse avec la guimpe et le chapelet : ça trompe tout le monde et il y a plus de cinquante hommes qui ont cru derrière sa jupe enculer une carmélite. Eh bien ! avoir une fille pareille et la dresser comme un chien savant à faire l'amour par le cul en ne se mouillant la liquette que si on l'appelle salope, tu ne trouves pas que ça mérite un applaudissement ? et que, pour une fille d'acrobates, je saurais me débrouiller au cirque ?

— Tu es un monstre d'habileté ; mais tu l'as rendue folle, ta fille.

— Folle, parce qu'elle se branle du matin au soir sans se cacher ? Si elle était raisonnable, elle irait se branler dans les chiottes et se torcher le foutre au bout des poils avec du papier mousseline ? Tais-toi donc !... Elle était excitée la nuit dernière, c'est de ta faute, et quant à ce qui s'est passé... Quoi, enfin ? A-t-elle assez dit qu'elle voulait qu'on le lui fasse ? Alors est-ce que je l'ai violée ?

— Non, mais...

— Et si même je l'avais violée est-ce qu'elle en serait morte ? Je te viole, toi, en ce moment, je te viole, je me fais baiser de force. Es-tu à plaindre ? »

Pendant toute cette petite scène qui me sembla interminable, Teresa était restée vigoureusement immobile sur moi et moi en elle. Je pensais à tout autre chose qu'à lui répondre et, comme à sa dernière question je n'avais pas dit non tout de suite, elle se désaccoupla d'un bond aussi leste que celui sous lequel j'avais succombé. Puis elle recula nue

jusqu'au fond de la pièce et rit de mon désir qu'elle avait changé en rut sans même commencer à le satisfaire. « Pardon, je ne te violerai plus ! » dit-elle.

Cette fois, je bondis, moi aussi. Certain de n'avoir pas affaire à une faible femme, je la maîtrisai d'une main et lui donnai de toute ma force une douzaine de coups de poing sur l'épaule gauche, avec d'autant moins de scrupule qu'elle ne cessa pas de rire tant que dura cette correction.

Après, elle me regarda et, d'une voix joueuse, un peu essoufflée, qui la rajeunissait beaucoup, elle me dit :

« Tu es plus gentil quand tu deviens méchant. »

Et, du même ton plein de gaieté, elle ajouta :

« Monsieur bat les femmes ? Si Monsieur veut me donner des coups de fouet sur les fesses pour se redresser la queue, c'est vingt francs de plus. »

La phrase était de la plus basse ironie, car je ne laissais voir que trop l'exaspération de mon désir.

Nous retombâmes sur le lit ; mais Teresa, plus adroite que moi, ne se laissa pas prendre malgré elle et lutta beaucoup mieux contre ma virilité qu'elle n'avait fait contre mon poing. Elle continuait de jouer, elle était pleine d'entrain et d'une jeunesse extraordinaire :

« Ah ! me dit-elle gaiement. Tu m'as traitée de putain et tu voudrais me baiser ? Mais non, les putains ne baisent pas, elles ont la chaude-pisse. Laisse-toi faire, joli blond, je serai bien cochonne.

— Bien. Continue ! fis-je en serrant les dents.

— Regarde ! poursuivit-elle, jouant toujours son rôle. Regarde comme j'ai des poils sous les bras : je connais des femmes qui n'en ont pas autant sur le chat. Veux-tu faire l'amour là-dedans ? Tu jouiras bien !... Non ? Tu veux que je te donne mes tétons de putain ?

— Encore cette scie !

— Les voilà, mes tétons de putain. Mets ta queue entre les deux. Je les serre... C'est bon ? Ils font bien leur métier, mes tétons de putain ?... Écoute, mon bébé, tu me donneras cent sous d'avance et tu me déchargeras sur la figure ? Pas ?

— Prends garde à toi ! Je vais le faire sans te prévenir !

— Tu aimes mieux jouir dans ma bouche ? C'est le même prix. Et je te ferai un joli travail avec ma langue autour du ventre. Tu aimes ça ? Je te lécherai les couilles, je te ferai feuille de rose et je te sucerais la queue après. Non ? Tu ne veux pas ? Tu dois avoir de la religion, toi. Tu as peur de dire à confesse que tu as déchargé dans la bouche d'une femme. Nous pouvons bien faire autre chose. Veux-tu que je te branle, petit polisson ? »

Cette dernière proposition mit le comble à ma fureur et à la joie de Teresa.

« Tu veux que je te tue ?

— Oh ! pour me tuer, c'est plus cher que pour me battre ! » fit-elle en éclatant de rire.

Décidé à en finir sur-le-champ, je pris à bras-le-corps Teresa et voulus lui forcer les cuisses. Sérieusement, cette fois, elle me cria :

« Non ! tu ne me baiseras pas !

— Parce que... ? »

Une colère subite lui monta aux yeux. Elle me saisit les bras et se mit à hurler :

« Parce que chez toi, cette nuit, je ne suis pas une putain, m'entends-tu ? Quand une femme qui a envie de jouir frotte sa peau sur un homme qui bande, elle se donne par le trou qu'elle veut ! Et si j'ai plus de plaisir à me faire enculer et si je veux que tu m'encules, tu m'enculeras. »

Cette violence de paroles aurait dû me faire perdre tout moyen physique de laisser à Teresa la liberté de son choix : mais la diablesse ne me donna pas le temps de m'intimider ni celui de songer à ce que j'allais faire. Son habileté de geste et de posture était un prodige. Elle me prit par où elle voulait et, pour la seconde fois, je me trouvai en elle sans savoir comment j'y étais entré.

Aussitôt elle reprit sa voix la plus tendre, ses yeux les plus doux et me dit :

« Ne me joue pas le tour de décharger !

— C'est tout ce que tu mérites pourtant.

— Voilà. Une jolie femme vient lui donner son cul et tout ce qu'elle mérite c'est qu'après une minute on lui dise : « Fous le camp ! Va te finir seule. »

— Une minute ! Il y a une heure que tu me laisses dans l'état où je suis !... Je t'attendrai, mais...

— Tu es un amour. »

Puis, sur le même ton, elle continua en souriant :

« Tu me dégoûtes.

— Toi aussi.

— Je vais te dire maintenant pourquoi Charlotte et moi...

— Non !

— Si !... Je veux te le dire pendant que j'ai ta queue dans le derrière. La vérité, c'est que... nous étions aussi en chaleur l'une que l'autre. Mais, moi, ça se voyait moins. Tu ne l'avais pas vu ?

— Peut-être.

— Et maintenant ? »

Je gardai le silence. Alors, tout à coup, changeant de voix par un de ces crescendos rapides qui annonçaient l'explosion de ses brutalités verbales, elle cria :

« Et, maintenant, le vois-tu que je suis en chaleur comme une vache ? Le vois-tu que je suis venue chez toi pour te violer, que je me suis foutue à poil, que je me suis laissé traiter de putain, que je me suis laissé baiser, que je me suis laissé battre et qu'enfin je me la suis plantée où je voulais, ta queue ! et que je me branle dans tes bras plus que Charlotte, le vois-tu ?... et le foutre que je te donne, quand tu en auras plus sur les couilles que dedans, faudra-t-il te dire que je décharge ? »

IX

Monter une pareille femme est un exercice plus dangereux que de chasser à courre sur une jument qui devient folle. À tomber de cheval, on ne risque guère que de se casser un bras ou une jambe. Teresa donnait de telles ruades, ou, pour parler plus juste, elle avait la croupe si fougueuse qu'elle manqua vingt fois de me rompre un membre plus précieux que n'est la jambe.

J'eus si peur, que je me mis à penser avec une rapidité exceptionnelle, comme on pense à l'instant de mourir ; et je pensais à tout à la fois, même aux détails les moins urgents, que j'aurais eu le loisir de méditer le lendemain.

Je me disais :

1^o Jamais je n'ai tant souffert même en dépucelant Mlle X... par-devant.

2^o Elle va m'estropier. Que faire ? La maintenir ? Impossible. Mollir ? Plus difficile encore.

3^o Qu'elle est belle !

4^o Que je suis jeune et maladroit ! Je n'ai rien compris à son jeu. La nuit dernière, j'ai cru qu'elle mimait la passion pour exciter Charlotte, et sa comédie était vraie. Ce soir elle vient chez moi, elle se met nue sur mon lit, et jusqu'au

dernier moment je ne sais ce qu'elle désire. Il faut qu'elle me crie à tue-tête : « Le vois-tu que je suis en chaleur ? » j'en rougis. Je me sens honteux.

5^o Elle fait de moi ce qu'elle veut. Hier elle m'avait révolté. Elle revient ce soir. Je suis résolu à la mettre à la porte et voilà comment la scène se termine ! Comment s'achèvera la nuit ?

Teresa reprit ses sens très vite : assez tôt pour me retenir où j'étais en elle. La plupart des amoureuses ont l'instinct de ce geste et ignorent pourtant que ces minutes où l'on s'attarde sont celles où leur amour est le mieux partagé. Teresa, comme toujours, savait ce qu'elle faisait.

Elle ne me demanda ni une parole ni un baiser. Elle vit que je laissais une distance entre nos bouches. Elle sentit qu'involontairement je ne caressais pas son corps, mais que je la tâtais : et cela la traitait de putain mieux que si j'avais répété le mot. Alors, trop adroite pour me souffler un imprudent : « Dis-moi que tu m'aimes ! » qui serait tombé à faux, elle parut accueillir mon geste avec plaisir. Elle ouvrit les cuisses toutes grandes à ma main qui était pourtant distraite ; elle frémit du ventre, elle plissa les yeux et finit par me dire d'une voix aussi confuse que reconnaissante :

« J'ai inondé ton lit, mon amour ! »

Comment un jeune homme n'embrasserait-il pas la femme qui lui parle ainsi, dans ses bras ? Il faut ne pas coucher avec elle, ou du moins... ne pas avoir vingt ans. Et la baiser de la bouche à la bouche passe tellement toutes les

autres unions amoureuses que seulement, alors, Teresa mesura sa force contre moi.

Sûre d'elle, désormais, et ne craignant plus de se voir fermer la porte, elle sortit de la chambre.

Après quelques minutes qui me furent assez longues, elle revint toute nue, comme elle était partie. Je la croyais dans la pièce voisine et je ne sus que plus tard qu'elle avait passé ce temps chez elle.

Elle me regarda et, comme cherchant une question au hasard :

« Pourquoi aimes-tu mieux baiser ? » dit-elle.

Je répondis par taquinerie :

« Parce que les femmes qui ne sont pas toquées jouissent en baisant et que j'aime à faire jouir mon amie avant tout. »

Teresa paraissait d'excellente humeur. Elle se mit à rire au lieu de se fâcher :

« Alors quand tu couches avec une femme phénomène comme moi, la seule femme des deux hémisphères qui se fasse enfiler par le trou du cul, et quand tu l'encules, cette femme, et quand tu sens qu'elle décharge comme une jument pisse...

— Tu ne pourrais pas t'exprimer avec un peu plus de pudeur ?

— Si, mon chéri. Et quand tu sens très bien que, plus tu lui fous ta queue dans le derrière, plus le foutre de son chat la mouille par-devant... tu veux bien avoir la bonté de...

— De ne pas la baiser ? Sois tranquille, je ne t'en parlerai plus. »

Elle se coucha sur la poitrine, tout près de moi, et reprit :

« Pour un homme qui ne parle que de baiser, tu n'encules pas mal les femmes. Qui est-ce qui t'a montré le mouvement ?

— J'ai bien mal appris, dis-je. Cela m'est arrivé à quatorze ans avec une jeune fille de mon âge qui m'a proposé cela au fond d'un jardin en jouant à cache-cache. Elle ne savait pas s'y prendre ni moi non plus. Ensuite, une douzaine d'autres jeunes filles... Mais tu ne peux pas savoir pourquoi les sœurs de nos amis sont si maladroites.

— Je ne peux pas savoir ! s'écria Teresa. Penses-tu que je n'ai jamais vu enculer des jeunes filles du monde ? D'abord, il n'y a pas moyen de trouver leur cul. Elles sont tout habillées. On s'embarrasse dans leur pantalon et on manque tout le temps de glisser la queue dans leur pucelage. Ensuite, il n'y en a pas une sur quatre qui ait seulement la pensée de se faire fiche un coup de burette dans la douille avant de marcher. Elles donnent leur trou, et voilà : on y fourre le bout de la pine. Ça les excite et ça leur fait un mal de chien. Elles se branlent vite, vite, pendant qu'on les encule ; mais il ne faut pas bouger, ça leur fait trop de mal et souvent on se décolle avant d'avoir joui, ce qui ne les empêche pas de recommencer le lendemain avec un autre. Est-ce vrai ?

— Comment es-tu si bien renseignée ?

— Ah ! qu'est-ce que je ne sais pas là-dessus !... Et alors elles étaient toutes aussi gourdes, tes jeunes filles ?

— Charmantes ; mais un peu gourdes, comme tu dis, sauf une qui avait une grande habitude et qui se laissait faire avec une douceur, une patience...

— Un ange ! dit gaiement Teresa. On la ramonait du haut en bas et elle ne savait pas donner un coup de cul ? Est-ce ça ? Pourquoi ris-tu ? Je les connais mieux que toi, tes jeunes filles. Et ensuite ? voyons. Après tes pucelles ?

— Que veux-tu que je te dise ? Des histoires de bordel ? Ça n'a aucun intérêt.

— Je te demande qui t'a appris.

— Une toute petite danseuse de rien du tout qui marchait pour dix francs, qui faisait la danse du ventre à Montmartre...

— Et la danse du cul ?

— Mieux que celle du ventre.

— Comment était-elle ? Brune ?

— Naturellement. Je n'aime pas les blondes.

— Et son trou du cul ?

— Mais pourquoi es-tu si curieuse ? »

Teresa souple et nue, sans effort, simplement, se mit sur moi : elle se tenait sur les coudes. Elle ne me touchait que du ventre et des seins.

« Quand tu ne m'encules pas, j'ai besoin que tu me racontes des histoires de filles enculées.

— Pourquoi ?

— Et puis ne me demande pas toujours pourquoi j'ai le feu au cul. C'est de ta faute, encore une fois ! »

Je faillis répondre que je n'avais rien fait pour cela ; mais je me retins et pris cette occasion d'arrêter l'interrogatoire.

« À ton tour, lui dis-je. Tu avais commencé tes souvenirs d'enfance et tu t'es arrêtée à l'âge de sept ans.

— C'est à propos de filles enculées que tu me dis ça ?

— Oui. »

Elle s'excitait et, comme il lui arrivait en pareil cas, son langage monta d'un ton.

« C'est vrai que j'ai toujours vu ça, une femme avec une queue dans le derrière.

« Mon dernier souvenir de ce temps-là, c'est un déjeuner où il y avait des hommes, des camarades. Après, maman et ses trois sœurs ont joué toutes les quatre à la main chaude avec leurs trous du cul. Quand elles y avaient une pine dedans, il fallait qu'elles devinent laquelle. Elles riaient tellement que j'ai vu des hommes débander et déculer. Pourtant, ce qu'elles avaient de jolies fesses !

« Quand j'avais sept ans, maman s'est foulé l'épaule et, comme elle n'avait plus de souplesse au trapèze, elle a quitté le cirque et ses sœurs et tout.

« Alors, elle s'est collée avec une gousse à Marseille, une gousse qui était cent fois plus putain qu'elle et qui s'appelait Francine ; une belle fille, mais putain à sucer un chien pour vingt francs. Nous couchions toutes les trois ensemble. Francine faisait des michés l'après-midi. Maman ne foutait rien, elle était son maquereau, elle lui bouffait le cul toute la nuit et m'excitait à me branler pour me développer le bouton.

« Après un mois de cette vie-là, maman a commencé à faire des michés par le cul. Elle est même arrivée à sucer pas mal. Et elle a chargé Francine de me dresser. J'allais avoir huit ans ; c'était l'âge de me foutre une queue dans le derrière. Maman l'a fait à huit ans, moi aussi, Charlotte aussi et Lili six mois plus tôt. Plus on s'y prend jeune, mieux on s'habitue.

« Francine m'a dressée à tout. Elle s'est fait tout faire devant moi en six semaines par deux petits camarades qu'elle avait et qui venaient le soir sur elle me donner la leçon. J'ai vu Francine baiser et se faire enculer dans les quarante positions [\[ws 1\]](#) et sucer, et faire minette et lécher le cul et tout, je te dis ! La première femme que j'ai vue se faire chier dans la bouche, c'était Francine ; j'avais huit ans. Et, pendant mes six semaines de dressage, tout ce qu'on a fait de foutre dans cette chambre-là c'est moi qui l'ai bu. Francine en ramassait dans l'eau du bidet pour me le coller sur la langue. Et quant au foutre de femme, elle m'en faisait boire avec une cuiller qu'elle se raclait dans le chat, la garce, quand maman venait lui faire minette.

« Le jour de mes huit ans, un 25 avril, à six heures, entre maman et Francine, on m'a montré un paquet ficelé où il y avait une poupée qui disait papa-maman, on m'a fait sucer des bonbons rouges, on m'a fourré dans le trou du cul plus de vaseline qu'il n'en faudrait pour enculer une souris... Maman pleurait, Francine était pâle comme un linge, elle avait peur qu'on ne me crève et qu'on lui foute deux ans de prison... Et on m'a dépuclé le derrière si gentiment qu'une minute après je ne savais pas de quoi j'étais la plus heureuse, ou de ma poupée ou de mes bonbons rouges ou de ma pine dans le cul. »

Teresa dit ces derniers mots avec l'entrain et la jeunesse d'une gosse ! elle s'était redressée sur les deux mains, le dos cambré, les seins tendus, riant de toutes ses dents.

« J'ai envie de te mordre ! dit-elle sans transition. Qu'est-ce que tu as cette nuit à bander comme ça ?

— Tu es sur moi et tu le demandes ?

— Dis-moi ce qui te fait bander ? Est-ce ma peau ? mes poils ? mes tétons ? mon cul ? ma bouche ? Quoi ? Dis-le.

— Ta peau.

— Mais elle banderait bien dans ma bouche, cette queue-là. Tu me l'enverrais bien dans la bouche, ton foutre, hein ? Il y a trente-six heures que je t'ai promis de te sucer et tu ne me rappelles même pas ma promesse.

— Ah ! si tu crois que c'est facile de choisir quand on couche avec toi !

— C'est que je ne suis pas si putain que tu le penses. Va donc, va au bordel, tourne la négresse les quatre pattes en l'air et choisis ton trou. Elle se fout de toi, la négresse. Mais moi, tant que j'aurai envie de jouir, je saurai ce que je veux.

— Et maintenant ?

— Eh bien... Je te suceraï plus tard.

— Vache que tu es ! Je ne te le demande pas, c'est toi qui me le propose et ensuite... »

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Teresa venait de me faire entrer en elle selon ses goûts. D'une voix tremblante et chaude, elle se mit à parler :

« Tu l'auras, ma bouche, tu l'auras. Je veux te la donner. C'est moi qui ai envie de me fourrer ta queue dans la bouche, envie de la sucer, envie de la téter et d'avoir la bouche pleine de foutre. Il y a des choses que tu ne veux pas faire mais quand je te dirai : « Pisse ton foutre dans ma bouche ! » tu le feras. Ah ! tu ne me croyais pas aussi excitée que Charlotte et tu vois que je le suis plus qu'elle quand j'ai ta queue dans le derrière ! Tu l'as crue folle parce qu'elle t'a demandé... Mais moi, je ne suis pas folle ? Je suis chaude mais je sais ce que je te dis. Écoute : moi aussi, j'ai envie que tu me...

— Veux-tu te taire !

— Moi aussi. Je te jure sur la tombe de maman que tu peux me le faire. Je sais que tu ne le feras pas. Mais je ne veux pas que cela te dégoûte. Chut ! Je vais jouir, je me

branle, tu m'encules, je te dis tout... Je viens de recommencer avec Charlotte. »

Recommencer quoi ? Je n'osais pas comprendre. Elle continua en s'exaltant à chaque mot :

« Il y a une heure, quand tu m'as enculée déjà, je suis rentrée chez moi, j'ai trouvé Charlotte avec ses sœurs, je l'ai prise à part dans une autre chambre et je lui ai dit : « Veux-tu de son foutre ? J'en ai dans le cul. »

— Tais-toi ! ne me le dis pas.

— Ta gueule ! s'écria-t-elle. Je te le dirai. Je lui ai mis mon cul sur la figure et je lui ai chié dans la bouche ton foutre, et elle l'a bu ! C'est le même trou du cul qui te serre la queue, le sens-tu, s'il a du muscle, le sens-tu ? C'est le même où ta Charlotte vient de fourrer sa langue pour y chercher la dernière goutte de foutre avec de la...

— Teresa ! Si tu ne te tais pas, je t'étrangle ! Jamais je n'ai désiré une femme autant que je te désire et tu dis tout ce qu'il faut pour que je te trouve ignoble autant que tu es belle.

— Tu bandes..., fit-elle.

— J'en suis honteux ! interrompis-je. J'en ferais davantage avec la négresse de bordel dont tu me parlais tout à l'heure et je n'aurais pas d'elle l'horreur que j'ai de toi. »

À ce mot, elle resta immobile et frémissante sur moi — car elle était sur moi et la souplesse de son corps lui permettait de se joindre ainsi par où elle prenait son plaisir.

Et alors, suspendant à la fois par son immobilité sa jouissance avec la mienne, elle me dit avec triomphe :

« Enfin ! Tu as compris que je ne suis pas ta putain !

— Mais tu es pire !

— Pire ! Tu l’as dit ! Je suis pire ! Mais je suis autre chose. La putain est celle qui se soumet aux vices des hommes. Moi, je te donne les miens, je te les apprends. Je t’en donne le goût.

— Jamais, jamais tu ne me donneras le goût de celui-là !

— Ha ! ha ! mais sens donc ce que tu fais ! Tu n’as jamais voulu que me baiser, et voilà quatre fois, quatre fois que tu m’encules parce que je le veux. Alors suis-je ta putain, dis-le, suis-je ta putain ?

— Si tu dis un mot de plus...

— Tu m’entendras ! fit-elle avec ferveur. Engueule-moi ! Bats-moi ! Crache-moi dans la bouche ! Mais je te défie de déblander ! »

Elle me tenait de toutes ses forces et menaçait des dents ce que ses mains ne tenaient pas. Et j’étais toujours en elle et elle me tenait par là comme par les deux poings.

J’aurais pu... Mais combien il est difficile d’expliquer à la plupart des gens la scène passionnée qu’ils n’ont pas vécue ! Il est des hommes qui savent tout et qui ne connaissent pas les premiers éléments de la science amoureuse. Je partage mes lecteurs en deux groupes. Les

uns me reprochent d'avoir donné auparavant une douzaine de bourrades sur l'épaule gauche de Teresa ; j'ai frappé une femme, ah ! fi !... Ceux-là n'ont jamais été vraiment aimés qui ne savent pas comment les femmes amoureuses se font battre par l'homme qu'elles aiment, et la volupté qu'elles trouvent à souffrir par la main qui les caresse, par le bras qui les étreint. Mais l'autre groupe de lecteurs n'a pas encore compris pourquoi, si j'ai déjà battu cette femme, j'hésite à la flanquer cette fois hors de mon lit. C'est que... cela lui aurait fait mal.

Non, vous ne comprenez pas qu'une douzaine de coups de poing assenés sur l'épaule d'une amoureuse lui font plus plaisir que de souffrance ? mais que, si cette femme lutte avec vous dans une position telle que l'on soit forcé de la prendre par la peau des flancs ou la chair des seins, l'homme qui vient de la battre ne la bat plus ?

Pourtant j'avais envie de la tuer, cette femme accroupie sur mon sexe. Et naturellement cela ne signifie pas que j'avais cessé de la trouver belle.

Elle s'écria, mais si près de ma bouche qu'elle la touchait presque :

« Alors, moi seule je n'aurais pas le droit d'avoir des vices ? Tu sais qu'à huit ans on m'a dépuclé le derrière et le reste. Tu sais que depuis vingt-huit ans je passe mes jours et mes nuits à satisfaire les vices des autres, tu voudrais que je jouisse comme une épouse chrétienne qui se fait enfiler le samedi soir avec sa chemise sale et qui prie Saint-Joseph de

lui donner un fils et qui ne se lave pas le cul pendant huit jours de peur que son moutard ne dégouline ?

« Eh bien, j'ai des vices. Je crois même que je les ai tous et que j'en ai inventé. Ça m'a été utile dans ma vie de putain. »

Comme je ne protestais pas contre ce dernier mot, elle prit une expression féroce. La scène était vraiment extraordinaire, car nous restions toujours unis par la chair l'un à l'autre, et Teresa m'avait défié de lui échapper par là et en effet je ne pouvais pas même la rater.

Un sourire d'elle transforma tout. Cette femme menait le jeu comme il lui plaisait. Il lui plut de poursuivre en changeant de visage et de sa voix la plus tendre :

« Est-ce un vice d'être heureuse chaque fois que tu m'encules ?

— Oui.

— Tant mieux, je t'ai avoué que j'ai toujours vu enculer des femmes. Cela me paraissait trop banal. Dis-le que c'est un vice horrible et cela m'excitera le trou du cul.

— Salope !

— Est-ce un vice que de me branler encore à trente-six ans ? Fais donc un article pour stigmatiser les jeunes filles qui se livrent à l'onanisme et surtout les mères..., une mère comme moi qui relève sa jupe entre le dessert et les liqueurs en disant à ses trois filles : « Taisez vos gueules pendant que je me branle ! »

— À moins que tu ne t'appelles Charlotte.

— Attends. Et une mère a-t-elle du vice quand elle permet à ses filles de se branler devant elle ? quand c'est elle-même qui les a branlées la première pour leur dégourdir la moniche à l'âge de sept ans ? quand elle leur a montré de sa propre main comment une fille se branle en leur tenant le doigt comme on tient le doigt d'une écolière pour lui apprendre à écrire ?

— Si tu n'avais fait que ça !

— Ah ! ce n'est pas assez ? Alors est-ce un vice que d'avoir prostitué mes trois filles, espèce de confesseur ? dis-le moi pendant que tu m'encules. (Elle s'énervait de plus en plus). Maman pleurait quand on m'a dépucelé le derrière. Moi, je me branlais quand j'ai vendu Charlotte et j'ai eu plus de plaisir à jeter mon foutre qu'à recevoir l'argent. Comprends-tu ? L'argent je m'en fous. C'est un vice pour moi que de donner mes filles. Je te les ai plantées sur la queue toutes les trois et pourtant... »

Elle n'acheva pas la phrase ; mais elle continua de parler et de me maintenir. Je devenais fou. Jamais je ne m'étais trouvé en pareille situation. Je me répétais malgré moi : « Oh ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ? » Car plus Teresa mettait d'acharnement à s'avilir et plus, de tout son corps, elle voulait être belle.

Penchant son visage sur le mien et l'illuminant d'un nouveau sourire :

« Non ! tu ne déculeras pas ! dit-elle, et tu ne jouiras pas. J'ai plus envie de jouir que ta queue, et je me retiens ; tu te retiendras jusqu'à ce que j'aie fini de parler.

— Tu es si belle ! suppliai-je. Tu n'aurais rien à dire et plus tu parles, plus...

— Plus je te parle, plus je bande, fit-elle. Regarde mes tétons de putain, regarde si leurs bouts sont raides, si on ne les foutrait pas dans le derrière d'une gousse !

— Je t'en prie !

— Tu m'entendras ! Je ne suis pas gousse comme étaient maman et ses sœurs. J'ai couché avec des centaines et des centaines de gusses, des blondes, des brunes, des rousses, des châtaines et même des négresses. Je ne suis pas gousse. J'aime mieux la queue. Mais j'ai un vice. J'ai bien le droit d'avoir un vice, peut-être ? (Ici sa voix devint vibrante). Cela m'excite de me faire lécher le cul par mes filles. Je suis très catholique ; je suis presque dévote. Un curé m'a dit que c'était le plus grand péché que je pouvais faire. Depuis que je le sais, je le fais tous les jours. Même quand je me branle, il y en a toujours une qui vient me sucer les poils. Même quand tu m'encules, cela m'échauffe d'y penser. Charlotte n'est qu'une gourde, mais quand j'ai sa langue là, je me dis que c'est ma fille aînée, je décharge deux fois plus parce que c'est ma fille. »

Elle se tordit et ne put contenir plus longtemps son immobilité frémissante.

« Les imbéciles qui nous enculent l'une sur l'autre s'imaginent que l'inceste me... Ha ! ha ! ha ! c'est pour mon plaisir ! »

Puis, agitant son corps souple avec de longs mouvements de croupe qui assouvissaient enfin mon désir interminablement déçu, elle choisit cet instant qu'elle avait amené avec tant de patience et d'artifice, le moment où je ne pouvais plus ni la repousser ni l'interrompre, et alors, plus ardente encore que je n'étais, mais pourtant moins égarée, elle articula sans élever la voix :

« Mes trois filles sont mon bordel. Je les fiche à poil au salon, pour moi leur mère. Je fais mon choix, je prends celle qui me tente et celle-là, devant ses deux sœurs, me suce les babines du cul, me lèche la raie des fesses, me fourre la langue dans le derrière, puis revient me gousser le bouton et avale tout ce que je décharge. Et je les ai si bien dressées que je leur chie dans la bouche le foutre des hommes qui m'enculent. Je t'ai dit que tout à l'heure j'avais pris Charlotte à part ? Ce n'est pas vrai. J'ai réveillé les petites ! Elles ont tout vu ! Et Lili est jalouse ! Elle est venue me lécher le cul ensuite parce qu'il y restait une goutte ! »

Je n'en entendis pas davantage. J'étais moralement épuisé. Ma fatigue physique dépassa même toute mesure. Sans doute à la suite de la longue attente que je venais de subir, et pendant deux minutes je restai seul sur mon lit, sans mouvement comme sans pensée.

Erreur de référence : Des balises <ref> existent pour un groupe nommé « ws », mais aucune balise <references group="ws"/> correspondante n'a été trouvée

X

Quand je rouvris les yeux, Teresa rentrait, toujours toute nue, et ramenant avec elle Lili ; une Lili nouvelle pour moi, une Lili en chemise de nuit, avec une petite natte dans le dos ; une Lili qui dormait debout.

Elle la plia sur un fauteuil comme une poupée et vint me dire à l'oreille, mais en accentuant chaque syllabe :

« Laisse-moi faire. C'est ma fille. Je l'élève comme je veux. Si tu m'insultes devant cette gosse de dix ans, ou si tu l'empêches de m'obéir, je ne te le pardonnerai jamais. »

Phrases superflues, car je ne pensais à rien. Je me sentais abruti. Je n'avais aucun dessein, ni bienveillant ni hostile.

Teresa fit lever la petite du fauteuil où elle avait l'air de se rendormir, et elle l'éveilla tout à fait en quelques mots :

« Montre-nous comme tu t'éveilles bien quand tu vois un homme. Allons ? Une ! Deux ! Trois ! On ne dort plus ?

— Non, maman.

— Eh bien ? et qu'est-ce que doit faire une petite fille quand elle est en chemise devant un monsieur ? »

Comme si on lui rappelait une maxime de la Civilité puérile et honnête. Lili, avec un sourire très drôle, leva sa

chemise jusqu'à la ceinture et ouvrit un peu les pattes. Puis elle me sauta au cou et, gentille, un peu grondeuse :

« Tu m'en as fait des queues avec Charlotte ! Elle m'a tout dit.

— Ça ne m'étonne pas d'elle ! fis-je en m'éveillant à mon tour. Elle m'a tout dit à moi aussi.

— Tout quoi ?

— Je sais comment tu manges tes biscuits.

— Mes biscuits ? Quand je lui en mets un dans le chat avant qu'elle se branle ? Et quoi encore ? »

Je me tournai vers Teresa :

« On peut lui demander comment elle est née ?

— Mais oui. Dis comment, Lili. »

Et Lili hésita pourtant. Puis, voyant que je le savais, elle se mit à rire :

« C'est Charlotte qui est mon papa. Elle m'a faite à maman avec son cul. »

Même... (et comme je n'ai jamais vu Lili jeter une gaffe, je pense que ce fut une malice) elle ajouta vite ce qu'on ne lui demandait guère :

« Dans la famille, c'est comme ça qu'on fait les gosses. Maman vient d'en faire un cette nuit à Charlotte ; mais il prendra pas : c'était dans la bouche. »

Lili ne riait point quand elle plaisantait. Devinant que je ne riais pas non plus, Teresa dit aussitôt :

« Est-ce pour avoir l'air d'un petit ange que tu gardes ta liquette, espèce de grenouille mal branlée ? Veux-tu m'enlever ça et nous montrer tout ? En voilà une tenue pour les taches de foutre ! »

Sans s'émouvoir de l'algarade, le petit ange ôta sa chemise et dit à sa maman :

« Faut-il défaire ma natte ?

— Non. Viens sur moi. Raconte-nous ce que tu as fait avec lui hier.

— J'ai eu sa queue partout, maman. Par-devant, par derrière et par la bouche.

— C'est tout ?

— Oui. Je n'ai que trois trous. C'est malheureux que tu ne m'en aies pas donné quatorze.

— Écoutez-la... Et qu'est-ce que tu sais faire encore ?

— Ce qu'on veut.

— Dis quoi. »

Lili hésita, soupira... puis, après m'avoir regardé, elle répondit... avec le découragement d'une fille qui renonce à élever sa mère...

« Bien des choses qu'il n'aime pas, maman. J'ai vu ça tout de suite.

— Ah ! tu as vu ça ?

— Oui. C'est pas un monsieur qui pisse sur les petites filles ni qui se fait faire des cochonneries. Il n'aime rien de ce qui est sale et il aime tout ce qui est bon... Et il n'est pas méchant non plus. C'est pas un homme à donner le fouet. Mais je sais quelque chose qu'il ne dira pas non. »

Elle le chuchota dans l'oreille de sa mère avec une grande animation.

« Répète-le tout haut, fit Teresa. N'aie pas peur. Dis-le comme tu viens de me le dire. »

Lili baissait les yeux et parla d'un air si gêné qu'elle poussait un soupir entre chaque mot.

« Quand il... Quand il... t'enculera..., maman..., je te mettrai... je te mettrai la main dans le chat... et je... je...

— Oh ! petite nigaude ! fit Teresa. Tu lui prendras la queue à travers la peau du con et tu la lui branleras dans mon cul. En fais-tu des manières pour si peu de choses ! Et si je le suce ?

— Je lui ferai des langues sous les couilles et feuille de rose.

— Et si je baise ?

— Ça m'épaterait ! » dit sérieusement Lili.

Teresa eut un éclat de rire qui lui secoua les reins et le ventre.

Jusque-là, Lili avait le trac. Si libre avec sa mère et même avec moi, elle s'intimidait devant nous parce qu'elle nous voyait ensemble et qu'à nous deux nous formions un public.

Le rire de sa mère la transforma comme un petit succès imprévu met des ailes à une jeune actrice. À partir de cet instant, elle eut un autre visage. Teresa, toujours prompte à lire les physionomies de ses filles, dit tout haut :

« Mademoiselle Lili, venez en scène. Qu'est-ce que c'est que ce costume-là ?

— Un costume complet de petite fille toute nue. C'est maman qui me l'a fait, comme les vers à soie, en travaillant avec son...

— Et votre cache-sexe, mademoiselle ?

— Oh ! pour ce que j'ai de sexe, madame, ça ne vaut pas la peine de le cacher ! »

Mais Lili devenait drôle quand elle prenait de l'aplomb ! Je l'interrogeai à mon tour :

« Vous voulez que je vous engage, mademoiselle ? Comme danseuse ? Cantatrice ? Acrobate ? Qu'est-ce que vous savez faire ?

— Sucrer la queue du directeur », dit Lili sans hésiter. »

Elle allait bien !... Sur le même ton tranquille et sans chercher un mot, elle continua :

« Comme acrobate, je sais un tour de ma grand-mère. Monsieur, voulez-vous le numéro de la fille-serpent ? avec l'art de trouver une gousse dans son lit quand on couche toute seule ?

— Oui, dit Teresa. Vas-y.

— Si maman le savait !... », commença Lili.

Et à partir de là je crus qu'elle récitait un petit rôle appris par cœur. Je ne connaissais pas encore assez Lili pour imaginer qu'elle avait composé tout cela elle-même, avec des bribes de phrases entendues par hasard et un don naturel de comédienne-enfant.

Elle s'accroupit au pied du lit, les coudes sur les genoux, les pieds sous les fesses, et dit avec mélancolie :

« Vous voyez devant vous la petite fille martyre dont il a été question dans les journaux, la plus malheureuse petite fille du monde. On n'a pas osé imprimer pourquoi, tellement c'est épouvantable. J'ai une mère dénaturée, monsieur. Que Dieu lui pardonne !

— Tu l'entends ? fit Teresa.

— Il y a des petites filles qu'on bat, qu'on fouette, qu'on enchaîne, qu'on martyrise, qu'on fait manger par les punaises et qu'on prive de nourriture. Mais moi, savez-vous ce qui m'est défendu jusqu'à ma majorité ? Ah ! monsieur ! personne ne devinerait par où ma mère me supplicie ! Elle m'a défendu de me branler !

— Croirait-on pas que c'est vrai ? » fit encore Teresa.

Lili ne sourcilla point. De la voix lente et résignée d'une enfant qui conte ses malheurs sans espoir de consolation, elle continua en faisant presque avec pudeur ce qu'elle racontait :

« Monsieur, je vous prends à témoin. Je me branlais sagement comme ça : un doigt dans le cul, un doigt dans la fente et un doigt sur le petit bouton. Je ne me faisais pas de

mal, je vous assure, mais j'ai eu beau le dire à maman : les grandes personnes, ça comprend rien.

— Pauvre petite ! soupirai-je avec elle.

— Et ça vous lance des mots !... Maman m'a fait jurer que je ne reprendrais plus jamais la funeste habitude de la « masturbation » ! Un mot pareil en pleine figure ! sur une petite fille, monsieur !

— Est-il permis !... Et vous ne l'avez jamais reprise, cette funeste habitude ?

— Non, parce que je n'ai qu'une parole.

— Et vous ne vous êtes pas suicidée ?

— Non, parce que je m'en foutais comme de mes trois pucelages. Depuis que je peux plus me branler, je me gousse. »

Instinctivement, Lili laissa tomber cette dernière réplique sans aucun accent. Elle garda sa voix simple et douce. Dix ans de théâtre pour certaines actrices ne valaient pas dix ans d'existence pour Lili. Je ne pus m'empêcher de dire à l'oreille de Teresa :

« Il faut en faire une comédienne !

— C'est fait, répondit Teresa. Elle offre de sucer le directeur avant même de lui expliquer ce qu'elle peut foutre sur la scène. Qu'est-ce que tu veux donc lui apprendre de plus ? »

Mais Lili achevait de parler et modulait des mots énormes comme avec une flûte angélique.

« Alors c'est la faute de ma mère si je ne me branle plus sous ma chemise de nuit comme une petite fille modèle. Au lieu de ça, je passe une heure toute nue à me frotter le cul sur ma petite gueule en me disant : « Lili, tu ne t'embêteras pas quand tu pourras te sucer du foutre ! » Les grandes personnes, monsieur, ça ne peut pas savoir comme ça donne de mauvais conseils parce que, heureusement, on ne les écoute jamais ; on ne fait que semblant ; mais quand une fois par hasard on est assez rosses pour leur obéir, alors voilà ce qui arrive.

— Dis donc, Lili ! fit Teresa, gaiement grondeuse.

— Tu n'es pas là, maman », répondit Lili, qui reprit son rôle aussitôt pour annoncer qu'elle allait se taire, parce que son exercice lui couperait la parole.

À peine avait-elle commencé... qu'elle réussit. Elle s'enroula en boule, les épaules touchant le drap du lit, les jambes ouvertes derrière la tête, les bras croisés sur les reins. Sa motte lui baisa le menton... et ce détail ne fut pas d'abord ce dont je fus le plus curieux. Je regardais son corps si petit déjà, si fluet, si court, si léger, devenir deux fois plus petit, se réduire presque à rien, comme s'il rentrait dans sa coquille.

Lili prolongeait l'exercice et quand je voulus commander : « Repos ! » Teresa dit tout le contraire :

« Mieux que ça maintenant. Assez de bouton. La langue dans la fente. Bien. Et voilà tout ce que tu sais faire ? Tu peux pas aller plus loin ?... Regarde si c'est putain une

gosse pareille ! Regarde-moi cette feuille de rose qu'elle se tourne !... Mieux que ça, Lili ! toute la langue dans le cul !... Regarde ce qu'elle s'en fourre ! Quelle putain d'enfant !... Ça va, ma Lili ! c'est pas mal ! Engagée pour la saison ! »

Lili se releva très rouge et...

Tous les éducateurs me comprendront : ou bien il ne faut pas permettre aux petites filles-serpents de se livrer au saphisme sur elles-mêmes devant leur mère et l'amant de leur mère, ou bien, si l'on y consent, et si elles y renoncent, il faut les en féliciter.

Je m'empressais donc d'offrir à la jeune acrobate les compliments qui lui étaient dus lorsque Teresa nous interrompit :

« Va dans le cabinet de toilette, ma gosse. Ferme la porte, fais-toi belle, brosse tes poils du cul et reviens quand je t'appellerai. »

Au premier signe, Lili obéit de bonne grâce. Elle esquissa pourtant un curieux sourire sur les mots : « Brosse tes poils du cul ! » Il me parut vaguement qu'elle se disait en elle-même : « Moi, si je voulais bien répondre, je serais plus spirituelle que ça. » Mais elle sut prouver d'une autre façon qu'elle n'était pas bête : elle ne répondit rien du tout.

La porte refermée, il y eut un silence. Teresa ne parlait point et, bien qu'elle aimât Lili autant ou même plus que maternellement, j'aurais été bien naïf si j'avais cru qu'elle

attendait, pendant ce troisième entracte, mes compliments pour sa petite fille.

Elle mit son regard sur mes yeux.

Sa main sur mon flanc.

Sa cuisse sur ma cuisse.

Rien de plus. Une minute lui suffit pour obtenir, sans aucun attouchement direct, le résultat qu'elle cherchait. Plus las d'esprit que de corps, j'eus la paresse de ne pas accueillir par une allocution vibrante la réussite instantanée de ce magnétisme à distance. Je n'aime pas servir de sujet aux scènes de thaumaturgie ; et du reste je commençais à connaître Teresa : je devinais sans peine qu'elle avait eu dessein d'exciter mes sens, non de les satisfaire.

« Je ne veux plus rien te dire sans que tu bandes ! fit-elle impitoyablement.

— Vous voyez devant vous, soupirai-je, le jeune homme martyr dont il a été question dans les journaux.

— Bande et attends ! Fais comme moi. Quand Lili va me gousser, tu verras si je me retiens.

— Votre religion vous l'ordonne, madame ? Cette forte résolution est la conséquence d'un vœu ? »

Avec un petit rugissement, elle m'empoigna par... Oh ! j'aime encore moins ces plaisanteries-là !... Mais ce ne fut qu'une menace. En quelques mots elle fit savoir ce qu'elle m'offrait de voluptés, ce qu'elle attendait de ma persévérance, et le rôle que jouerait Lili. Je ne vous le dis

pas ; ce n'est point par dissimulation ; c'est parce que vous le lirez à la page suivante. Teresa me donnait un scénario qui me parut bien long pour un acte.

J'aurais voulu lui exposer que j'avais reçu de la Providence, non pas comme les belles tribades un godmiché miraculeux, mais un organe susceptible de prouver la faiblesse humaine... Elle ne m'écouta plus. Elle cria :

« Lili !

— Chic ! fit la petite en m'apercevant, c'est pas commencé. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Trois choses. Viens sur moi. Tu les devineras toute seule. »

Teresa l'aida bien un peu, en la laissant, comme par mégarde, sentir l'état de jouissance où elle était restée. Lili eut un cri de joie :

« Oh ! c'est pour moi tout ça ?

— Et ensuite ? Qu'est-ce que tu n'as pas eu aujourd'hui, petite gousse ?

— Une pine dans le cul... Mais j'osais pas demander celle-là.

— On va te la prêter. Tu me la rendras. Et après ; qu'est-ce que tu nous feras ?

— La main par dedans. »

Prete et plus serpent que jamais, Lili glissa le long du corps et se fourra la figure entre les cuisses de sa mère. La

petite tête disparut dans ces longs poils noirs où ma main s'était plusieurs fois perdue. Teresa m'étreignit en se tordant sur une épaule, mais resta couchée par le bas, car elle avait la taille souple...

Et il fallut l'entendre. Elle voulait parler. Elle me dit ces choses inimaginables dans un murmure égal, ardent, coupé de sourires :

« Chut ! Écoute-moi bien. Je suis calmée à présent ; tu me croiras. Le voilà, mon vice. Le voilà, mon bonheur. Je suis allée dans mon bordel. J'ai pris au choix la petite putain que je voulais. Tu peux l'appeler putain, celle-là, comme Charlotte. Moi seule, tu n'as pas le droit de m'appeler putain.

« Et quelle putain ! Elle n'est même pas ma gousse ; elle ne m'a pas fait jouir ; elle vient lécher le foutre que j'ai fait pour toi. Hier c'était la même scène et ce n'était pas la même putain. J'ai déchargé pour ta queue dans la bouche de Charlotte, pour ta queue ! ta queue ! ta queue ! et tu ne l'as pas compris, puceau ! »

Que ce dernier mot fut adroit ! Elle sentit que je ne la suivais point, que Lili m'avait amusé, que je pensais trop à Lili ; et, d'un mot, elle changea la source de ma mauvaise humeur en m'exaspérant pour la troisième fois par ce nom de puceau. Cela dit, elle me ferma la bouche, doubla ses violences de langage et mit un tremblement dans son murmure :

« Pas une mère n'a fait boire autant de lait à ses filles que je leur ai fait boire de foutre. Celle-ci a dix ans, elle me tète encore. Pas mes tétons ! mes tétons, je te les donne pour te chauffer les mains, te caresser les couilles, te serrer la queue ! Si j'avais du lait dans mes tétons, je te le donnerais à toi, pas à elle. Regarde-la sucer, comme un petit chat qui tète sous le ventre d'une chatte ! Elle n'a que dix ans ! Combien d'années aurai-je encore sa langue dans le cul ? Charlotte me tète le foutre depuis vingt ans et elle n'est pas sevrée.

— Crois-tu qu'il y ait une mère plus infâme que toi ? chuchotai-je à mon tour.

— Dis-moi ça, tu m'excites. Je coule. Plus tu me le diras, plus ma fille aura de foutre à boire...

— Est-ce que tu vas jouir, infamie ?

— Non. Elle lèche tes restes, ma petite putain. J'étais inondée. Elle n'a pas fini ! Alors je suis une mère si infâme que ça ? tu es sûr ? il y en a tant d'autres !

— Les autres ont l'excuse de céder aux vices des hommes ; mais les scènes d'inceste que tu viens de faire chez moi, malgré moi...

— Je suis pire qu'une putain, je sais.

— Cent fois pire ! Tu es effrayante ! Tu es pire que les putains, les gousses, les maquerelles, pire que les michés eux-mêmes. »

Ici, Lili releva la tête et, sans avoir rien entendu de notre murmure, elle dit :

« Non, mais qu'est-ce que tu as, maman ? Plus j'en suce et plus il en coule.

— Stop ! Lili ! fit Teresa qui se ressaisit avec effort. Joue à autre chose. Fourre-toi du savon dans le derrière, essuie-toi la rigole des fesses et reviens t'asseoir là-dessus. »

Le ciel ne m'a pas donné un tempérament de voyageur. Aussi ne fus-je pas fâché quand Teresa me lâcha la bride après m'avoir maintenu par ses enchantements dans l'état que vous savez. Je l'avoue même à ces moralistes que je désespère de fléchir et qui vont encore me reprocher la scène suivante. J'étais content d'en finir.

Mais, comme une fois déjà M^{lle} Lili avait commis à mon égard un outrage à la pudeur en venant « s'asseoir là-dessus », selon l'expression de sa mère, je la fis changer de posture. D'ailleurs, je me sentais las d'être couché.

Sans me mettre en frais d'imagination, je plaçai la petite debout sur un tabouret, au bord du lit, le corps incliné en avant. Dans les histoires véritables, les postures sont toujours plus simples que dans les romans.

« Tiens-toi bien ! fit Teresa. Tu as l'air d'une petite marchande de violettes qui monte sur son panier pour se faire enculer dans les chiottes d'un bistrot.

— Et pour avoir l'air d'une petite princesse, comment faut-il se faire enculer ? » dit Lili.

Elle s'y prit comme une enfant sage et redevint sérieuse à l'instant.

Tournant la tête du côté où sa mère ne la voyait pas, elle me regarda par-dessus l'épaule avec une gentille expression des yeux et un petit baiser à peine dessiné. Cela signifiait : « Je ne te dis rien parce que maman est là. » Mon regard lui répondit que nous nous comprenions ; mais ce fut avec le même mystère, car plus les petites filles sont petites et plus les grands secrets sont grands.

Notre dialogue silencieux fut bientôt, ainsi qu'on le pense, interrompu par Teresa qui ne dissimulait plus son excitation.

Teresa me lança un sourire où je crus voir de la férocité, un sourire des dents plutôt que des lèvres, et elle me dit à l'oreille :

« Te prostituer ma fille à dix ans, par le cul, ce n'est rien ! Ce qui m'échauffe, c'est de lui retirer ta queue et de... Écoute ! Écoute »

Elle vint se coucher près de moi sur le flanc, au milieu du lit :

« Ta langue, ma Lili, dit-elle. Lèche-moi le trou. Mouille-le bien. Écarte les poils. Prends la queue maintenant, ma gosse ! Encule-moi toi-même. Et dis ce que c'est qu'une petite fille qui fait enculer sa mère. Dis-le. »

Lili trouva deux réponses. Elle me chuchota dans un souffle :

« C'est une enfant de putain. »

Et tout haut, à Teresa :

— « On voit bien que c'est une petite fille qu'on a faite avec le cul. »

La première réponse m'amusa si fort que je faillis oublier mon rôle et manquer mon entrée, malgré les bons soins de Lili régisseuse.

Teresa n'entendit, je crois, ni la première ni la seconde. Comme elle me tournait le dos, elle ne vit même pas mon rire dérobé ; mais elle parla de telle sorte que mon envie de rire s'éteignit. Elle vomissait des mots. Elle devenait terrible. Devant une petite fille « un peu putain » sans doute, mais drôle et fine, devant une enfant trop jeune pour comprendre le délire des sens, il me sembla que ce débordement d'obscénités était inutile... Teresa s'y vautrait. Elle voulut forcer tout ce qu'elle avait dit devant Charlotte, comme si la frêle enfance de sa plus jeune fille la surexcitait à l'audace.

Lili, attentive, pas intimidée, mais pourtant silencieuse, fit alors son dernier exercice.

Sa petite main, allongée en fuseau, put s'introduire tout entière dans le sexe de Teresa qui n'était pas large. Là, peu à peu, la petite main adroite s'ouvrit, effleura, parut voler, puis saisit fermement à travers la muqueuse le membre qui ne pouvait lui échapper.

Je ne crains pas d'affirmer que jusqu'à cette heure de ma vie je n'avais jamais accepté les complaisances de la main. Elles me semblent un peu ridicules et vraiment indésirables.

Mais l'exercice de Lili était de la plus haute école. J'en restai muet d'admiration.

Plût aux dieux que Teresa fût restée muette elle aussi ! Elle ne cessait de crier : « Ah ! quelle putain de gosse ! quelle tireuse de foutre ! Ah ! tourne-toi, ma fille, viens que je branle ton cul, salope ! » et cent autres phrases de la même couleur. Cela m'étourdissait. J'en avais un pli entre les sourcils. Quand une acrobate fait son tour de force, l'orchestre s'arrête. Le tour suprême de Lili méritait un peu de silence. L'inceste même ne venait s'y ajouter que pour le plaisir de Teresa. Je m'en serais passé.

Jouir d'une très belle femme par la voie italienne qu'elle préfère avec ardeur et sentir tout à coup au fond de ses entrailles une petite main douce mais tenace, qui vous prend, qui vous serre, vous palpe, vous caresse. Vraiment, si vous n'avez jamais éprouvé cela, croyez bien qu'il est superflu d'ajouter une idée morale telle que l'inceste à une sensation physique aussi intense par elle-même, quand on sait régler ses désirs, modérer ses passions, vivre content de peu.

XI

Par quel hasard renouvelé rencontrai-je Mauricette une seconde fois dans l'escalier, à deux marches de ma porte ? Je ne sais, mais je n'en fus qu'à peine surpris. Ces sortes de hasards se renouvellent plus souvent qu'ils ne varient.

Muette et boudeuse, elle détourna la tête quand je l'embrassai ; puis elle me suivit librement chez moi. Oh ! pour me faire une scène ! Je m'y attendais bien, j'étais en effet inexcusable : je l'avais abordée la première ; elle s'était donnée ; elle m'avait envoyé elle-même sa mère et ses sœurs par esprit de famille mais depuis deux jours je l'oubliais, elle, Ricette, à qui je devais tout. Les hommes sont des monstres : qu'allait-elle me dire ?

J'avais des remords. J'en eus même davantage une minute après ; car Ricette me parut plus jolie que l'avant-veille et nos remords sont très sensibles aux fluctuations de nos tendresses. Qu'allait-elle me dire ? Je préparais en hâte quelques réponses aux reproches que j'attendais ; mais si j'avais prévu quelque phrase, ce n'était certes pas celle que Ricette avait sur les lèvres.

« Tu vas me dépuceler », dit-elle à mi-voix.

Il ne manquait plus que cela ! Et, comme malgré moi ma physionomie montrait plus de stupéfaction que d'empressement, Ricette n'attendit même pas la réponse :

« Ah ! bien ! fit-elle. Tu es gentil !... Je t'ai montré mon pucelage avant-hier, tu peux le prendre aujourd'hui et tu n'en veux pas ? »

Je la pris sur mes genoux, elle se laissa faire et, avant que j'eusse dit un mot, elle continua :

« Quel drôle de caractère ! tu fais toujours le contraire de ce qu'on te demande ! Pendant trois heures, Charlotte t'a supplié de l'appeler putain ; ça l'excite quand elle va jouir ; et tu n'as pas voulu ; elle nous a dit qu'elle n'avait jamais vu un homme aussi entêté. Mais le lendemain c'est maman que tu as appelée dix fois putain parce qu'elle n'aime pas ça. Es-tu rosse !

— Non. Pas rosse du tout.

— Oh !... Et c'est pas fini !... Tu sais que maman et Charlotte ont le goût de se faire enculer. Alors tu leur as dit que tu n'aimais qu'une chose, c'était de baiser. Mais moi j'ai un pucelage à vendre, je te le donne...

— Tu es un amour !

— Va donc ! Quand Charlotte en veut par derrière, tu lui en demandes par devant, et moi, quand je me donne par devant, tu ne me prends pas. »

Je poussai un profond soupir. Être obligé de s'expliquer longuement et savoir d'avance qu'on ne sera pas compris est une pénible situation. Je renonçai donc aux arguments

les meilleurs pour ne retenir que ceux dont Mauricette pouvait sentir la raison :

« Écoute-moi. Tu as quatorze ans et demi ?

— Oui, et je peux baiser puisqu'on m'encule.

— Bien. On peut te dépuceler ; mais tu sais qu'à ton âge ça te fera beaucoup plus de mal par devant que par derrière ?

— Ça m'est égal, fit-elle tendrement.

— Et tu sais que ça me fera mal à moi aussi ?

— Ça, je m'en fous encore plus ! dit-elle avec gaîté.

— Et qu'est-ce qui arrivera le soir ? Comme vous êtes gusses toutes les quatre, ta mère et tes sœurs verront le soir-même que ton pucelage est enfoncé. Ta mère sera furieuse. Nous serons tous brouillés à mort. Et que nous restera-t-il de tout cela ? Le souvenir d'une demi-heure où nous aurons eu, toi et moi, beaucoup plus de mal que de plaisir. Et pendant que je te regretterai tu baiseras avec les autres. Faisons le contraire. Laisse-toi dépuceler par quelqu'un et ensuite nous baisérons tant que tu voudras. »

Mauricette demeura songeuse. Je sus plus tard qu'elle avait failli me dire : « Pourquoi ça vaut-il deux mille francs, si tu n'en veux pas pour rien ? » Mais elle garda le silence et, pendant qu'elle réfléchissait, il me vint une idée qui, heureusement, finit par la séduire. « Pourquoi ne me donnes-tu pas ton autre pucelage ?

— Lequel ? » fit-elle avec stupeur.

Elle ne comprenait pas du tout. Comme elle était toujours sur mes genoux, je la serrai contre moi et je lui dis plus bas :

« Voyons. Je ne te gronderai pas devant tes sœurs ; mais personne ne nous entend. Est-ce que tu n'es pas honteuse, à ton âge, de ne pas encore savoir sucer ? »

Oh ! si ! elle était honteuse ! Elle devint rouge comme une enfant à qui son confesseur reproche un péché mortel.

« Comment, tu vas avoir quinze ans et tu ne sais pas !

— Ah ! si je te racontais...

— Oui ; mais c'est de l'enfantillage. Il faut te guérir de ça. Veux-tu essayer ? Veux-tu essayer toute seule avec moi ? »

Elle me mit les bras autour du cou et, cachant sa tête confuse entre ma joue et mon épaule, répondit :

« Oui, je veux bien essayer avec toi. »

À peine avait-elle accepté ma proposition que je regrettai de la lui avoir faite. « Comment ! me disais-je, voilà une gosse que je refuse de dépuceler pour ne pas la faire saigner et je lui offre cela en échange quand je sais que cela lui donne le haut-le-cœur ? Mais, enfin, si elle vomit ?... Ainsi je ne veux pas lui laisser le souvenir d'une souffrance et je risque de lui laisser le souvenir d'une nausée ? Ce sera gai pour elle et moi si l'expérience finit ainsi ! »

Ces tristes réflexions se dissipèrent lentement. Je trouvais l'idée plaisante de donner une leçon à une fille de Teresa. Et

puis la difficulté même de la tentative m'attirait. J'espérais un peu qu'avec moi ce ne serait point comme avec les autres ; nul ne se confond avec la foule ; et puisqu'il fallait bien qu'un jour Mauricette apprît à sucer, pourquoi ne serait-ce pas moi qui lui en donnerais le goût ? Oui, je disais le goût, je ne doutais de rien.

Mauricette revint nue du cabinet de toilette et elle m'enhardit dès le premier mot :

« Je sens que ça ira bien. »

Elle ajouta malheureusement :

« Ousqu'on peut cracher ?

— Cracher ? Mais ça ne se crache pas ! En voilà des principes ! Comment, tu sors d'un pensionnat où l'on t'a élevée avec des petites filles du monde et elles ne t'ont pas dit qu'elles avalent ?

— Oh ! si ! elles me l'ont dit ! et Dieu sait ce qu'elles n'avaleraient pas ! J'en ai vu qui auraient appris des choses à Lili. Mais moi, je ne suis pas du monde, je ferai comme au bordel, je cracherai.

— Vous avalerez, mademoiselle, et tout de suite, au lieu de garder ça dans la bouche pendant trois minutes jusqu'à ce que vous ayez fini de téter ; comprenez-vous ? On vous a bien mal élevée dans votre famille. »

Sans répondre, elle se jeta sur moi et me dit lèvres à lèvres, d'une voix plus chaude :

« C'est vrai que tu vas me décharger dans la bouche ?... Alors donne-moi ta langue d'abord... Et jure que tu me donneras encore ta langue après... Mais aussi je vais te jurer quelque chose : jamais je n'ai bu du foutre d'homme, jamais !... Alors, si je te rate, tu ne m'en voudras pas pour ça, dis ?... Et si je réussis, tu ne vas pas t'imaginer que je t'aime ! Je t'aime pas du tout, du tout, du tout ! »

Sur ces derniers mots, elle me donna le baiser le plus gentil que j'eusse encore reçu de toute cette famille si diverse en natures et en caractères. Je pensai à un vers de Clément Marot... Mais je n'eus pas le loisir de rêver. Mauricette s'était déjà mise au travail.

« Oh ! tout simplement ! lui dis-je. Tu t'y prends comme avec une gousse. Nous n'en sommes pas au cours supérieur. Ne t'occupe donc pas de me faire plaisir. Il ne s'agit que de toi en ce moment. Ce que j'ai sous les yeux, ce n'est pas un jeune satyre qui s'abandonne à la lubricité... Non. Pas ça du tout. Je ne vois rien qu'une délicieuse petite Ricette qui est jolie et timide comme une biche au bois et qui va me dire : « Ce n'est que ça ? » quand elle aura fini.

— Mais tu me préviendras ?

— Chut ! Quand on suce, on ne parle pas. Premier principe : ne pas rouvrir la bouche pour demander au monsieur des nouvelles de sa grand-mère. Et puis on ne rit pas non plus quand on suce.

— Mais c'est toi qui...

— Chut ! Continue. Je te préviendrai. Veux-tu que je me presse ? Oui ? C'est facile. Presse-toi aussi ! Et rappelle-toi ce qui est convenu : tu avales tout de suite, tu dis que c'est bon et tu en redemandes... Ricette chérie ! je suis si bien dans ta bouche ! »

Cette dernière phrase lui fit un plaisir que j'aurais dû prévoir et la piqua au zèle. Les félicitations qui nous flattent le plus sont celles que l'on adresse aux talents que nous possédons le moins. Et puis les jeunes filles qui n'ont pas l'habitude de sucer font cela tout à fait comme elles font l'amour : elles ont donc besoin de se monter jusqu'à un certain degré de passion.

Je continuai sur le même ton. En quelques mots, Ricette se laissa « monter » au point où il fallait qu'elle fût... Je la prévins... Elle frémit, ferma les yeux, pâlit comme si elle accomplissait une prouesse en face du danger... et, quand elle eut fini, elle resta stupéfaite, assise sur les talons, la bouche ouverte...

Hébétée, elle me regardait. Je lui tendis les bras. Elle s'y jeta, toute fière et surprise et honteuse et tendre et si émue surtout que je sentais battre son cœur à travers son petit sein gauche.

« Je l'ai fait, dit-elle. Ce n'est pas possible ! Moi qui n'avais jamais pu ! Et j'ai tout avalé, mais tout ! comme tu m'as dit. Je n'en reviens pas.

— Et ce n'est pas si mauvais, voyons ? Il y a tant de jeunes filles qui aiment ça !

— Je sais pas si c'est bon ou mauvais, dit-elle d'un air encore rêveur. Mais ça m'a fait plaisir. Parce que tu jouissais. »

Et, comme je l'embrassais pour ce mot, elle reprit tout inclinée :

« Et puis... et puis... crois-tu que ton foutre est comme le foutre des autres ?

— Mais oui.

— C'est pas vrai.

— Si.

— Non. »

Elle rêva encore et dit en croisant les mains :

« C'est maman qui va être épatée ! Elle ne voudra jamais le croire.

— Comment faire ?

— On recommencera ! s'écria Ricette. On recommencera devant elle ! »

Ce mot valait une récompense ; nous en eûmes l'idée tous deux à la fois ; mais Ricette parla la première et j'étais à cent lieues d'imaginer ce qu'elle allait me demander.

Toujours les bras à mon cou, elle me dit mollement :

« J'ai envie de quelque chose. Dis oui.

— Je dis oui. Qu'est-ce que c'est ?

— Tu vas être bien attrapé. Je sais que tu n'aimes pas ça ; mais tu as dit oui d'avance. Et j'en ai envie.

— Envie de quoi ? »

Elle prit un temps comme une jeune actrice ; puis elle me dit à l'oreille tout haut malgré elle avec un rire qui faisait trembler ses mots :

« J'ai envie de me branler.

— Petite horreur ! et tu crois que je vais te laisser faire ?
Demande-moi n'importe quoi, mais...

— Rien du tout. Plus tard. Tu m'as répondu oui d'avance, et puis tu le sais bien que j'en ai l'habitude. Je te l'ai dit avant-hier.

— Alors, tu es comme Charlotte ? Quand tu as envie de te branler, tu te branles ? Même devant un homme ?

— Surtout.

— Et on ne peut rien t'offrir à la place ?

— Tout à l'heure, supplia-t-elle. Ça n'empêche rien. »

Vraiment, c'était le vice de la famille ; mais je ne pouvais m'y accoutumer et je ressentais une sorte de jalousie à voir cette petite qui prenait son plaisir elle-même. Elle se touchait à peine, avec lenteur et sans secousses du doigt. Au début, voyant que je cédaï, elle devint taquine.

« Regarde mon pucelage, regarde ! dit-elle en ouvrant les cuisses.

— Veux-tu finir ?

— Il faut bien que je le branle puisque tu ne le prends pas. »

Cette plaisanterie me mit en fureur ; mais Mauricette gardait un si gentil visage que je m'efforçai de plaisanter aussi.

« Mademoiselle, est-ce que vous avez aussi l'habitude de la flagellation ?

— Oui, monsieur, comme ma sœur Charlotte.

— Alors, allez donc chercher le martinet. Ce que vous venez de dire là, ça vaut bien trente coups de fouet sur les fesses.

— Oh ! et quand je serai en sang, tu m'enculeras, dis ? fit-elle en riant. Penses-tu que je te prenne pour un homme à me fouetter ?

— Tu sais que je ne veux pas te dépuceler parce que je ne te reverrais plus et tu viens me branler ton pucelage sous le nez comme si je n'étais pas capable de le prendre ? Tu trouves que ça ne vaut pas le fouet ? »

Il était dit qu'avec les quatre femmes de cette famille j'irais de surprise en surprise. Mauricette devint sérieuse et me dit simplement.

« Donne-le-moi. »

Puis elle eut une petite crise qui rappelait à un moindre degré celles de Charlotte et de Teresa. Toute tremblante dans mes bras, elle reprit :

« J'ai envie que tu me fasses du mal.

— À toi, ma chérie ? à toi qui as quatorze ans et qui viens toute nue dans mon lit ? mais je serais un monstre !

— Tu m'en as déjà fait sans le savoir. Avant-hier je n'ai mouillé qu'avec ma salive quand tu m'as enulée. C'était bon. C'était comme si tu m'écorchais par-derrrière et plus je souffrais, plus je me branlais.

— Comment, tu es si vicieuse que ça ?

— Non ; mais j'ai envie que tu me fasses du mal pendant que je me branle, répéta-t-elle en allongeant les yeux et en se mordant la lèvre.

— C'est ton plaisir ?

— Prends-moi le bout des seins entre tes dents et serre ! Je te le donnerai, mon pucelage de devant, pour que tu me fasses mal avec ta queue, pour que tu le crèves et qu'il y ait du sang. Maintenant que j'ai bu ton foutre, je suis à toi. Serre-moi dans tes bras, je vais jouir. Serre-moi de toutes tes forces. Casse-moi... »

Décidément, pensai-je à part moi, Lili est la seule raisonnable. Les trois autres sont toquées.

Pourtant, je commençais à comprendre pourquoi Charlotte m'avait dit : « Cette gosse-là nous dégotera toutes les trois. » Charlotte à vingt ans était encore presque infantine. Mauricette à quatorze ans était femme. Autant la sœur aînée avait l'esprit lent, autant la seconde avait les sens précoces, la chair prompte et l'instinct du vice.

On ne pouvait savoir encore ce que deviendrait Lili à la puberté. Mais cette année-là, ce jour-là, c'était Mauricette

qui me rappelait sa mère de plus près.

Je voulais la faire parler et je lui dis un mot dont j'ai honte comme d'un crime. Il n'est pas de plus jolis vers latins que ceux où Tibulle sourit aux mensonges amoureux. Et je ne puis sourire à ceux que j'ai faits. Ceci est une confession. Je dis tout ; mais j'aurais plus de plaisir à inventer un conte où je me donnerais (et si facilement !) un rôle toujours sympathique.

Concevez l'âge de Mauricette, sa précocité, son ardeur... Imaginez par-dessus tout le sentiment illimité qu'elle devait avoir de son sacrifice ! et combien... Mais pourquoi vous le dire ? Vous ne m'avez déjà que trop condamné ! J'aimais bien Mauricette : je ne l'aimais pas comme on aime ; et, pour la faire parler, sans autre motif, je lui dis sur les lèvres :

« Je t'adore.

— Je t'adore aussi », murmura-t-elle, sans savoir qu'elle répétait presque la réponse de Mélisande.

Et, comme il était aisé de le prévoir, elle parla ; mais tout de suite, sans transition. Mauricette avait des crescendos brusques semblables à ceux de Teresa :

« Tu ne m'as pas crue ? Eh bien ! tu le verras ! Tu me déchireras les fesses à coups de fouet et tu m'enculeras dans mon sang !

— Moi, je te ferai cela !

— Oui, tu me le feras si tu m'aimes. Je viens de faire pour toi ce que je n'avais jamais fait pour personne. J'ai

avalé ton foutre... Tu n'as jamais fouetté une gosse ? Tant mieux ! Tu as horreur de ça ? Tant mieux ! Moi aussi, je t'apprendrai quelque chose ! »

Pas une seconde je n'eus la pensée d'y consentir ; mais, au lieu de répondre, j'interrogeai :

« Comment as-tu ce goût à ton âge ?

— Parce que je suis la fille de maman.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? que tu lui ressembles par le sang ? ou qu'elle t'a...

— Qu'elle m'a dressée ? Dis-le donc ! C'est son mot. Oui, elle m'a dressée comme un chien savant. Et j'aime ça. Je voudrais en faire autant qu'elle.

— Comment s'y est-elle prise ?

— Oh ! ça n'a pas été long ! Comme elle a le même goût, elle a vu tout de suite que moi aussi... Alors, comme on fait au cirque, elle m'a exercée tous les jours avant de... Enfin, tu sais bien la manière de dresser les chiens ; ils font leurs tours avant de manger ; moi, c'était avant de jouir. Et peu à peu maman a vu jusqu'où... jusqu'où je pouvais aller... »

Je haussai les sourcils. Elle hésita et, de cette voix voluptueuse que prennent parfois les très jeunes filles :

« Tu veux que je te dise ? Ça m'excite presque autant d'y penser près de toi que si tu me le faisais.

— Et moi, j'aime cent fois mieux t'écouter que te battre.

— Me battre ? Si ce n'était que ça ! Tu ne connais pas maman ! »

Et, en phrases définitives, elle trancha sa famille comme il suit :

« Je ne peux pas faire comprendre à Lili que maman n'est pas une putain. Mais toi, je pense que tu l'as vu ? Charlotte est une bonne fille. Lili est une putain ; c'est la seule putain de nous quatre. Et maman est un miché. Quand elle donne une séance avec une de nous devant un client, c'est maman qui bande, c'est maman qui jouit... Et je suis comme maman ! ajouta Ricette. Moi aussi, je suis un miché et quand j'ai reçu ton foutre dans la bouche...

— Oh ! alors... Et tu vas me donner une bague ?

— Oui ! une bague toute neuve : mon pucelage de devant. »

Par la promptitude et la souplesse de sa répartie, elle était remontée d'un bond au point d'où ma stupide plaisanterie avait failli la jeter à terre. Et, vite, elle reprit son récit avec le même accent de joie :

« Tu le sauras comment elle s'y est prise, maman, quand elle a vu que... enfin que j'aimais ça. Elle m'a dit : C'est simple comme tout, nous verrons jusqu'où tu peux avoir mal sans que ça t'empêche de jouir ».

— Simple comme tout ! répétais-je. Et c'est elle-même qui te faisait mal ?

— Naturellement, dit-elle en toute innocence. Et elle m'en a fait plus que les autres, tu penses bien.

— Comprends pas.

— Voyons ! Charlotte ne t'a pas dit que personne au monde ne fait minette ni ne branle une fille comme maman ? Alors, quand c'était maman, elle pouvait me martyriser et elle me faisait jouir quand même.

— Te martyriser ?

— Et comment ! Charlotte pleurait tout de suite et sortait de la chambre. Elle ne pouvait pas voir ça. Mais moi je ne pleurais jamais, je serrais les dents pour ne pas crier... Ah ! tu ne sais guère ce que tu vas entendre !... Regarde mes nichons. On n'y voit rien ?

— Je l'espère.

— Parce que les aiguilles étaient flambées.

— Les aiguilles ?

— En me branlant comme elle branle et en s'arrêtant vingt fois quand j'étais sur le point de jouir, maman a été jusqu'à me planter trente-deux aiguilles dans les seins ! trente-deux ! avant que je lui dise : « Je ne peux plus ! »

— Ta mère !

— Ce n'est rien. Regarde encore mon pucelage. Il n'a pas de marques non plus ? tu vois si elle sait s'y prendre ? Eh bien, là, à l'endroit où c'est le plus sensible, elle m'arrachait les poils par touffe de quatre et ça me faisait plus de mal que les aiguilles... Mais surtout, ce que Charlotte ne pouvait pas voir, c'était quand maman s'arrêtait de me faire minette pour me mordre.

— Mordre ton pucelage ?

— Oui. Les lèvres. Oh ! ce que ça fait mal ! Les dernières fois elle les a mordues jusqu'au sang et alors... »

Ricette me jeta les bras autour du cou comme pour s'excuser elle-même et, après quelque silence, elle dit :

« Oh ! quoi !, tu la connais, maman ! Je te l'ai dit, c'est pas une putain, c'est un miché. Pendant qu'elle me suçait le sang, elle était comme folle, elle aurait eu besoin de Charlotte qui s'était sauvée..., alors maman se branlait en serrant les dents et j'avais encore plus de peur que de mal ; je me disais : « Quand elle va décharger, elle arrachera le morceau ! »... Oh ! et puis flûte ! je t'en ai dit assez, puisque tu ne comprends pas ces choses-là.

— Pas assez, si tu veux que je comprenne. Donc, ta mère t'a enseigné l'art de jouir pendant que tu souffres et elle te l'a si bien appris que maintenant tu as besoin de souffrir pendant que tu jouis ?

— C'est ça. Tiens, je vais te dire encore quelque chose. Sais-tu comment je me branle à table ?

— Tu te branles à table ?

— Comme si tu ne savais pas que nous nous branlons toutes après le déjeuner ! Mais moi... Tu vas voir si j'aime à souffrir en jouissant !... Je me barbouille le bouton avec de la moutarde et je [me] branle à travers. Et s'il y a de la salade de piment, j'y mets de la salade de piment. »

Mais elle était enragée ! Mais c'était la pire des trois !

Je posai une dernière question : « Et qu'est-ce que tu te laisses faire par les hommes ?

— Oh ! pas ce que m'a fait maman ! Avec les hommes, rien que le fouet et les verges. »

Elle allait sourire, mais baissa les yeux et prit une expression plus triste :

« Pauvre Charlotte !... Si tu nous voyais l'une près de l'autre dans ces moments-là !... Moi, je m'excite, je tends les fesses. Elle, au premier coup de fouet, elle pleure ; alors, comme je l'aime bien, je ne peux plus... Et on ne nous prend plus guère ensemble. Mais on me prend avec maman, parce que, pour ça, maman et moi, nous sommes tout à fait pareilles, tu le sais bien.

— Je le sais bien ? répétais-je sans comprendre.

— Oh ! »

Mauricette avait poussé le cri de sa franchise indignée comme si je lui avais menti. Et soudain redressée, assise sur les talons, les genoux dans les mains :

« Il faut que j'apprenne ça aussi ? qu'avant-hier, maman est rentrée en me disant : « Il m'a empoigné les poils et il m'a fait si mal que j'ai failli décharger. »

— Si tu crois que je l'ai fait exprès !

— Et qu'elle m'a dit ce matin qu'elle avait réussi à se faire battre et que c'était plus difficile que de...

— Oh ! les coups de poing sur l'épaule et la flagellation, ça n'a aucun rapport.

— Pour toi ! dis pour toi ! mais pas pour maman. Comment, tu as couché trois fois avec elle et tu ne sais pas

ce qu'elle aime ?

— Ses filles.

— Tu ne crois pas si bien dire ! Il lui faut une de ses filles sous elle quand on la fouette. Mais alors on peut tout lui faire. C'est effrayant. Elle crie, elle jouit, j'ai du sang dans les cheveux, du foutre sur la figure... »

Mauricette, échevelée, s'interrompt, agita la tête et se jeta sur moi :

« Si c'est vrai que tu m'aimes, si c'est vrai, je prendrai sa place, je me mettrai sur elle et tu m'enculeras dans mon sang pendant que maman me fera minette ! À son tour elle aura mon sang dans les cheveux et mon foutre sur la figure pendant que j'aurai ta queue, moi, ta queue dans le derrière... »

Je n'avais jamais vu Ricette aussi exaltée et je la croyais au paroxysme quand cette exaltation grandit encore devant la découverte d'une nouvelle infamie.

« Non ! dit-elle. Tu me dépucelleras en levrette sur la figure de maman ! »

Et elle avait dit cela d'un ton ! mais d'un tel ton que j'appris d'elle en cet instant ce que c'est que de recevoir un ordre.

Elle continua d'une voix brève et chaude.

« Tu aimerais mieux me baiser que de m'enculer, je le sais. Moi, j'ai envie que tu m'encules et que je me branle et que tu me fasses mal, mais, puisque tu aimes baiser, tu me

baiseras. J'ai compris mieux que toi pourquoi tu n'as pas voulu : c'est que tu n'achètes pas les pucelages et que le mien est à vendre et que tu ne veux pas le voler ? Eh bien, non ! mon pucelage n'est pas à vendre. Je dirai ce soir à maman que je le donne et qu'elle verra bien à qui puisqu'elle aura la bouche dessous. »

Secouant sa tête et ses cheveux, elle sourit, et elle eut alors une explosion de sincérité qui me révéla ce que je ne soupçonnais pas :

« Tu crois qu'elle nous dira non ? Ha ! elle sera trop contente, la vache ! Quand je lui dirai que tu vas me dépuceler sur elle, qu'elle me verra bien saigner, qu'elle n'en perdra pas une goutte, qu'elle aura la gueule pleine de foutre et de sang, mais elle va se branler pendant quatorze heures... Je t'ai dit que je l'aimais bien ? oui, j'aime sa langue, son doigt, son corps, elle excite mon tempérament de miché. Et je t'ai dit que ce n'était pas une putain, elle non plus ! Non : mais c'est une garce. »

Le déchaînement de Mauricette m'étonna peut-être moins que n'avait fait celui de Charlotte. D'abord c'était pour moi une répétition de changement à vue, comme il l'est pour vous. Les Mémoires sont plus monotones que les romans ; il faut leur pardonner les erreurs de métier que la vie commet et qui nous désolent, parce que nous saurions si bien, d'un trait de plume, tout arranger ! La mine égale le crayon, disait M. Ingres. Ce mot de dessinateur devrait être

un dogme pour les romanciers ; mais on ne doit pas l'apprendre aux mémorialistes.

Et puis... mais il faudrait avoir connu les deux jeunes filles... Elles offraient une série de contrastes que vous n'auriez pas la patience d'entendre si j'avais celle de vous les dire. Dans sa quinzième année, Ricette piaffait à chaque mot et Charlotte à vingt ans n'était que langueur. La précocité de la plus jeune laissait place à moins de surprises que l'aspect las, passif, de la triste Charlotte.

D'ailleurs, je ne me crus pas permis de garder un silence distrait pour me livrer à un exercice de parallèle psychologique.

Il me fallait répondre. Je n'avais que trop attendu.

Une jeune fille était venue m'offrir son pucelage comme si c'était l'or, la myrrhe et l'encens. — Éternel malentendu ; les jeunes filles s'abusent un peu sur le plaisir que nous prenons à recevoir un tel cadeau ; et les jeunes hommes comprennent rarement que si les pucelles, par une erreur qui est une innocence, rêvent que leur présent vaut tout notre amour, c'est qu'elles nous offrent avec lui tout leur amour qui vaut bien le nôtre pour ne pas dire plus.

Donc j'avais prouvé à cette jeune fille qu'une imprudence nous séparerait à jamais et elle avait découvert un moyen de tout arranger. Moyen extravagant comme un théorème de géométrie dans l'espace, mais irréfutable à première vue, sinon par les principes de la chasteté que je ne pouvais plus sans audace ou plutôt sans ridicule invoquer

à ma défense. Je répondis oui, avec tous les baisers de tendresse, d'empressement, de reconnaissance que chacun donne en pareil cas.

Le calme des commentaires que je viens de prolonger ici par distraction (car cette histoire ne m'excite pas du tout, j'aime mieux vous le dire, et j'écris ces pages avec la même tranquillité que si je vous contais comment j'ai appris la grammaire grecque)... Je suis même si distrait que je commence une phrase sans pouvoir la finir, ce qui ne m'est jamais arrivé. Pour la beauté du fait, je ne la bifferai pas.

Bref, très probablement vous avez oublié que nous avons laissé Mauricette en délire, Mauricette changée en bacchante, échevelée, pourpre, convulsive, crachant des injures atroces contre sa mère et des obscénités qu'elle n'eût jamais dites une heure auparavant.

Mon « oui » changea de pôle son courant nerveux. Au contraire du philosophe antique dont parle Renan et dont le sperme était remonté au cerveau, le désir de Mauricette quitta son imagination et prit sa chair.

« J'ai envie de baiser, murmura-t-elle. J'ai envie de baiser parce que tu baisses et que tu m'en donneras le goût. Est-ce vrai que j'ai avalé ton foutre ? Est-ce vrai que j'ai bu du foutre d'homme pour la première fois et que c'est le tien ? Qu'est-ce que c'est que baiser auprès de cela ?... Et n'aie pas peur de me faire mal ! Quand maman me fait minette, rien ne me fait souffrir, je ne sens que sa langue si je veux ; mais toi, plus tu me déchireras, plus je jouirai. »

Soudain, avec sa souplesse de métamorphose, elle releva la tête et me rappela d'un mot son âge véritable.

« Veux-tu jouer ?

— Oui ; mais pas à te dépuceler ?

— Si. On va jouer à me dépuceler par où je ne suis pas pucelle ! fit-elle en riant.

— Quelle gosse tu fais ! Et quel rire tu as ! Comment ! c'est la même Ricette qui vient de me raconter ces histoires de sang, de sperme, d'inceste, de saphisme, de sadisme...

— Oh ! et quoi encore ! En voilà des mots à septante-cinq centimes, comme disent les Belges !

— Tu as quatorze ans et demi ? Non. Il y a des minutes où tu as trente-neuf ans et d'autres où tu en as sept.

— Maman aussi. »

Cette réponse me laissa muet. C'est un des mots les plus justes et les plus extraordinaires que j'aie entendus. Il me parut que Ricette pensait : « Tu es plus gosse que moi, sinon tu saurais bien que c'est vrai pour toutes les femmes et quel que soit leur âge. » Elle le pensa, mais ne voulut pas le croire, car les jeunes filles n'aiment guère à s'imaginer plus sages que leurs amants. Toute excellence qu'elles leur prêtent est même une excuse qu'elles se donnent de se laisser entraîner par tant de perfections. Et, sûres de s'en parer à leurs propres yeux, elles nous couvrent de qualités pour le seul plaisir d'être généreuses.

Cela dit, Mauricette reprit son idée :

« Tu m’auras pris deux pucelages sur trois. J’aurais voulu te donner aussi le troisième... ou le premier... celui que je n’ai plus... celui que j’ai laissé vendre... enfin le pucelage de mon derrière... tu comprends le français ?

— Et tu veux le refaire ? avec de l’eau d’alun ?

— Oh ! maquerelle ! fit-elle en riant. Ne crois pas que mon pucelage de devant soit refait. Les pucelages raccommodés, on les vend très cher ; on ne les donne pas. »

Et elle rit aux éclats sur ce qu’elle venait de dire. Puis, se frottant à moi de tout son jeune corps, elle remonta en quelques mots jusqu’à un état moyen entre la gosserie et la lasciveté : deux mots presque synonymes.

« On va jouer. Oublie que tu m’as enulée avant-hier. Oublie-le.

— Je ne m’en souviens plus du tout.

— Je suis une gosse toute seule. Maman n’est pas là. Je ne sais rien, pas même ce que c’est qu’une queue. Toi, tu es un satyre et tu vas me violer par le trou du cul.

— Te violer ?

— Veux-tu jouer comme ça ? ou me répondre zut chaque fois que je te fais une proposition ?... Je dis « zut » parce que je suis putain. Si j’étais une jeune fille du monde, je dirais que tu me réponds merde.

— Ma Ricette chérie, fis-je en riant, ne me dis pas que tu es putain maintenant. Jamais je n’ai mieux compris ton petit tempérament de miché. Tu es vicieuse comme un vieux

magistrat. Mais, moi, je suis incapable de violer une femme. La résistance me glace au lieu de me tendre. Jouer à violer... ce n'est qu'un jeu... Essayons... mais si je te rate ? j'en serai désespéré, tu m'en voudras et tu...

— Mais elles ne résistent pas, les pucelles qu'on viole ! fit Mauricette qui s'énervait. Je ferai comme elles, je ferai semblant de pleurer sur mon bras et j'ouvrirai les fesses.

— Et à quoi sentiras-tu que je te viole ?

— À quoi je le sentirai ? dit-elle en serrant les dents. Jamais je ne me suis fait enculer à sec ; tu vas me le faire et tu me demandes à quoi je sentirai que tu me violes ? à quoi je pourrai m'imaginer que tu me dépucelles ?

— Alors, répète-moi que tu le veux ! que c'est ton plaisir ! Sinon, je te jure que je ne pourrai pas.

— Je le veux ! je le veux ! je le veux ! fit-elle doucement, les yeux grands ouverts. Viole-moi par le cul ! et plus je te crierai que j'ai mal, plus ça voudra dire que je t'aime ! »

Il m'est plus que pénible, vraiment, de raconter la scène suivante avec détails. Je ne le puis. Elle me fait honte. Je n'avais à aucun degré le vice que Mauricette me demandait de satisfaire. Il m'était arrivé de battre les femmes qui veulent être battues, mais ce n'est rien, ce n'est rien, auprès du souvenir que cinq minutes d'égarement...

Bref, quand j'eus « violé » Mauricette, je sentis par la chair mieux que je n'avais compris par la pensée combien le plaisir et la douleur étaient nécessaires à sa volupté. Je me rappelai la dernière de ses confidences ou plutôt de ses

tentations, et, comme j'eusse effleuré une femme sensible aux caresses, je meurtris les lèvres si tendres de cette virginité qui aimait les morsures. Je les meurtris entre mes doigts, lentement, longtemps et plus cruellement sans doute que Teresa ne les avait mordues, car, après quelques minutes d'une endurance et d'une excitation sexuelle également extraordinaires, Mauricette éclata en sanglots. Je n'oublierai jamais cet instant de ma vie.

Ce ne fut qu'un instant. Aussitôt après, sanglotant toujours mais se retournant pour m'êtreindre, elle me dit, elle me cria, bouche à bouche entre vingt baisers :

« Pardon ! pardon de pleurer ! pardon !... mais veux-tu te taire ! c'est moi qui suis honteuse ! Ah que tu me torturais bien ! c'était bon ! j'ai joui comme si je mourais ! et puis... je ne sais pas pourquoi... j'ai pleuré comme une bête !... c'est qu'aussi... c'est qu'aussi... »

Je l'entendis haleter, à croire qu'elle suffoquait ; puis elle sanglota de nouveau, me serra de toutes ses forces et avec un accent admirable elle trouva ce cri d'amour :

« Jamais personne ne m'a fait aussi mal que toi ! »

XII

Trente heures s'étaient écoulées depuis la scène précédente. Teresa et ses filles avaient passé la nuit dans la banlieue chez une parente un peu putain, elle aussi, et d'autant plus empressée à les recevoir. Mais je savais déjà qu'après une assez longue discussion, à laquelle toutes quatre avaient pris part, Teresa s'était rendue aux volontés de Mauricette. Je savais même en quels termes elle avait capitulé.

Ainsi que Mauricette l'avait bien prévu, Teresa s'était écriée :

« J'aime mieux le sucer que le vendre, ton pucelage, ma gosse ! J'aime mieux ouvrir la bouche dessous que de tendre la main à côté. Et ça n'empêchera rien. Je te le recollerai. Donne le vrai, nous vendrons le faux et tout le monde sera content. »

Ces sortes de cadeaux coûtent fort cher à ceux qui les reçoivent ainsi. Les moralistes s'accordent sur ce point : quand un jeune homme se laisse donner par une mère le pucelage d'une fille qu'elle espérait vendre, il doit une assez belle bague à la jeune personne, un présent de la même importance à la mère et une action de grâces à Dieu.

Si la jeune fille a deux sœurs, c'est plus amusant, et plus cher encore. Une bonne fortune ainsi triplée ruine en six semaines un étudiant.

Mais autant les jeunes gens grugés gardent l'amertume d'avoir été dupés, autant les autres ont de plaisir à se dépouiller librement pour ces courtisanes sans calculs qui donnent tout, risquent tout, semblent ne rien attendre et nous devoir chaque jour quelque tendresse de plus. Ah ! qu'elles ont parfois de délicatesse à recevoir ce qu'elles n'ont pas espéré, à multiplier leur reconnaissance comme pour repousser la nôtre et à ne modérer que leur surprise en présence de nos cadeaux, par une sensibilité suprême de leur tact.

Le rendez-vous était pris, non plus chez moi, mais chez Teresa dont l'installation venait d'être terminée. Je traversai le palier à dix heures du soir.

La mère et les filles me reçurent toutes nues, ce qui me donna moins d'étonnement que d'embarras.

Connaissez-vous une situation plus digne de pitié que celle d'un jeune homme chambré par quatre femmes auxquelles il a dit « Je t'aime » et qu'il ne peut aborder avec une respectueuse et lointaine déférence par cette raison que leur nudité l'invite à quelques approches ?

Quand je les eus embrassées toutes avec divers attouchements que la morale chrétienne réprouve mais que les femmes nues accueillent assez bien, Teresa prit

Mauricette par les épaules et, avant toute autre question, elle me dit :

« C'est vrai que tu as réussi à te faire sucer la queue par cette gosse-là ? et que tu lui as déchargé dans la bouche ? et qu'elle a tout avalé ? Elle qui n'avait jamais pu ! Est-ce que tu es sorcier ?

— Non ; mais c'est plus facile avec elle qu'avec Votre Altesse, madame. »

Mauricette fut ravie de cette réponse, et Teresa, les mains sur les hanches, reprit avec bonne humeur :

« Voilà ce que je me fais dire ? à moi qui ai sucé trois mille hommes dans mon existence !

— Pas celui-là ! dit Lili. Tu es la seule de la famille qui ne connaisse pas le goût de son foutre. Même Ricette ! même Ricette l'a sucé avant toi ! ça, c'est épatant !

— Et tu veux me dépuceler cette enfant ! poursuivit Teresa.

— Oh ! là ! là ! cette enfant, répéta Lili. Si j'avais autant de poils au ventre qu'elle en a entre les fesses...

— Ta gueule, toi, blanc de bidet ! C'est sérieux de prendre un pucelage. Regarde Charlotte, si elle a envie de rire. »

Et Charlotte qui retenait ses larmes se jeta sur un divan pour pleurer. Je pris cette occasion de la rejoindre et de lui

dire quelques mots affectueux. Elle était si pitoyable... Mais Teresa m'interrompit :

« Laisse donc ! tu ne connais pas Charlotte. Quand elle aura fini de pleurer elle se branlera et quand elle aura fini de jouir elle aura envie de pleurer. C'est comme ça du matin au soir, je crois qu'elle jouit des larmes et qu'elle pleure du foutre. Mais tiens ! mais tiens ! qu'est-ce que je disais ? »

Et en effet Charlotte, essuyant ses larmes de la main gauche, avait déjà la droite entre ses cuisses. Au mot de sa mère, elle ouvrit les yeux, vit les nôtres fixés sur elle et dit en se relevant :

« Oh ! si vous me regardez tous... »

Mollement, elle glissa la main dans un tiroir, y prit deux godmichés qu'elle se planta l'un après l'autre par-devant et par-derrière, puis recouchée sur le divan, mais les cuisses très écartées, elle remit son doigt en mouvement, et dit avec un triste sourire aux lèvres :

« C'est plus curieux maintenant ? »

On la laissa tranquille. Teresa reprit Mauricette par les épaules, lui arrangea les cheveux et lui redressa la taille comme si elle l'offrait à un riche amateur, et elle répéta :

« Tu veux me dépuceler cette gosse qui a quatorze ans !

— Oui, c'est juré entre elle et moi. Nous avons une dispense de l'archevêque.

— Mais entre toi et moi qu'est-ce qui sera juré si je te la donne ?

— Je ne sais pas du tout. Dis-le.

— Tu ne vas pas faire un enfant à cette enfant-là ? Elle décharge comme une enragée. Ça prendrait du premier coup, tu m’entends ? Gare à toi, j’aurai la figure dessous et si tu lui lances une goutte de foutre, je te châtre.

— Ne fais pas ça. Je jure d’être sage.

— Alors, où te finira-t-on ?

— L’embarras du choix...

— Ma bouche ? voilà une occasion.

— Ah ! cria Mauricette. J’en étais sûre ! C’est parce qu’il aura la queue toute rouge de mon sang ! c’est pour ça ! je lui avais bien dit que tu n’en perdrais pas une goutte ! que tu foudroyerais ta langue dedans ! que tu aurais la bouche pleine de sang et de foutre !

— Hein ? crois-tu qu’il est temps de la dépuceler ? me dit simplement Teresa.

— Oh ! oui, qu’il est temps ! répéta la petite. Maman, laisse-moi lui dire un mot pour lui tout seul. »

Pour être plus sûre de me parler en secret, Mauricette m’entraîna dans une autre pièce et ferma la porte. Si nous nous embrassâmes, je le laisse à penser.

« Ma nuit de noces ? dit-elle gentiment.

— La mienne aussi.

— Tu m’aimes bien ! Je t’aime tant !

— Je t’aime de tout mon cœur.

— Tu vas me faire mal ?

— Mauricette !

— Dis-moi que tu me feras plus mal qu’hier ! plus mal qu’hier ! Enfonce tout ! déchire-moi ! fais-moi saigner comme un bœuf ! »

Elle allait continuer sur ce ton, peut-être, quand la porte s’ouvrit. Teresa reparut et, comme si elle avait entendu la première phrase de Mauricette :

« Ne vous excitez pas, mes enfants ! dit-elle. Je ne vous marierai qu’à minuit.

— Oh ! pourquoi ? fit Ricette avec colère.

— Et vous êtes vraiment aussi gosses l’un que l’autre si vous ne devinez pas pourquoi ! »

Comme mon éducation lui importait moins que celle de sa fille, ce fut à Ricette qu’elle s’adressa :

« Comment ! une grande fille comme toi, tu ne réfléchis pas qu’au premier coup les hommes se retiennent moins bien qu’au second ? Et tu crois qu’on va te dépuceler comme on passe à travers un cerceau de papier ? Depuis le temps qu’on t’y fourre les doigts, penses-tu que tu serais encore pucelle si je ne t’avais pas fait un pucelage en cuir, comme le trou du cul ? »

Ricette rougit, piquée de recevoir une leçon devant moi ; mais Teresa n’avait pas fini.

« Qu’est-ce qui arrivera si je vous laisse faire ? Ou bien après cinq minutes d’efforts il jouira dans tes poils et tout

sera manqué. Ou bien il sera tellement énervé de se retenir qu'au moment où il entrera... Tiens ! ah ! tiens ! tout pour toi !... Je lui couperai les couilles, mais trop tard. As-tu compris ? »

C'était le langage de la sagesse avec un vocabulaire qui, pour n'être pas celui des sermons, avait néanmoins de la force et même une certaine éloquence. En criant ce : « Tiens ! ah ! tiens ! » Teresa ignorait sans doute qu'elle introduisait une prosopopée dans son discours, mais il n'est pas nécessaire de connaître par leurs noms les figures de rhétorique pour les mettre comme Bourdaloue au service de la persuasion.

Fut-ce l'apostrophe, l'hypothèse, l'exhortation ou la prosopopée qui l'emporta ? Je ne sais. Ricette baissa la tête et demanda seulement :

« Alors ! Qui aura le premier coup si je n'ai que le second ?

— Rentrez. On tirera au sort. »

Oh ! cette fois la rhétorique manquait trop à une telle réponse.

Mauricette devint furieuse et passa brusquement aux pires excès de langage :

« Ah ! non ! vous vous foutez de moi toutes les trois ! C'est mon amant ! C'est moi qui l'ai trouvé ! C'est moi qui l'ai fait bander la première ! J'ai eu l'honnêteté, la connerie de vous le dire et depuis trois jours vous mouillez dessus, et

ce soir où il me dépucelle il faut encore que j'aie vos restes ? »

Et comme Teresa souriait, sans émotion ni surprise, Mauricette folle de colère fit alors une scène effroyable. Les paroles passent tous les actes. Je n'avais jamais imaginé qu'une fille, même dressée aux vices, pût dire de pareils mots à sa propre mère. Elle articulait au hasard, d'une voix sans suite, sans raison, pour la joie de lancer les injures dans le désordre et l'incohérence où elle les avait mâchées :

« Ne me touche pas ! je t'emmerde ! je t'emmerde ! et je foutrai le camp cette nuit ! Je t'emmerde, sale vache ! sale grue ! sale gousse ! sale enculée ! sale maquerelle ! sale putain ! Tu ne veux pas qu'on t'appelle comme ça ? Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! Putain ! ! Fille de putain ! Mère de putains, gousse de putains, branleuse de putains. Je ne suis pas une putain, moi, je suis une pucelle ! Tu as laissé vendre ton pucelage par ta putain de mère, mais moi je ne suis pas une andouille comme toi ! je ne te laisse pas vendre mon pucelage, je le donne ! Tiens, regarde-le, sale maquerelle ! regarde-le, ma garce ! tu en voulais cent louis, tu n'en auras pas cent sous ! tu n'en auras que du foutre et du sang dans la gueule ! »

Debout, les cuisses écartées, la tête en avant, elle ouvrait des deux mains les lèvres de son sexe. Puis elle les referma et parla plus vite de la même voix sourde et haineuse.

« Oui, j'en ai assez de montrer mes nichons dans ton bordel d'enculées ! dans ton bordel de suceuses et de putains à tout faire ! J'en ai assez de te voir à table ramener

un filet de foutre à la pointe de ton cure-dents et rire quand tu ne sais plus qui tu as pompé ! J'en ai assez de coucher dans les draps où il n'y a pas une place de sèche, parce que tout le bordel y décharge, les michés, les maquereaux, les gousses et les putains ! J'en ai assez de trouver sur ma toilette une serviette où il y a de la merde, chaque fois qu'un de tes amoureux s'est essuyé la pine dedans. Vache ! Ordure ! Fumier ! Chameau ! Fille de garce ! Moule à bites ! Gueule de chiottes ! Marchande de chaude-pisse ! Lécheuse de derrières ! Avaleuse d'étrons ! Bouffeuse de vérole ! Compte sur moi maintenant, ma salope ! compte sur moi pour friser les poils de ta connasse ou pour te passer le bâton de rouge sur le trou du cul ! Je ne veux plus de ta langue ni de tes sales tétons pour me torcher ! et je te chie ! je te chie, maman ! »

Ce dernier mot, ce « maman » me fit tressaillir. Mauricette faillit venir à moi, mais voyant l'ahurissement avec lequel je l'écoutais, elle tourna court et se jeta sur un lit, la tête dans l'oreiller.

Durant toute cette terrible scène je n'avais regardé que Mauricette. Quand je levai les yeux et les mains vers Teresa pour l'empêcher de tuer sa fille comme je pensais qu'elle allait le faire, je la vis aussi tranquille que si elle avait dirigé une répétition de théâtre. Elle frappait sa paume du bout des doigts pour simuler sans bruit un petit bravo et elle dit tout bas avec un long sourire, étonnée de ma pâleur :

« Est-ce que tu ne comprends pas ce qu'elle veut ? »

Où avais-je l'esprit, en effet ? Je n'y pensais pas. Mais la phrase était claire, je répondis précipitamment.

« Non ! oh ! non ! jamais devant moi !

— Bien. Va-t'en. Laisse-moi seule avec elle.

— Pas ce soir, je t'en prie. Pas ce soir. »

Teresa poussa un soupir et, avec une patience qui ne lui était pas coutumière, elle dit entre ses lèvres :

« Ah ! les amoureux !... Eh bien ! reste, toi. Mais tu seras sage ! C'est promis ? »

Et je demeurai seul avec Mauricette.

Il y eut vingt minutes d'entracte, puis nous rentrâmes et, sans élan mais sans bouderie, la mère et la fille s'embrassèrent comme si rien ne s'était passé.

Et ainsi qu'une élève du Conservatoire saute de la tragédie à la comédie, Mauricette, aussi gaie maintenant qu'elle venait d'être furibonde, improvisa un boniment forain avec une étonnante facilité de parole :

« Madame et mesdemoiselles, voici la jeune sauvagesse annoncée à l'extérieur. Elle se présente à vous toute nue selon la mode de son pays. Rien n'est faux ni truqué : prenez l'objet en main ; les cuisses ne sont pas rembourrées ; le ventre est garanti, mesdames, en véritable peau de pucelle ; il y a un peu de crin dans les fesses, mais c'est pour l'ornement. Vous voulez tâter les nichons, mademoiselle ? tâtez, ça ne coûte rien. Tirez les poils, voyez qu'ils ne sont pas collés, ni sur le con, ni sous les

bras. C'est la vraie, l'inimitable, la célèbre Mauricette dont vous avez lu le nom sur l'affiche.

« Cette jeune sauvagesse, mesdames et monsieur, a des particularités tout à fait extraordinaires. Elle fait l'amour par le trou du cul... Vous n'avez pas bien compris, mademoiselle ?... Quand elle a sur elle un homme qui bande, elle baise pas comme vous, elle se retourne avec grâce, elle prend délicatement la queue et elle se la met dans les fesses comme toutes les femmes de la famille, ce qui ne l'empêche pas de décharger mieux que vous, mademoiselle, avec moniche sans poil ! Qu'est-ce que vous avez à vous tordre ? Quand on rit devant la sauvagesse, elle devient enragée et mange les petites filles sous le ventre. »

Lili était malade de rire. Charlotte riait aussi, mais Teresa était la plus heureuse des trois ; évidemment, la scène précédente n'avait eu pour elle aucune espèce d'importance. Mauricette, animée par le succès, reprit son monologue de parade :

« La sauvagesse que vous avez sous les yeux, mesdemoiselles, porte son pucelage entre les pattes. Il ne se voit pas, tellement sa taille est cambrée par l'habitude qu'elle a de présenter le derrière. Mais pour un léger supplément de cinquante centimes par personne, elle va vous montrer le phénomène de près... Tout le monde a payé ?... Nous avons l'honneur de vous présenter le pucelage de la sauvagesse. Approchez. N'ayez pas peur ; il est très rouge, mais il n'est pas méchant. La jeune indigène s'adonne à la masturbation avec les raffinements féroces

des jeunes filles cannibales ; elle se met de la moutarde au bout du doigt quand elle se branle, et alors... Oh ! madame, vous croyiez que son pucelage rougissait par pudeur ? Non, c'est l'onanisme qui le fait rougir. N'y touchez pas, mademoiselle ! vous allez la foutre en chaleur ! Regardez, mais ne touchez pas ! et maintenant écoutez, mesdames et monsieur, le programme de la séance.

« À la fin du spectacle, dépucelage solennel de Mauricette devant l'honorable assistance. La jeune sauvagesse se présentera en levrette... Cela vous choque, mademoiselle ? Les jeunes filles qu'on encule aiment cette posture-là. Elle se présentera donc en levrette sur la figure de sa maman et entre ses deux sœurs, émues, qui vont sangloter, se branler, s'embrasser, pousser des cris... Mais ceci n'est rien, mesdemoiselles. Nous commençons la représentation par un numéro inédit, un exercice tout nouveau que la célèbre Mauricette a répété hier et qu'elle donne au public pour la première fois.

— Sucrer ? cria Lili qui battit des mains. Oh ! ça, pour Ricette, c'est plus épatant que de la dépuceler !

— Oui, mesdames, l'affiche ne ment pas. Pour la première fois la jeune sauvagesse va sucrer publiquement un homme. Au lieu de le faire décharger en l'air, elle le laissera jouir dans sa bouche ; et au lieu de cracher comme vous faites (c'est très vilain, mademoiselle), la célèbre Mauricette avalera le foutre en se léchant les lèvres avec un gracieux sourire, pour avoir l'honneur de vous remercier.

— Crois-tu que c'est une fille du cirque, celle-là ! » me dit Teresa, toute fière.

Sans doute, mais c'était aussi la seule des trois qui eût appris le français dans un pensionnat avec assez de littérature pour donner à son bagou le tabarinesque.

Vivement Ricette vint me chuchoter quelques mots à l'oreille. Je lui répondis : « Si tu le veux ». Alors tout haut, spontanément, devant moi, devant ses sœurs, elle fit à la mère une sorte d'amende honorable.

« Tout à l'heure, j'ai été vache avec toi, maman. On fera la paix comme ça : il va te baiser la première.

— Moi ? fit Teresa.

— Oui, toi sur moi, comme ensuite moi sur toi. Et je le finirai dans ma bouche, maman ; et j'aurai ton foutre en même temps que le sien.

— Hein ! quel amour de gosse ! me dit Teresa en la serrant dans ses bras. Vois-tu que je la connais mieux que toi ? »

XIII

Lili n'en croyait pas ses oreilles :

« Quelle séance ! non ! Ricette qui suce ! maman qui baise ! et un dépucelement à la fin ! On n'en ferait pas autant devant le roi d'Angleterre !

— Est-ce rare, ça, « maman qui baise » ! répéta gaiement Teresa.

— Je te crois ! dit la gosseline. T'as même pas baisé pour me faire ! »

La réponse était juste, prompte, et dite sur un ton assez drôle, mais le fou rire qui l'accueillit fut hors de toute proportion avec la valeur du mot. Charlotte, qui larmoyait depuis une heure, eut un accès d'hilarité coupé de gémissements comme si elle souffrait plus de rire que de pleurer. Teresa poussa des cris et se retint à elle pour ne pas tomber. « Soutiens-moi, Fabian ! » Ricette elle-même... Le rire est contagieux. Ricette éclata la dernière. Et Lili resta seule à rire modérément de sa repartie. Aussi commençai-je de croire qu'elle serait un jour sans peine la plus spirituelle des quatre.

Ricette, ex-pensionnaire pour qui l'arithmétique n'avait plus de secrets, lança des chiffres et par la science des

nombres nous ramena aux questions sérieuses :

« Maman est enculée en moyenne trois fois par jour. Ça fait onze cents fois par an.

— Et le pouce ! dit Charlotte.

— Et les godmichés ! dit Lili.

— Et les nuits comme celle de Noël dernier où elle l'a fait dix-huit fois.

— Je dis : en moyenne onze cents fois par an. Elle a commencé à huit ans ; elle en a trente-six. J'ai compté. Ça fait plus de trente mille enculades.

— Trente mille ! s'écrièrent-elles toutes ensemble.

— Et elle baise une fois par an ou à peu près.

— Oh ! je n'ai pas baisé trente fois dans ma vie entière ! déclara Teresa. La dernière nuit où ça m'est arrivé, c'était quand, Charlotte ? C'était l'autre été, au mois de juin ? Ah ! tu peux le dire, fit-elle en se tournant vers moi ! Je suis presque aussi pucelle que Mauricette. Charlotte est comme moi. Il n'y a que Lili qui baise dans la maison.

— Maman, maman, maman ! dit Ricette impatiente. Est-ce que nous commençons ? »

Le consentement qu'elle obtint ne suspendit ni ses pensées ni ses paroles. Elle semblait soucieuse. Elle ne se couchait pas. Abandonnant l'arithmétique pour s'attacher à un curieux problème d'érotologie, elle regarda sérieusement sa mère et dit :

« Pouvons-nous ?... Je ne suis pas fâchée de savoir si c'est possible, mon programme... Faire minette sous une femme qu'on encule, ça n'est déjà pas commode ; mais sous une femme qui baise... surtout si on la dépucelle... Jamais ta langue ne me touchera le bouton.

— Je ne l'ai jamais fait, dit Charlotte ; mais on baise si peu ici...

— Moi, je le ferais ! dit Lili.

— Oh ! toi, tu es disloquée. »

Teresa prit un temps, comme une institutrice qui cherche une formule d'enseignement accessible au cerveau d'une adolescente, et répondit sans se hâter :

« Combien de fois t'ai-je dit que les positions, c'est l'affaire des femmes, ça ne regarde ni les hommes ni les gousses. Alors, dans la posture que nous allons prendre, c'est à la femme de dessus à se placer comme il faut. Ce n'est pas la langue de dessous qui pourra lui chercher le bouton si elle creuse le ventre et si elle fait le gros dos.

— Crois-tu que je saurai ce que je fiche, à ce moment-là !

— Allons ! Allons ! regarde d'abord comment je m'y prends et quand ce sera ton tour je saurai bien te guider. »

L'obscénité avec laquelle Teresa ouvrait sa croupe en levrette m'était déjà bien connue. Levrette est vraiment trop peu dire. Le mot d'ourse conviendrait mieux. Elle n'était que poils par-derrrière. Comme elle avait les fesses très

belles et les cuisses fort bien dessinées, on n'osait lui faire mentalement le reproche d'être plus velue qu'une autre femme, et, n'eût été l'impudence de sa posture, on se serait figuré que plutôt elle imposait son esthétique.

Malgré la réserve et la modestie de mes exercices amoureux comme de mon langage mes scrupules de moraliste ne vont pas jusqu'à m'interdire de baiser une mère sur sa fille et de déflorer ensuite la fille sur la mère. Je ne l'ai fait qu'une fois, mais je le recommencerai volontiers si l'occasion s'en présente. Parlerai-je pour un instant à la jeune fille qui tient ce livre et lui dirai-je comme eût dit Mauricette : « Je ne vous choque pas, mademoiselle ! Si votre mère a trente-six ans, si elle est belle, si vous l'aimez assez pour lui faire ce que vous faites à vos petites amies, vous comprendrez la scène suivante... Et si vous êtes une ingrate, si vous n'avez jamais donné du bout de la langue un frisson de plaisir aux chairs qui souffrirent tant pour vous mettre au monde, rougissez de vous et non de ce que vous lisez. »

J'acceptais donc Teresa sur Mauricette et même sous elle. Son rôle ne me paraissait vraiment ni superflu ni désagréable... Mais deux rôles que j'eusse coupés si j'avais inventé cette histoire, c'étaient ceux de Lili et de Charlotte. Elles ne servaient à rien ; Charlotte me troublait par son émotion, Lili par son petit rire et toutes deux ensemble par leur bavardage, leur curiosité, leurs conseils ou simplement par leur présence. Je les aurais voulues au diable pour un quart d'heure.

Dessinons tout d'abord le groupe tel qu'il se forma.

Ricette couchée sur le dos, Teresa enjamba son visage et tête-bêche avec sa fille elle s'offrit à moi dans la posture ouverte que j'ai décrite un peu plus haut.

Le saphisme double et simultané n'est pas apprécié de toutes les lesbiennes. L'homme qui baise peut seul donner la volupté en goûtant la sienne sans perdre la tête. Aux approches du plaisir, la femme est incapable de diriger le spasme qu'elle voudrait donner en échange. Aussi, de deux amies qui se placent tête-bêche, il n'y en a qu'une qui jouit ; mais, comme le cœur des femmes damnées est semblable au cœur des saintes, la lesbienne qui fait jouir et qui ne reçoit rien est la plus heureuse des deux.

Une autre nuit, et dans une telle posture, la langue de Teresa eût mis en une minute Mauricette hors de combat. Cette fois, rien ne pressait, tout au contraire. Teresa ne donna que de vagues baisers et laissa Ricette en pleine possession de ses facultés actives. J'attendis...

La petite écartait des deux mains les poils et les lèvres ; elle relevait la tête avec effort, précipitait et appuyait sa langue autant que possible pour hâter le moment où elle me dirait... car ce fut elle-même qui me dit :

« Viens, maintenant. »

Les larges gouttes de pluie qui annoncent l'orage commençaient à pleuvoir sur les joues de Mauricette. Quand je me présentai, Lili ne put se retenir de répéter tout bas :

« Oh ! maman qui baise ! »

Je m'introduisis facilement, ne craignant qu'une chose : que la fougue de Teresa ne me laissât pas maître de moi. Mais Teresa n'oublia pas un instant... qu'elle n'était pas là pour s'amuser et qu'elle se faisait maîtresse de postures.

Aussi donna-t-elle le pas à la pédagogie sur le divertissement. Le tout dans son style ordinaire :

« Tiens, ma gosse ! regarde comme je te le donne ! L'as-tu, mon bouton ? L'as-tu ? Tu vois bien que les couilles ne te gênent pas et que ta langue me touche... Tout à l'heure tu feras comme moi, tu iras au-devant de ma langue et tu ne bougeras pas, m'entends-tu ? Si je ne me retenais, en ce moment, je donnerais des coups de cul partout et je perdrais ta langue comme je voudrais. J'ai une envie de décharger qui me coupe le derrière en quatre et une salope de queue qui se trompe de trou... qui me baise... Mais tiens... tu vas voir si je ne suis pas foutue de jouir sans bouger... »

En effet, elle resta frémissante et à peu près immobile. Mauricette fut inondée. Moi aussi ; mais je pus me retirer sans avoir perdu ce qui était nécessaire à la seconde partie du programme.

Cela est assez curieux : cette seconde partie intéressa tout le monde plus que moi et mit les quatre femmes dans un état d'excitation que je ne pus atteindre, moi qui étais pourtant le mieux partagé.

Charlotte et Lili se pressaient pour voir, parlaient sans cesse et devenaient bien importunes.

Mauricette, pourpre et agitée, s'essuyait le visage que sa mère avait trempé, mais non pas de ses larmes. Elle était doublement émue, étant deux fois débutante par l'acte qu'elle allait tenter de réussir et par le spectacle qu'elle en donnait.

« J'ai le trac et j'ai envie de jouir, dit-elle, j'ai peur de rater.

— Au contraire, dit Teresa ; plus tu auras envie de jouir et mieux tu réussiras. Pour te regarder je ne peux pas te faire minette ; mais veux-tu que je te branle ?

— Oui, maman.

— Et, si tu veux m'en croire, laisse-toi foutre en chaleur, petite sauvagesse, avec un peu de moutarde par le trou du cul.

— Oh ! fit Ricette en levant les yeux au ciel. Je serai folle... Alors ne me branle pas... Touche-moi seulement... Ne me fais pas jouir avant lui surtout !... Tu me branleras quand je te ferai signe... »

Elle tourna sur elle-même et, pendant que sa mère quittait la pièce, elle se jeta tendrement dans les bras de sa sœur aînée avec un : « Oh ! Charlotte ! Charlotte ! » qui semblait lui demander toute son indulgence et son encouragement. Tout cela et le reste, Charlotte l'eût donné pour rien ; mais

Ricette voulut le mériter. Après un baiser langue à langue, elle lui dit :

« Ma Charlotte ! un petit peu de ton foutre à toi aussi ! »

Et, jetant sa sœur sur le divan, elle lui fourra les lèvres entre les cuisses.

« Ben vrai ! dit Lili. Quand tu auras tous ces foutres-là dans la bouche, ça finira par faire un gosse ! »

Mais cette fois je fus seul à rire. Teresa qui rentrait et ses deux autres filles étaient beaucoup trop excitées pour changer de visage.

Et ce qu'avait accepté Mauricette fut réellement accompli. Elle-même, debout, se pencha en avant, creusa les reins, ouvrit les fesses et se laissa faire ce que font avant les courses les éleveurs aux taureaux de combat. Je ne sais quelle moutarde poivrée Teresa lui mit dans l'anus, mais Ricette en eut de violentes secousses et, touchant du doigt ce qui la brûlait, se passant l'autre main sur le front, elle gémit :

« Pourquoi m'as-tu fait ça ? maintenant j'ai envie qu'il m'encule !

— Pas de moutarde ! fit Teresa.

— Alors, toi ! ou Charlotte ! un godmiché au moins. Ah ! que j'ai peur de jouir !

— Mais suce-le donc tout de suite ! qu'est-ce que tu attends ? »

Mauricette se précipita et, sur le point de commencer, me dit de sa voix la plus ardente :

« Tu m'enculeras tout de même, dis, cette nuit ? avant de me dépuceler... j'enlèverai la moutarde, tu ne sentiras rien... Ah ! mais c'est du feu qu'elle m'a mis dans le cul ! Ah ! que j'ai envie d'une queue par là !... Qu'est-ce qu'on me fait maintenant ?... Ah ! c'est toi ? »

Sa mère lui avait introduit un godmiché qu'elle tenait simplement à la main. Ricette se souleva. Je ne pus voir si elle se sentait soulagée ou irritée davantage, mais elle cria :

« Je n'avais pas besoin de ça pour l'aimer, ton foutre ! Je n'avais rien dans le cul, hier, quand tu m'as joui dans la bouche ! Dis le à maman !... Et fais-m'en boire encore ! vite ! j'ai soif ! j'en veux ! »

Elle me prit avec tant de voracité que je sentis ses dents plus que ses lèvres. Je ne voulus pas le lui dire devant la jeune Lili qui se serait moquée de son inexpérience, mais je hâtai mon plaisir et je n'oubliai pas de l'avertir à temps.

Mauricette, écarlate, réussit brillamment ce petit travail qu'elle exécutait pour la première fois en présence de sa famille et qui était pour elle, selon le mot de Lili, « beaucoup plus épatant que de se faire dépuceler ». Elle donna malheureusement une seconde preuve de son inexpérience en voulant, par excès de zèle, prolonger cet exercice au-delà de ce que mes nerfs pouvaient supporter. Mais alors la pauvre petite ne savait plus du tout ce qu'elle faisait. Teresa, qui ne la quittait pas du doigt, avait réglé,

retenu, puis lâché le spasme de sa chair aussitôt après le mien et la débutante égarée, presque évanouie un instant, eut à peine conscience du succès que lui firent sa mère et ses sœurs.

Avec un faible sourire, elle ouvrit la bouche pour que l'on vît bien qu'elle avait tout absorbé ; puis elle retomba épuisée dans mes bras.

Lili, si nue et mince et glabre, se croisa les bras devant Teresa vêtue de poils, qui portait ses tétons sombres comme des bijoux orientaux. Ce contraste de nudités était pour moi sans précédent, même en art, en littérature... C'était Tsilla devant Hérodiade ou bien sainte Espérance devant Théodora, qui ne se sont point rencontrées.

Et Lili, prenant un air de résignation comique, soupira :

« Sommes-nous cocues, hein, maman ? Elle vient nous sucer notre amoureux sous le nez et elle ne nous rend pas une goutte de foutre !

— Attends ! j'en aurai au second coup.

— T'en auras ? je te félicite. Mais moi je peux me brosser la fente et regarder si mes poils poussent. »

Les métaphores de Lili étaient souvent personnelles, mais elles valaient mieux encore par l'aisance qu'elle savait donner à leur improvisation.

Or Teresa possédait ses filles corps et âme, comme eût dit un romantique. Devinant leurs pensées aussi bien que leurs désirs, elle sentit que Lili agaçait Mauricette et qu'à son âge elle était incapable de comprendre l'état de sa sœur.

Ici encore les plus hautes autorités philosophiques résolvent la question sans débat et presque dans les mêmes termes, car les théoriciens se dérobaient entre eux non seulement leurs idées mais l'expression d'icelles. « Une jeune courtisane impubère qui s'exerce au coït anal est excusable de méconnaître le double égarement physique et moral qu'éprouve une adolescente nubile la nuit où elle ouvre les cuisses pour offrir sa virginité. » Telle est la vieille formule d'Érasme, tant de fois copiée depuis et qu'on retrouve dans tous les manuels.

Teresa n'avait que deux moyens de faire taire Lili ou de clore l'incident. Elle lui en donna le choix :

« Veux-tu te coucher, insecte ! Sais-tu l'heure qu'il est ? »

Ici, Lili fit un geste... Oh ! je ne conseille pas à mes jeunes lectrices de répondre ainsi à leurs parents ! Elle tourna le dos, présenta les fesses et ouvrit la main comme pour un pied-de-nez, en se fourrant le pouce dans le derrière.

Teresa lui donna de la main deux claques sonores au même endroit, puis l'enleva dans ses bras toute légère, se la frotta sur les seins, la fit rire et lui dit :

« Tu ne veux pas te coucher ? tu veux voir dépuceler Mauricette ? Eh bien ! fais-nous des intermèdes. Va te costumer. On t'attendra. »

Si putain qu'elle fût, la petite Lili était trop naïve pour comprendre qu'on voulait se débarrasser d'elle. D'un saut

joyeux, elle quitta la chambre...

Teresa nous sourit, à Ricette et à moi. Puis elle se retourna... Elle regarda Charlotte... et la scène qu'elle fit me fut plus pénible peut-être que celle dont j'avais toujours les accents dans l'oreille et que Ricette en fureur lui avait infligée. Que se passa-t-il dans son esprit ? je ne sais. Par un sentiment plus humain que maternel, eut-elle besoin de rendre à l'une de ses filles les injures qu'une autre lui avait dites ? Ou s'énervait-elle plus que nous tous au « programme » de Mauricette ? Elle éclata. Elle cria, dès le premier mot :

« La salope ! elle se branle encore !

— Oh ! maman ! dit Charlotte. Tu baisses, tu jouis ; Ricette apprend à sucer ; tu la fais jouir, tu lui fourres de la moutarde et un godmiché dans le derrière, je vois tout ça, je n'ai personne, et tu ne veux pas que je jouisse après vous ?

— Après nous ? mais tu l'avais fait avant ! Ricette a eu un godmiché dans le derrière ? toi, tu t'en es planté deux ! par les deux trous ! parce que tu n'as que deux trous ! Si tu avais cinquante trous dans le cul, il te faudrait cinquante godmichés tous les quarts d'heure, salope ! »

Charlotte cessa. Elle ne pleura point et ne répondit plus ; mais elle reposa son coude sur son genou et son front dans sa main : attitude de l'accablement.

Je souffrais plus qu'elle, oui, plus qu'elle, de ce que j'entendais ; et je compris d'un mot quand, au mouvement

que je fis pour me lever, Ricette me retint des deux bras et me dit à l'oreille :

« Tais-toi donc ! ça l'excite ».

Mais j'étais debout malgré ce geste et de la main du regard, j'arrêtais la scène.

Teresa me fit taire à mon tour, sans prolonger pourtant ce que j'avais tant de peine à entendre.

« Dis-le donc, dis-le toi-même devant ta sœur qui est pucelle. Qu'est-ce que tu es ?

— Une pauvre putain.

— Pourquoi es-tu à poil comme une fille de bordel ? Est-ce que tu n'es pas au-dessous des filles de bordel ?

— Oh ! si ! Elles ne font pas ce que je fais !

— Alors, va donc avec Lili. Mets ton costume de pierreuse et reviens. On te parlera.

— Moi aussi ! » cria Mauricette.

Je ne comprenais plus. Mais pendant que Charlotte sortait, lente et triste à son habitude, Ricette m'entraîna de toutes ses forces au fond de la chambre et me dit, la bouche en avant :

« Ha ! qu'est-ce que maman m'a fourré dans le cul ? C'est du feu ! Je suis enragée ! Je vais faire ma toilette et je reviens pour toi, mais il faut, il faut ! il faut que tu m'encules ! tu me dépucelleras plus tard. Je vais revenir avec Charlotte, nous ferons vite une scène, joue ton rôle, appelle-la putain et prends-moi. T'as compris ? »

Singulière constatation : plus je les connaissais, moins je les comprenais, cette femme et ses trois filles.

Restée seule avec moi, Teresa vint me parler. Je crus qu'elle allait m'expliquer mon rôle, mais elle avait bien autre chose en tête.

« Lili a raison, dit-elle. Jouir dans la bouche de Mauricette, c'est plus épatant que de la dépuceler. Quel foutre est-ce que tu as pour qu'elle l'avale si bien ? »

Du corps et des lèvres, Teresa devenait plus pressante encore que de la voix et, comme elle était loin de refroidir mes sens, je répondis en l'embrassant :

« Demande à tes filles. Elles en ont bu toutes les trois.

— Quelle bouche aimes-tu le mieux ?

— La tienne. »

Et je ne mentais pas. Je la préférais d'avance comme si je l'avais éprouvée. Teresa pourtant eut un sursaut à cette réponse. Je craignais à tout instant de voir la porte s'ouvrir, et, surtout pour ne pas continuer sur ce ton, mais aussi pour l'interroger en quelques mots, je lui dis rapidement :

« Qu'est-ce qui va se passer ? Qu'est-ce qu'elles font ?

— Je m'en fous ! » dit Teresa en me donnant ses lèvres.

Cela tournait court. Je la ramenai au sujet d'un ton suppliant. Après une minute de silence où je craignais tout le temps un de ces crescendos que j'ai plusieurs fois décrits déjà, elle retint sa voix au contraire et me répondit, mais de si près que j'avais ses cheveux sur le visage :

« Ce n'est qu'un jeu. Ça lui fait plaisir. Elle aime ce rôle-là. Tu la connais bien.

— Qui ?

— Ma Charlotte, fit-elle tendrement. Je ne vois pas ce qu'elles font toutes les deux, mais je le sais. Charlotte se costume en fille de trottoir et Mauricette en autre chose. Elles sont aussi gosses l'une que l'autre. Elles font des comédies même quand elles sont toutes seules, et puisque tu es là, joue avec elles, quoi ? »

Puis, se montant, elle ajouta :

« Je les ai assez foutues à poil dans ton lit, mes filles ! Si tu ne connais pas leurs caractères ! Si tu ne sais pas ce qu'il faut leur dire !...

Mais elles rentraient, toutes les trois, dans de singuliers accoutrements.

XIV

La première que j'aperçus fut Mauricette. Elle portait un costume collant d'arlequin, le même sans doute que Charlotte avait eu à son âge et dont elle m'avait longuement parlé à propos de la fameuse gageure.

Charlotte, qui la suivait, me frappa d'abord par son visage. Elle semblait ravie de « jouer le rôle » au double sens de l'expression, après avoir senti plus que moi peut-être combien sa présence était inutile et par moments importune. Toujours poussée par la folie qu'elle avait de s'avilir, elle avait mis une robe noire, un tablier à poches, un ruban rouge autour du cou et s'était coiffée de telle sorte qu'on lui aurait donné vingt sous de sa vertu sous le pont Notre-Dame.

Enfin Lili était en écolière : tablier noir et natte sur le dos. J'étais un peu trop jeune moi-même pour faire le satyre devant elle.

La pensée qui me vint aussitôt fut que jamais on ne pourrait tramer une intrigue entre ces trois personnages et un jeune premier, ou qu'alors la comédie serait absurde... (Ah ! comme je voudrais que tout ceci ne fût pas véritable ! et comme je choisirais mieux les costumes de la parade... !) Eh bien ! vous devinez ce qui arriva ? Les jeunes putains ni

les jeunes filles moins ouvertement putains, ne reculent point devant l'absurdité des comédies qu'elles improvisent. Plus c'est extravagant, plus elles s'amuse et leur jeunesse fait tout passer.

Ricette encore une fois me prit à l'écart et me dit en riant :

« Jouons vite ! Je suis pressée ! J'ai le feu dans le derrière !... »

À ce mot elle rit si fort qu'elle ne pouvait plus parler. Elle reprit pourtant :

« Et j'ai pas de chance parce que je passe à la fin ! Après moi, naturellement, y aura un entracte ! »

Charlotte nous interrompit, mais avec un visage heureux que je ne lui avais pas vu depuis le commencement de la soirée :

« Tu sais ce qu'on va faire ?

— Oh ! pas du tout ! Je serais même curieux de savoir comment on peut construire un drame ou une comédie entre une pierreuse, une arlequine et une écolière. Vous avez une belle imagination toutes les trois !

— C'est pas malin. On fera des scènes, comme dans les revues. On passera l'une après l'autre. »

J'aimais mieux cela. Pas vous. Mais moi. Quand on se prépare à dépuceler une jeune fille de quatorze ans, il vaut mieux ne pas se fatiguer l'esprit. Je laissai donc les trois sœurs se partager les rôles et en donner un même à leur

mère bien qu'elle ne fût pas costumée. Mais Ricette, qui n'y tenait plus et qui sautait d'un pied sur l'autre comme une petite fille qui a envie de pisser, obtint que sa scène fût jouée en lever de rideau, ce qui renversa tous les plans et néanmoins ne choqua personne. Ah ! comme c'est facile de faire du théâtre !

« Monsieur, me dit-elle, je suis venue souper en cabinet avec vous, mais c'est à la condition que vous serez sage.

— Pourquoi voulez-vous que je sois sage ?

— Parce que je suis grise.

— Vous ne l'êtes pas assez.

— Et parce que je suis pucelle.

— Vous l'êtes trop. Montrez-moi ça. Quelle malheureuse infirmité ! Depuis quand êtes-vous ainsi ?

— Ah ! monsieur ! c'est de naissance.

— Est-ce que vous souffrez ?

— Ça me brûle, c'est affreux.

— Suivez-vous un traitement ?

— Oui, monsieur. Des massages. Avec le bout du doigt. »

Malgré le rire de ses sœurs, Ricette gardait tout son sérieux. Elle ajouta doucement :

« Quatre fois par jour.

— Et pas autre chose ?

— Oh ! si ! mais je ne vous le dirai pas. C'est un secret de jeune fille.

— Je ne le répéterai à personne.

— Bien vrai ?

— Je vous le jure sur les perfections de votre patronne sainte Mauricette.

— Ça ne vous engage à rien, elle n'est pas dans le calendrier ; j'ai été chrétiennement élevée, monsieur ; je connais les trois vertus théologiques et l'histoire jusqu'à Moïse ; mais la sainte Mauricette, comme elle n'existe pas, c'est rien de dire ce que je m'assois dessus ! Et c'est pas elle qui me punira si je vous le donne, mon secret de jeune fille... Ah ! là ! là ! je déconne ! Qu'est-ce que j'ai bu ? Ça ne se voit pas, m'sieu, que je suis saoule ?

— Pas du tout... Alors, ce secret ?

— Maman m'a dit... que pour calmer leurs pucelages, sans les perdre..., les jeunes filles honnêtes... Ha ! ce qu'il fait chaud ici !... se faisaient masser par-derrrière... en même temps qu'elles se massaient devant.

— Par-derrrière ? mais par où ? »

Elle me montra les dents d'un air féroce mais plein de gaieté, qui semblait me dire : « Ah ! tu ne comprends pas ? » Puis, avec sa facilité d'improvisation et reprenant pour jouer son rôle le visage de l'innocence, elle récita :

« Maman m'a fait un costume d'arlequine avec une boutonnière d'un centimètre au bon endroit, entre les cuisses, pour que j'aie la place de passer mon doigt et derrière il y a un losange qui se relève. Vous voyez, m'sieu ?

— À quoi cela peut-il servir ?

— Elle m'a dit en m'habillant : « Tu seras convenable, tu montreras que tu es une jeune fille bien élevée, tu ne prononceras pas de gros mots, mais, quand tu verras qu'il bande, tu lui prendras la queue, tu te frotteras du beurre dans le trou et tu ouvriras les fesses en disant que c'est la première fois, que c'est honteux de faire des choses pareilles, que tu n'oseras pas t'en confesser et que tu te ficherais à l'eau si ta maman le savait. »... Vous comprenez pas ?

— Elle ne vous a pas dit autre chose ?

— Si. En m'embrassant sur la porte elle m'a dit : « branle-toi pendant qu'on t'encule, ne demande pas à ton miché où c'est qu'on chie le foutre dans ce bordel-là ; mais fais t'en seringuer, ma gosse, depuis le derrière jusqu'à la gueule, décharge dans ta chemise, dégobille dans le piano, pisse dans la carafe, gagne tes cinquante francs par le trou du cul et surtout ne dis pas de gros mots. »... Vous comprenez pas encore ?

— De moins en moins. Votre pudeur, mademoiselle... Ce trouble qui rend vos paroles confuses... »

Je devenais taquin et deux fois odieux ; car Mauricette jouait fort bien. Si joyeuse qu'elle fût de cœur et d'esprit, je la vis sur le point d'avoir une colère instantanée. Je n'eus que le temps de lui dire en me touchant le front :

« Ah ! j'ai compris !

— Miracle de sainte Mauricette ! soupira-t-elle avec patience.

— Ce losange, on peut le lever ?

— Tu parles !

— Et regarder ce qu'il y a dessous comme chez les petites filles de La Rochelle ? »

Non, non c'était fini. De mes lèvres sur sa bouche, je l'empêchai de répondre. Mes taquineries étaient moins drôles que son jeu et je ne les avais prolongées que pour m'amuser plus longtemps à l'entendre. Je craignais qu'au premier contact elle ne cessât tout comédie mais l'amour du théâtre chez les jeunes filles est presque aussi fort que le plaisir des sens et pendant quelques minutes Ricette put soutenir son rôle d'ingénue en cabinet particulier.

« Voyez, monsieur, dit-elle, la différence qu'il y a entre le vice et la vertu. Les femmes éhontées qui dansent le nu ont un cache-sexe par-devant. Les pucelles tout habillées ont un petit losange qui se lève par-derrrière. (Et elle rit de tout son cœur sur la dernière syllabe).

— Je connais bien mal les secrets des jeunes filles et j'ai peur de ne pas...

— Alors, monsieur, laissez-moi faire. Maman me l'a bien répété : » Si ton client est un con, tu sais t'y prendre ; encule-toi ! »

Elle riait de plus belle ; mais cette fois elle avait passé la mesure. Je n'aime pas ce genre de plaisanteries et l'on m'objecterait en vain qu'une vierge de quatorze ans a droit

à quelque indulgence pendant qu'on la sodomise. Ricette reçut, pour le principe, les deux ou trois petites gifles qu'elle méritait. Et alors... (J'ai oublié d'écrire ce détail : la chambre était vaste. Teresa, Charlotte et Lili se groupaient au fond sur le divan. Nous jouions loin d'elles, comme au théâtre, et Mauricette pouvait me parler sans être entendue de l'assistance...) Elle cessa de rire, tourna la tête et me dit ardemment mais tout bas :

« C'est ça que tu appelles des claques, Ta queue me fait plus de mal que ta main. Recommence.

— Mais non !

— Si. Écoute que je t'apprenne, tout bas. Rappelle-toi ce que tu as fait à maman sans le faire exprès. Prends-moi les poils, on n'y verra rien, tu auras l'air de me branler... Non, pas ces poils-là... plus bas... ceux des lèvres... oui... tire... tire-les... tire donc !... mais tire donc ! je vais jouir... »

Et elle m'empoigna la main pour me faire tirer comme si j'arrachais une poignée d'herbe.

L'entracte ne dura qu'une minute. Pour nous donner un peu de repos, Lili en écolière aborda Charlotte en pierreuse et lui dit d'un air soupçonneux :

« T'es donc encore malade ? la pine de ton frère avait un drôle de goût ce matin. »

Quand Charlotte avait ses nerfs, elle ne pouvait retenir ni sa gaieté ni ses larmes. Surprise par cette phrase imprévue, elle rit derrière sa main avant de répondre. Puis la scène

commença, mais sur un autre ton que celui de Mauricette. Entre elle et ses deux sœurs, il y avait toute la distance du pensionnat à l'école primaire. Lili parvenait quelquefois d'un saut à franchir le pas ; sa fantaisie et son instinct suffisaient à la conduire. Charlotte ne parlait que le langage du réalisme obscène et sentimental. Le rôle qu'elle acceptait, qu'elle avait même demandé ne ressemblait guère aux types de Bruant. C'était celui de la fille lasse et lâche, qui a toutes les servilités, reçoit toutes les injures et (presque sainte mais sans le savoir) s'accuse la première de son ignominie.

Elle prit donc un air douloureux et quand Lili répéta :

« Un drôle de goût.

— C'est pas assez qu'il me fasse des queues avec une môme de dix ans ! fit tristement Charlotte. Il faut que la môme vienne se plaindre ! ça arrive qu'à moi, ces choses-là.

— Une môme de dix ans ? Elle est moins gourde que toi, la môme de dix ans ! Elle a branlé le secrétaire du commissariat de police et quand elle voudra le sucer elle te fera foutre à Saint-Lazare.

— Ah ! il ne manquait plus que ça dans ma chienne de vie ! mais qu'est-ce que je t'ai fait, ma gosse ?

— Tu m'as fait que tu vides les couilles de ton frère et que tu mouches ton chat sur le bout de sa pine. »

Cette nouvelle expression de Lili mit en joie Mauricette qui se releva sur une main et suivit la scène.

« Saint-Lazare ! gémit Charlotte. Non, ma belle gamine, aie pitié de moi. Je te ferai tout ce que tu voudras, pour rien.

— C'est trop cher ! dit Lili imperturbablement.

— Veux-tu voir mes poils ? mes nichons ? Veux-tu que je te fasse mimi ?

— J'ai mes gousses ! »

Le ton détaché que prit ici l'écolière était si comique et si dédaigneux que, tous, nous partîmes de rire, même Charlotte. Lili continua sans se déridier après avoir tiré de son petit panier une tranche de pain :

« Fais-moi une belle tartine de foutre. Va chez le marchand de gaufres pour la faire sucrer. Apporte-la-moi et donne-m'en tous les jours une pareille pour mon goûter à l'école. Mais, pas de bêtises ! Si tu me fous la vérole ; c'est pour le coup que je te fais coffrer !... Je l'aurai, ma tartine ?

— Ah ! je t'en ferais plutôt deux avec ce que je tire de foutre pour gagner quarante-cinq sous... Là, sous le pont, y a une flaque tous les soirs... Chaque fois que je marche dedans je me fous la gueule par terre... C'est tout ce que tu veux, ma gamine ?

— Et puis laisse-moi regarder. Tiens ! un passant pour toi ! Vas-y ! Je me cache ! »

Le dernier mot : « Je me cache ! » avait bien dix ans. Mais ce fut à peine si on me laissa l'entendre, car le passant... j'appris soudain que c'était moi. Charlotte me dit vite : « Tu comprends ton rôle ? Tu m'engueules, tu te laisses faire, tu ne bandes pas ; et voilà. »

Je me répétais docilement : « Et voilà ! » Cette conception de l'art dramatique était d'une simplicité qui me rappelait Eschyle plutôt que le théâtre contemporain. La scène aurait donc trois parties... Et la troisième était si facile à jouer dans l'état où m'avait laissé Mauricette, que je me résignai même à feindre la première avec assez de naturel pour satisfaire la manie de cette pauvre et belle Charlotte. La seconde partie m'était peut-être aussi peu agréable que la précédente et je ne me voyais pas suivre comme le songe d'une nuit embrasée la personne qui s'approchait. Tout ceci fut cause que mon rôle fut bien mal tenu. Je n'avais nullement rougi d'être inférieur à Mauricette, mais je faillis avoir quelque dépit en reconnaissant que la simple Charlotte elle-même savait mieux que moi trouver son texte et camper son personnage.

Elle vint à moi la tête levée, la hanche en mouvement et me prit par la manche :

« Tu viens t'amuser, mon joli ?

— Non.

— Viens. J'ai pas étrenné ce soir. Je me suis lavé le chat il y a un quart d'heure. Viens sous le pont, je relèverai ma jupe, tu me peloteras et nous baiserons. Viens.

— Moi, te baiser ?

— J'ai pas de mal, tu pourras voir. J'ai passé la visite aujourd'hui. Mais si on fait pas ça, on fera aut'chose. Je serai bien polissonne. Écoute.

— Fous-moi la paix !

— Écoute donc ! tu sais pas ce que je vais te dire. J'ai envie de pisser depuis deux heures. Veux-tu que je te pisse dans la main ? Tu t'essuieras après ma liquette.

— Tu me dégoûtes. Ne me touche pas la manche avec ces doigts-là.

— Laisse-moi te dire au moins... Je suis si cochonne ! Tu n'as qu'à me demander. Je ferai ce que tu voudras. Viens que je te suce la queue. Tu jouiras dans ma bouche. Tu jouiras tout.

— Pas besoin d'une putain pour ça ! les jeunes filles s'y prennent très bien.

— Penses-tu qu'elles font comme moi le poisson souffleur ? tu sais pas ce que c'est ? Écoute donc que je te dise !

— Non ! Fous le camp ! D'abord je n'ai que dix sous et il m'en faut quatre pour prendre le tramway, ajoutai-je avec quelque honte de ces imbécillités.

— Eh bien, donne-moi six sous, voilà tout, tu seras plus généreux la prochaine fois. Donne-moi six sous et je te ferai le poisson souffleur. Quand je t'aurai sucé la queue, je rendrai le foutre par le nez. »

Charlotte me donnait la nausée. J'eus un vague sourire et, pour hâter la fin de la scène en provoquant une réplique trop facile à deviner, je lui dis avec violence :

« Veux-tu t'en aller ou je t'encule ! »

Cette formule d'exorcisme est parfois efficace pour chasser les raccrocheuses ; mais, au moins une fois sur trois, elle manque son but et les retient au lieu de les épouvanter.

Charlotte, qui joua bien cette partie de son rôle, me répondit d'une voix douce et du ton le plus indifférent, comme si je lui demandais de faire le poisson souffleur par la narine droite ou la narine gauche :

« Viens m'enculer, ça m'est égal. Tu crois que je ne le fais pas pour six sous ? Faut bien vivre. Et puis tu m'étreignes. Viens m'enculer sous le pont. Fourre bien ta queue, n'aie pas peur, tu saliras pas ton linge, je t'essuierai avec l'envers de ma jupe.

— Charlotte, tu es immonde ! lui dis-je à l'oreille.

— Si tu crois que je ne sens pas ce rôle-là ! » répondit-elle tristement.

Malgré les sentiments éteints que m'inspirait une pareille scène et que j'ai à peine besoin d'exprimer ici, le jeu fut interrompu par un accident singulier que mes jeunes lectrices ne comprendront point, mais dont les jeunes hommes seront moins surpris.

Que l'amour et l'érection sont deux phénomènes distincts, voilà ce qu'il faudrait apprendre aux jeunes filles à la veille de leur premier flirt. Rater une femme, c'est quelquefois prouver qu'on l'aime jusqu'à l'évanouissement des sens. Par contre, à l'improviste, entrer en érection

devant une femme qu'on n'aime pas, c'est la traiter de putain d'une façon galante mais catégorique.

Et c'est ce qui m'arriva dans la bouche de Charlotte. « Dans sa bouche ? direz-vous. Le beau miracle ! Un octogénaire en eût fait autant ». Mais réellement je ne m'y attendais pas, ni personne. D'abord mon rôle était de rester froid ; rien ne me paraissait plus facile à mimer. Et la comédie de Charlotte ne m'avait excité en aucune façon. Enfin je sortais des bras de Mauricette depuis... Au fait, voilà l'explication. Une demi-heure s'était passée. La bouche fut une imprudence.

Mon accident agita tout le monde. S'il flatta Charlotte, on le devine, Teresa en rit aux larmes, ce qui me fit devenir très rouge, car je n'avais nulle envie de rire, ni Mauricette non plus, bien que je lui eusse fait signe de ne pas s'inquiéter.

Heureusement la saynète où Charlotte s'offrait en victime avait une si grande élasticité que le renversement de la péripétie ne changea ni l'intrigue ni les caractères. Il donna même plus de force à la scène capitale.

Charlotte reprenant son rôle de pierreuse psalmodia d'une voix traînante.

« Je te l'avais dit que j'étais cochonne, que tu banderais bien dans ma bouche. Qu'elle est belle, ta queue, mon petit homme ! Écoute, j'ai mon frère qui me fait des traits avec une gamine. Écoute pendant que tu l'as bien raide... J'ai envie ! J'en veux pas de tes sous. Encule-moi bien loin,

laisse-moi me branler et si tu me fais jouir tu ne me donneras rien. Tiens ! le voilà, mon cul, mets-la ! mets-la vite ! »

Elle se tenait debout, penchée en avant, la jupe noire relevée sur les reins, les fesses nues, dans une attitude où elle représentait avec naturel, avec talent, l'extrême servilité de la prostitution. Et elle reprit de sa triste voix :

« Où qu'elle est, ta queue ?

— Je ne sais pas, fis-je distraitemment. Tu peux en chercher une autre.

— Oh ! je te fais bander, je te suce comme il faut, je te dis de m'enculer, que ça ne te coûtera rien, tu ne débandes pas et tu me plaques ? Je te dégoûte ! Ça te plaît pas d'enculer une putain ? Vrai ! Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour gagner tes six sous ? Veux-tu me pisser sur la figure et que je ferme les yeux en ouvrant bien la bouche ?

— Écoute, Charlotte, tu exagères ! » fis-je pour l'arrêter.

Alors, quittant son rôle, parlant pour moi seul avec une expression que je n'oublierai jamais, elle murmura :

« Non ».

XV

Mauricette bondit jusqu'à moi, ravie que j'eusse écourté la scène aux dépens de l'art dramatique. Elle ne voulait ni que Charlotte fût toujours la cause de l'état où elle m'avait mis, ni que je retombase dans l'indifférence par distraction ou faute de soins.

Aussitôt elle eut la pensée d'une nouvelle scène ; mais auparavant elle lança une de ces phrases que les filles de Teresa disaient si naturellement et qui me laissaient chaque fois dans une stupeur sans bornes.

« Lili ! cria-t-elle. Fourre-moi ta langue dans le cul pour voir si j'ai encore de la moutarde ! »

Et, pendant que Lili soulevait le losange de l'arlequine, Mauricette répéta :

« C'est effrayant ce que le trou du cul me démange ! Non ! maman l'a fait exprès de me mettre en chaleur par derrière. Oh ! tu m'enculerais douze coups avant de me dépucler cette nuit !... Eh bien, Lili ? quoi ?

— Ben, dit Lili, ça sent le foutre, la gousse, le caca, la putain, la moutarde, la guimauve, la queue, le jus de chat, la peau d'Espagne, le caoutchouc du godmiché, les suppositoires, le fond de bidet, le rouge pour les lèvres, la

serviette à cul, la vaseline, l'amidon, le musc, les chiottes de bordel et des saloperies que je n'ose pas dire.

— Que je n'ose pas dire ! répéta Ricette. Merci ! oh ! merci ! Viens que je te foute une claque.

— Rends-moi plutôt ce que je viens de te faire, dit Lili avec toupet et en s'approchant sans la moindre défiance.

— Regarde ! me dit Ricette. Regarde si elle le sait qu'elle ne l'aura pas, sa claque ! Regarde si c'est malin pour son âge ! La seule putain de la famille, je te dis ! Elle vient de me faire une de ces feuilles de rose à fond... Je la sens encore.

— Oui ! T'en ferais pas autant, dit Lili, très calme. Mais si je suis putain ça vaut bien six sous, comme dit Charlotte.

— Un ! deux ! trois ! quatre ! cinq ! six ! payé ! dit Ricette avec six baisers. Plus... »

Et elle lança gaiement ce « Plus » en faisant siffler l's, comme il est de tradition à la Comédie-Française quand on annonce le crocodile de l'usurier moliéresque.

« Plus ! en l'honneur des circonstances une prime exceptionnelle et gratuite. Ce que je tiens à la main est à moi pour toute la nuit, mais une fois maman l'a eu par le con et Charlotte par la bouche, pendant que Lili soupire et nous dit qu'elle se brosse la fente en regardant si ses poils poussent.

— Ils poussent pas ! insista Lili gravement.

— Alors, à titre de prime et avec la permission de Monsieur, nous allons faire une scène à trois où l'écolière ici présente aura mon amoureux pendant une minute à la condition de me [le] rendre.

— Fais attention ! dit Lili, sérieuse. Devant, Charlotte il a bandé sans le vouloir. Avec une aussi belle femme que moi il est foutu de décharger. »

Ce jeu présentait à mes yeux une curiosité franchement négative, donc assez rare et intéressante, comme tout ce qui est le contraire d'un idéal connu. Pour le dire en d'autres termes, ces petites scènes érotiques avaient aussi peu de rapport avec la dramaturgie qu'avec l'amour.

Je le répète sans craindre les redites. Ayez la bonté de ne pas croire que j'invente ce théâtre enfantin. Si vous jugez que mon style n'est pas celui d'un primaire, faites-moi la grâce de supposer que ces dialogues de courtisanes ne sont pas le fruit de mes veilles. Je les ai notés parce qu'ils m'ont paru plus « jeunes filles » que « putains » malgré leurs jeux de scène et leur vocabulaire : contraste qui m'amuse ; mais, comme les dessins d'une enfant, ils perdraient tout caractère sous la retouche.

Avant de jouer, je prévins Ricette que je reprenais un état physique moins rehaussé d'ostentation, et que je n'aimais point à me montrer sous un aspect ridicule ! On me donna donc un peu de repos à cet égard ; pas pour longtemps.

La scène commença par un fortissimo comme une symphonie classique.

Sans avoir rien préparé :

« Tu sors de l'école, ma petite fille ? dit Ricette. Ce n'est pas vrai. Il est sept heures. Ta maman a dû te gronder.

— Oui, elle m'a foutu la main sur la gueule parce que je suis rentrée avec un godmiché dans le derrière. Que je m'en doutais même pas. »

Les débuts de Lili étaient toujours imprévus, mais délibérés. Lili dirigeait les scènes ; et de toutes les choses singulières que j'ai vues dans sa famille, c'est aujourd'hui celle qui m'étonne le moins. Ricette encore s'en étonnait pourtant et rit derrière sa main avant de reprendre :

« Tu l'as encore ? À qui est-il ?

— Est-ce que je sais ? Y a tant de salopes qui m'enculent... Et comme je leur tourne le dos, je peux pas les reconnaître. Ma mère a gueulé comme ça : « Encore une putain de gougnotte qui t'a oublié sa pine dans le cul ! » C'est pas vous, mademoiselle ?

— Moi ? c'est moi la salope qui t'encule ? c'est moi la putain de gougnotte qui...

— Oh ! mousez pas ! j'ai répondu : « C'est dans l'escalier, maman. — Ben ! qu'elle a dit, va donc chez la grue d'en face, voir si c'est pas à elle, ce godmiché-là. » Je fais un acte de probité, mademoiselle, en vous le rapportant.

— Et moi je te le renforce ! A-t-on jamais vu des gosselines pareilles qui font des visites de cérémonie avec un godmiché dans le derrière ? et qui ne vous passent même pas la langue par-devant ?

— Non ! je m’y reconnaîtrai jamais avec toutes les espèces de gousses ! Y en a qui vous enculent ! Y en a qui vous débarbouillent avec ce qu’elles déchargent... On baise plus avec elles qu’avec les michetons...

— Comment, tu es dépuclée à ton âge ?

— Oh ! là ! ! Miséricorde ! Qu’est-ce qui me tombe sur le bout du nez ! Il faudrait que je sois pucelle pour vous passer la langue dans le cul ! Ben ! vous en avez, du vice ! Pourquoi le bon Dieu m’a-t-il donné deux trous si c’est pas pour que je m’en serve ?

— Moi, je me sers que d’un.

— N’y a pas de quoi vous vanter. »

Jamais Lili ne cherchait une réplique ; et Mauricette, dont le bagou nous avait amusés une heure auparavant, sentit qu’il valait mieux pour elle quitter le dialogue pour le couplet où elle brillait davantage :

« Et si au lieu d’un godmiché je te donnais une queue toute vivante ?

— J’aimerais mieux ça que la queue d’un macchabée, dit Lili avec calme. Je ne suce que les queues vivantes.

— Attention ! si tu en veux une, tu vas me dire merci d’avance et me faire un joli petit travail de gousse pendant que mon ami dort dans la chambre à côté. Des baisers sur la figure, la langue autour de l’oreille et les dents derrière le cou ; c’est le commencement.

Ensuite tu me fais minette au bout du nichon droit et au bout du nichon gauche jusqu'à ce que je te dise : assez. Tu laisses trembler ta langue tout autour du ventre légèrement et sans mouiller ; tu mordilles les babines du chat, ta langue passe dessous, me fait à peine feuille de rose comme si elle n'osait pas, puis se fourre dedans, revient, et travaille mon pucelage dans tous les petits coins... Enfin elle attaque le bouton ; et, quand j'aurai fini de jouir, je te donnerai une belle queue toute chaude pour jouer avec.

— Oh ! mademoiselle, fit Lili sans aucun enthousiasme, ça vaut plus qu'une queue, ce petit travail-là. Ça vaut cinquante francs. »

La réponse qui fit la joie de Teresa me prouva que Ricette voyait juste en prétendant que Lili avait l'instinct de son métier ; mais c'était à moi de jouer : je faillis rater mon entrée.

Dès le premier mot, Lili redressa le sujet et se mit en avant :

« Bonjour, m'sieu. Mademoiselle vient de me dire qu'elle est vraiment trop moche pour vous et qu'il y a longtemps que vous l'auriez plaquée si elle ne vous donnait pas des distractions. Alors elle est obligée de s'habiller en Arlequine et de vous présenter des écolières. Vous êtes un peu maboul, n'est-ce pas ? Oh ! ça fait rien ! je suis habituée. »

On ne lui avait rien dit de tout cela. « Quel culot ! » fit Mauricette entre ses dents. Mais Lili continuait :

« Ces grandes filles-là, ça sait rien faire, voyez-vous. Elles ont des pucelages partout, on les tourne dans tous les sens avant de trouver où est l'entrée. Et quand une fois elles sucent la queue, alors c'est tellement épatant qu'elles invitent toute leur famille pour avoir des applaudissements comme si elles avalaient un sabre !

— Ah ! mais tu vas te taire, morpionne ! dit Ricette, énervée par les rires de sa mère.

— Oh ! mademoiselle, fit Lili, très calme, ne vous donnez pas la peine de me fouetter. Je n'aurai pas besoin de ça pour faire bander votre amant, et je ne marche pas comme vous pour les scènes de torture. Allez donc faire pipi. Revenez dans cinq minutes, apportez-moi le fafiot et je vous rendrai Monsieur. En bon état. Allez. »

L'autorité de Lili s'affirmait à chaque réplique. Mauricette elle-même, après deux regards jetés à sa mère et à moi, prit le parti de rire, de se retirer, de ne pas répondre et enfin « d'aller faire pipi » comme on venait de l'y inviter.

La suite de la scène me gênait par avance et, ne sachant comment jouer le rôle du monsieur qui se fait présenter des petites filles par sa maîtresse en arlequine, je fus content de voir Lili redresser le sujet pour la seconde fois par un tutoiement que je n'attendais guère :

« Ah ! ce qu'elle est vicieuse, ta poule ! Elle sait que t'as couché avec moi ; elle m'a fait une leçon de gousserie pendant une demi-heure ; et puis elle est allée se branler aux cabinets et elle veut que tu m'enfiles quand elle rentrera. Le

président de la cour d'appel n'en demande pas tant avant de se mettre à poil. »

Je conte bien mal cette histoire si vous ne comprenez pas le fou rire qui m'empêcha de répondre à la dernière phrase. Lili seule ne riait pas. Elle était même pressée et releva sa robe d'écolière jusqu'à la ceinture.

« Dépêchons-nous ! C'est sérieux ! Si tu ris, tu vas me rater ! »

Je le savais bien ; mais Lili me donnait beaucoup plus de gaieté qu'elle ne m'inspirait de concupiscence et la jovialité bruyante de Teresa troublait sans cesse les efforts que je faisais pour rester grave. Il s'en fallut de peu que le flagrant délit ne fût manqué. Par hasard, Mauricette prolongea son absence de quelques minutes : cela seul permit à Lili de continuer la scène selon ses conceptions et lui donna l'accessoire qui lui était indispensable.

Dès la rentrée de sa sœur, Lili reprit son rôle :

« C'est vrai, mademoiselle, que vous travaillez Monsieur depuis avant-hier, sans arriver à rien ?

— Penses-tu, grenouille ! Je l'ai sucé à dix heures et demie, il m'a enculée à onze heures.

— Que vous dites ! mais il était mou comme une loque devant vous, et voilà comment j'ai le plaisir de vous le rendre. C'est vingt francs. Voulez-vous une facture ? »

Mauricette fit un geste de la main qui menaçait Lili de quelques représailles ; mais elle resta de bonne humeur et,

sans se martyriser l'imagination, elle dirigea son rôle de façon à tenir sa promesse :

« Je n'ai pas d'argent, dit-elle, mais ce que tu tiens vaut mieux. Prends-le la première, ne me l'abîme pas, rends-le-moi et nous serons quittes. »

Lili eut alors l'expression la plus comique de toutes : un mélange de désillusion, de politesse et d'indifférence, et cessant de me toucher elle dit à sa sœur :

« Ce sera vingt francs de plus. »

Visiblement, Mauricette n'attendait qu'un prétexte pour se montrer bonne joueuse : un mot qui ne serait pas une raillerie à son adresse. Elle embrassa Lili en riant, puis l'empoigna par la taille, lui releva les jupes et me dit :

« Tiens ! Prends-la par où tu voudras ! »

Une autre gosse eût trouvé drôle de crier : « Maman ! on me viole ! » Mais Lili ne faisait jamais de gaffes et d'ailleurs elle avait quelque chose de plus pressé à nous dire ou plutôt à nous rappeler :

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! mais je suis une écolière ! J'ai mon pot de vaseline dans mon petit panier !

— Ah ! fais donc ton étroite ! Dis, Mauricette. Est-ce que tu as besoin de vaseline ? Je vais te cracher dessus. Tiens-toi bien ! »

Et, Lili s'étant placée pour jouer à saute-mouton, Ricette se mit à cheval sur elle, mais à rebours et sur la nuque pour lui fourrer la langue partout où je pouvais m'introduire.

Puis, lui tenant la taille entre ses deux cuisses, elle me dit avec entrain :

« Maman a deux cons, parce qu'elle a autant de poils derrière que devant ; mais, quand Lili ouvre ses fesses, dirait-on pas qu'elle a deux trous du cul ?

— C'est encore mieux ! » dit Lili qui répondit la tête en bas.

Celui que je pris était pourtant bien un petit sexe et ai-je besoin de dire avec quelles précautions ? Oui ; il est même utile que j'y insiste pour accentuer le caractère moralisateur de mon récit. Apprenez donc, lecteur ingénu, que le jour où vous baiserez une petite fille en levrette, si vous ne la ménagez pas, vous la défoncerez et vraisemblablement elle ne survivra guère ni à vos maladresses ni même à vos excuses. Rien n'est plus dangereux que de prendre une enfant dans une telle posture. Je ne dis pas cela pour les lycéens qui enculent leurs petites sœurs ; je le dis pour ceux qui les baisent et qui risquent de les crever tant qu'ils n'auront pas lu cette page.

Une des erreurs populaires les plus répandues est celle qui concerne les déflorations précoces. Beaucoup d'hommes se sont laissé dire que pour bien dépuceler une petite fille il faut que le pénis la perce par la vulve et ressorte par la bouche, ou bien que, vice versa, il pénètre par le pharynx et reparaisse entre les pattes. Je n'ai jamais essayé ce tour de force. Les bons anatomistes à qui j'en ai parlé m'ont déconseillé d'en faire l'expérience. Je vous le

déconseille à mon tour. Vous ne me direz plus que mon livre ne peut être laissé entre toutes les mains.

Comme la vertu n'est pas toujours récompensée, ma prudence et mes scrupules reçurent peu de plaisir en échange.

Cessons toute mauvaise plaisanterie. Jouir d'une femme à l'instant où j'en étreins une autre..., ah ! que cela est contraire à mon tempérament ! Je goûte si peu la tromperie en amour que je répugne même à l'adultère et j'aime mieux vous conter cette histoire de putains que d'écrire ici par quels stratagèmes j'ai mystifié un homme cent fois pour escamoter sa femme.

Sous Mauricette et moi, la petite Lili me parut jouer son rôle tout à fait ridicule, car la plus cocue des deux n'était pas pour moi celle qui m'embrassait ; et cette complication plus sentimentale que charnelle, ce renversement des réalités sous les chimères, me causa un tel trouble que je fis à Mauricette un signe de hâte.

On ne pouvait nous entendre. Elle me dit tout bas :

« À moi, maintenant ? »

— Plus que tu ne penses. Ne me répète plus cette histoire de moutarde, c'est fini. Je te dépucelle. »

Son regard flamba ; elle dressa les seins, ouvrit les lèvres pour crier : « Oui ! » Mais elle se tut ; et, par un brusque virage de sa volonté fantasque, elle murmura :

« Viens ! Je te dirai ça derrière la porte ! »

Gentille, elle embrassa Lili, lui chatouilla les côtes, la fit rire, la jeta pour l'occuper dans les jambes de sa mère et sortit vivement sur mes pas.

« Lequel de nous deux en a le plus envie ? dit-elle en me serrant.

— C'est moi.

— Ce que tu te fourres le doigt dans l'œil... Enfin !... Merci de le dire et tant mieux si tu le crois... Attends encore une heure, veux-tu ? »

Mon visage pâlit, changea et elle me vit mécontent avant que j'eusse ouvert la bouche.

« Alors il faut que je te dise tout ! fit-elle en me serrant davantage. Tu n'as pas entendu ce que disait maman ? J'ai un pucelage en cuir comme était celui de Charlotte. Ce sera une boucherie... »

Ah ! elle avait trouvé le mot qu'il fallait dire pour ne plus me tenter du tout.

« Je suis contente, poursuivit-elle. Plus tu me feras du mal, plus tu me feras du bien ; mais quand ce sera fini je serai à moitié morte... D'abord je voulais tout de suite. Mais maintenant... on joue... je m'amuse... Je ne m'amuse pas toujours... »

Elle acheva ces mots en inclinant la tête et presque avec la voix de Charlotte. Je me sentis si confus de l'avoir attristée que je lui promis de faire tout ce qu'elle voudrait et que je résolus même de m'amuser autant qu'elle. Comme je

prends rarement une résolution, j'aime qu'elle soit conçue avec témérité.

XVI

Charlotte sourit quand nous rentrâmes. Il lui avait suffi de serrer sa coiffure, d'essuyer son rouge, d'enlever son tablier et de mettre un col en ôtant son ruban de cou... Dans sa robe noire, avec son air doux et triste, elle avait l'air maintenant d'une institutrice orpheline placée dans une famille par une œuvre charitable.

Elle s'assit devant un guéridon avec sa petite élève et dit sans aucun espoir d'obtenir une bonne réponse :

« Quelles sont les sous-préfectures de la Haute-Loire ?

— Si vous saviez ce que je m'en fous ! dit Lili.

— Vous n'avez pas appris vos leçons ?

— Si. J'en ai appris une. Montrez-moi vos poils d'abord et je vous la dirai après.

— Quelle enfant ! mon Dieu ! quelle enfant ! Est-ce que vous allez me demander cela tous les jours parce que j'ai eu la faiblesse de vous l'accorder une fois ?

— Ça m'étonnerait pas de moi.

— Je suis votre institutrice, vous ne faites rien de ce que je vous ordonne et cela ne vous suffit plus de me désobéir, il faut maintenant que je me plie à tous vos caprices ?

— J'allais le dire.

— Et après vous me récitez la leçon que vous avez étudiée ?

— Oui.

— Et vous comprendrez que je suis trop bonne, trop indulgente pour une petite fille aussi déréglée, aussi intraitable que vous ?

— Oh ! vot'gueule, mamselle ! fit la petite sur un ton inouï. Ça va bien ! ne me faites pas chier. Fermez-là, ouvrez les pattes, montrez-moi vos curiosités et ravalez vos boniments par la gargoulette. Quand je vous demande à voir un con, c'est pas de vous tout entière que je parle. »

Charlotte se ferma la bouche en effet. Elle avait le rire facile comme les larmes. La main sur les lèvres, elle releva ses jupes et laissa Lili se livrer à toutes ses fantaisies d'improvisation :

« Je l'ai bien vu, maintenant ! Je sais comment il est, et si vous ne faites pas ce que je veux je le dirai à tout le monde que vous me l'avez montré pour me pervertir.

— Qu'est-ce que vous voulez donc, méchante enfant ? dit Charlotte en reprenant sa triste voix.

— C'est moi qui vous ai chipé le paquet de lettres de votre copine où il n'y a que des cochonneries. Je sais tout. Eh ! ben ! vous en faites, des tours de putains toutes les deux !

— Je suis perdue...

— Oh ! foutue ! vous pouvez le dire, ça ne vous salira pas la langue autant que de me lécher le derrière, comme vous allez me lécher.

— Moi ?

— Oui, vous ! et si vous ne me le faites pas, je courrai dire à maman que vous avez voulu me le faire ! »

— De tous les mots de Lili, celui-ci est un de ceux qui m'ont le moins étonné. J'ai toujours cru que la femme de Putiphar devait avoir une douzaine d'années et non quarante ans comme certains peintres l'imaginent. J'en appelle d'abord à ceux qui ont vécu en Orient et ensuite à vous, qui me lisez, si la psychologie des petites filles ne vous est pas trop mal connue.

L'écolière obtint de son institutrice la complaisance qu'elle exigeait et qui n'avait rien d'in vraisemblable : les maîtresses de pension le font à leurs élèves plus souvent que les parents ne le pensent.

Lili garda quelque silence pendant que Charlotte à genoux, toujours prête à s'humilier, prolongeait un peu le jeu de scène. Mais Lili ne sortait point de son rôle et si elle prit un temps, ce ne fut que pour mieux détacher, de sa petite voix indifférente, un :

« J'aime beaucoup mieux ça, mademoiselle, que de vous réciter les sous-préfectures de la Haute-Loire. »

Et elle ajouta gentiment :

[« Voulez-vous aussi ma langue, vous ?]^[ws 1]

— Par-devant, » dit Charlotte qui s’assit et se renversa, levant sa jupe des deux mains.

Lili s’agenouilla, mais la fit attendre et devint taquine en considérant l’état de sa sœur.

« Oh ! ne mouillez pas tant, mademoiselle ! Vous m’en donnez trop pour mon âge. C’est pas la dose pour enfant ; ça doit être la dose pour adulte... Eh ! mais qu’est-ce qui lui prend ! la voilà qui se branle ! Assez ! assez pas d’inondations ! »

Elle écarta le doigt de Charlotte, colla sa bouche au même point... et la scène à peine commencée fut suspendue par un coup de théâtre.

Teresa en peignoir traversa la chambre à grands pas, prit le rôle de la mère, interpella Charlotte :

« Ah ! voilà les leçons que vous donnez à ma fille, mademoiselle ?

— Oh ! Madame !...

— Je vous confie une enfant de dix ans pour lui apprendre le français, l’histoire, la géographie, les langues vivantes, et voilà quelles langues vous lui enseignez ? Va dans ta chambre, Lili ! Et vous, mademoiselle, venez dans la mienne. »

Teresa, parlant à la cantonade, se tourna vers Mauricette assise sur mes genoux et dit :

« Je n’ai pas envie de jouer, j’ai envie de jouir. Aussi ça ne traînera pas. »

Puis, saisissant le bras de Charlotte, elle reprit d'un ton plus doux :

« Mademoiselle, j'ai trouvé cette nuit dans le tiroir de ma fille le paquet de lettres qu'elle vous a pris. Votre amie vous traite de gousse, de putain... C'est effrayant ! Elle parle sans cesse de votre langue... Elle vous demande combien de fois vous vous branlez pour elle.

— Ah ! Madame ! voulez-vous que je me tue ?

— Ne vous troublez pas.

— Je suis une misérable créature.

— Confessez-vous et je vous pardonne.

— Mais j'ai tous les vices.

— Moi aussi. »

Et Teresa nous jeta un regard pour accuser encore sa désinvolture à mener d'un bon train les scènes dramatiques. La conclusion fut celle que l'on devine, et ce qu'elle eut de plus curieux pour moi lui vint de Lili qui eut assez de tact pour ne pas troubler sa mère en prenant une revanche de son flagrant délit.

Elle attendit que tout fut terminé ; puis, toujours en travail d'imaginations et d'initiatives, elle alla parler tout bas à sa mère et à sa sœur, parut leur dicter la suite de leurs rôles et cria vers nous :

« Second acte ! Huit jours après ! »

Comme au début du premier acte, l'institutrice et l'écolière s'assirent devant le guéridon.

« Vous savez beaucoup mieux vos leçons depuis huit jours, dit Charlotte. Mais qu'est-ce qui vous fait rire ? Soyez plus respectueuse !

— C'est un de vos poils du cul, mademoiselle, qui m'est resté entre deux dents et qui me chatouille le bout de la langue... Non, je crois que c'est plutôt un poil de maman... Mais je ris pour ça, je vous assure. Je ne ris pas parce que vous avez l'air tourte.

— Lili !... Allons ! récitez les deux pages que vous avez apprises hier. Qu'est-ce qu'une petite fille ? »

Mauricette au dernier mot tressauta sur mes genoux et me dit tout haut :

« Écoute ça ! C'est le catéchisme qu'on avait écrit pour Charlotte quand elle était petite et Lili le sait par cœur. »

Charlotte répéta... et Lili répondit en ânonnant exprès comme si elle ne comprenait rien, ce qui donna quelque drôlerie à ses antiennes.

« Qu'est-ce qu'une petite fille ?

— C'est une petite saloperie qui ne pense qu'à tâter les cons et les pines, se branle du matin au soir, pisse partout, lève sa robe et montre son cul pour voir celui des autres.

— À quoi peut servir une petite fille ?

— On se le demande.

— Quel miracle a fait la bonté de Dieu en faveur des petites filles ?

— Ce miracle est le don qu’elles ont reçu presque toutes de faire bander les messieurs comme si elles étaient des femmes.

— Expliquez-vous.

— C’est un mystère.

— Et qu’est-ce que la bonté du Créateur leur a donné de plus ?

— Le Créateur leur a percé d’avance deux trous et une bouche afin qu’elles n’aient pas l’humiliation d’avoir fait bander les messieurs pour rien et qu’elles puissent miraculeusement leur servir à quelque chose.

— En retour de ces bontés divines, quel est le devoir des petites filles ?

— Toute petite fille qui fait bander un monsieur a le devoir de le faire décharger.

— Est-ce à elle de choisir le trou qu’elle préfère ?

— Cela ne la regarde pas. Elle n’a qu’à donner celui qu’on lui demande.

— Doit-elle même attendre qu’on lui en demande un ?

— Non. La petite fille qui reste seule avec un monsieur lève sa robe aussi haut que possible, s’excuse de n’avoir pas de poils et dit poliment : « Voulez-vous me baiser ? Voulez-vous m’enculer ? ou aimez-vous mieux que je vous suce ? »

— Et si le monsieur leur répond : « Va te branler plus loin ! je ne baise que les femmes » comment doit-elle se comporter ?

— Dans ce cas, la petite fille s'éloigne, mais elle peut s'abstenir de toute masturbation sans manquer à ses devoirs religieux. »

À cet endroit, Lili s'interrompit au milieu de son rôle, ce qui ne lui arrivait guère ; elle tenait à me dire :

« Crois-tu qu'on m'en a fait apprendre, des conneries ! »

Et aussitôt Charlotte ajouta :

« Pour elle ce n'est rien. Mais moi ! Pense que j'ai appris tout ça en même temps que mon catéchisme ! Je m'embrouillais à la chapelle et j'ai manqué vingt fois d'en réciter des phrases à monsieur le Curé ! »

Sur un signe de Lili, elle revint au jeu : « Très bien. Vous ne savez rien de plus pour aujourd'hui ?

— Si, mademoiselle, je sais encore quelque chose, c'est que les pires saloperies qu'il y ait sur la terre, ça n'est pas les petites filles, c'est les institutrices.

— Ah ! cela devait m'arriver ! Je n'ai que ce que je mérite ! Je me disais aussi : qu'est-ce que cette enfant doit penser de moi ?

— Voulez-vous que je vous le dise ? »

Ricette, qui s'agitait beaucoup sur ma jambe, me chuchota dans l'oreille : « Si on lui dit, elle va se branler ». Mais Lili n'en doutait pas davantage et, comme le fameux capitaine qui suivait ses soldats parce qu'il était leur chef, elle ordonna ce qu'elle ne pouvait empêcher :

« Perdons pas de temps ! fit-elle. Donnez-moi ma leçon de masturbation et je vous répondrai avant qu'elle finisse.

— Où suis-je tombée ! dit Charlotte en levant sa jupe. Est-ce pour donner des leçons de masturbation à une petite fille que j'ai passé mes brevets ?

— Vos brevets de putain ? Mais oui ! Et vous ne les avez pas volés ! ni les félicitations !

— C'est ainsi que vous osez me parler ? Vous traitez de putain votre institutrice ?

— Ah ! la barbe ! Je vous écoute, mademoiselle. J'attends ma leçon. Déchargez d'abord, vous baverez après. »

Le ton que prenait Lili pour lancer une réplique avait la même aisance que le choix de ses expressions ; mais ce sont là des indescriptibilités.

« Je suis deux fois honteuse, commença Charlotte. Je vous apprends des horreurs et je ne suis même pas capable de vous les enseigner comme il faut.

— Ça se voit bien, mademoiselle, que vous êtes un peu conne. Allez ! ne vous troublez pas ; je comprends tout.

— Commençons par le cours élémentaire. C'est celui que je sais le mieux, dit Charlotte en riant. Ce n'est pas difficile. Vous mouillez le troisième doigt là-dedans, vous le remuez ici... Voilà.

— Et vous servez chaud ? demanda Lili. Eh ! là donc ! la voilà qui se branle et elle ne m’a rien appris. Quelle gourde que cette institutrice ! Elle est aussi bête que putain. Voulez-vous continuer ma leçon ? fit-elle en arrêtant la main de sa sœur.

— Je répète, fit patiemment Charlotte en cherchant les termes savants que toutes ses pareilles connaissent plus ou moins. Ce que vous voyez là est ma vulve.

— On dirait un con, observa Lili.

— Vous trempez votre doigt ici, dans le vagin et vous le mouillez de... de... comment ça s’appelle, le foutre des femmes ?

— Vous le direz demain. Continuez.

— Si vous pouvez attendre, vous vous chatouillez par-dedans avec deux doigts, ou par-dehors en vous tirillant ces petites lèvres-là. Si vous êtes pressée, vous touchez tout de suite le... le clitoris que voici ; vous appuyez, vous remuez de droite à gauche ou vous tournez autour...

— Mais la voilà qui recommence ! À la quatrième vitesse !

— Je n’en peux plus ! murmura Charlotte.

— Quelle éducation ! fit Lili en se tournant vers les spectateurs. Croyez-vous que c’est dégoûtant d’avoir une maîtresse pareille ! Au lieu de me montrer à écrire, elle me montre à me branler ! À une petite fille innocente qui sait même pas réciter les sous-préfectures de la Haute-Loire !

— Moi non plus...

— Elle se fait juter sur tous les fauteuils, elle bouffe le chat de maman qui est une sainte femme, elle sent le foutre comme moi la fleur d'oranger et quand on fouille dans sa table à ouvrage, voilà ce qu'on trouve ! dit Lili en tirant de sa poche un godmiché.

— Oh ! entre les mains de cette enfant.

— Vous me dégoûtez bien, mademoiselle.

— Je me dégoûte encore plus.

— Et vous allez voir comment je vous respecte. D'abord, finissez de vous branler ! Assez ! dit la petite en tirant le bras de Charlotte.

— Oh ! Lili ! Lili !... j'allais jouir... je vais avoir une attaque. »

Lili obtint pourtant une minute d'arrêt. Elle ceignit le godmiché en pinçant avec une épingle le ruban trop large, et, tenant sa robe d'écolière que l'instrument retroussait comme le phallus énorme d'un petit dieu grotesque, elle déclara :

« Une putain d'institutrice peut bien être aussi polie qu'une saloperie de petite fille, pas vrai ? Rappelez-vous ce que vous venez de me faire réciter...

— Quoi ? fit Charlotte égarée.

— Encore plus andouille que putain ! répéta Lili avec compassion. Voyons, ne vous troublez pas, ma fille, ça va venir. Regardez-moi : je suis un monsieur et vous me faites

bander, il me semble que ça se voit ? Alors qu'est-ce que vous devez me montrer ? Eh bien ?... Mais levez donc vos frusques, pochetée !... Oh ! là ! là ! j'en ai chaud.

— Je sais même pas ce qu'elle me dit murmura Charlotte en se troussant, mais comme en rêve.

— Et quand une saloperie comme vous montre ses deux trous à un monsieur qui bande, qu'est-ce qu'elle lui dit ?

— Voulez-vous... me baiser... m'enculer... que je vous suce...

— Mettez-vous à genoux ! Donnez-moi vos fesses !... Non, mais voyez donc comme elle ouvre ça !... et comme on entre là-dedans !... Si c'est pas malheureux pour une petite fille d'avoir une institutrice qui lui montre son cul pendant toute la leçon et qui se laisse fourrer à la fin un godmiché dans le derrière... Ce qui me dégoûte le plus, mademoiselle, c'est pas que vous soyez putain, c'est que vous êtes assez tourte pour que je vous encule. »

Et alors...

Alors que se passa-t-il ? Le plus triste incident de cette aventure.

Charlotte avait-elle trop présumé de son goût maladif pour l'humiliation ? Lili, comme tous les enfants, manquait de mesure dans la farce ; avait-elle abusé du rôle qu'elle achevait d'improviser ?

Non. L'explication que j'entrevois est la plus difficile à donner parce que j'écris ce livre à la première personne. Mais, devant l'amour de Charlotte... « il n'y a pas de quoi se vanter », comme disait Lili. Ce n'est certes pas cette histoire que je choisirais entre mes souvenirs si je voulais vous faire imaginer l'éblouissement de mes séductions et vous ne serez pas émue à l'excès, mademoiselle, si je vous dis que cette nuit-là, où je ne quittai guère Mauricette, Charlotte, plus nerveuse d'heure en heure, me parut aussi plus infortunée.

Car ce fut Mauricette qui déchaîna la crise. Elle rit. Je ne sais pas pourquoi. Le dernier couplet de Lili était ce qu'elle avait dit de moins drôle depuis une heure ; mais il était fort injurieux. Mauricette éclata de rire. Immédiatement, Charlotte éclata en sanglots.

Et quels sanglots ! Je croyais les connaître, les sanglots de Charlotte ! Je fus épouvanté de ce que j'entendis.

Elle se coucha sur le sol, comme une pauvre bête qui meurt, tira sa jupe d'une main errante et maladroite, pendant que Lili décontenancée la délivrait par-derrière. Et ce ne furent pas des pleurs, mais des cris qu'elle poussa, des cris, des cris, des cris...

Teresa me dit vite en passant près de moi :

« On l'a empêchée de jouir. C'est la faute de la gosse. Il ne faut jamais arrêter Charlotte quand elle se branle, ou voilà ce qui arrive. »

La crise était pourtant assez forte, cette fois, pour inquiéter ses sœurs presque autant que moi-même. Avec Teresa, elles relevèrent Charlotte, l'étendirent sur le divan, la prirent dans leurs bras. Mais les grands orages ne cessent pas aussi brusquement qu'ils éclatent. Quand Charlotte put vagir à travers ses sanglots, ce furent des phrases désespérées :

« Tu as raison, ma Lili... Je suis aussi bête que putain... Je ne suis qu'une salope et une tourte... Et tout le monde se fout de moi... Et on ne m'aimera jamais... »

Erreur de référence : Des balises <ref> existent pour un groupe nommé « ws », mais aucune balise <references group="ws"/> correspondante n'a été trouvée

ÉPILOGUE

Heureusement pour ma santé, mais par un coup fatal au sein de mes plaisirs, cette existence fut rompue quelques jours plus tard.

Un soir, la concierge me remit ce billet énigmatique et pourtant déchiffrable.

« On nous ennuie là-bas à cause du numéro trois. Je les emmène très loin cette fois-ci ; mais on revient en quinze jours de ces pays-là et nous nous reverrons. Elles t’embrassent. Nous avons été vraiment gentilles, mais toi aussi. Je t’embrasse la dernière. »

Dirai-je que jusqu’à cet instant je n’avais pas assez considéré tout ce qu’une telle aventure m’offrait de singulier, de complexe et d’agréable ? Le désespoir que j’eus à lire ces dix lignes fut cent fois plus violent que n’eût été mon plaisir et si elles m’avaient dit : « Viens ce soir. »

Je me rappelle le proverbe espagnol : *Ayer putas, hoy comadres*. (Hier putains ; aujourd’hui amies intimes). Ce proverbe fait pour les femmes était plus vrai pour moi que pour aucune commère de Gerone ou de Saragosse. Mais, avec la gaucherie sentimentale de mes vingt ans, je n’eus

d'amour pour ces quatre putains qu'une heure après leur départ.

C'est absurde et cependant, me dirait un prêtre, cette absurdité même est une grâce de la Providence ; il eût été plus absurde encore que je prisse de l'amour pour elles si elles étaient restées quatorze ans à ma porte.

C'est grand dommage que Dieu n'existe pas, car il fait bien tout ce qu'il fait.

Dès que je pus relire à travers mes larmes le billet de Teresa, je devinai qu'il voulait dire : « J'ai eu des ennuis à Marseille à cause de Lili qui est un peu jeune ; l'affaire n'est pas classée ; on m'inquiète jusqu'ici. Je pars pour... (Le Chili ? la Plata ?...) Nous nous reverrons. »

Et plus tard, quand ma douleur me permit de méditer, je me posai comme une obsession ce problème qui depuis le premier jour restait irrésolu :

« Pourquoi, aussitôt après mon aventure avec Ricette, ai-je vu tomber dans mes bras, sa mère, sa sœur cadette et sa sœur aînée ? »

Le problème, à la réflexion, me parut plus facile que je ne le pensais :

Ricette... oui. C'est tout simple.

Teresa... Je ne comprends pas.

Charlotte... Mollesse et docilité.

Lili... toute petite fille désire l'amant de ses sœurs.

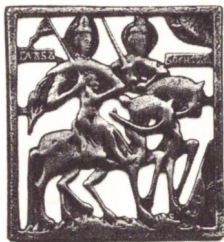
Et en fait rien n'est plus commun que de voir trois sœurs se suivre dans le même lit et prendre tour à tour le même homme pour amant. Ceci est formellement condamné par les vieux maîtres de la théologie morale, mais les mères ne mettent point entre les mains de leurs filles les bons livres où l'on imprime :

« Ne couchez pas avec l'amant de votre sœur, vous commettriez un inceste. » Les jeunes filles ont bien des excuses.

PIERRE LOUÏS

DOUZE DOUZAINS
DE DIALOGUES
OU
PETITES
SCÈNES AMOUREUSES

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

1995

© Éditions Allia, Paris, 1995.

DIALOGUES
DES FILLES NUES

EN VISITE

- « Entre ma chérie... Défait-toi.
– Toi aussi.
– Moi, je n'ai que mon peignoir à enlever, tiens, je suis à poil dessous. Le voilà par terre.
– Oh, ton cher petit con, laisse que je le caresse.
– Défait-toi d'abord. Ton boléro. Ton jupon. Ton corset. Amours de nichons, va.
– Ils bandent pour toi, tu vois.
– Les petits salauds! Continue. Ote ton pantalon. Ote ta chemise. Tes souliers, tes bas.
– A poil toutes les deux, mon chat!
– Je ne veux pas que tu me fasses de visites autrement. Assieds-toi devant moi, nous allons causer.
– Tiens, tu te mets du henné sous le ventre?
– Oui, mon chéri, c'est plus joli.
– Cela va bien sur le rose des lèvres.
– Si je te disais autre chose, tu serais bien plus étonnée... Regarde là.
– Oh! l'amour, elle se met du rouge au trou du cul! Chéri adoré! Que je t'embrasse dessus! »

24 août.

LA COIFFEUSE DE CONS

« Mais quels poils ! quels poils ! Ce n'est pas possible, tu te les fais friser !

– Bien sûr !

– Vrai ? Eh bien ! en le disant je n'y croyais pas. Qui est-ce qui te fait ça ?

– Fernande. Tu connais pas Fernande ? Il faut connaître Fernande, ma fille. C'est une petite blonde d'une trentaine d'années, la meilleure coiffeuse de cons qu'il y ait dans Paris.

– Coiffeuse de cons ! En voilà un métier !

– Elle arrive le matin à onze heures quand je me réveille. Je n'ai pas besoin de me lever ; elle me lave tout dans un bassin, devant et derrière ; et puis elle me savonne les poils avec du shampoing, elle les sèche, leur met de la brillantine, les coiffe, les frise au petit fer... C'est comme ça que je les ai si beaux.

– Et sous les bras la même chose ?

– Tu vois.

– Jésus ! Elle ne te frise pas aussi les lèvres du con ?

– Presque. Elle me masse le petit bouton pour le faire grandir et me rendre plus sensuelle. Je ne sais pas si ça réussit mais chaque fois je décharge comme une folle au milieu de l'opération. »

L'EXAMEN DE LA MAQUERELLE

« Me v'là, madame. Vous voyez, j'ai la peau bien blanche, bien fine partout.

– Oui... Approchez.

– Et puis des gros tétons de nourrice... Les michés aiment ça, qu'on ait des gros tétons pour leur traîner sur la queue.

– Couchez-vous sur le canapé, que je vous voie le chat.

– Le v'là, madame, vous pouvez regarder, j'ai jamais eu de mal.

– Qu'est-ce que vous savez faire ?

– Oh ! moi, tout ce qu'on veut. Bon coup de langue. Bon casse-noisette...

– Et par ici ?

– Au trou du cul. Ben, j'y ai été pucelle dans le temps... hi ! hi ! mais ce temps-là est loin.

– Bon. Alors faudra voir à ne pas faire l'idiote avec les clients qui vous retourneront. Convenus ?

– Tout de même... est-ce qu'il en vient beaucoup ?

– Ah ! ma petite, vous savez bien ce que c'est que les hommes. Par le temps qui court, une jolie fille a plus souvent une pine dans le derrière que dans la bouche. »

DANS LA CACHETTE

« Etes-vous sûre que nous sommes bien cachées ? Parce que si on voyait ce que nous allons faire, je serais si honteuse ! Et qu'est-ce que dirait maman ?

– C'est la meilleure cachette du parc.

– Vous me montrerez le vôtre quand vous aurez vu le mien, c'est bien vrai ?

– Voulez-vous le voir d'abord ?

– Oh ! oui, j'aime mieux cela.

– Eh bien, je vais vous donner l'exemple, mais vous ferez tout comme moi ?

– Oui.

– C'est que quand on se le montre, il faut bien le montrer. Je lève ma jupe jusqu'ici. Faites-en autant. Plus haut. Jusqu'à la ceinture. J'écarte les jambes. Ouvrez les vôtres. Je vais baisser mon pantalon ; devinez de quel couleur je les ai ?

– Quoi ?

– Mes poils.

– Je ne sais pas... Je me sens toute rouge... Oh ! Lucienne ! vous l'avez baissé... Je peux regarder ?

– Et toucher.

– C'est chaud. »

LA PETITE BERGÈRE

« Ici, dans ce fourré de buissons, tu peux bien te déshabiller.

– Et pis que ça sera pas long, mam'zelle. J'ai pas de chemise. J'ôte mon caraco, v'là mes tétons. J'ôte mon cotillon, v'là mon cul.

– Tu es gentille... tu es très gentille toute nue. Mais dis-moi, Margot, est-ce que tu ne te laves jamais ?

– Oh ! jamais mam'zelle, pour quoi faire ? J'vas toujours pieds nus, jambes nues. Sitôt lavée, je me resalirais.

– Mais plus haut, tes cuisses, Margot, tes petites fesses ?

– C'est comme le reste, vous pensez. Quand je m'assois, pour pas crotter mon cotillon, c'est mon cul que je mets par terre.

– Mais... par-devant ?

– Mon cul d'devant, mam'zelle, il se lave tout seul. Il est toujours mouillé comme vous pouvez voir... Me le chatouillez pas, je vous jouirais sur le doigt... Et pis comme dit maman, c'est le foutre des garçons qui lave le cul des filles... Sauf vot' respect que je dis tout ça mam'zelle. Faut pas rougir pour si peu.

– Tu en vois beaucoup, des garçons ?

– Dame, tous ceux qui me demandent. Ça se refuse pas. Ils ont une pine et moi un con, c'est pour mettre l'un dans l'autre, pas vrai ?

– Et ça ne leur fait rien que tu sois noire de crasse ?

– Au contraire. Je sens la fille. Ça les fait bander.»

DIALOGUES
DES MASTURBÉES

LES BONNES HABITUDES

« Combien de fois, cette nuit ?

– Trois fois avant de m’endormir, et deux fois à une heure et demie quand je me suis réveillée.

– Moi, six fois. Et ce matin ?

– Deux fois dans mon lit et une fois aux cabinets.

– Moi, je ne pouvais plus, j’avais le con trop rouge, je me suis tout mis à vif.

– Montre un peu.

– Tiens. N’y touche pas, ça me cuit.

– Oh ! pauvre chat. Veux-tu que je me le fasse devant toi. Peut-être, la cochonnerie, rien que de la voir, ça te fera décharger.

– Oui ! Oui !

– Tiens, je le fais, tu vois, je... je le fais...

– Lève bien ta jupe, que je te voie. Oh... je bande... écarte bien.

– Je jouis, mon chat, je jou... is... regarde, regarde donc comme je jouis...

– Ah ! ah... j’ai déchargé toute seule... oh !... encore !... »

14 avril.

SANS PINES

- « Tu as bien fermé la porte ?
– Oui.
– Mettons-nous bien au jour
– Pourquoi ça ?
– Tiens, pour nous voir le con !
– Moi j'y suis, je commence déjà.
– Jouis pas avant moi.
– Sois tranquille, je me ferai durer.
– A qui est-ce que tu penses, pour décharger ?
– Je pense à des pines.
– Si on en avait une ; hein.
– Tu en as déjà vu ?
– J'ai vu celle du cocher, un jour qu'il pissait dans la remise.
– C'est à elle que tu penses ?
– Sûr.
– Oh ! je mouille déjà.
– Grande sale... Oh ! moi aussi.
– Tu jouis ? dis ? Tu jouis ? moi, j'en crierais.
– Ah, ça me secoue jusque dans le dos !
– Donne-moi la serviette, mon con déborde. »

15 avril.

LE JEU DES DEUX FLAQUES

« Joséphine !

– Madame ?

– Réveillez-vous, ma fille. Laissez, que je repousse vos draps. Là, voilà votre chemise levée. Mettez là votre main, et branlez-vous devant moi.

– Oh ! Madame qui est toute nue !

– Oui, je vais m'accroupir sur votre lit en face de vos poils et les jambes ouvertes comme vous. Nous allons essayer un jeu dont on m'a parlé. Il paraît que c'est très amusant. Nous nous branlerons l'une devant l'autre. Cela fera une petite mare sous chacun de nos cons et nous ne nous arrêterons que quand les deux flaques n'en feront plus qu'une.

.....

– Ha !... Ha !... la mienne coule... mais c'est celle de Madame... qui est la plus grande...

– Jouis ! garce !.. crache du con !

– Ah ! c'est fait ! Jésus, quelle mer ! »

24 août.

LA LECTURE AU LIT

« Lis encore, Germaine. Je veux le faire encore une fois.

– Commence-toi d'abord. Quand tu seras bien excitée...

– Si je le suis ! Tiens ! tiens ! Si je le suis ! regarde mon doigt.

– Alors je reprends : “Albert retira du con sa pine toute couverte du foutre de la voluptueuse Henriette. ‘A moi !’ cria la comtesse, en prenant dans sa bouche la pine toute mouillée. Albert n’avait pas déchargé.”

– Oh ! que c’est cochon, ton petit livre ! Que ça donne envie ! Continue, ma Germaine, je vais jouir.

– “Elle le suçait avec une sorte de rage. Mais déjà Henriette avait fourré sa tête entre les cuisses de la suceuse et la gougnottait furieusement. La comtesse se tordait de désir et de volupté. Son beau cul de brune grasse et velue s’agitait sur la bouche de la petite tribade. Hector, devant ce spectacle, s’était remis à bander. ‘Il faut que je l’encule !’ cria-t-il, en mouillant son long membre avec un peu de salive...”

– Ah !... ah ! ma chérie, tu me rends folle...

– “Il le poussa vigoureusement dans l’anus étroit de la jeune femme. Elle voulut crier, mais au même instant, un flot envahit sa bouche, pendant que la pine d’Hector et la langue d’Henriette”...

– Assez !... je jouis... je jouis... je jouis... »

ETUDIANTES EN MÉDECINE

« Par quel moyen stimulez-vous votre sens génital lorsque vous êtes seule, chère amie ?

– Par le moyen de toutes les jeunes filles : je suis onaniste jusqu'au bout des ongles, voyez-vous, et la masturbation clitoridienne est mon plaisir favori.

– C'est aussi le mien ; mais je voudrais savoir comment vous facilitez le glissement du médius sur le clitoris. Avez-vous une recette qui vous soit particulière ?

– Aucune. Mon clitoris entre en érection à la moindre pensée voluptueuse et en même temps mes glandes bulbo-vaginales salivent abondamment. J'humecte mon doigt dans leur sécrétion légèrement visqueuse et cela me suffit.

– Eh bien, laissez-moi vous donner une ordonnance dont vous me remercerez demain. Mélangez : vaseline, 30 g ; farine de moutarde 5 g ; poivre de Cayenne 2 g ; acide borique 3 g. Plongez l'extrémité du médius dans ce mélange et faites une onction régulière sur le clitoris et les petites lèvres avant de commencer à vous masturber.

– La révulsion n'est pas trop douloureuse ?

– Non. Non. Les doses sont faibles. J'en use tous les jours pour moi-même et j'obtiens des spasmes d'une intensité admirable avec les plus violentes éjaculations, ma chère. »

TÉLÉPHONE

« Allô !... Donnez-moi le 208-27... Allô ? 208-27 ?

– C'est toi, Madeleine !

– Oui, Rosine... je n'en peux plus... Je te téléphone de mon lit... Naniche et Yvonne sont montées dessus pour se faire minette... tu les entends...

– Oh ! les petites cochonnes ! Laquelle est-ce qui jouit si fort ? Est-il permis de crier comme ça !

– J'en suis folle... C'est Naniche qui jouit... Ne coupez pas... Elle jouit sur la figure d'Yvonne qui en a les joues trempées. Moi je ne peux plus voir ça... je me branle pour toi, Rosine, fais-le aussi.

– Oui, oui ! faisons-le par téléphone ! oh ! quelle bonne idée.

– Je suis toute nue, couchée sur le dos, et toi ? dis vite !

– Moi, je suis en robe de chambre, je l'ai ouverte, j'ai relevé ma chemise, je me branle de toutes mes forces pour jouir avant toi...

– Ce n'est pas possible... j'ai trop envie... si tu voyais mes poils... je suis inondée... Ne coupez pas, mademoiselle, branlez-vous aussi si vous voulez, mais ne coupez pas... Ah ! les petites salopes, c'est nous maintenant qui les excitons. Elles recommencent.

– Tiens ! chérie ! tiens ! je t'avais bien dit que je jouirais la première.

– Non ! Moi aussi je le fais ! C'est pour toi... pour toi... pour toi... »

LA JEUNE CUISINIÈRE

« Léonie, quel plat avez-vous pu faire avec le rouleau de la cuisine ? il est tout poissé !

– Oh ! Madame qui lèche ça ! ben vrai !

– Mais qu'est-ce que c'est ? Je ne reconnais pas le goût.

– Ce que c'est ? c'est du jus de con. Je m'ai fait jouir avec. Pis c'est pas la première fois

– Misérable ! que me dites-vous ?

– Ben, je me branle, quoi ! je fais comme Madame. Quand on n'a pas d'hommes, comment qu'il faut faire ? Madame n'a qu'à m'apprendre, si elle connaît un truc.

– Vous êtes une fille infâme !

– Non mais alors... Madame croit-elle que je vas rester comme ça depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir sans m'enfiler quèque chose entre les gigots ? C'est que Madame m'a jamais passé la langue au cul, sans ça, elle saurait que je l'ai chaud.

– Taisez-vous ! je vous chasse.

– C'est malheureux tout de même d'entendre des conneries pareilles ! On peut pas recevoir un ami à la cuisine ! Chaque soir il faut attendre jusqu'à plus de dix heures pour avoir une queue dans le trou et on pourrait même pas s'enfiler le rouleau ? Ben vrai j'aimerais mieux servir dans un couvent que chez une tourte comme Madame. »

« Vous êtes trop gentille, Simone, de me faire partager votre lit... Mais je vais vous scandaliser.

– Comment ça ?

– Je ne peux pas m'endormir sans me... sans me...

– Ha ! vous êtes bien bonne de me le dire ! Moi, je l'aurais fait sans vous l'avouer.

– Ah ! vous aussi?... Mais moi je fais trembler le lit, vous savez, quand ça vient. Alors je vous ai prévenue... »

« Le v'là parti! Est-il con, ce puceau-là! Il a un béguin pour moi, il ne peut pas seulement me relever les jupes, voir si j'ai des poils sur le cul! Oh! là! là! si ça ne fait pas chier de voir des blancs de bidet pareils, des andouilles qu'ont peur des filles.

– Et le plus pire! c'est qu'il bandait.

– Je l'ai vu qu'il bandait, le cochon! ça m'a fait mouiller comme une vache. Passe-moi la main là, tâte si j'ai un poil de sec.

– Ah! mince! on dirait une éponge.

– Mais ça ne passera pas comme ça. Moi, faut que je me finisse. Passe-moi la bougie... Pas celle-là, eh! pochétée. Celle qu'est dans le tiroir! que j'ai fait fondre le bout pour pas m'écorcher.

– Tu te le fais donc souvent?

– Sois tranquille, quand je serai putain, je ne me le ferai plus! J'aurai deux douzaines de pines tous les soirs dans les deux tuyaux du cul; mais pour le moment, j'ai qu'une bite en cire. Aboule-moi-la, que je me la plante! quand on se pine soi-même on est bien servie. Regarde-moi faire, tiens, je vais déjà jouir! Tiens à peine si je l'ai, je dé... je décharge, ha! nom de Dieu! ha! ha!»

DIALOGUES
DES MASTURBEUSES

CHACUNE SON TOUR

- « Loute, viens ici, j'ai quelque chose à te dire.
- Oui, oui, je sais ce que c'est.
- Alors, si tu sais ce que c'est, raison de plus ; mais je parie que tu ne le sais pas.
- Quand nous causons toutes les deux, c'est toujours mon doigt qui parle et ton bouton qui écoute.
- Eh bien ?
- Eh bien ! ce soir c'est tout le contraire. Mon doigt n'a rien à te répondre et mon bouton meurt d'envie de t'entendre.
- Petite masque ! et moi qui te croyais froide !
- Je l'ai été. Mais si tu crois que tu ne m'excites pas, à bâiller du ventre tous les jours devant moi.
- La putain ! la voilà qui relève ses jupes aussi !
- Tiens ! pourquoi pas !
- Allons ! couche-toi sur le dos, saleté ! Vois comme je suis gentille, je fais tout ce que tu veux.
- Il ne manquerait plus que cela !
- Je ne me trompe pas de place ?
- Ah ! ma chérie ! non, tu ne te trompes pas... va doucement, doucement... Fais m'en pisser beaucoup... »
- 6 mai 1897.

LE DOIGT DANS LE CUL

« Pas maintenant.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai envie...

– Du gros ?

– Mais oui. Tu te salirais tout le doigt.

– Grande bête ! Est-ce que tu crois que ça m'arrête ?

– Non, vrai tu veux le faire quand même ?

– Trouse tes jupes.

– Oh ! ce que tu es sale, ma chatte !

– Mets tes mains sur le lit pour mieux tendre tes fesses.

– Tu me vois tout, dis, maintenant, tout le chat, les poils et le petit trou.

– Il est si gentil, ton petit trou, ma chérie ; il cligne comme un œil, tiens, sens mon doigt, je le perce.

– Ah ! que c'est bon dans le cul ! que c'est bon !

– C'est vrai que tu es pleine, je sens du gras, c'est chaud !

– Oui ! remue comme cela ! fais aller ton doigt comme une pine ! Encule-moi, ma chatte adorée ! Tu me retournes toute ! J'en bande ! Ah !... Ah !... je jouis. »

6 juin 1897.

DEUX SŒURS CHEZ LA GRAND-MÈRE

« De quoi? On n'aurait plus le droit de se branler, maintenant?... Non, mais répète un peu, pour voir... Répète un peu!

– C'est bon. Fais à ton idée puisqu'on ne peut pas te commander.

– Sûr que je ferai à mon idée. Et puis devant toi que je la branlerai! devant toi!... Arrive ici, Titine, on va y montrer.

– T'auras pas ce culot-là.

– Cause toujours... Tiens, tu vois ça? c'est son bouton. Ça, c'est le trou à pine, et ça le trou à merde...

– Salope! putain! veux-tu te taire?

– Et ça, c'est mon pouce et trois doigts. Regarde bien, prends une leçon pour quand on sera toute seule.

– Tu voudrais pas.

– Mon pouce, j'y fous au trou du cul. Les trois doigts, dans la moniche. Pis avec un doigt de l'aut' main j'y fourbis son asticot. Et je me fous de toi! et je t'emmerde! et je t'invite dans la tinette quand j'aurai les fesses dessus.»

« Françoise, où est ma fille ?

– Dans sa chambre, Madame.

– Comment, elle est déjà montée pour faire ses devoirs !

– Oh ! non, Madame ! Mademoiselle est montée se branler parce qu'elle a vu par la fenêtre un jeune homme qui lui a tapé dans l'œil.

– Ah ! la chère petite ! tout le portrait de sa mère !

– Madame veut que je ferme les rideaux ?

– Vous me devinez toujours, Françoise, vous êtes une fille dévouée... Faites l'obscurité, je ne demande pas mieux.

– Si Madame me permet de l'avouer... je venais justement de me préparer une belle carotte pour moi... mais je ne m'en suis pas servie et si Madame la veut...

– Non, je n'aime pas les carottes, c'est trop froid. Prenez vos doigts... Ah !... oui, comme cela jusqu'au fond, jusqu'au fond ! »

LA PREMIÈRE BANANE

« Attends seulement que je chauffe la banane dans mon cul, pour qu'elle ne te fasse pas froid.

– Oh ! mais dis donc, tu te baisses avec !

– Vas-tu pas être jalouse, petite couillonne ! Dirait-on pas qu'elle te fait des queues avec moi, ta banane ? Je me refroidis mon moule à pine pour te fourrer l'andouille toute chaude, et tu m'engueules ? Asticot ! Dis un mot de plus et je me finis !

– Non ! mets-la-moi ! mets-la-moi vite !

– Et où ça que je la mettrais ? Tâche de prendre la pose mieux que ça, espèce de pucelle à dix-neuf sous, t'as donc jamais fait suer un mec sur ta boudine, que tu sais pas seulement te débrider la moniche ?

– Comment qu'il faut faire ? Je baise comme ça.

– Lève tes guibolles, empotée ! Tes genoux sous les bras ! Ton cul large ouvert ! Là, maintenant, vois-tu comme ça rentre !

– Oh ! c'est-y possible ! On dirait une queue !

– Tu parles ! et raide, encore ! et qu'elle ne débandra pas ! Veux-tu que je te tire deux coups !

– Ah !... ha... ha... je jouis... ha !... oui, tire deux coups ha ! que c'est bon... là... là... que c'est dur... »

IL FAUT BIEN BRANLER LES JEUNES FILLES

« Je suis tranquille dans ma nouvelle place parce que je n'ai qu'une gosse à branler.

– Tu peux le dire que t'as de la veine. Moi, chez mes maîtres, j'en ai trois, des filles, qu'il faut leur faire ça du matin au soir, et je crois que plus ça pousse plus elles ont le cul chaud. A la fin de la journée j'en ai mal au doigt.

– La mienne a douze ans. Crois-tu qu'elle savait pas le faire, que c'est moi qui y a montré le truc ?

– Pas possible ?

– Mais oui. Maintenant, elle en veut sans cesse, mais comme elle est toute seule, ça me fatigue pas. Pis je me fais payer.

– Comment ?

– J'y apprends à me bouffer le cul, et quand c'est fait, je la branle pour la récompenser.

– T'es maligne, toi. Donnant, donnant.

– Pas tant que ça. Pour deux fois par jour qu'elle me bouffe, je la branle bien six coups si ce n'est plus. Ça m'excite de l'esquinter. Je la réveille deux fois la nuit. Et elle devient maigre, si tu voyais ça !

– Fais-la donc crever, t'auras moins d'ouvrage ! »

UNE DÉCLARATION

« Alice, puisque je suis saoule, j'aime autant te dire tout. J'ai un béguin pour toi.

– Voyez-vous ça ! Zizi qui devient gousse !

– Non, j'aime pas les autres filles ; mais toi, quand je t'embrasse, ça me fait mouiller. Et le soir, quand je me branle, c'est à toi que je pense.

– Faut-il que tu sois paf pour dire des choses pareilles.

– Serre pas les cuisses, dis ? Laisse-moi te peloter.

– Quoi ? Tu sais bien ce que c'est qu'un chat. J'en ai un comme toi. Ça n'a rien de curieux.

– Si. Laisse... Je suis saoule, il faut me laisser faire. Oh ! tes poils sont doux comme de la soie... Mais dis donc... tu mouilles aussi...

– Tiens ! tu me fourres deux doigts dans le cul, je serais rien froide si je ne mouillais pas.

– Oh ! dis ! tu veux bien que je te branle ? J'ai envie de te faire jouir... Embrasse-moi... Ta langue dans ma bouche pour que je sente bien quand ça viendra... oui, oui, branle-moi aussi, mon Alice.. Ha !... ha !... ha !...
.....

– Petite putain, tu m'as fais bien jouir. Viens chez maman. On couchera nous deux. »

L'ESSAI PRÉALABLE

« Oh ! je remercie bien Madame, qu'elle a dit à la nouvelle fille de cuisine que son lit était pas prêt et qu'elle couche avec moi.

– Alors ça s'est bien passé ? Racontez-moi ça !

– Quand on a été couchées, la lumière éteinte, je l'ai empoignée par les poils, comme de juste...

– Elle en a déjà ?

– Ça pousse. Je lui ai pris la motte par la barbichette, vous croyez que ça l'a gênée ? Elle a fait tout bas : “Maman on me viole !” et puis elle a ouvert les cuisses... Ah ! si j'avais été un homme, ça n'aurait pas été difficile d'enfiler cette gamine-là ! Le temps de l'appeler putain, j'avais déjà le doigt dedans.

– Pas de pucelage ?

– Madame veut rire. Mais tout de même un gentil petit chat. Avec un doigt, on le remplit et on touche le fond tout de suite.

– Jouisseuse ?

– Ah ! la petite cochonne ! Et câline ! J'ai pas eu besoin d'y demander. Sitôt qu'elle a eu mon doigt dedans, elle m'a branlée, et elle s'y entend, ah ! là ! là ! Je peux dire que quand j'ai joui, j'ai pas perdu mon coup. Elle est gousse dans le sang, cette gosse-là. Moi, j'ai pas voulu y demander sa langue pour que Madame en ait l'étrene, mais... »

INSTRUCTION LAÏQUE, GRATUITE ET OBLIGATOIRE

« Petite connaude, tu crois pas qu'il va te dépuceler parce que je le branlerai sur ta moniche sans poil !

– Non ; mais prends bien garde.

– Crains rien. Je vais y frotter le bout de la queue sur ton petit bouton. Ça te branlera aussi ; et on va jouer à qui jouira le premier. Tâche que ça soit toi.

– Je veux bien. J'ai envie.

– Tu vois que t'as envie ! Si t'étais sur le pieu toute seule t'aurais déjà le doigt dans le cul, pas vrai ? Eh ben ? C'est pas plus joli de se branler avec une pine qu'avec un doigt, dis, ma gosse ?

– Si. C'est plus cochon.

– Alors, fais beau cul. Ouvre bien les cuisses. Plus que ça, qu'il voie bien ta fente. A présent, sens comme je le frotte tout du long de ton pucelage. Dis donc si c'est bon, nigaude !

– C'est bon.

– Si t'étais plus dessalée, t'empoignerais la queue toi-même et tu la planterais là, qu'il t'encule un petit peu, sans toucher à ta moniche ; mais ça sera pour une autre fois... Jouis bien, ma cocotte, je te branle comme une reine. Lui aussi, il va décharger. Et toi ?

– Ça va venir... fais encore, encore... plus vite... ah ! ah ! ah !...

– Tiens, saleté, sens-tu comme il te pisse du foutre sur le bouton. »

DIALOGUES
DES LÉCHEUSES

LE TROISIÈME MAMELON

« Monte sur mon lit, grosse sale. Monte ici, que je te lèche.

– C'est toujours mon con? Il n'a pas changé depuis la semaine dernière?

– Non, il n'a pas changé. Il est toujours gras et poilu. Tiens, toute ma langue dedans comme une pine.

– N'oublie pas le bouton.

– Ton bouton? je le mangerais.

– Ah! tu me fais mal, tu mords! pas si fort, ma chérie, tu vas le couper... Ah!... je le fais... je décharge... tiens, mon foutre... Ah! je le sens couler...

– Tu jouis trop vite, tu vas jouir encore, je le veux.

– Oh! oui encore...

– Je te bois, mon amour. Je te bois...

– Tiens, tiens...

– C'est comme du lait... tu es ma nourrice. Dieu! comme tu jouis!

– Je suis rompue. »

23 septembre 1894.

LA LANGUE D'YVONNE ENCULE CARMEN

« Pendant que tu fais ta prière, laisse-moi essayer quelque chose.

– Je suis sûre que c'est quelque chose de sale.

– Probablement.

– Et quoi encore ?

– Comment, tu te mets à genoux devant moi, tu tends le cul comme si tu voulais te faire enculer et tu ne veux pas que je lèche ?

– Oh ! pas là !

– Mais si, là ! Tiens, sens ma langue, petite chérie, sens-là qui te torche le trou du cul...

– Oh ! mais elle pousse, elle pousse, elle va entrer.

– Oui, figure-toi que c'est une pine !

– Mais, chérie, mais tu m'encules... Oh ! que ta langue est dure, elle me transperce... J'en ai au moins long comme le pouce, dans moi... Oh ! que c'est doux ! et que cela excite... Oh ! elle me lèche dedans... la sale... oui... oui... branle-moi en même temps... je mouille comme une fontaine... Ha ! ha ! comme je jouis !... ha ! comme je jouis ! »

20 juillet 1897.

LA PARFAITE FEMME DE CHAMBRE

« Madame, c'est moi la femme de chambre qu'on vous a parlé.

– Ah!... Vous avez des certificats?

– J'en ai de mes premières places; mais Madame voudra bien comprendre que pour apprendre mon petit talent j'ai été depuis dans une maison où qu'on ne vous donne pas de papiers.

– La porte est fermée?

– N'ayez crainte... Et puis je parle tout bas... On m'a dit les goûts de Madame. Je suis au courant du service. Et, jolie comme Madame l'est, Madame peut compter que ça sera tout plaisir pour moi.

– Vous n'avez pas d'amant?

– Oh! Madame!

– Pas d'amie?

– Ça, c'est autre chose.

– Eh bien, il faudra la quitter. Vous savez cela?

– Oui, Madame. Et habiter dans l'appartement, on me l'a dit. Et être gentille tous les soirs jusqu'à trois heures du matin... Monsieur vient de sortir. Si Madame veut en profiter pour avoir un échantillon de mon savoir-faire, je vais ôter mon chapeau.»

AU BORDEL

« Petite polissonne, c'est comme ça que tu viens chercher les femmes dans les maisons ?

– Oui... tu vois.

– Et tu aimes les brunes?... ah ! petite cochonne. Tiens, pelote-les, mes gros tétons, prends-les dans les mains... Alors nous allons faire des grosses polissonneries, nous deux ?

– Qu'est-ce que tu sais faire ?

– Tout ce que tu voudras, ma belle. Je serai bien salope, je te ferai tout ce que tu aimes. Mais aussi tu seras bien gentille !... Tu sais, avec les dames c'est pas comme avec les messieurs. Il faudra me faire bien riche, ma petite femme. Qu'est-ce que tu me donneras ?

– Ma langue.

– Et puis deux louis avec ?

– Veux-tu te coucher ?

– Dis-moi ce que tu me donneras, ma poulette... Tu dois bien comprendre... Ces choses-là sont pas ordinaires... On ne les fait pas avec tout le monde... Dis-moi ce que tu me donneras et je te ferai bien jouir, bien décharger.

– Zut ! fais monter une autre femme. »

PUPILLE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

« Moi, je n'ai plus besoin de personne, depuis que j'ai ma petite Fifi.

– Qu'est-ce que c'est que ta petite Fifi ?

– Une pupille de l'Assistance publique que j'ai recueillie, adoptée... En faisant un jour une visite de charité, j'ai causé avec la directrice. Elle m'a parlé d'une enfant de douze ans qui était corrompue jusqu'aux moelles, un ferment de vice dans les dortoirs... Je l'ai adoptée pour la sauver...

– Et tu te fais gousser par elle ?

– Tu parles, ma chère ! Les deux trous.

– Quelle abomination ! Il te faut des enfants de douze ans, maintenant ! c'est honteux !

– Douze ans, c'est le bon âge, tu ne sais pas. Si tu voyais comme elle me lèche le cul de bon cœur ! Aussitôt que je suis sur mon lit sa petite bouche est dans mes poils, et lap ! lap ! lap !... ha ! ha ! ha !...

– Elle ne doit pas savoir.

– Il y a mieux comme coup de langue, mais je ne peux pas te dire, elle m'excite plus qu'une femme. Je mouille pour elle.

– Et tu le lui rends ? tu lui fais minette ?

– Pas la peine. Elle se branle tout le temps. »

RENSEIGNEMENTS SUR UN CUL DE GOUSSE

« T'as aussi bouffé l'cul d'la fille à la patronne ?

– Non, c'est pour ce soir qu'a m'a dit d'rester. Tu y as fait, toi ? Oh ! dis-moi, c'ment qu'elle est : que je sache !... Elle est dépucelée, dis ?

– Dépucelée ? Tu parles qu'elle est dépucelée ! Si tu voyais la connasse qu'elle a ! J'y fourre la main comme dans ma poche.

– Mais elle a pas vingt ans ?

– Eh ben, elle a un entonnoir, je ne te dis que ça ! Et pis, tu ne sais pas ce qui t'attend, ma gosse. L'soir que j'y ai été, elle m'a couchée à poil sur le pieu, en soixante-neuf, elle sur moi. Un cul mouillé, mais mouillé à croire que la queue en sortait, tant que ça l'excitait, la gousserie. Elle me bavait dessus, je l'avais pas touchée.

– Ah ! mince !

– Attends, t'as pas fini : j'y donne un coup de langue... j'la fous en chaleur, et alors tu peux pas deviner ce qu'il lui a sorti du con : on aurait dit la gueule d'une soularde qui dégoillait du sirop, et tout ça dans ma bouche, la vache. “Merde alors, vous vous êtes donc pas branlée depuis trois jours ?” que je l'y ai dit... »

« Albertine, montrez votre cul à Simone.

– Oh ! Mam'zelle Christine ! Mon Dieu ! faut-il s'entendre dire des choses pareilles parce qu'on est en place ! Vrai ! Mam'zelle me fait rougir.

– N'essayez pas de filer. La porte est fermée à double tour. Vous allez me montrer votre cul, ou je raconte à maman comment vous léchez le mien... Tout de suite ! Albertine ! Voulez-vous montrer votre cul !

– Oh ! que Mam'zelle est donc contrariante ! Je ne sais pas même s'il faut que je me trousse devant ou derrière.

– Penchez-vous sur le lit. Je le ferai pour vous. Tiens, Simone, tu vois : pas de pantalon. Regarde comme elle a de jolies fesses, et des poils tout le long de la raie. A la pension nous n'avions pas une amie aussi poilue que cette fille-là. Vois-tu, quand j'ouvre les fesses ?

– Oh ! Mam'zelle... Mam'zelle

– Creusez les reins ! Allons donc ! mieux que ça ! Tiens, Simone, regarde le con. Est-il beau ! est-il rouge ! est-il chevelu ! Ce n'est pas pour toi, petite cochonne, c'est à moi, ce con, à ma langue toute seule... Tu en veux?... Goûtes-y... C'est bon?... Assez, assez, tu le ferais jouir. Je ne veux pas qu'elle décharge pour toi. »

DIALOGUES
DES PHALLOPHORES

RÊVERIE DU MATIN

- « Qui est là ? qui est là ?
– C'est moi, Simone.
– Alors entre.
– Comment tu es encore couchée ? Mais qu'est-ce que tu as ? Comme tu es rouge ! Que se passe-t-il ?
– Je ne sais pas si je devrais te le dire...
– Oh ! dis-le moi, chérie, dis vite.
– Lève mes draps, tu verras toi-même.
– Lever tes... Ah ! mon Dieu ! elle a un godemiché dans le ventre... Eh bien ! si je m'attendais à ça je veux bien être pendue... Voyez-vous la petite sainte nitouche ! On la trouve couchée toute seule, toute sage dans un lit bien fait et elle a une grosse pine entre les cuisses... Fi ! la laide ! Fi ! la vilaine !... tu me la prêteras, ta pine, quand tu auras fini, veux-tu ?
– Ah ! ah !
– Je suis toute mouillée... dépêche-toi, ma loute.
– Finissez-moi vous-même, ma chère, puisque vous êtes si pressée.
– Et après ? je l'aurai !
– Bien sûr ! »

JOLI COSTUME POUR UNE JEUNE FILLE

« Oh ! Charlotte ! grande dégoûtante ! sale fille la plus sale du monde ! tu n'as pas honte de te promener comme ça ? »

– De quoi ? parce qu'on se balade à poil avec un godemiché dans le trou du cul, Mademoiselle fait son of-fusquée ? Faudrait peut-être mettre des feuilles de vigne pour entrer dans ta chambre !

– Tu n'as pas de pudeur, je te dis.

– D'abord pourquoi est-ce que je ne me foutrais pas un godemiché dans le derrière ? Tu y mets bien la langue, toi.

– Ce n'est pas la même chose.

– Tu ne vois pas comme ça me va bien ? Moi je trouve que ça me complète d'avoir une pine entre les fesses. Regarde quand je me tourne, regarde comme je suis chic. Avec ça et une fleur dans les cheveux je suis habillée.

– Saleté !

– Écoute, ma gosse. Blague dans le coin. J'étais sur ma chaise longue en train de m'enculer toute seule et puis ça ne m'amusait pas. Veux-tu me le remuer toi-même ! Touche pas au bouton, je m'en charge. »

ZÉLIE CHANGÉE EN HOMME

« Faites-moi ça dare-dare, ma petite Zélie, il y a trop de monde dans la boutique, faut pas que je reste longtemps montée.

– Mais je suis toute prête, madame, vous voyez bien. Sitôt que vous m’avez dit ça à l’oreille...

– Tu as compris ?

– Tiens ! Du moment que vous me disiez de préparer le godemiché, c’était pas difficile à comprendre.

– Ah ! ma petite, comme il était bel homme ce grand brun. Plus qu’il me parlait plus que je mouillais. Ma chère, j’ai les cuisses trempées, tâtez voir. J’avais tout le temps envie de lui dire : “Mais venez donc !” Ah ! bien oui ! il a payé sa paire de gants, et bernique. Il est parti...

– Oui, oui, c’est moi qui le remplace, je devine bien. Elle est bien montée, la petite Zélie. Une belle queue, n’est-ce pas, madame ! Et regardez comme elle est en l’air sitôt que vous relevez vos jupes.

– Ah ! mets-la-moi, mon enfant, je n’en peux plus !

– Dirigez-la vous-même, madame. C’est bête, mais j’ai pas encore bien l’habitude d’être gigolo et je peux pas seulement trouver le trou. »

SCÈNE DE JALOUSIE

« Mais puisque c'est convenu qu'il me le fera toujours par-derrière ! Ecoute, mon amour, faut être raisonnable. Tu ne voulais pas que je lui donne mon chat...

– Naturellement ! Je veux pas qu'il aille fourrer sa queue dans l'endroit où je mets ma bouche.

– Tu ne veux pas non plus que je lui donne ma bouche.

– Non, mais quoi ? Sale petite putain, crois-tu que je voudrais encore frotter mon cul sur tes lèvres si elles étaient empestées par cette dégoûtation de foutre d'homme qui sent la peau de bouc et le chat en chaleur ! Sucer ton entrepreneur ! Il ne manquerait plus que ça ! Ne me le répète pas, salope ! je te fous une paire de gifles !

– Il faut pourtant bien que je lui donne quelque chose à ce garçon, pour deux cents louis qu'il me promet pour moi.

– Tu veux te faire enculer ? Fais-toi enculer ! Ça te va ! Mais je te garantis une chose, c'est que je t'enculerai d'abord et pas plus tard que tout de suite, avec mon godemiché neuf.

– Oh ! tu vas me faire mal avec ça !

– Oui, tu ne t'occupes pas de savoir si il te fera mal avec sa pine. Ouvre tes fesses, saloperie, je te les dépu-cellerai plutôt six fois qu'une, et même dans ta merde il n'aura que mes restes ! »

DUO D'AMOUR

« Et regarde si je bande !

– Oh ! cochonne ! je peux pas te dire ce que tu m'excites quand je te vois comme ça.

– Les hommes seraient plus beaux avec des nichons, pas ?

– Oh ! oui ! et avec deux trous sous les couilles, surtout ! Ma gousse, ma gousse ! quand tu me baises et que je te fourre deux doigts dans le con, je peux pas te dire ce que ça me fait dans le mien. Avant que t'aies rien fait, je commence à jouir.

– Prends garde à tes ongles.

– J'en ai pas. Laisse-moi aussi, doucement, doucement, un doigt dans le trou du cul... Ha ! que t'es gentille ! Et par-devant je suis tout au fond, je sens ta matrice qui mouille sous ta pine toute raide. Ha ! cochonne ! mets-la-moi ! viens vite !

– Si tu me branles si loin, ça va me distraire, je ne te baiserais pas si bien.

– Pas besoin ! Je jouis d'avance. Enfonce-la loin, dis, loin, ça vient... Je veux que tu jouisses avec moi... Tiens ! Tiens !... Ha ! ma gousse ! et je te sens pisser de l'amour dans mes doigts ! Recommence ! dis ! fais deux fois ! J'ai encore plus envie ! Ha !... ha... ha !... »

QUAND LES PARENTS SONT EN VOYAGE

« Mam'zelle Madeleine, voulez-vous pas enculer votre petit frère avec mon godemiché !

– Léontine, fous-nous la paix.

– Non, je ne vous la foutrai pas ! Vous êtes trop dégoûtante à la fin. Quoi que dirait Madame, si elle voyait ça !

– Maman ? Elle est à Colombo, en train de se faire baiser par des Cinghalais, probable ! Elle pense guère à nous.

– Quel malheur que j'ai eu de vous donner c't'outil-là, bon Dieu ! Si j'avais pu penser que vous étiez plus putain que moi ! A quinze ans, faut-il que vous ayez du vice ! Je vous avais prêté ça pour faire joujou ! V'là que vous avez dépucelé vos deux sœurs et pis que vous enculez vot' frère !

– Tiens ! il m'a assez enculée toute la nuit dernière, le petit saligaud ! C'est mon tour de le lui rendre !

– Comment ! V'là c'que vous faites quand vous couchez ensemble ! Dieu de Dieu ! Quelle idée que j'ai eue ! Moi je ne suis que la fille d'un maçon, mais quand je me couchais avec mon frère, je faisais rien que d'y branler la pine.

– Je la lui branle aussi, par-dessous, et regarde comme il bande, le cochon ! Ferme ça, Léontine, et vide le bidet. Y a tant de foutre dans l'eau qu'on ne peut plus se laver le cul.

– Quel bordel ! Quel bordel que c'te maison ! »

**DIALOGUE
DES GOULES**

PAS PLUS DIFFICILE QUE ÇA

« Combien qu'il t'a donné ?

– Une thune.

– Oh ! c'que t'en as de la chance ! Moi, maman ne veut pas que je suce avant ma première communion.

– Godiche !... Et t'écoutes ? On s'en fout, voyons.

– J'ose pas. Pis, je l'ai jamais fait, j'ai peur de rendre.

– On n'a pas besoin d'avaler !... Ecoute que je te dise ; t'ouvres la braguette du pante, t'y sors sa queue. Si qu'il bande pas, tu te branles une minute en y disant des saloperies : “ Cochon, que t'y dis, tu fous les petites mômes dans la bouche. Gros polisson, tu vas m'en faire siffler, du sirop de couillon. ” Enfin quoi, des conneries. Et pis tu retrousses ta jupe, tu y fais peloter ton cul. Attention seulement qu'il ait pas d'ongle... Quand qu'il est bien raide, tu chopes son nœud dans ta bouche comme qui dirait un sucre d'orge et tu sucés en remuant la tête. Sitôt qu'il a fini de juter, tu mollardes son paquet de blanc et tu y dis : “ Bonsoir, chéri. ” C'est pas plus difficile que ça. »

SAOULE DE FOUTRE

- « Tiens ! Nestine !
– Tiens ! Blanchette !
– Ça va toujours bien !
– Comme tu vois.
– Qu'est-ce que tu fous-là !
– Ej'pisse.
– Même que t'en pisses long !
– J'pisse mon vin.
– Quoi qu't'as donc bu ?
– Six verres.
– T'as bu que six verres et t'en pisses tant !
– Tu vois.
– Mince, alors ! qu'est-ce que j'vas pisser, moi !
– Quoi qu't'as donc bu ?
– T'es trop curieuse.
– Quoi ! je te l'ai dit, tu peux bien me le dire.
– C'est pas la même chose.
– Quoi ce que c'est !
– J'ai bu...
– Accouche donc, nom de Dieu !
– Dix-huit clients... trente-six couilles. »

COIN DE RUE

« Ah ! Quelle chérie de métier !

– Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

– On m'a fait que j'en ai basta de me monter du blanc dans la bouche à six fois l'heure. Avec les michés de Paris, c'est toujours la même chanson. "Allez ! embrasse-la-moi... j'aime pas baiser, j'aime mieux une plume." Ma parole, je sais pas pourquoi c'est faire que j'ai un con.

– Pour pisser. Mes clients c'est la même chose. "Baiser ? macache ; suce-moi un coup." Et y en a pas un sur douze qu'a la politesse de vous bouffer le cul pour la peine.

– Ma petite, tu me croiras si tu veux, mais aujourd'hui samedi, j'en ai fait onze de pantes, eh bien, sur onze hommes, onze plumes. Ah ! tu sais, la onzième pine qui m'a pissé dans la bouche, j'ai cru que j'allais dégoûter.

– Là ! là ! je te crois que c'est dégueulasse. Et tout le monde n'a pas le foutre bon.

– Mais bordel de nom de Dieu, j'ai seize ans, nom de Dieu de merde ! avec quoi que je turbinerai quand ça sera que j'en aurai cinquante ? »

MAM'ZELLE LILI N'EST PAS SAGE

« Madame devrait bien venir à la cuisine, voir un peu. Mam'zelle Lili n'est pas sage.

– Qu'est-ce qu'elle fait, la pauvre chérie ?

– Elle va pomper la queue de tous les valets de chambre dans l'escalier de service, et elle vient cracher ça dans la sauce du poisson, à cause que c'est du blanc de maquereau.

– Empêchez-la. Cela vous regarde.

– Quand on veut l'empêcher, elle vous le crache à la figure. J'ai essayé de lui donner le fouet, elle m'a pissé dans la main...

– Lui donner le fouet ! vous avez de l'audace !

– Mais Madame, j'avais du foutre plein les yeux qu'elle m'avait mollardé dessus, croyez-vous ! et puis elle me tirait les poils à travers ma jupe à me les arracher.

– Aussi pourquoi êtes-vous si poilue ?

– Tiens ! c'est-y de ma faute à la fin si j'ai du poil au cul, maintenant, et si toute la maison décharge dans la bouche de Mademoiselle ? Oh ! moi, je ne veux plus rester ici, je demande mon compte. »

AU BAL

« D'où viens-tu, Yvonne ? Du jardin ? C'est comme ça que tu t'éclipses du bal ? Tu viens de sucer quelqu'un ?

– Et toi ?

– Moi personne ; mais toi, réponds, qui est-ce ?

– Maurice.

– Gourmande !

– Ah ! tu en as goûté aussi, donc ?

– Qui est-ce qui n'a pas sucé Maurice ? c'est une crème, ma chère. *First quality*, qu'en dis-tu ?

– Pas mauvais.

– Et il t'en a donné beaucoup ?

– Sept petites gorgées.

– A la bonne heure, on a le temps de savourer. Mais en attendant, le voilà défloré pour ce soir, car je ne veux pas sucer tes restes, ma chère, j'aime les bonnes doses.

– Oh ! à trois heures du matin ! si tu trouves un danseur qui ait encore les couilles pleines, ma petite, tu auras de la chance.

– Et ton frère ?

– Naïve enfant ! tu crois donc que je ne l'ai pas sucé avant de sortir ? »

A TRAVERS LA CLOISON

« Que je te fasse rigoler, Gustine. Tu sais que ma chambre est porte à porte avec celle du fils à mes maîtres, seulement le gosse on l'enferme à clef, peur qu'il vienne coucher dans mon lit.

– Sûr qu'il irait ! Il bande assez pour tes gros tétons, ce gosse-là. Quand tu le ramènes du lycée, on croirait ton bon ami.

– Ecoute donc ! Tu vas voir mon truc. Y a dans la cloison une petite plaque de tôle, où que les anciens locataires passaient un tuyau de poêle. Tous les soirs, je dévisse la plaque...

– Oh ! la maline ! Oh ! c'que tu la connais ! Ben vrai !

– Il passe le bras par le trou, il pelote bien mon cul tout partout, il fout ses doigts dedans, il me fait mouiller, et quand je suis bien excitée, j'y dis de passer sa queue à la place, et j'y pompe.

– Il décharge déjà ?

– Comme un homme. Et un bon petit foutre, tu sais ; quand ça me dégouline dans la gargoulette, ça me fait de l'effet jusqu'aux babines du chat ; alors il me repasse sa main et je me branle avec son doigt jusqu'à la pissée.

– N'en v'là des inventions ! C'est souvent que tu le fais ?

– Tiens ! Autant de fois que j'ai envie de jouir. Moi, j'ai vingt-deux ans, j'ai le cul chaud. »

FATUITÉ

« Va donc ! Moi qui suis pucelle, j'en ai fait plus que toi ! Tu sais pas ce que c'est que d'avoir du vice.

– Je ne sais pas ce que c'est ? Ben mince ! Je me fais baiser et enculer, je pompe la queue aux garçons, je bouffe le cul des filles, je me branle avec des plumes de paon. Qu'est-ce que t'as fait de plus ? Dis-le voir.

– Non ! Tu ferais la dégoûtée.

– Penses-tu ! Dégoûtée ! c'est bon pour une pucelle comme toi. Allons raconte.

– C'était dimanche. On était couchées, moi et ma gousse, et puis on avait pris son frère pour nous enculer pendant qu'on se boufferait.

– Ça, on me l'a fait. Crois pas que tu l'as inventé !

– Attends voir. Il m'a enculée d'abord, pis sa sœur après, et pis encore moi, et pis encore sa sœur. Seulement, le quatrième coup il feuilletait dans le cul depuis dix minutes, il arrivait pas à jouir. Alors il m'a dit : “Chiche que t'es dégoûtée de ta gousse !” J'ai fait : “Chiche que non.” Alors il me fait : “Chiche que si je me décule, tu ne me pompes pas la queue sans que je me lave !” J'ai fait : “Chiche que si !” Il a sorti sa queue, si t'avais vu ça, y avait tellement de caca autour, qu'on aurait dit un étron.

– Et tu as sucé ?

– La merde avec le foutre. Va donc, t'en as jamais fait autant. »

EN VACANCES

« Telle que je te connais, Charlotte, depuis huit jours que tu es ici, tu dois avoir sucé tout le monde.

– Tu penses.

– Mais j'arrive, donne-moi des renseignements.

– Complets. Tant que tu voudras. Pose tes questions.

– Fernand ?

– Ordinaire. Une pine comme toutes les pines. Un jus fade. On a pompé cinquante garçons comme ça. Rien d'excitant.

– Marcel ?

– Pas mauvais. Une pine douce, agréable à téter.

– Richard ?

– Oui, fais attention à ton corsage. Il décharge comme un cheval, on n'a pas le temps d'avalier. Moi je n'étais pas prévenue, j'ai bavé comme un bébé.

– Antoine ?

– Oh ! celui-là, ma bonne, si tu voyais sa queue ! Je n'ai jamais rien peloté d'aussi gros. Il n'a pu entrer que la tête et j'en avais plein la bouche. Et puis il jouit bien, lui aussi.

– Michel ?

– Tu sais qu'il encule Suzanne ? Ça ne te fais rien.

– Oh ! alors... Ecoute... Quand j'aurai fait minette à Suzy, soit, mais jusque-là, tu comprends, j'aime mieux ne pas avoir ses restes. »

LA CONFESSION INTERROMPUE

« Ça c'est rien à côté de ce qui m'est arrivé une fois dans l'église de Bougival.

– Dans l'église ?

– Tu vas voir. J'avais onze ans, j'étais au catéchisme. Le curé m'avait dit de venir me confesser un lundi à 1 heure... A cette heure-là y a personne dans l'église. Je viens, je me mets à genoux, je dis le *Je me confesse à Dieu* et tout le boniment, pis je commence à déballer mes petits péchés, que je suçais la pine à tout le monde...

– A onze ans ? tu t'y es pris de bonne heure !

– Quoi, y a pas de mal, j'avais mon pucelage. Alors y me demande si j'aime ça, j'y dis qu'oui. Y demande si j'avale, j'y dis qu'oui. Et tout d'un coup, v'là t'y pas qui passe sa queue par le grillage et qui m'dit : "Montre comment qu'tu fais."

– Ben, merde, il n'avait pas la trouille.

– Moi, je m'en foutais ; quand j'ai eu la queue, je l'ai gobée. Mais ma chère, si t'avais vu l'coup ! V'là t'y pas qu'il bande, qu'il se gonfle, et le grillage était trop étroit ! Il pouvait plus décharger ni retirer sa pine, ni débander, ni rien ! "Ote ta bouche, qu'il disait, ne suce plus !" Moi, j'rigolais ! Plus qu'il se tortillait derrière la grille plus que j'pompais par-devant... Heureusement pour lui que le grillage était en bois. Il l'a cassé avec ses mains, et alors... ah ! nom de Dieu c'qu'il m'en a pissé dans la bouche ! Moitié foutre et moitié sang ! »

LA MAIN CHAUDE RÉFORMÉE

« La plus chic main chaude, c'est comme ça : celle qui y est se met la tête au mur, les jupes troussées sur les reins ; un garçon lui fourre la pine au cul, et faut qu'elle devine qui c'est.

– Oh ! quoi ! c'est pas difficile. Vaut mieux jouer comme chez Léontine.

– Comment qu'on joue chez Léontine ?

– Ben, suppose que tu y es. On te bande les yeux. Gustave m'enfile un moment, sans jouir, histoire de se mouiller, pis il te fiche sa queue dans la bouche et faut que tu dises : C'est Gustave qu'a piné Jeanne.

– Oh ! mais moi je saurais pas. J'ai pas bouffé le cul de toutes les mômes d'ici. Je sais pas leur odeur.

– Tant mieux, ça te l'apprendra. Faut bien perdre avant de gagner. Laisse-toi bander les yeux... Là... Ouvre la bouche. V'là une pine. A qui qu'elle est ?

– A Julot.

– Tu la connais celle-là. Et de quel cul qu'a sort ?

– Du cul de Régina.

– Pas vrai ! C'est du cul de Berthe ! T'as perdu ! Pompe la queue et bouffe le blanc. On va t'en passer une autre. »

PAROLES A LA SUCEUSE

« Princesse, pendant que vous avez ma pine dans la bouche, je veux vous dire vos vérités. J'ai baisé plus de douze cents femmes, c'est-à-dire que vous me sucez en ce moment les restes de douze cents cons plus ou moins prostitués, gluants et vérolés.

– Vous ne réussirez pas à me dégoûter. Je vous suce.

– Ne le répétez pas ; mais j'aime les bonnes.

– Moi aussi.

– Je ne peux pas voir la cuisinière sans relever son tablier, ses jupes, sa chemise sale, pour lui fourrer ma pine dans le con.

– Et moi la langue.

– Quand je dis dans le con, c'est une façon de parler. Ces filles sont d'une telle docilité... J'ai en ce moment à mon service une petite Bretonne de seize ans qui se laisse enculer comme une chèvre.

– Ne vous vantez pas. Elles le font toutes.

– Vous me sucez délicieusement, mais vous n'avez pas la bouche aussi étroite que le trou de son cul.

– Voulez-vous le mien ?

– Et le matin, quand elle me le présente avant de chier...

– Vous croyez me répugner, vous m'excitez, mon cher. Dites encore un mot et je décharge. »

**DIALOGUES
DES AMOUREUSES**

LA PINE MYSTÉRIEUSE

« C'est drôle ce qui m'est arrivé, tout de même. J'étais à quatre pattes près de mon lit ; je cherchais une bague et tu sais, dans cette position-là, on ne cache pas souvent ce qu'on a de fendu...

– Montre un peu comme tu étais.

– Tiens, comme ça, madame. N'empêche pas ton pantalon, ton mari te ferait une scène.

– Oh ! je ne m'excite pas. Je ne voulais que juger.

– Eh bien j'étais donc à genoux, le cul plus haut que la tête, quand tout à coup je me sens enfilée... Oh ! mais ma petite, un morceau ! je n'en ai jamais senti si long.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Ah ! bien ! si tu crois que je me suis retournée ! j'ai joué des fesses, oui. Je lui ai vidé ça en cinq minutes, ma petite, comme la bouche. Seulement quand il m'a joui dedans, ça m'a tellement électrisée que je me suis trouvée mal. Quand je suis revenue à moi j'étais seule, mais mon bidet te dira si j'ai rêvé ; viens voir. »

LE GODEMICHÉ DERRIÈRE LA BAISEUSE

« Tu rebandes ?

– Il me semble que ça se voit.

– Oui, cochon !... Remets-la-moi, dis.

– Je suis fatigué.

– C'est bon. Reste sur le dos. Je vais me la fourrer dans le ventre et je ferai tous les mouvements... Oh ! dis ! veux-tu faire une chose ? Prends mon godemiché sous mon traversin et fourre-le-moi dans le trou du cul pendant que je baiseraï, le dos tourné.

– Je ne t'ai pas enulée d'aujourd'hui et ça te manque ! Putain ! Ose donc le dire que tu n'aimes pas ça !

– Non, j'aime pas ça tout seul dans le cul ; mais les deux ensemble, tu comprends, la pine par-devant, le godemiché derrière, et quand je branle mon bouton par-dessus le marché...

– Rien que ça !

– Oh ! ben dis donc ! V'là sept fois que je décharge depuis le souper. Faut bien inventer quelque chose pour que je pisse encore un petit verre de jus... Là ! ta queue y est bien. Pousse la fausse bite, pousse donc ! Aïe ! tiens, ça vient, salaud ! Pas besoin de m'arçonner. »

BONNE D'HÔTEL

« C'est tout ce que Monsieur a besoin ?

– Non...

– Ah ! je savais bien...

– Qu'est-ce que vous saviez ?

– Je pensais... voilà Monsieur qui vient de faire dix-huit heures de chemin de fer tout seul, il va pas s'endormir comme ça tout sec...

– C'est tout mouillé ce que je tiens là, cochonne. Qu'est-ce qui t'excite comme ça ?

– Vous ! tiens donc !

– Tu as envie ?

– Oui.

– Mais tu l'as fait aujourd'hui ?

– Non, ni hier... Otez donc vot' doigt, mettez-moi aut' chose... Oh ! comment qu' vous voulez le faire ? Debout ? On s'rait mieux sur le lit.

– Reste au bord, j'te la mettrai en levrette.

– Vous trompez pas ! Attendez que je l'entre... Là... c'est là... Ouïe ! j'ai un poil qui m'coupe !... Maintenant, c'est mouillé naturel, ça rentre bien... Ah ! Bon Dieu ! v'là qu'on m'sonne ! N'vous r'tenez pas, dites, dépêchez-vous d'jouir, faut qu'jaille voir qui c'est. »

PHÉNOMÈNE

- « Comment ! tu baisses ?
- Oui, ma chère.
 - Tu est dépucelée ?
 - Heureusement.
 - Eh bien ! tu en as du toupet ! J'ai vu bien des filles de notre âge coucher avec des garçons...
 - Sans parler de toi.
 - ... mais jamais une qui fasse l'amour par là.
 - Par où le fais-tu, toi ?
 - Dans la bouche, dans la main, dans les cuisses, dans les fesses, dans le petit trou, mais pas dans l'autre. Grand Dieu ! et si tu deviens enceinte ?
 - Naïve enfant ! Crois-tu donc que je lève mes jupes devant des jeunes gens assez mal élevés pour décharger dans ce que tu me tripotes ?
 - Ils se finissent dans ton cul ?
 - Ils se finissent eux-mêmes. Je ne m'en occupe pas. Quand j'ai joui je n'ai plus besoin d'eux.
 - Et tu jouis bien, comme ça ?
 - Idéalement.
 - Tu le fais souvent ?
 - Tous les jours avec mon fiancé. Tous les soirs, avec mon frère. »

LA BONNE CONCIERGE

« Et puis ici, mam'zelle, vous serez bien tranquille, c'est tout putains du haut en bas. On n'est pas emmerdées par les dévotes.

– Ah ben, j'aime mieux ça.

– Alors vous comprenez, vous reconduisez un ami qui sort de chez vous, vous êtes à poil sur votre porte, vous êtes libre, on gueulera pas.

– C'est bon. On ne se gênera plus.

– La nuit si vous rentrez avec un homme, que vous ayez le feu au cul ou que ça soye lui, vous tirez un coup dans l'escalier... Ben, on vous rencontre, ça fait rien, on vous dérange pas seulement.

– Chic !

– Pis, si votre ami n'est pas venu, et que la moniche vous démange, vous êtes trop grande pour vous branler, s'pas ? alors vous n'avez qu'à choisir, y a dix femmes ici pour vous bouffer le cul gratis.

– On leur dira.

– Et si qu'un miché s'amène qu'il sait pas chez qui monter...

– Envoyez-le-moi que je le suce. Vous aurez dix sous pour vous. »

DEUX FILLES POUR UN GARÇON

« Quoi ! on n'a pas besoin de se battre pour ça ! J'vas m'arracher deux poils du cul et tu tireras à la courte paille, laquelle de nous deux qu'il baisera d'abord. C'est comme ça qu'on fait quand on est copines.

– Eh ben, et l'autre pendant ce temps-là ?

– L'autre y sucera les couilles avec le doigt dans l'cul. On s'arrangera toujours. Ça va-t-il ?

– Ça va.

– V'là mes poils. Tire. T'as l'pu long... C'est bon, colle-toi sa queue dans la moniche. Tu sais faire en le-vrette ?

– Oui, j'sais bien. Ça va loin.

– Ben, foutez-vous comme ça ; j'vas m'fourrer la tête entre vos guibolles et je vous passerai des langues à tous les deux, depuis l'petit bouton jusqu'au bout des rou-pettes.

– Et si y coule du foutre, ça sera pour ta gueule ?

– Tu l'as dit, Marie.

– Allons-y, je m'place. Ouvre-moi les babines, qu'il n'me fasse pas d'mal. J'suis encore étroite, tu sais.

– Étroite ! Penses-tu qu'tu l'es encore, depuis trois mois qu't'es dépuclée et qu'on t'ramone tous les di-manches ! »

L'ÉDUCATION DE NÉNETTE

« Retiens-toi, Lucien ! Jouis pas ! que je montre à ma petite sœur. Viens ici, Nénette ; comment que ça s'appelle quand la fille est à quatre pattes et qu'on l'enfile dans le chat derrière.

– Ça s'appelle baiser en levrette.

– Et pourquoi que c'est bon ? Dis bien, mon trésor.

– Parce que la queue va plus profond.

– Tire un peu ta pine, Lucien, que j'y fasse voir par où ça rentre.

– Oh ! je vois bien.

– Et si qu'il me la fourrait plus haut ? comment que ça s'appellerait ? dis bien.

– Tiens ! il t'enculerait.

– Ah ! la garce de Nénette ! elle est pucelle par les deux trous et elle en sait plus que moi à son âge. Tâte-nous, saleté, prends-moi les babines du con, regarde comme il me le fait bien, je mouille déjà comme une éponge.

– Veux-tu que je te branle ? que j'y pelote les couillons ?

– Oui ! oui ! je sens qu'il va jouir ! Branle-moi ! Ah ! cochonne d'enfant ! Tiens ! tiens ! pour vous deux ! Et lui qui me pisse au fond ! Ah ! merde ! que c'est chouette ! »

« Viens-tu nous faire piner, Julie ? Sortons, quoi ! J'ai une envie de jouir qui me tord la moniche. Faut que je baise ou que je me branle. Je peux plus attendre.

– Baisons plutôt. Allons chez Nénesse.

– Nénesse ! Un enculeur comme ça ! C'est pas dans le derrière que je veux des queues, c'est là-devant, dans les poils entre les deux babines.

– Alors, passons voir si Julot est là.

– Julot ! pour qu'il nous fasse la blague de nous décharger dedans comme il m'a fait à Pâques. Penses-tu qu'on a le temps d'y confectionner des enfants de mac ?

– Alors chez Mimile.

– Oh ! ton Mimile ! ton Mimile ! quand il a tiré trois petits coups, faut y lécher le cul et les couilles pour s'enfiler le quatrième. Moi, j'aime ceux qui bandent toujours.

– Malheur ! qu'est-ce qu'il te faut ? T'es jamais contente.

– Allons chez le troquet, nous ferons les putains. Tous ceux qui voudront, ils nous sueront dessus.

– Et si qu'on attrape la chaude-pisse ?

– Je m'en fous. Je mouille dans ma chemise. Viens-tu ? Chiche que je tire vingt coups jusqu'à demain matin et qu'après le dernier, je me recommence toute seule ? »

DIALOGUES
DES ENCULÉES

LA PROPOSITION

- « Si tu étais bien gentil...
– Qu'est-ce que je ferai ?
– Regarde comment je me place.
– Tu veux foutre en levrette ?
– Non.
– Tu veux une minette par derrière ?
– Non.
– Ma langue au trou de ton cul ?
– Pas ta langue.
– Ma pine ?
– Tu es long à comprendre, tu sais.
– Ça va te faire mal.
– C'est mon affaire. Je te dis de m'enculer.
– Bien, bien... Ah ! que c'est dur.
– Ecarte-moi les fesses... Pousse bien au milieu...
– Tiens... la tête y est déjà.
– Ah !... ha !... Branle-moi, dis, branle-moi...
– Attends donc que tout soit rentré !
– Oh ! pas si au fond... tu me déchires...
– Ouvre les cuisses pour que je te branle mieux.
– Ah !... que je jouis... remue, dis... Ah !... ah ! je le fais ! »

19 avril 1895.

PETITE SŒUR ENCULÉE

« D'abord, on n'encule pas sa sœur, et d'une !

– Qui est-ce qui dit ça ?

– Je ne sais pas ; mais c'est des vilaines manières. Quand on a une sœur, on se fait sucer la queue si elle est pucelle, et on l'enfile si elle est mariée ; mais on ne lui jouit pas dans le derrière.

– Allons, tourne tes fesses ; tu en meurs d'envie.

– Mon petit chien, tu ne me le feras pas, dis ?

– Non, je me gênerai ! Vrai ! ça n'est déjà pas assez que les putains vous le refusent, il faudrait encore discuter avec sa sœur ! Tourne tes fesses, je te dis, et tâche d'être complaisante, ou bien je ne couche plus avec toi.

– Tiens, les voilà, puisque tu es si brute.

– Pose la joue sur l'oreiller et écarte les fesses avec les deux mains.

– Mouille un peu, dis... oh ! il n'a pas mouillé !... oh ! arrête tu me crèves, cochon ! oh ! la ! la ! la ! la ! ce que ça fait mal... Ne te remue pas, je t'en prie, je suis sûre que je saigne... Ha ! je te sens jouir, tant mieux... retire-toi, dis, maintenant. »

6 mars 1897.

LA DOSSIÈRE

« Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez pour me foutre votre pine au cul ? »

– J'attends que tu mouilles...

– Non, mais tu crois donc que tu prends un puce-lage ? Mon cochon, si j'avais autant de pièces de cent sous comme j'ai reçu des queues dans mon moule à merde, je ne coucherais pas avec toi ce soir, sûr que non !

– Tu crois que ça pourra entrer ?

– Je te dis que je suis plus large derrière que devant ! Ça entrera comme dans ma bouche. Tiens !... là... le suis-je assez, enculée ?

– Il me semble.

– Tu sais, tu peux y aller. Fouille dedans comme dans un con. Je ne l'ai pas sensible. A la bonne heure, maintenant ! Tu me récures mon verre de lampe.

– Il est rudement sale, ton tuyau de vidange.

– Tiens, c'est vrai, j'allais chier quand je t'ai raccroché. Tu jouis, salaud. T'as fini ? Retire-toi, que je les foute au pot, mes épinards à la crème. »

18 juillet 1897.

CARNET DE BAL

« Mademoiselle, daignerez-vous m'accorder votre prochain tour de cul ?

– Monsieur, tout de suite si vous voulez, il n'est pas retenu.

– Vous aimez l'enculade, mademoiselle ?

– Beaucoup, monsieur. C'est la danse la plus agréable, ne trouvez-vous pas ?

– Certes, quand on peut baiser des fesses comme les vôtres !

– Vous les trouvez jolies ? Et mon trou du cul ? Vous savez, je n'y mets pas de noir, c'est sa couleur naturelle. Un coup de langue, je vous prie.

– Oh ! mais vous êtes une artiste ! Cette position est sculpturale.

– Vous êtes trop bon... Nous commençons ?

– Voici... Je ne vous fais pas de mal.

– Au contraire... je suis déjà trempée.

– Si j'osais, je prendrais la liberté de vous masturber légèrement.

– Merci, je le fais toujours moi-même. Ah ! vous jouissez, cher ami. Et moi, m'y voici. Vous êtes un enculeur exquis, je ne vous le cache pas... A bientôt.»

18 juillet 1897.

SOUS LE PONT

« Ssst ! chéri... Viens-tu t'amuser?... Arrête un moment, tu me le feras par l'aut' côté si t'aimes ça.

– Marche devant, je te suis.

Mettons-nous là, tiens, y a pas de flics. Merci, t'es bien gentil, mon chien. Prends ton temps, va, ne me fais pas mal, attends que je sois prête.

– Je ne trouve pas...

– Mais oui, tu te trompes, gros bêta, tu vas dans mon chat... Tâte plus haut, avec ton doigt... Là, le voilà, mon trou de cul... Je l'ai mouillé, tu sens?... Va doucement... Ah ! p'tit salaud, tu y es, la tête a passé... L'sens-tu qu'tu y es ? Mets tes doigts dans mon chat... Quand je m'fais enculer, c'est pas du chiqué, tu vois... L'aimes-tu bien, mon trou du cul ? Il est pas bien serré, mais on y a chaud, pas vrai ? T'y bandes rudement dur, toujours.

– Tends bien le cul, nom de Dieu, je décharge.

– Jouis, petit cochon, jouis bien... Là !... Attends que je chie ton foutre par terre... Après j't'essuierai ta queue dans ma ch'mise. T'as d'la merde plein. L'vois-tu, polisson, qu'tu m'as enculée ? »

UN GOÛT DE FAMILLE

« Comment ? Toi aussi, petite sœur ?

– Tiens ! Pourquoi donc pas ? Tu te le permets bien.

– Ah ! moi !... d'abord j'ai trente ans, tu n'en as que dix-neuf... De ta part, ça me semble si drôle.

– Je suis mariée comme toi, j'ai deux trous comme...

– Mais oui, c'est entendu... Tu m'amuses, ma gosse, raconte un peu, comment t'y prends-tu ?

– Moque-toi de moi, je m'y prends très bien.

– A quatre pattes, et lui derrière ?

– Les premières fois, oui ; c'était plus commode. Mais maintenant tout se fait à la paresseuse, et par-devant, pour que nous nous embrassions sans nous retourner.

– Explique...

– Je m'étends sur le dos, les cuisses repliées sur moi, le petit trou en évidence. Il me le vaseline avec un doigt et puis il y met sa queue. Est-ce clair ?

– Grande sale !

– Ensuite nous nous laissons retomber sur le côté, il prend ma jambe droite sur son bras gauche et alors tout se passe comme dans votre derrière, madame ma sœur. »

CHAMBRE DE PASSE

« C'est pour enculer ?

– Oui... tu veux bien ?

– Bon Dieu ! j'aurai donc toujours la guigne !

– Voyons, ma petite, qu'est-ce que tu as ?

– J'ai... J'ai que j'ai oublié mon pot de pommade sur ma table de nuit. Pas un jour sur cent que je l'emporte pas ! Quand j'ai vu ça, je voulais rentrer, pis je m'ai dit : "Quoi, ça sera bien de la malchance si je fais un client qui me retourne !" Et tu vois, v'là que tu me le demandes.

– N'aie pas peur, on mouillera. J'irai tout doucement.

– Oh ! ça n'empêche ! Tu sais, mon vieux, j'ai pas le trou du cul comme la bouche, il ne travaille pas autant. Tu veux pas une plume ? une belle plume en lenteur ?

– Non, je t'ai dit. Je veux ton derrière.

– Alors, écoute ici, j'ai un truc. Seulement, faut pas te dégoûter.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ben voilà... Quand j'étais gosseline, je faisais les pissotières ; et là, on n'a pas ce qu'il faut. Alors je me mouchais dans la patte sans mouchoir, je frottais la pine avec, et ça entraît. Voilà. Tu veux pas essayer, chéri ?

– T'as trouvé ça toute seule ?

– Non ; c'est maman qui m'a montré. »

PETITE BLANCHISSEUSE

« Bonjour, m'sieur, v'là vot' linge.

– Commence donc par trousser ta chemise avant de compter les miennes.

– Oh ! vous êtes toujours pressé ! Vous ne débandez donc jamais ? Je vous trouve toujours la queue en l'air. Regardez-moi ça comme elle est raide.

– Et toi, toujours le cul mouillé, il me semble ?

– Pardi, quand je monte ici, je sais ce que je vais faire, ça me fait venir l'eau à la moniche.

– Qu'est-ce que je vois ? un petit duvet ? Tu auras bientôt des poils, ma gamine.

– Oui, mais ça fait rien, je suis toujours honnête, ne me foutez pas la pine devant, vous savez, j'ai confiance en vous.

– Bon, bon, petite enulée, on fera comme d'habitude.

– Y a que vous qui me le faites, d'abord ; les autres clients, je les pompe et c'est tout. Avec un homme que je connais pas j'aurais trop peur, vous pensez. Quand on vous pousse la bite au cul, le pucelage il n'est pas loin.

– Comme si on pouvait te dépuceler ! Pendant tout le temps que je t'encule, tu t'empoignes les babines du con...

– C'est crainte que ça glisse, monsieur. »

JEUNE FILLE EN PRIÈRE

« *Je vous salue, Marie, pleine de grâce...* Mon petit Jean, tu serais bien gentil si tu voulais ne pas tâter mon cul pendant que je récite mes prières du soir.

– Impossible. Tu es tellement en position. Ne t'arrête pas. Au contraire. Continue de prier et laisse-moi faire.

– *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous...* Mouille ta queue, vilain, tu vas me faire du mal.

– Veux-tu bien rester les mains jointes et ne pas te tirer les fesses. Je saurai bien t'enculer sans ta collaboration.

– Petit cochon, tu m'excites, je ne peux plus prier.

– *Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

– *Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni...* Ah ! petit salaud ! mais c'est que tu m'encules pour tout de bon. Le fruit de vos entrailles à moi, c'est ta queue... Ah ! cochon !...

– J'y suis. Ne t'en occupe pas. Continue donc de prier.

– *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs...* Ah !... Ah !... si tu me branles par-dessous...

– Tu mouilles comme une éponge et tu ne voudrais pas...

– *Priez pour nous, pauvres pécheurs...* Ta queue va trop loin... Branle doucement... ça vient... *Maintenant... et à l'heure... ha !... ha !... de notre mort... Je jouis !... ha !... ha !... Ainsi soit-il.* »

LA GOUSSE ENCULÉE

« Ah ! oui ! pendant qu'elle me gousse ! Ça sera bon ! Mets-la-moi dans le cul !

– Tu es habituée ?

– Oui, mon loup. Moi je n'aime que deux choses : la langue des filles dans le chat, la queue des hommes dans le cul. Encule-moi, je vais jouir.

– Faut-il mouiller ?

– Mouille en crachant dessus... Dépêche-toi... Ne te trompe pas de trou.

– C'est là ?

– Mais oui, c'est là ! Pousse donc, cochon ! Pousse donc !

– J'y suis ?

– Ha !... là ! là !... Oui, tu y es !... Va plus vite, Albertine... Ha ! non, plus lentement, arrête... Je veux qu'il m'encule bien avant que je ne décharge.

– Jusqu'au fond ?

– Oui, jusqu'au fond... Que je sente tes couilles... Ah ! je les sens ! Albertine, fourre ta main dans mon chat... prends-lui la queue... branle-le... branle-le... Ah ! et ta langue que je sens toujours !

– Tiens ! saleté ! le sens-tu que je te pisse du foutre dans...

– Dans mon cul... oui, je le sens... Ah ! les salauds ! Bois mon jus, Albertine, je le fais... je le fais... »

« Dis donc, mon petit, t'as fini de jouir? Ben, tu sais ce qu'on fait quand on a fini d'enculer une fille. On lui sort la pine du cul. Si tes couilles sont vides, va te laver.

– Non, chérie. On est bien, dans ton cul; c'est chaud. Laisse que je recommence.

– Deux coups sans déculer? Ben, merde, qu'est-ce que je vas prendre comme élargissement. »

DIALOGUES
DES CHIEUSES

SUR L'OREILLER

- « Ma chérie, viens chier.
- Pas sur le lit.
 - Si, sur le lit, sur mon oreiller. J'aime tant la merde !
Je veux y poser ma joue, je veux dormir dedans...
 - Je chierai mou, je te préviens...
 - Tant mieux, j'en mettrai plein mes cheveux.
 - Je suis placée, comme ça ?
 - Penche davantage le corps, pour que je te voie faire. Ah ! l'amour de trou du cul.
 - Lèche-le un peu...
 - Tiens... tiens... Chie, maintenant...
 - Madame est servie.
 - Dieu ! y en a-t-il ! De quoi peindre tout le lit en brun, si on voulait...
 - Ça me fait jouir quand je chie, tu ne le croirais pas !
 - Viens voir un peu ce que tu as fait.
 - Manges-en un peu, pour voir si tu m'aimes...
 - Tiens, si je t'aime ! regarde, j'en ai plein la bouche.
 - Mets-en dans tes cheveux, comme tu avais dit.
 - Je m'y frotte, je m'y roule. J'en mets sous mes bras...
 - Ah ! comme tu pues, maintenant ! Comme je t'adore ! »

11 juin 1895.

DANS LES MAINS

« Entrez !

– Bonjour, chérie.

– Bonjour, mon cul aimé. Tu viens faire ta petite merde ?

– Bien sûr. Tu n'as pas chié, j'espère ?

– Non, mon loup, je t'ai attendue.

– Comment sera-t-elle ?

– Toute molle ? Et la tienne ?

– Je compte sur un bel étron, ce matin.

– Long comme une pine ?

– Long comme une pine.

– Baisse ton cul, fais-le dans ma main.

– Je pousse. Le voilà, tu vois sa petite tête ?

– Oui. Qu'il est beau ! et long ! et gras ?

– Tu l'as tout entier, mets-le sur l'assiette.

– A mon tour, je ne peux plus me retenir.

– Chie, mon loup, chie vite. Ah ! que c'est liquide ! Tout jaune avec de la boue brune comme du chocolat dans du jaune d'œuf. Retiens-toi, chérie, j'en ai plein les mains, ça passe à travers mes doigts, j'en mettrais sur le tapis. »

14 avril 1894.

SUR LE CORPS

« Mets-toi à genoux et lève le cul, pour que je te mette la canule.

– Lèche-moi le trou, d'abord, ça entrera mieux.

– Tiens... tiens... C'est assez ?

– Oui, mets la canule et tourne le robinet.

– Voilà... ça n'est pas trop chaud ?

– C'est brûlant, mais j'aime ça... Je jouirais sans me toucher quand je prends un lavement.

– Là, c'est fini. Garde-le un moment.

– Je ne peux pas... il faut que je chie tout de suite... couche-toi, si tu veux le recevoir.

– Sur mes tétons, d'abord... sur le gauche.

– Je peux tout lâcher ?

– Oui.

– Tiens... à toi.

– Oh ! que c'est vert ! c'est plein de merde, mon amour, et chaud comme du jus de con... Ah ! une petite crotte... je vais la mettre dans ma fente, ça me la parfumerà... Avance-toi un peu... fais là, sur mon ventre... oh ! encore... encore... sur mon bouton... oh !... oh !... je jouis, mon chat, je décharge !... »

19 avril 1895.

A LA PORTE

« Sophie ? La grosse brune qui travaille en face ?

– Oui ! Ecoute que je te raconte. C'était ce matin à cinq heures. J'étais levée pour aller à l'atelier et je me démêlais les tifs quand j'entends derrière ma porte un bruit, qu'on aurait dit un pet. J'ouvre vite, et qu'est-ce que je vois : la Sophie, les jupes en l'air, en train de chier sur mon entrée !

– Ben, merde, elle a pas la trouille.

– J'aurais voulu que tu soyes là. Elle avait encore un étron long comme un manche à balai qui se balançait au trou de son cul. Ça puait comme trente-six chiottes... Ah ! la garce ! elle a voulu se relever, mais j'y avait déjà foutu par-derrière un coup de pied dans les parties qu'elle en a gueulé, fallait l'entendre ! Alors, les voisines sont sorties sur le carré, je leur ai montré comme quoi cette rouchie-là venait vider son foiron devant ma porte à cause que j'avais pas été consentante d'y bouffer le cul, et nous nous sommes mises à quatre, nous y avons fourré le museau dans son caca, comme on fait aux chattes. On a rigolé, bon sang ! »

BONNES AMIES

« Nini, viens que je te cause. Veux-tu boire du foutre de l'homme que tu gobes ?

– De Julien ?

– Oui, du foutre de Julien, du foutre de sa queue, du foutre de ses couilles, en veux-tu ?

– Oui, j'en veux. Où qu'il est, Julien ?

– C'est pas lui qu'en a, c'est moi... Ecoute, ma gosse, tu sais que si je couche avec lui, c'est pas pour te faire des traits. Il me saute dessus, faut bien me laisser piner, mais c'est pas que j'ai mauvais cœur ; à preuve que, quand j'en ai, de son foutre, c'est pour ta petite gueule si tu veux.

– Où que t'en as ?

– Dans mon cul, derrière.

– Oh ! cochonne, tu te laisses enculer, c'est pour ça qu'il bande pour toi. Moi, le seul jour qu'il m'a pelotée, il a voulu par là, je voulais par-devant, il est parti... Raconte, y a combien de temps qu'il t'a enulée ?

– Mais tout de suite, là, dans le corridor. Dépêche-toi, je serre le cul, crainte que ça ne me coule.

– Oh ! chie-le-moi vite, dis, pendant qu'il est chaud ! Faut que je goûte comment qu'il sent. Mets ton cul sur ma bouche, là... Pousse ! pousse !... tout ! ah ! tout ! »

DÉPLORABLE ACCIDENT

« Ah ! ce que j'ai manqué d'être foutue à la porte, hier !

– Toi ? tu t'as fait choper avec ta patronne ?

– Choper ? Penses-tu que j'ai douze ans ? J'en ai vingt-deux, ma chère, je me fais pas choper.

– Alors quoi ?

– Monsieur est parti plaider à Toulouse. Alors Monsieur Léon a passé la nuit avec Madame, comme de juste, et moi j'étais là sur leur pieu. Madame qu'aime que la queue, faut lui passer la langue au cul pour qu'elle se laisse enfiler, tu sais ça... Ils ont tiré deux petits coups, Madame a pas joui six gouttes, alors Monsieur Léon s'a gratté les couilles, il a voulu trouver quèque chose. Il y a dit : "Sais-tu le bon moyen ? C'est que je t'encule pendant que Marie te fera mimi par-dessous."

– Ah ! le salaud.

– Elle a dit : "J'ose pas. Fais-le d'abord à Marie pour me montrer." Moi je m'en foutais, tu penses, mon pucelage d'arrière, il est loin comme l'autre. J'ai fait 69 avec Madame, moi dessus. Il m'a enculée gentiment, et Madame criait : "N'y jouis pas dedans ! Garde tout pour moi !" V'là-t-y pas qu'il a senti que ça venait et qu'il a retiré sa queue vite comme un bouchon d'une chopine ! et tout ce que j'avais de merde dans les boyaux s'a chié sur la gueule à Madame ! Ah ! là ! là ! ce qu'elle puait ! si t'avais vu le coup ! »

CHIE-MOI SUR LA PINE

« Penser que t'es ma sœur et que tu fais tout ça ? Ah ! Marie ! ce que tu me dégoûtes !

– Laisse donc ! tu sais pas le plus cochon !

– Quoi que c'est encore ?

– J'ai un vieux client qui vient au bordel qu'à midi. Il me réveille quand je suis couchée avec ma doubleuse, la grosse Juive que je lui bouffe le cul...

– Oh ! tais-toi !

– Quand il vient, ma doubleuse sort du pieu, il se couche à sa place, au chaud ; il me fourre le doigt dans le trou du cul, il me dit : "Putain, t'as envie de chier ?" J'y dis : "Oui." Il me fait : "Chie-moi sur la pine."

– Tais-toi, Marie, ou je dégueule.

– Dégueule donc, ma gosse, te gêne pas. Il me fait : "Chie-moi sur la pine." On se fout sur le seau, ça le fait bander, j'y foire tout mon chocolat sur le bout de la queue, je lui étale avec la main...

– Ah ! la salope ! la salope !

– Et quand toute sa cochonne de pine est merdeuse du haut en bas, qu'on dirait un étron de pucelle, il me la refout dans le trou du cul, et faut voir comme ça rentre, t'en fais pas autant, la même, tu sais pas ce truc-là, parions ? »

**DIALOGUES
DES PISSEUSES**

DANS LES POILS

« Pipi !

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je veux faire pipi.

– Petite sale, as-tu fini de te trousser et de montrer ton con ?

– Mets-y le pot.

– Il est plein. Pisse dans la cuvette.

– Non, je veux faire pipi dessus toi, Nini, comme Rose elle fait.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Oui, je t'ai vue, cette nuit, dans la salle de bains ; t'étais par terre, toute nue ; Rose, elle était dessus toi, et t'y disais : "Pisse, ma grosse, pisse-moi dans les poils, je t'y pisserai aussi."

– Petite malheureuse, ne dis jamais ça à Madame, elle nous chasserait.

– Ben, si tu veux pas que j'y dise, laisse-moi que je te le fasse.

– Tiens, mon amour, paye-toi ça. Tu me feras jouir aussi bien qu'une autre, après tout. »

8 juin 1897.

DANS LA BOUCHE

« Alors, qu'est-ce que nous allons faire avant de nous quitter? Moi, je n'en peux plus, tu sais. Voilà six fois que je mouille, je suis faible à me trouver mal...

– J'ai bien une idée, mais tu ne voudras pas.

– Qu'est-ce que tu en sais? Je suis sûre que c'est encore quelque chose de dégoûtant.

– Oh! dégoûtant... Je ne trouve pas du tout. Mais toi, tu vas trouver ça dégoûtant, tu es si tourte.

– Dis-moi donc ce que c'est, grande sale.

– Tu n'as jamais fait pipi dans la bouche d'une fille!

– Oh! quelle horreur!

– Eh bien, tu vas me le faire. Tant pis! Tu as voulu que je parle. C'est demandé. Tu le feras.

– Sale cochonne! veux-tu bien te taire!

– Ferme-moi la bouche avec ton chat. Mets-toi bien à genoux; non, accroupie. Mets le trou sur mes lèvres. Là. Lâche tout, maintenant, mais tout doucement: j'avalerais de travers.

– Et tu vas boire ce qui sortira?

– Comme du champagne.

– Tu m'en feras autant, alors. Je veux goûter du tien.»

7 janvier 1899.

PROFESSIONNELLE

« Je viens de la part de votre amie Blanche. Elle vous a expliqué ce que je désire ?

– Oui, madame. Je sais.

– Et vous voulez bien ?

– Mais certainement, madame. Pourquoi que je ne voudrais pas, donc ? Blanche est rudement gourde. Une femme jolie comme vous, on ne devrait rien y refuser.

– Est-ce que vous le faites quelquefois ?

– Non. Faut pas croire non plus qu'on fait tout à tout le monde. Je dis oui parce que c'est vous. Suivez-moi dans la salle de bains. Déshabillez-vous vite !... Là. C'est-y dans ma bouche que vous voulez faire ça ?

– Oui, salope ! sur toute ta figure.

– Alors, je mets mon bonnet en caoutchouc. Allez, maintenant ; vous avez bien envie ?

– Je me retiens depuis cinq heures. Ah !... tiens !... tiens ! je lâche tout...

– Baisse-toi un peu plus, que je te fasse mimi, et tu vas voir si je te fais pisser autant de blanc que de jaune. »

FIN D'UNE NUIT LESBIENNE

« Ah ! mon amour, j'ai trop joui, cette fois-ci, je ne peux plus bouger... Reste sur moi ; c'est si bon de te sentir toute nue sur moi toute nue. Tu es en sueur, moi aussi. Tes gros tétons... ils ruissellent... Non, ne frotte plus ton con sur le mien. Reste tranquille, toute nue sur moi toute nue.

– Il faut que je me lève.

– Oh ! non ! Pourquoi ?

– J'ai envie de faire pipi.

– Retiens-toi.

– Je ne peux plus.

– C'est vrai ? Alors pisse où tu es.

– Qu'est-ce que tu dis ? Sale ! sale ! Tu veux ?

– Oui. Pisse-moi sur le con plutôt que de t'en aller.

– Tu vas être inondée... Le lit aussi...

– Tant mieux... Ah ! tu pisses... ah ! que c'est chaud, que c'est bon... Pisse plus fort... Pisse tout... C'est un délice... Cela me coule sur le ventre, sur la cuisse, tout autour du con... ah ! chérie ! »

SUR LES COUILLES

« Ecoute un peu : je vas té faire oune chose qué pas oune femme elle fait en France ; oune chose qué je l'ai appris dans moun pays.

– Où est-ce, ton pays ?

– Buenos-Ayres. Les poutains de là-bas elles sont plous cochonnes que les parisiennes.

– Et qu'est-ce que tu veux me faire ?

– Tou vas voir. Viens m'encouler en lévrette, et quand tou séras bien au fond, ye te pisserei sous les couilles.

– Tu as fait ça souvent dans ton pays ?

– Oh ! oui ! tou verras, c'est bon ! le pipi, il est chaud, ça fait bien décharger. Youste y'ai oune envie dé pisser qui me tord lé con. Encoule-moi, va bien, va bien. Là, tou es dans lé fond ; à présent, vois-tou comme jé té prends les couilles avec la main, et pisse, pisse, pisse...

– Ah ! salope, tu me fais décharger trop vite !

– Tou jouis, ma vie ? et jé pissé encore. Là, là, là, tiens, c'est fini. Jé t'en ai pissé oune pot dé chambre. Quand tou voudras recommencer oune autre jour, tou demandéras Mercédès. »

DIALOGUES
DES MÈRES

LE CONTE DE LA REINE

« Maman, dis-moi une histoire.

– Il y avait une fois une reine qui était très malheureuse parce qu'elle avait fait vœu pendant une grave maladie de ne plus jamais faire 69.

– Oh ! C'est pas toi qui jurerais ça, dis, maman ?

– Alors elle fit venir une bonne fée et elle lui dit que sa bouche avait bien envie de sucer la pine du roi, et que son con avait bien envie d'être léché par la langue du roi, et elle lui demanda comment elle pourrait tourner son vœu sans le violer.

– Je le crois. Ça devait lui cuire.

– Alors la fée dit à la reine : "Frottez-vous la bouche et le con avec l'onguent que je vous donne ; votre bouche deviendra con, votre con deviendra bouche. Ainsi, dans la position ordinaire, vous sucerez et serez sucée."

– Ben moi, je me serais frotté la bouche seulement. Un con de plus, ça n'est jamais trop.

– C'est ce qu'elle a fait. Tu as deviné. »

24 août 1894.

LA MÈRE COMPLAISANTE

« Juliette !

– Maman ?

– Tu ne dors pas ?

– Non, je me branle.

– Tu n'as pas encore joui ?

– Non, maman, je ne fais que commencer.

– Alors, viens te branler sur ma bouche et tâche de décharger beaucoup ; j'ai envie de boire ton bon petit foutre.

– Maman, tu ne veux pas me lécher ?

– Encore ?

– C'est que je déchargerais davantage et puis comme ça, je ne m'écorcherais pas.

– Allons, viens te placer.

– Ah ! que tu es gentille ! J'ai si envie ! Tu verras, au premier coup de langue, je coulerai comme une fontaine.

– Et qu'est-ce qu'il faudra te faire en même temps ? Dis-le-moi.

– Tu le sais bien, mère. Mets-moi le doigt dans le cul. »

14 avril 1894.

L'ART D'ÊTRE MÈRE

« Vous devriez accepter, ma bonne. Cinq cents francs, ça ne se refuse pas.

– Mais, la pauvre gosse, elle a neuf ans et demi. Il me la défoncera !

– Allons donc. Est-ce qu'il n'en a pas l'habitude ? Tenez, je vais tout vous dire, j'ai confiance en vous. Savez-vous combien je lui en ai amené ! depuis le commencement de l'hiver, moi qui vous parle ?

– Des petites filles ?

– Quatorze, que je lui ai procurées. Et vous savez, ni poils ni tétons ; autrement il n'en veut pas. Eh bien, il n'y en a pas une qui me soit revenue blessée. Je vous dis, c'est un homme qui sait s'y prendre. Quand elles sont trop étroites, il les prend autrement.

– Comment ça ?

– Oh ! quoi ! quand votre Nini aurait un peu de sauce dans la bouche, c'est pas ça qui l'empoisonnerait.

– C'est dégoûtant tout de même de commencer si jeune.

– Mon Dieu, autant vaut à neuf ans qu'à seize. Plus tôt elle vous rapportera, mieux vous l'aimerez, vous verrez ça. Et puis elle a des cochons de petits yeux... On en sera content. Je vous aurai des amateurs, n'ayez crainte. »

LES DEVINETTES

« Jouons aux devinettes, maman. Celle qui gagnera de nous deux, l'autre lui fera minette.

– Bien. Qu'est-ce que c'est que la tête aveugle qui a des cheveux, une bouche et un nez, qui mange de la viande et boit du lait, qui pisse jaune et qui chie liquide, et qui crache le sang toutes les quatre semaines ?

– C'est le con, m'man.

– Qu'est-ce que c'est que l'étoile noire qui devient bracelet rouge et qui brille entre deux fromages, et qui fabrique du boudin, des boulettes de chocolat ou de la crème au café ?

– C'est le trou du cul, m'man.

– Qu'est-ce que c'est que...

– C'est la pine, m'man. Je suis sûre que ça va êt' la pine. Suce-moi-le, dis ?

– Mais tu n'en sais rien ?

– Si, j'ai deviné ! Suce-moi-le, le con, dis ? Suce-moi-le. »

24 août.

LE BOUTON DE FINETTE

« Arrive ici, Finette, montre à Mme Clémence comme t'as un gros bouton. Allons, ne fais pas la bête, ouvre tes guibolles... Regardez-moi ça, ma chère, est-ce que ce n'est pas épatant ?

– Eh ben, mince, vous savez, ça me la coupe. La petite coquine, elle en a plus que moi !

– Et elle va sur ses douze ans. Pas un poil, vous pouvez voir. C'est chic, pour une môme, d'être montée comme ça, tout de même !

– Mais comment est-ce qu'elle a fait son compte ?

– Tu veux que j'y raconte, dis, Fifi ? ça fait rien, va, elle s'en doute. Eh bien, ma bonne, vous savez ce que c'est, y a des enfants plus chaudes les unes que les autres. Celle-là, on dirait qu'elle a le feu entre les jambes. Soir et matin, elle fait que se branler. C'est rigolo de la voir, des fois. Elle s'en fiche pas mal que je sois là. Ce qui l'épate seulement c'est que j'en fasse pas autant. Je vous dis : y a pas plus salope qu'elle.

– Je voudrais vous demander...

– Qu'elle se le fasse maintenant, pas vrai ? C'est facile. Vas-y, Finette. Regardez-la, elle s'en paye ! »

1899

LES PETITES FILLES S'AMUSENT

« Jésus Maria ! les v'là encore en train de se chier dans la bouche ! ah ! les cochonnes de filles ! faut-il avoir la rage au cul pour aller bouffer du caca tout chaud qui sort des fesses de sa sœur ! a-t-on jamais vu inventer des dégustations comme ça !... Mais qu'est-ce que j'ai donc fait au Bon Dieu pour avoir des putains pareilles !... Et puis elles ne bougent pas plus que si on n'était pas là... Zélie ! Veux-tu te retirer à la fin des fins !

– Ta bouche !... attends que j'aie fini.

– Comment, c'est ça que tu me réponds ! quand je t'attrape le cul baissé sur le nez de ta sœur, tu me fais : "Attends que j'aie fini..."

– J'ai encore envie... je pousse... Moi quand je joue, je ne triche pas, je chie tout ce que j'ai dans les boyaux. Elle m'a fait la même chose...

– Ose donc répéter, salope !

– Je te dis qu'elle m'a foiré un paquet de merde dans la bouche que je pouvais pas tout avaler, et trois petits croquillons avec... Houp ! voilà mon dernier qui passe le trou de mon cul. A présent tu peux causer, maman, je t'écoute, n'en dis pas trop long. »

LE DIMANCHE DANS LA BANLIEUE

« Ah ! Maman ! ce qu'on a rigolé à Poissy ! J'ai du foutre qui me coule tout au long de la liquette !

– Marie ! dis pas ça devant ta petite sœur !

– Qu'elle se branle si ça la chauffe ! Elle se gratte assez pour de rien ! Cette fois-là, ce sera pour quelque chose. Pige un peu quand je me trousse, Fifi, si j'ai du blanc dans les poils !

– Marie ! peux-tu dire cela devant une enfant.

– Léon m'a baisée trois fois, Arthur cinq fois, Gustave deux fois, Marcel quatre fois... C'était bon... Je sais plus combien de fois j'ai joui... Et puis y en a qui m'ont retournée.

– Ma fille, un peu de pudeur ! par pitié pour la petite !

– Ils m'ont enculée comme une vache. J'étais saoule, je trouvais ça cochon... Des fois, j'en avais deux, un devant et un derrière qui me pinaient par les deux trous... Et je mouillais ! ah ! Fifi ! si t'avais vu mon cul !

– Mais regarde-la, ta sœur, la voilà qui se touche ! Tu n'es pas honteuse ! Marie ! Marie ! je t'en conjure !

– Des fois pendant qu'on m'enculait, une des filles me faisait minette et c'était encore meilleur. Branle-toi bien, ma gosse, c'est ton tour de jouir. J'ai bouffé le cul à toutes les filles, j'ai pompé la pine à tous les garçons, ah, maman ! quelle chouette journée ! ce qu'on a rigolé à Poissy ! »

NINI AIME MIEUX LA QUEUE

« Mamam, j'ai envie !

– Envie de quoi, ma poulette ?

– Envie de baiser.

– Tu sais bien qu'y a pas d'hommes ici l'après-midi. Attends jusqu'à ce soir, mon trésor. T'auras le choix.

– Je peux pas attendre. J'ai le cul qui me démange.

– Ben, trousse-toi là que je te branle. Ça te soulagera toujours un peu.

– J'ai pas envie de ton doigt. J'ai envie d'une grosse queue.

– Pauv' gosse ! Va, si j'avais une queue sous le devant de la jupe, t'aurais pas deux mots à dire pour que je te la passe au cul. Mais tu sais bien que j'en ai pas. Alors quoi que tu veux ? Que je te fasse minette. Pose-toi sur le bord du lit. Un coup de langue est bien vite donné.

– J'ai pas envie de ta langue. J'ai envie d'une queue.

– Oh ! que t'es contrariante, ma Nini. Y a pas de queue ici, je peux pas t'en faire une.

– Y a Léon qu'en a une bien belle...

– Quoi ? C'est pour aller voir Léon que tu causes comme ça ? Si tôt dans la journée, c'est pas sage. Enfin vas-y, mon amour. Tire un coup et reviens travailler. »

INSTRUCTIONS MATERNELLES

« Didine, j'ai plus rien à manger pour nous, demain. Tu vas t'en aller deux heures turbiner sur les fortifs.

– Bien, maman.

– Et puis gare à toi si tu te fais baiser par les gamins. C'est pas pour rigoler que je t'envoie dehors, c'est pour rapporter du pognon.

– Oui, maman.

– Tu regarderas si y a de flics. Quand tu croiseras un miché, t'y diras : "M'sieur, j'ai pas de poils, v'nez vous amuser." Tu le conduiras derrière le magasin, tu te laisseras bien peloter la fente et fourrer le doigt dedans, et tout. Pis quand tu verras qu'il bande, tu le feras payer d'avance.

– Oui, maman.

– Après ça tu le suceras bien, et surtout qu'il jouisse dans ta bouche. Gare à toi si tu le fais décharger dehors ! Si y'a un miché qui me dit ça, je te fous le fouet avec mon battoir.

– Non, maman ! pas ça ! Je suceraï bien !

– Si le miché aime mieux baiser, tu te le feras faire en levrette et tu monteras sur une marche pour mettre ton cul à la hauteur.

– Oui, maman, comme d'habitude. »

LA MÈRE ET LA MAQUERELLE

« Eh bien ! Madame Balanchon, vous me trouvez donc plus de vieux pour ma petite Nestine ? une enfant si complaisante, qui se fait enculer comme vous et moi ?

– Une gosseline qui se fait enculer ? Ah ! Madame Minet, c'était bon de notre temps que ça soit rare. Moi, quand je donnais mon cul, y avait que moi du quartier. A présent elles le font toutes. Je peux dire ! Depuis la rentrée des Chambres j'ai vendu plus de soixante fillettes. Y en avait des pucelles devant ; pas une de pucelle derrière. V'là comme c'est par le temps qui court, madame Minet.

– Oui, mais il y a cul et cul, ma bonne dame. Le cul de la mienne est rose, qu'on dirait une tête d'ange. Et faut voir comme elle le donne ! Une fois elle m'a ramené un client... Ah ! c'est pas souvent que ça lui arrive. J'aime pas, rapport aux responsabilités... Mais enfin ce jour-là, elle se l'a fait faire sur mon lit. Et si vous aviez vu, madame, quelle douceur ! quelle complaisance ! Elle s'avait foutu la tête dans l'oreiller, et elle s'ouvrait elle-même les fesses pour que ça rentre plus avant. Pauvre petit chérubin !

– Pour dix francs je vous ai un client. Mais pas plus !

– C'est bon. Je vous la loue pour dix francs.

– Alors graissez-lui le trou. Je vous ramène l'amateur. »

C'EST MAL DE SUCER SON PÈRE

« Cécile, faut vraiment que je te cause. Je te fous pas souvent des beignes, mais hier soir j'en avais envie.

– A cause?

– A cause que je t'ai trouvée en train de sucer ton père, saleté! J'en aurais pleuré quand je t'ai vue.

– Oh! là! là! Et Bertine, est-ce qu'elle suce pas son père? Et Lolotte qui fait que ça du matin au soir! Et Mimi, que c'est son père qui l'a dépucelée...

– T'as bien besoin d'aller chercher modèle chez des enfants de putains comme ça! N'empêche que je t'ai vue sur le pieu: t'avais sa pine dans la bouche, il te pelotait le cul pour s'exciter et tu t'as pas seulement retirée quand tu m'as vue! Il t'a joui dedans, saloperie! C'est à cause de toi qu'hier soir je me suis couchée sans baiser.

– Oh! là! là! pour un soir qu'il ne te la met pas tu peux bien te branler toute seule.

– Me branler! Tâche donc d'être polie! C'est bon pour des mômes comme toi de se gratter le cul trois fois par jour. Mais moi j'ai trente-cinq ans, c'est l'âge d'être enfilée... Oui, tu verras si tu rigoles dans vingt ans d'ici, ma gamine, quand tu verras que t'as chié une gosse pour qu'elle suce la queue à ton homme!»

MODERNISME

« Ninie, si tu n'es pas plus sage que ça, prends garde : tu pourras jamais te marier.

– Je m'en fous un peu. Je veux pas me marier d'abord, je veux être putain.

– Ah ! bien ! il ne nous manquait plus que ça !

– Pourquoi donc que j'aurais toujours la même pine dans la bouche ? Moi, quand j'ai sucé un gamin deux fois, j'aime bien changer de foutre.

– Oh ! Ninie ! ma petite fille !

– Tu verras ; quand j'aurai des nichons, j'irai travailler dans un beau bordel, où qu'on me frisera les cheveux et les poils du cul, comme à Bertine. J'aurai un beau peignoir de soie rouge que je trousserai pour montrer mon chat, et je me ferai baiser, gousser, enculer, je branlerai les michés entre mes tétons, je leur sucerais la peau des couilles et je leur z'y fouterais la langue dans le cul.

– Si tu fais jamais des saloperies pareilles, t'avise pas de revenir m'embrasser sur la bouche.

– Sur la bouche ? J'embrasse pas les femmes sur la bouche, moi je les embrasse plus bas, dans les babines du con. »

**DIALOGUES
DES ENFANTS**

DIX ANS

« Eh ! grenouille ! punaise ! asticot ! limace ! extrait de bite ! cresson de pissotière ! moniche en trou de pine ! échappée de bidet ! motte sans tifs ! chie-partout ! mollarde de con ! nichons à venir ! déflaque mal foirée ! bouffe-rouchie ! cul-blanc ! grimpe sur un tabouret, tu lécheras mon troufignon, voir si y a du chocolat.

– Cause toujours. On y dira.

– Va donc te branler ! les chiottes sont vides. Quand t'auras dix sous de tabac entre les gigots, tu reviendras emmerder le monde.

– Bougre de cochon ! si j'avais du poil au cul, tu t'aurais pas foutu de moi, salaud ! Attends que j'aye seulement douze ans, je t'enverrai mon mac en visite.

– Basta ! décanille, ou je t'encule.

– Alors c'est tout ce que tu casques ? Six ronds pour me poisser la gueule ? Tu m'en as collé une chopine sur l'estomac, que je vais en roter jusqu'à demain, et quand on a fini de pomper, tu nous fous six ronds et un pet. Faut-il que ta marmite soye purée ! »

16 avril 1899.

ON VA JOUER À LA PUTAIN

- « Viens nous deux, Fifine, on va jouer à la putain.
- Ça me va. Je fais le miché. Raccroche-moi.
 - Ecoute ici, mon petit homme.
 - Ah! la grande sale, qu'est-ce que tu veux me faire?
 - C'est pas comme ça qu'on dit. Quand on vous raccroche, on fait: "Va chier, ou je t'encule!"
 - Alors: "Va chier, ou je t'encule!"
 - Si tu veux, mon petit homme. Viens là, dans les chantiers, tu me la mettras dans le trou du cul.
 - Oh! ça me fera bien plaisir.
 - C'est pas comme ça qu'on dit. On dit: "Faut-il que tu sois pourrie de vérole pour baiser par le tube à merde, eh! chameau!" Alors moi je te fais: "Non, chéri. Je suis bien propre, bien saine; viens voir mon chat comme il est rose."
 - Si c'est toi qui parles tout le temps on peut plus jouer...
 - Aussi pourquoi que tu joues mal?
 - Tiens! ma maman à moi n'est pas putain, aussi!
 - C'est le tort qu'elle a. Les gonzesses qui travaillent du cul sont moins connes que les autres! Retiens ça! »

« MAMAN, J'EMMÈNE ZIZI PROMENER. »

« Alors, toutes les fois que ta grande sœur couche avec son bon ami, t'es dans leur pieu ?

– Bien sûr, depuis six mois.

– Il te baise aussi ?

– Mais non. Tu sais pas. Madeleine dit comme ça : “Maman, il fait beau, j’emmène Zizi promener” ; pis au lieu de se promener, on va chez Julot ; on se fiche à poil tous les trois, il bande, c’est chic à voir, c’t’homme-là, sitôt qu’il tâte le cul de Madeleine il a la queue dure comme du bois.

– Ben et toi ?

– Attends donc. Ils s’allongent au milieu du pieu en tirant leur coup à la paresseuse, tu sais, comme ça, sur le côté ! Moi, je me mets la tête près du cul de Madeleine, je vois la pine qui fouille dedans, qui va, qui vient...

– Cochonne !

– C’est Madeleine qu’est cochonne, là ! là ! si tu voyais ça ! toute la mouillerie qui lui coule du chat ! Seulement faut pas que Julot y décharge dedans, pour pas qu’elle soit pleine ; alors quand elle a fini de jouir, il retire vite sa queue, je la chope dans ma bouche, et allez ! tout le foutre qu’il pisse pour elle, c’est moi qui l’avale, comme ça cinq fois, six fois dans l’après-midi. »

DANS LES TERRAINS VAGUES

« Et à moi, pourquoi tu me le fais jamais, dis, Julot, comme aux autres gamines ?

– Quoi ?

– Zizi-panpan dans le trou du cul.

– Ça me dit rien avec toi.

– A cause ? Il est girond, mon p'tit foiron. Pige comme il fait l'abricot, comme il est bien fendu, bien retroussé, bien ferme. Il n'y manque que ta queue.

– Ferme ça, pisseuse ! t'es dégueulasse ; t'as la ruelle pleine de marmelade, eh ! mal torchée !

– C'est rien, quoi, c'est du sec, j'ai pas chié d'aujourd'hui. Tiens, ça s'en va, rien qu'avec mon ongue. Vois-tu le troufignon maintenant ? J'ai décollé c'qui y avait d'ssus. L'est pas encore assez prope ? Attends j'pisse dans ma liquette et j'me débarbouille l'entredeux avec. Reluque, mon Julot, comme le v'là rose et beau.

– Ça me dit toujours rien... T'as les cheveux coupés, Titine. Derrière toi, j'croirais que j'encule un garçon. Ça m'la coupe.

– Ben merde, c'est toi qui m'la coupe ! Un garçon ! Zieute-moi donc la moniche, tiens donc, zieute-la-moi là ! T'as vu des gamins avec deux trous, eh ! fourneau ! Si tu sais pas c'que c'est qu'un con, probabe que tu t'as pas r'gardé ! »

LA GRANDE SŒUR QUI EST AU BORDEL

« C'est bien ta sœur Charlotte qu'est au bordel près de l'Opéra ?

– Oui. Elle est venue chez nous hier.

– Ah ! dis ! raconte-moi ! Ce qu'elle doit en avoir, des amis, celle-là ! Oh ! la veinarde !

– Tu penses ! Soixante par semaine, qu'elle en a !

– Et quoi qu'ils font avec elle ?

– Elle leur met la langue dans le cul. Pis elle les suce.

– Tous, qu'elle les suce ?

– Oui. Sauf ceux qui aiment mieux l'enculer.

– Oh ! Elle se laisse enfler par le petit trou ?

– Faut bien. Toutes les nuits une ou deux fois. C'est ça qui rapporte le plus. Les enculeurs, ils la demandent tous, à cause qu'elle se laisse bien faire.

– Et combien de fois par jour qu'on la baise ?

– Oh ! là ! là ! ce que t'es pucelle ! Mais on la baise jamais ! Quand on va au bordel c'est pas pour baiser !

– Ah !... Alors comment qu'elle décharge ?

– Ben, elle a une bonne amie, une belle brune qu'on appelle Sarah, qu'a pas encore eu la vérole. Quand la journée est finie, ma sœur et Sarah se bouffent le chat. C'est meilleur que de faire l'amour. »

PLUS DE ZÈLE QUE DE CAPACITÉS

« Tu te trousses bien vite. Y'a longtemps que tu fais le métier, petite cochonne ?

– Y a que deux mois, m'sieu, mais je sais bien.

– Quel âge as-tu ?

– Dix ans et demi.

– La femme qui fait le guet, là-bas, c'est ta mère ?

– Non, m'sieu, c'est une qui loge sur le palier.

– Tu es dépuçelée ? oui, je sens ça.

– Oh ! oui, m'sieu, baissez-vous que je vous y mette la queue !

– Malheur ! quand j'y mets seulement le doigt, je suis au fond tout de suite. Comment veux-tu que j'y mette la queue ?

– Eh ben, le petit bout ; c'est assez pour jouir.

– Laisse-moi te la mettre dans le cul, ça rentrera plus loin.

– Oh ! et vous allez me faire saigner et papa me foutra des coups.

– Va donc ! tourne-toi, écarte les fesses, j'irai doucement, n'aie pas peur.

– Alors attendez que je vous la mouille.

– C'est bon. Assez mollardé comme ça. Donne ton cul.

– Doucement au moins, pas vite, dites, m'sieu, pas vite... Ouille ! là !

– Veux-tu pas crier ! tu vas faire venir les agents.

– Je crie pas, m'sieu, mais j'ai mal... Déchargez donc ! oh ! là !

– Tais-toi. C'est fini. J'ai la pine pleine de merde.
Torche-moi ça.

– Pas dans ma chemise, m'sieu. D'sous ma robe, ça se verra pas. »

« Quoi que tu y as fait, à Nestine, dis, Julot, qu'elle avait l'air si cochon hier au soir, en sortant du terrain vague ?

– T'es trop gourde pour que je te le dise. Tu veux pas seulement montrer ta moniche.

– Je veux pas devant tous les gamins, mais à toi tout seul, je veux bien. Mets-y la main, elle te mordra pas.

– Tu parles qu'elle a pas de dents ! elle a pas même de poils.

– Oh ! là ! n'entre pas le doigt, Julot, je suis pucelle.

– T'as le bouton rudement gros, toujours.

– C'est que je me branle... Alors quoi que tu y as fait, à Nestine, dis, Julot, qu'elle s'empoignait la motte à travers ses jupes en sortant d'avec toi ? »

La première édition de *Douze douzains de dialogues ou Petites scènes amoureuses* a paru sans nom d'auteur, ni indications de lieu ou de date et fut tirée à 100 exemplaires seulement. L'ouvrage se présentait sous la forme d'un volume in-4 en feuilles, reproduisant en fac-similé le manuscrit de Louÿs et accompagné de 11 gravures à l'eau-forte rehaussées de couleurs. Au dos de la chemise contenant les feuilles était inscrit : *P. L. Petites scènes amoureuses*. Cette édition fut publiée en 1927, par le libraire Robert Télin (cf. Pascal Pia, *Les Livres de l'enfer*). Par la suite, ces dialogues furent plusieurs fois réédités sous des titres divers. Notre édition suit le texte et le découpage de l'édition originale. C'est ainsi que nous avons pu corriger de nombreuses fautes (titres rajoutés, phrases tronquées, répliques oubliées, etc.) qui déparaient jusqu'aux plus récentes éditions.

TABLE

DIALOGUES DES FILLES NUES	7
En visite.	9
La coiffeuse de cons	10
L'examen de la maquerelle.	11
Dans la cachette	12
La petite bergère.	13
DIALOGUES DES MASTURBÉES	15
Les bonnes habitudes	17
Sans pines	18
Le jeu des deux flaques	19
La lecture au lit	20
Etudiantes en médecine	21
Téléphone	22
La jeune cuisinière	23
Sans titre	24
Sans titre	25
DIALOGUES DES MASTURBEUSES.	27
Chacune son tour	29
Le doigt dans le cul.	30
Deux sœurs chez la grand-mère	31
Sans titre	32
La première banane.	33
Il faut bien branler les jeunes filles.	34
Une déclaration	35
L'essai préalable	36
Instruction laïque, gratuite et obligatoire	37

DIALOGUES DES LÉCHEUSES	39
Le troisième mamelon	41
La langue d'Yvonne encule Carmen	42
La parfaite femme de chambre	43
Au bordel	44
Pupille de l'Assistance publique	45
Renseignements sur un cul de gousse	46
Sans titre	47
 DIALOGUES DES PHALLOPHORES	 49
Rêverie du matin	51
Joli costume pour une jeune fille	52
Zélie changée en homme	53
Scène de jalousie	54
Duo d'amour	55
Quand les parents sont en voyage	56
 DIALOGUES DES GOULES	 57
Pas plus difficile que ça	59
Saoule de foutre	60
Coin de rue	61
Mam'zelle Lili n'est pas sage	62
Au bal	63
A travers la cloison	64
Fatuité	65
En vacances	66
La confession interrompue	67
La main chaude réformée	68
Paroles à la suceuse	69
 DIALOGUES DES AMOUREUSES	 71
La pine mystérieuse	73
Le godemiché derrière la baiseuse	74
Bonne d'hôtel	75
Phénomène	76
La bonne concierge	77
Deux filles pour un garçon	78

L'éducation de Nénette	79
Sans titre	80
DIALOGUES DES ENCULÉES	81
La proposition	83
Petite sœur enculée	84
La dossière.	85
Carnet de bal	86
Sous le pont.	87
Un goût de famille	88
Chambre de passe.	89
Petite blanchisseuse.	90
Jeune fille en prière	91
La gousse enculée	92
Sans titre	93
DIALOGUES DES CHIEUSES	95
Sur l'oreiller	97
Dans les mains	98
Sur le corps	99
A la porte.	100
Bonnes amies	101
Déplorable accident.	102
Chie-moi sur la pine	103
DIALOGUES DES PISSEUSES	105
Dans les poils	107
Dans la bouche.	108
Professionnelle	109
Fin d'une nuit lesbienne	110
Sur les couilles	111
DIALOGUES DES MÈRES	113
Le conte de la reine.	115
La mère complaisante	116
L'art d'être mère.	117
Les devinettes.	118
Le bouton de Finette.	119

Les petites filles s'amuse	120
Le dimanche dans la banlieue	121
Nini aime mieux la queue	122
Instructions maternelles	123
La mère et la maquere	124
C'est mal de sucer son père	125
Modernisme	126
DIALOGUES DES ENFANTS	127
Dix ans	129
On va jouer à la putain	130
« Maman, j'emmène Zizi promener »	131
Dans les terrains vagues	132
La grande sœur qui est au bordel	133
Plus de zèle que de capacités	134
Sans titre	136
NOTICE	137

Pybrac

Pierre Louÿs



Exporté de Wikisource le 10 mars 2025

PYBRAC

I

Je n'aime pas qu'Agnès prenne pour concubine
Sa bonne aux cheveux noirs, gougnotte s'il en fut,
Qui lui plante sa langue au cul comme une pine
Et qui lui frotte au nez son derrière touffu.

Je n'aime pas à voir qu'en l'église Saint-Lupe
Une pucelle ardente, aux yeux évanouis,
Confessant des horreurs, se branle sous sa jupe
Et murmure : « Oh pardon... mon Père... je jouis. »

Je n'aime pas à voir la nouvelle tenue
De la jeune lady qui vient au bal masqué
Une cuisse en culotte et l'autre toute nue
Jusqu'au milieu du con, Madame, c'est risqué.

Je n'aime pas à voir l'Andalouse en levrette
Ouvrir les bords poilus de son cul moricaud
Qui porte à chaque fesse une sorte d'aigrette

Sur l'anus élargi comme un coquelicot.

Je n'aime pas à voir trois petites gougnottes
Qui, ne pouvant coucher ensemble ouvertement,
Se branlent dans les coins, se goussent dans les
chiottes
Et se pissent en bouche et trouvent ça charmant.

Je n'aime pas à voir qu'une vierge sans tache
Peigne ses poils du cul devant son cousin Jean
Les frise en éventail puis en double moustache
Et dise avec un œil railleur : « T'as pas d'argent ? »

Je n'aime pas à voir dans la salle d'études
Vingt filles se moquer d'un maître faible et doux
Et dire en affichant leurs sales habitudes
« Ah ! laissez-nous jouir ; on se branle pour vous ! »

Je n'aime pas à voir la malheureuse gousse
Dont le poil est trop rouge et le jus trop amer.
Elle n'a pas d'amie et son foutre de rousse
Aux filles qui l'ont bu donnait le mal de mer.

Je n'aime pas à voir la suceuse gourmande
Qui sirote le foutre et dit à son amant :
« En reste-t-il encore un peu ? J'en redemande. »
Elle peut bien attendre un quart d'heure vraiment.

Je n'aime pas à voir la petite soularde

Qui soupe avec des gens peut-être encore plus saouls
Et qui s'enfile avec un pilon de poularde
Pendant qu'un amateur l'encule par-dessous.

Je n'aime pas à voir la fille trop juteuse
Qui pleure et bave et suce et pisse en déchargeant,
Galope à coups de cul, fait la grande fouteuse
Et crie : « Ah ! pour ça non ! je ne veux pas
d'argent. »

Je n'aime pas à voir qu'Alice aux longues tresses
Lèche à la pension tous les cons du dortoir
Sous les yeux indulgents des jeunes sous-maîtresses
Qui donnent des conseils et tiennent le bougeoir.

Je n'aime pas à voir la gourmande qui mouche
Ses amants en suçant leur nez comme des vits
Pour que la morve aussi jette à flots dans sa bouche
Le foutre dont ses sens ne sont point assouvis.

Je n'aime pas à voir celle qui s'effarouche
Dès qu'un jeune homme ardent l'attaque par le bas
Et qui prend vivement la pine dans sa bouche
Pour avaler l'enfant dont elle ne veut pas.

Je n'aime pas aux champs celles qui s'accroupissent
L'une en face de l'autre et se penchent pour voir
Comment bâillent leurs poils et comment elles
pissent

Et qui nomment ce jeu : « Se regarder pleuvoir. »

Je n'aime pas à voir dans un bordel chouette
Les mains sur une roue et les deux pieds en l'air
La putain qui se fait enculer en brouette
C'est là, dirait saint Paul, pécher contre la chair.

Je n'aime pas qu'Odette ait si mauvaise mine,
Qu'elle aille se branler dans toute la maison
Et qu'elle couche avec une infâme gamine
Qui sait ouvrir les poils et téter le tison.

Je n'aime pas qu'à table une infante se serve
Trop de piment, puis sorte au milieu du dîner
En disant tout à coup : « Cette sauce m'énerve !
Je vais chercher quelqu'un pour me faire piner ! »

Je n'aime pas à voir l'écolière distraite
Qui se branle en tramway comme elle fait chez soi ;
Qui se trouble, rougit, baisse le nez, s'arrête
Et dit de l'air le plus ingénu : « C'est pas moi. »

Je n'aime pas à voir l'indolente Charlotte
Qui passe en travesti dans un bal familial,
Disant qu'elle a percé le fond de sa culotte
Pour se faire enculer sans se déshabiller.

Je n'aime pas qu'Esther, dont les lèvres avides
Ont tété par sept fois un ténor d'Opéra,

Lui dise avec fureur que ses couilles sont vides
Mais qu'elle a soif de foutre et qu'il en pissera.

Je n'aime pas qu'Agnès qui croit sa vie amère
S'enfuit à quinze ans afin d'avoir vécu
Et se fait faire un jour trois photos pour sa mère
Pine au con, pine en bouche et pine au cul.

Je n'aime pas à voir la triste erreur mammaire
D'une enfant de six mois qui, cherchant un régal,
Prend le vit d'un miché pour le sein de sa mère
Et tette un peu de foutre avant l'âge légal.

Je n'aime pas à voir la danseuse trop nue
Qui s'est rasé les poils jusques à l'ombilic
Pour découvrir sa vulve entrouverte et charnue
Dont la babine humide excite le public.

Je n'aime pas à voir une arpète à l'œil tendre
Raccrocher une dame au coin du boulevard
La conduire à l'hôtel, se mettre à poil, s'étendre
Et lui poser au cul la trace de son fard.

Je n'aime pas à voir la princesse autrichienne
Qui fait raidir le vit de son grand lévrier,
Puis se courbe sous lui pour lui servir de chienne
Avant que l'empereur songe à la marier.

Je n'aime pas à voir, nue entre deux gendarmes

La baigneuse surprise et craignant la prison
Céder quatorze fois l'usage de ses charmes
Et donner tout son foutre en guise de rançon.

Je n'aime pas qu'Alice en rut lève son linge
Montre son clitoris dardé, rouge et durci,
Long comme un vit de chien, droit comme un vit de
singe,
Et soupire : « Ah ! ma gousse ! un coup de langue
ici ! »

Je n'aime pas à voir qu'une fille de ferme
Fourre un vit de cheval au con d'une jument
Et racle avec la main tout le surplus du sperme
Pour se lécher la patte au soleil, goulûment.

Je n'aime pas qu'au bal la jeune fille en tulle
Qui m'avoue, en buvant sagement du sirop :
« Quand j'ai beaucoup dansé, j'aime bien qu'on
m'encule. »
Puis s'excuse : « Oh pardon ! j'ai dit un mot de
trop. »

Je n'aime pas ces bals où, ne sachant que faire,
Trois pucelles en blanc devant un freluquet
S'exercent à pisser dans le calorifère
Et maladroitement inondent le parquet.

Je n'aime pas à voir, impasse de l'Écuelle,

La putain qu'on encule en plein air dans le coin
Et qui dit chaque fois sa phrase habituelle :
« Crache-toi sur la queue, elle entrera plus loin. »

Je n'aime pas à voir la bergère en guenilles
Relever ses haillons sous les yeux d'un gamin,
Lui montrer au soleil par où pissent les filles
Et guider vivement la pine avec la main.

Je n'aime pas à voir la finette à la coule
Qui rentre après minuit, saute à califourchon
Sur son père et lui dit : « Bon Dieu que je suis
saoule !
Je sais plus par quel trou tu fais l'amour, cochon »

Je n'aime pas la vierge éprise d'enculage
Qui prend ses lavements avec un godmiché
Et d'un doigt frémissant branle son pucelage
Toute heureuse d'avoir le derrière douché.

Je n'aime pas qu'un homme enculant une fille
Tire son vit du trou, le fourre entre les dents,
Et rie à voir comment la bouche dégobille
Quand le membre merdeux éjacule dedans.

Je n'aime pas à voir après une escarmouche
Le soldat qui déflore un con de dix-sept ans,
Viole aussi l'anus, décharge dans la bouche
Et sent alors son vit coupé d'un coup de dents.

Je n'aime pas à voir la fille sans vergogne
Qu'on charge de garder les enfants d'un ami
Et qui joue avec eux à la mère gigogne
Jusqu'au dernier détail qu'on appelle mimi.

Je n'aime pas à voir la fillette qu'on viole
Avec peine, en crevant son petit con d'enfant,
Qui d'abord infoutable, étroit comme une fiole,
Devient beaucoup trop large aussitôt qu'il se fend.

Je n'aime pas à voir la belle Bordelaise
Dont la bouche à moustache est un con malgré lui.
Même quand elle suce on dirait qu'elle baise
Et pour peu qu'elle bave on croit qu'elle a joui.

Je n'aime pas à voir deux sœurs l'une sur l'autre,
L'une étendue, ouvrant ses deux cuisses en l'air,
Et l'autre qui s'y plonge et s'y frotte et s'y vautre,
Corps à corps, ventre à ventre et leurs cons chair à chair.

Je n'aime pas à voir que la même Microbe
Suive un monsieur dans la pissotière du quai
Pour se faire enculer sans relever sa robe
Par le trou qu'elle a fait dans son jupon truqué.

Je n'aime pas Toinon que les pires caresses
Ne feraient pas rougir, mais qui, pour s'excuser,

Montre que sa pudeur lui fait rougir les fesses
Et lui donne un besoin féroce de baiser.

Je n'aime pas qu'au bar celle avec qui je soupe
Foute à cheval sur moi, devant un autre amant
Qui lui fait le plaisir de l'enculer en croupe.
Ce partage d'un cul ne me plaît nullement.

Je n'aime pas à voir l'apprentie en chemise
Quitter son dernier voile et rire et babiller :
« Quand on est toute nue on est toujours bien mise ! »
Quatre poils sur le con, c'est peu pour s'habiller.

Je n'aime pas à voir la vierge douce et grave
Montrer à son cousin naïvement ravi
Un petit con brûlant qui s'entrouvre et qui bave,
Et se le caresser avec le bout du vit.

Je n'aime pas à voir une vierge qui tangué
Et qui, touchant du con le vit de son danseur,
Soupire : « Oh ! non ! pas ça ! Je n'aime que la
langue.
Si vous voulez saillir, faites signe à ma sœur. »

Je n'aime pas à voir la putain triste et seule
Qui dit : « Viens m'enculer. J'ai pas de quoi manger,
Tu mordras mes tétons, tu chieras dans ma gueule
Et t'y foutras la queue après, pour décharger. »

Je n'aime pas la nonne à la vulve très noire
Qui, pourpre, ayant rompu son dernier godmiché
Se fourre au trou du con sa Madone d'ivoire
Et savoure à loisir l'horreur de son péché.

Je n'aime pas à voir la petite soularde
Qui veut boire encore plus de foutre que de vin,
Offre sa bouche aux vits comme un cul de poularde
Et dit qu'elle a treize ans. Que fera-t-elle à vingt ?

Je n'aime pas à voir cette barbe d'apôtre
Qui pend au cul d'Esther à genoux sous mes yeux.
Et ces deux trous barbus qu'elle offre l'un et l'autre
Me glacent d'un respect quasi religieux.

Je n'aime pas à voir le derrière encore glabre
De ce maigre trotin qui me donne à choisir
Son petit trou du cul, sa fente en coup de sabre,
Ou sa bouche plutôt, si ça me fait plaisir.

Je n'aime pas au bal une vierge qui mouille
Qui cesse de danser sitôt qu'elle a joui,
Entend mal quelques mots à l'oreille et gazouille :
« Si l'on peut décharger dans ma bouche ? Mais
oui. »

Je n'aime pas à voir la grand-mère aux béquilles
Qui, la bougie en mains, chaque soir, sans parler,
Examine les cons de ses petites filles

De peur qu'on s'amuse à les dépuceler.

Je n'aime pas à voir qu'un poète s'amuse
À déconsidérer les mœurs de l'Hélicon
Et relève toujours la robe de la Muse
Pour montrer au lecteur les mystères du con.

Je n'aime pas à voir la petite armurière
Qui dépose plusieurs revolvers devant vous
Et dit en se grattant un peu sous le derrière
« Ils sont bien dans mon genre ; ils tirent douze
coups. »

Je n'aime pas à voir la tribade égarée
Qui, dans le noir, se trompe et de chambre et de lit,
Croit chercher de la bouche une vulve adorée
Et lèche avec horreur le prépuce d'un vit.

Je n'aime pas à voir au pied du Janicule
Une putain romaine à genoux sur un banc
Qui voudrait décharger pendant que je l'encule
Et qui roule du cul tout en se masturbant.

Je n'aime pas à voir la triste jeune fille
Qui m'enseigne l'anglais à vingt sous par leçon
Et qui, parfois, soupire : « Ôtez donc la cédille !
Et payez-moi plutôt de vingt coups par le con. »

Je n'aime pas à voir le bourgeois de Chaville

Qui se promène, au bois, la main dans son gilet,
Surprend dans un sentier sa fille qu'on encule
Et dit à l'amoureux : « Après vous, s'il vous plaît ! »

Je n'aime pas à voir la jeune fille en solde
Qui dit, pour s'excuser d'avoir un peu servi :
« Je ne sais pas flirter, moi, j'ai l'âme d'Isolde. »
Son âme est franchement trop large pour mon vit.

Je n'aime pas à voir dans le sein des familles
La chambre solitaire et triste du second
Où les petits cousins suivent tout bas les filles
Pour s'amuser au jeu de la pine et du con.

Je n'aime pas à voir la vierge au pied du prêtre
Dire que ça lui fout la moniche en chaleur
Chaque fois qu'elle y met le bout d'un thermomètre
Ou qu'elle y sent jouir son petit injecteur.

Je n'aime pas au bal voir Pierrot sur Pierrette,
Rosalinde qui suce, Amarylis qui fout,
Zamore qui sodomise Arlequine en levrette,
Et la petite Agnès qui se branle debout.

Je n'aime pas à voir la brune secrétaire
Qui suce avec pudeur, affecte un vif émoi
Et se trouble si fort qu'elle crache par terre
En disant : « Oh ! pardon, je me croyais chez moi. »

Je n'aime pas à voir ces jeunes filles suisses
Qui, si quelqu'un leur dit : « Où donc est le buffet ? »
Répondent simplement : « Il est entre mes cuisses. »
Ce sont là des propos qui font mauvais effet.

Je n'aime pas la bonne à la trop belle bouche,
Qui dit au nouveau maître, avec un air penché,
« Si monsieur veut sonner à l'heure où il se couche
Je fais soixante-neuf par-dessus le marché ! »

Je n'aime pas à voir qu'une actrice allemande
Coure aux water-closets sans prendre de bougeoir
S'encule par erreur sur un homme qui bande
Et fasse refouler l'étron qui voulait choir.

Je n'aime pas à voir la tendre fiancée
Qui dit, en déployant les lèvres de son cul :
« N'ai-je point sous mes poils une fleur de pensée ? »
Je verrai là plutôt un péril de cocu.

Je n'aime pas à voir le studieux potache
Qui se branle à plein poing derrière sa maman

Et, sans même songer que le foutre ça tache,
Décharge sur la robe avec ravissement.

Je n'aime pas à voir derrière une roulotte
La gitane en levrette et qui baise trop bien,
Ruisselle par la croupe, inonde la culotte,
Puis se torche le cul dans l'herbe comme un chien.

Je n'aime pas à voir la douce concubine
Qu'on encule toujours et qui, d'un doigt lascif
Se branle le bouton, se tire la barbiche,
Pour soulager son cul douloureux et passif

Je n'aime pas à voir, leste comme une mouche,
Le petit corps penché d'une arpète aux yeux noirs
Qui travaille bien moins des mains que de la bouche
Et moins à l'atelier que dans les urinoirs.

Je n'aime pas à voir la gosse mal foutue
Qui me tire la manche en disant : « M'sieur ! eh !
M'sieur,
Venez donc rigoler, maman me prostitue,
Vous m'enfilerez bien sur elle dans le pieu. »

Je n'aime pas qu'au Bois, une vierge insinue
En caressant les poils de son nouveau manchon :
« J'en montre encore bien plus quand je suis toute
nue,
Mais vous ne verrez pas ceux-là, petit cochon. »

Je n'aime pas à voir deux jeunes ingénues
Qui, pour faire plaisir à leur frère cadet,
Lui masturbent la pine entre leurs cuisses nues
Puis se lavent le cul sur le même bidet.

Je n'aime pas à voir le chasseur de buvette
Porter un billet doux à la putain du coin,
Qui se met vite à poil, le cul dans la cuvette
Et dit : « Viens m'enfiler, mon petit. J'ai besoin. »

Je n'aime pas à foutre une fille endormie
Qui s'étend sur le ventre, ouvre un cul mal torché,
Rêve encore que ma pine est celle d'une amie
Et crie : « Ah ! qu'il est gros ton nouveau
godmiché ! »

Je n'aime pas à voir une pauvre pucelle
De treize ans, qui se fait enculer sous un pont
Puis accroupit son cul d'où le foutre ruisselle.
C'est obscène, le cul d'une vierge qui pond.

Je n'aime pas à voir la sœur des Ursulines
Qui songe, en explorant ses organes poilus :
« Dieu m'a donné dix doigts pour m'en servir de
pines
Et je n'ai que deux trous ! J'en voudrais huit de
plus »

Je n'aime pas à voir la vierge en tulle rose
Qui rejoint à l'écart un jeune homme inconnu
Et dit : « Pour commencer, fais-moi feuille de rose. »
Ce n'est pas pour cela, vraiment, qu'il est venu.

Je n'aime pas la vierge aux prunelles d'opale
Qui branle son cousin parce qu'il bande trop
Et qui crie en voyant jaillir le foutre pâle :
« Ça m'excite un garçon qui pisse du sirop ! »

Je n'aime pas à voir la vaste maquerelle
Qui se fait un sérail de ses vingt-deux putains,
Leur baise le derrière, en couche sept sur elle
Et décharge sept fois, rapport à ses instincts.

Je n'aime pas à voir que le soir de ses noces
La mariée en blanc se torde, pousse un cri,
Rie à pisser de rire, accouche de deux gosses
Et généreusement les donne à son mari.

Je n'aime pas à voir la femme trop contente
Qui dit : « Ma jeune sœur et mon fils n'ont qu'un lit ;
À chaque fois qu'il bande, il enfile sa tante
Et plus qu'il la ramone et plus qu'elle s'embellit. »

Je n'aime pas qu'Irma se débraille pour boire,
Ouvre une aisselle à poils, s'amuse à la friser,
Dresse le sombre bout de ses tétons en poire
Et dise : « J'ai trop bu, je voudrais bien baiser. »

Je n'aime pas à voir sept gougnottes en groupe
Qui vont chier ensemble au jardin, n'importe où,
Pour voir l'étron sortir du milieu de la croupe
Et se torcher le cul d'un coup de langue au trou.

Je n'aime pas à voir la grande bohémienne
Qui dit sur une route au naïf écolier :
« Montre-moi ta bibitte et tu verras la mienne »,
Puis lui présente un con touffu comme un hallier.

Je n'aime pas la gosse amatrice d'andouilles
Qui suçant un long vit jusqu'aux choses poilues
Le mord avec fureur, le tranche au ras des couilles
Et soupire : « Pardon ! je ne le ferai plus. »

Je n'aime pas à voir que Gilda langoureuse
Serre contre son cœur sa pine en caoutchouc
Et dise : « Cher amour, que tu me rends heureuse !
Fais-moi jouir encore, si tu bandes, mon chou. »

Je n'aime pas à voir ce bordel de Narbonne
Où deux jeunes soldats, qu'il faudrait surveiller
Restent dans le couloir pour enculer la bonne,
Puis lui coupent sa bourse au lieu de la payer.

Je n'aime pas à voir la mercière en cornette
Se tromper de client quand j'arrive au comptoir
Et dire à la trottin : « Mademoiselle Annette !

C'est pour vous enculer, passez dans le foutoir. »

Je n'aime pas Fifi, haute comme une puce
Qui me dit en m'offrant un bouquet de deux sous
« M'sieur ! Prenez un sapin ! Laissez que je vous
suce
Et vous tâterez bien ma fente par-dessous. »

Je n'aime pas l'enfant, la pauvre bouquetière,
Qui gagne beaucoup moins à vendre son muguet
Qu'à sucer les passants le long du cimetière
Pendant que sa grand-mère, à deux pas, fait le guet.

Je n'aime pas au lit la petite Lucile,
Qui prend son pauvre con douillet et cramoisi,
Dit : « J'aime mieux sucer, maman, c'est plus facile »
Et qu'on gifle d'un mot : « Tu baiseras aussi. »

Je n'aime pas Fifi qui raconte : « C'est drôle ;
Maman a mille poils, moi rien qu'un peu,
Et chaque soir papa nous baise à tour de rôle,
Mais toujours moi d'abord, et maman quand il peut. »

Je n'aime pas à voir la naïve promise
Qui tire par le vit son petit prétendu
Et dit, en soulevant sa cotte et sa chemise :
« Ce qu'on a de fendu, ça n'est pas défendu. »

Je n'aime pas l'élève avec sa grosse tresse

Qui, seule dans la classe, écrit sur le tableau :
« J'ai fait soixante-neuf avec la sous-maîtresse.
Son foutre me dégoûte. Il fait comme de l'eau. »

Je n'aime pas à voir la trottin blonde et rose
Qui lève ses jupons, pisse dans le ruisseau
Et dit au sénateur qui regarde son chose :
« T'as jamais vu de con, espèce de puceau ? »

Je n'aime pas à voir la bouche d'une Anglaise
Avaler un grand vit qui bande éperdument.
Je n'aime pas à voir surtout qu'elle s'y plaise
Jusques à décharger plus tôt que son amant.

Je n'aime pas à voir, chez la mauresque où j'entre,
Fatma qui montre à nu tout son corps moricaud
Et puis danse du cul comme on danse du ventre
En disant : « Moi, je fais ça kif kif bourricot. »

Je n'aime pas à voir la gosse dans la rue
Qui dit : « M'sieur, j'ai trop bu. Emmenez-moi
pisser ! »
Puis qui tripote et prend les tétons d'une grue
Et crie : « Où qu'est ma pine ? On lui ferait sucer. »

Je n'aime pas à voir que la pauvre Ninette
Se branle sur sa mère et lui dise : « Maman !
Maman ! lèche mon cul ! Maman, fais-moi minette
Ou laisse-moi sortir, que je trouve un amant. »

Je n'aime pas à voir la pucelle irritable
Qui pour peu qu'on lui touche une cuisse à dîner
Crie en riant : « Papa ! je jouis sous la table !
Je voudrais bien sortir pour me faire piner. »

Je n'aime pas à voir la pauvre gosseline
Qui se graisse l'anus mais se trompe de pot,
S'encule de moutarde au lieu de vaseline
Et hurle en aboyant comme un petit cabot.

Je n'aime pas à voir un vieux con, rouge et chauve,
Qui se gonfle d'amour et dégueule son rut,
Bâille et bave en ouvrant un large vagin mauve
Et dit : « Je t'aime ! » (Hélas !) quand je soupire :
« Zut ! »

Je n'aime pas qu'un homme assis sur une chaise
Enfile par-derrrière une pauvre trottin
Et lui fourre deux doigts au cul lorsqu'il la baise,
Pour se branler la pine à travers l'intestin.

Je n'aime pas qu'Iris en mousseline bleue
Caresse au bal ma verge et dise en la baisant :
« Je commence toujours les romans par la queue. »
Le mot est vif, ma chère, encore qu'il soit plaisant.

Je n'aime pas, après un long flirt équivoque
La jeune fille en blanc qui voudrait s'en aller

Et qui, lorsqu'on lui dit : « Cette histoire vous choque ? »

Répond gaiement : « Non ! non ! mais je vais me branler. »

Je n'aime pas à voir la servante bretonne
Qui, sur le canapé, baise avec le valet
Puis se torche dans la housse de cretonne
Et se met à genoux pour dire un chapelet.

Je n'aime pas à voir dans la rue, à Bruxelles,
L'horrible maquignonne, au visage hideux,
Qui dit : « Joli bandeur, voulez-vous des pucelles ?
J'en loue à tous les prix, depuis cinq francs les
deux ! »

Je n'aime pas à voir la grosse douairière
Qui, pour rester fidèle au feu duc, son cocu,
Fait l'amour tous les soirs par le trou de derrière
Et crie à ses valets : « La valetaille ! en cul ! »

Je n'aime pas à voir la bonne de Marcelle
Qui, chaque soir, au lit la gougnotte (ô combien !),
S'assure en même temps qu'elle est toujours pucelle
Et qui dit à sa mère en passant : « Tout va bien. »

Je n'aime pas, qu'à poil, deux sœurs couchent
ensemble
Se touchent par-devant et derrière aussi ;

Puis d'un long doigt bandeur qui masturbe et qui tremble

Se branlent pour leurs flirts et se disent : « Merci. »

Je n'aime pas qu'un soir la fille de cuisine

Sculpte une pine en bois sans couillons par-dessous,

Puis, subrepticement, la passe à ma cousine

Qui crie : « Ah ! que c'est chic ! » et lui donne cent sous.

Je n'aime pas à voir la joyeuse Niniche

Qui dit en s'excusant de revenir si tard :

« Maman, je suis pucelle, on veut voir ma moniche.

Ils m'ont tous fait l'amour par le petit pétard. »

Je n'aime pas à voir qu'une femme de chambre

Déconne sa maîtresse au lit sans s'excuser,

Empoigne avec fureur son maître par le membre

Et s'enfile en criant : « C'est mon tour de baiser ! »

Je n'aime pas qu'un homme, aux brutales caresses,

Retroussant un trottin debout dans le métro,

Lui foute impudiquement sa pine entre les fesses

Et décharge en disant : « Pardon ! je bandais trop ! »

Je n'aime pas à voir la maîtresse du Pape

Qui, pour monter en grade et changer de milieu,

Coïte avec un Christ en forme de Priape

Et se croit chaque soir la maîtresse de Dieu.

Je n'aime pas à voir, tout près d'une ingénue
Qui, d'un doigt leste et dur, se branle devant eux,
Un fils tout nu piner sa mère toute nue.
Ce n'est pas seulement immoral. C'est honteux.

Je n'aime pas à voir qu'à l'hôtel la gérante,
Invitée à fournir sur l'heure une putain,
Se présente elle-même au numéro quarante
Disant : « Je peux baiser jusqu'à demain matin. »

Je n'aime pas la noce aux portes de la ville
Où la fille d'honneur, que je baise debout,
Crie : « Au secours, Maman ! Y en a un qui
m'enfile ! »
Même si chacun sait que sa mère s'en fout.

Je n'aime pas à voir sous la verte crépine
Le lycéen qui baise et la fille qui geint.
Non qu'elle soit en rut mais parce que la pine
Blesse le chancre à vif qu'elle a dans le vagin.

Je n'aime pas à voir la jeune fille amère
Qui dit : « Je me résigne à n'avoir pas d'amant
Mais depuis dix-huit mois que je gousse ma mère
Je voudrais bien changer de cul, pour un moment. »

Je n'aime pas à voir la fillette qui suce
Et qui, juste au moment que le foutre jaillit,

Recule sur les draps pour se prendre une puce
Tandis que le miché décharge sur le lit.

Je n'aime pas qu'un homme errant dans une allée
Trousse une pauvre jupe, enfile un pauvre anus,
Puis, cherchant par-devant le con de l'enculée,
Trouve un petit Priape au lieu d'une Vénus.

Je n'aime pas à voir la fille encore petite
Qu'un vieux flagellateur frappe sans la baiser
Et qui me dit dehors : « M'sieur ! Enfilez-moi vite !
J'ai besoin de le faire. On vient de me fesser. »

Je n'aime pas à voir mousser la grosse bonne
Qui fout six coups par jour avec un vieux flacon
Et ne veut plus s'asseoir que sur une bonbonne
Pour se foutre un goulot dans la gorge du con.

III

Je n'aime pas à voir la vierge trop honnête
Qui fait soixante-neuf sur un joli garçon
Et suce tout, pourvu qu'on lui fasse minette,
Mais qui n'a jamais joui la pine dans le con.

Je n'aime pas à voir dans l'église Saint-Pierre,
Le touriste qui trousse une fille à genoux,
Lui pousse un large vit dans le trou du derrière
Et soupire en citant l'Évangile : « Aimons-nous ! »

Je n'aime pas la fille aux poils couleur de crotte
Qui se trousse en disant : « Chéri ! viens t'amuser ! »
Puis se laisse frotter la pine sur sa motte
Quand le miché prudent veut jouir sans baiser.

Je n'aime pas à voir une fille admirable
S'accroupir, s'enculer, s'empaler sur mon vit
Et grouiller du derrière et frissonner du râble
En disant : « Branle pas ! mon amour ! ça suffit ! »

Je n'aime pas à foutre un fœtus d'avant-terme.
Je vois : C'est une fille avec un petit con,
Je crève le cul rouge et pisse un jet de sperme
Mais sans goût, sans amour vraiment, sans passion.

Je n'aime pas à voir Rachel sur mon amie
M'inviter par le cul pour goûter à la fois
Les plaisirs du saphisme et de la sodomie,
Et glapir : « Il m'encule ! Il m'encule ! Tu vois ! »

Je n'aime pas à voir, après sa fausse couche,
La dame aux seins gonflés qui dit en rougissant :
« Si vous m'aimez toujours, faites-le dans ma

bouche,
Je ne peux plus baiser. Ma matrice descend. »

Je n'aime pas à voir la stupide gamine
Qui, prise au coin d'un bois, s'égosille à gueuler,
Pousse d'horribles cris aux premiers coups de pine
Et qu'il faut estourbir pour la dépuceler.

Je n'aime pas à voir la brune couturière
Qui, voyant sa cliente en pantalon fendu,
Lui fourre un doigt mouillé dans le trou du derrière
Et lui dit : « C'est meilleur par où c'est défendu ! »

Je n'aime pas qu'au lit, la mère, sans scrupule,
Branle son fils, le fasse horriblement bander,
Puis s'enconne en disant : « Baise-moi donc crapule !
Fous-moi la pine au cul sans me le demander. »

Je n'aime pas à voir la fillette annamite
Qu'on loue au jour le jour pour un petit écu,
Mais qui n'est pas dressée au plaisir sodomite
Et ne gagne son pain que par le trou du cul.

Je n'aime pas à voir le potache indocile
Lequel, sachant très bien que ce n'est pas permis,
Couche à poil tous les soirs avec sa sœur Lucile
Et, dès qu'elle est enceinte, accuse ses amis.

Je n'aime pas à voir une blonde ingénue

Qui me laisse palper sa vulve dans un con,
Manie avec plaisir ma verge toute nue,
La branle dans ses poils et me dit : « Pas plus loin ! »

Je n'aime pas qu'un vit sorti d'un con trop large
Défonce horriblement le trou du cul voisin,
Lorsque la fille hurle : « Au satyre ! Il décharge !
Il me crève ! Il m'encule ! Au meurtre ! À
l'assassin ! »

Je n'aime pas à voir au bal, ce vestiaire
Où, sous l'œil complaisant de la bonne qui rit,
Ma danseuse reçoit mon vit dans le derrière
Et se branle et dit : « Va ! », mais sans pousser un cri.

Je n'aime pas la mère offrant sa fille morte
(Quatorze ans, quatre poils, pucelle, *et cætera*)
Disant : « Amusez-vous, mais fermez bien la porte
Et pinez-la partout, tant que ça vous plaira. »

Je n'aime pas, Judith, celles pour qui tu mouilles ;
Ces vaches de Lesbos qui n'ont pas de taureaux,
Prennent tous les tétons pour des paires de couilles
Et les godmichés pour des godelureaux.

Je n'aime pas à voir la dame qui décharge
Aussitôt que mon vit la touche aux poils du cul.
Le flot qui sort du trou la rend encore plus large.
J'aime trop son mari pour le faire cocu.

Je n'aime pas à voir la mère de famille
Avec un godmiché bandant jusqu'au nombril
Murmurer en ouvrant les cuisses de sa fille :
« Ne me dis pas maman ; dis-moi petit mari. »

Je n'aime pas à voir la fille du concierge
Qui me dit, à quinze ans, sur mon petit palier :
« Emmenez-moi chez vous pour voir si je suis
vierge. »
Et qui n'a plus un seul pucelage à souiller.

Je n'aime pas à voir la brune blanchisseuse
Qui me dit en montrant sa fille aux yeux baissés :
« Pour saloper un lit elle est bonne baiseuse
Mais pour laver les draps elle n'est pas forte assez. »

Je n'aime pas à voir la gosse qui murmure :
« Je marche par la fente et par le petit trou »
Quand la putain d'enfant n'est pas encore mûre
Et n'a pas un seul poil... je n'ose vous dire où.

Je n'aime pas à voir la jeune fille infâme
Qui joue à violer sa mère sur son lit
Et qui crie : « Ah ! putain ! salope ! t'es ma
femme ! »
Quand sa mère répond : « Tu bandes, mon joli ? »

Je n'aime pas à voir un long vit écarlate

Luisant de vaseline et merdeux par-dessous
Enculer le trotin dont l'anūs se dilate
Et qui crie : « Ah ! cochon ! ça valait bien cent
sous. »

Je n'aime pas à voir au fond d'une guinguette
La tonnelle où Fifi déjeuner avec Julot,
Suce le vit bandant tiré de la braguette
Et crie : « Ah ! qu'il est bon ! Quel foutre de salop ! »

Je n'aime pas qu'Irma réponde à son aïeule :
« Mais c'est vrai qu'on m'encule ! Ouvre-moi le
foiron.
Je te chierai du foutre au milieu de la gueule
Et t'auras de la sauce autour de mon étron. »

Je n'aime pas à voir dans un pissoir humide
La gamine qui suce un gros patron boucher,
Boit le foutre, dégueule, et dit d'un air timide :
« M'sieur ! donnez-moi dix sous pour aller me
coucher. »

Je n'aime pas à voir ces filles de gougnottes
Qui montrent leurs petits derrières vicieux
Et disent : « Oui ! mais oui ! nous sommes des
fiottes !
Nos moniches pour nous. Nos culs pour les
messieurs. »

Je n'aime pas la fille au pur profil de sainte,
La vierge au con bardé par un gros pantalon,
Qui soupire : « Papa ! maman ! je suis enceinte ! »
Et qui pisse une gosse au milieu du salon.

Je n'aime pas à voir le lycéen coupable
Qui va montrer sa pine à la bonne d'enfants,
Laquelle entre en chaleur et baise sur la table
Et crie : « Ah ! jouis pas ! Monsieur ! Je vous défends ! »

Je n'aime pas à voir deux filles concubines
Se gousser sur leur lit pour la septième fois
Et dire : « Pourquoi donc sucerais-je des pines ?
Ton foutre seul me plaît. C'est lui seul que je bois. »

Je n'aime pas qu'un veuf dise à sa jeune bonne :
« Sucez-moi bien la queue et vous aurez deux sous. »
Chacun voit qu'il la trousse et même qu'il l'encule
Mais s'en faire téter, c'est trop. Qu'en dites-vous ?

Je n'aime pas à voir qu'une gamine, en verve,
Se chatouille l'anus et dise à sa maman :
« Dieu m'a donné deux trous, c'est pour que je m'en serve :
L'un pour mon enculeur, l'autre pour mon amant. »

Je n'aime pas à voir le satyre farouche
Qui fesse une trottin près d'un sentier désert,

L'enfile par le con, par le cul, par la bouche,
Puis lui taille un vagin dans l'aisselle et s'en sert.

Je n'aime pas à voir la mère complaisante
Qui mouille à pleine bouche un vit américain
Pour l'entrer dans l'anus que sa gosse présente
Et qui s'écrie : « Il bande ! Ah ! le petit coquin ! »

Je n'aime pas à voir la vierge au doigt lubrique
Qui, les deux pieds en l'air, masturbe sur le lit
Son pucelage en rut, gonflé, couleur de brique,
Et décharge en baisant le roman qu'elle lit.

Je n'aime pas à voir le puceau du Parnasse
Qui prend une pierreuse en guise de houri,
L'entraîne sous un pont, lui lèche la connasse
Et trouve que l'amour sent le poisson pourri.

Je n'aime pas à voir trois petites gamines
M'offrir leurs pauvres culs doublement effondrés,
Élargis par les doigts, défoncés par les pines,
Et dire en chœur : « Monsieur !... tout ce que vous
voudrez. »

Je n'aime pas à voir le docteur en percale,
La matrone qui soigne une fille d'amour
Et gaiement la condamne à la douche buccale,
C'est-à-dire à sucer vingt-cinq hommes par jour.

Je n'aime pas à voir la jeune chevrière
Qui présente au bouc noir son petit cul tout nu,
Mais se fourre le vit du bouc dans le derrière,
De peur d'avoir un fils ruminant et cornu.

Je n'aime pas à voir le cocher de remise
Qui, sur le quai désert, enfille sa jument
Puis essuie à l'écart son vit dans sa chemise
Et regarde le con qui bâille encor fumant.

Je n'aime pas qu'au bal, par déveine ou par niche,
Quand je flanque mon pied au cul d'une beauté,
Mon petit soulier droit reste dans sa moniche
Et me laisse perplexe en boitant de côté.

Je n'aime pas à voir la nièce consentante
Qui douce, et toute nue, et la main sur les yeux
Darde la langue au cul de son énorme tante
Et pleurniche : « Maman, j'aime encore mieux le
vieux. »

Je n'aime pas à voir un vit solide et large
Enculer une Agnès immonde, qui s'en fout,
Et qui crie : « Eh ! maman ! faut-il que je
décharge ? »
Et se tord le derrière avec un rire fou.

Je n'aime pas coucher dans l'herbe, à la campagne
Avec une bergère aux tétons chauds et droits

Qui m'empoigne les poils, prend sa main pour un
pagne
Mais qui laisse mon vit passer entre ses doigts.

Je n'aime pas à voir la jolie Argentine
Qui trousse la nounou, lui promet un louis,
Caresse le téton, fait bander la tétine
Et se la plante au sexe en criant : « Je jouis ! »

Je n'aime pas à voir Irma changée en Muse
Qui se saoule le jour de son couronnement
Et répond : « Je sais plus par quel trou je m'amuse.
Enfilez-moi partout sans le dire à maman. »

Je n'aime pas à voir qu'une gousse ironique
Suce un clitoris gros comme un bout de nichon,
Puis le lâche, l'insulte et lui fasse la nique
En disant : « Branle-toi tout seul, petit cochon. »

Je n'aime pas à voir dans la cour de la ferme
Le valet qui déflore un coq sur le fumier
Et qui perd dans son cul sept décharges de sperme
Quand il pourrait baiser les filles du fermier.

Je n'aime pas à voir la jeune fille amère
Qui tire un godmiché d'une table de nuit,
Se branle avec, et dit : « C'est l'amant de ma mère.
Il la baise, il l'encule et tout ce qui s'ensuit. »

Je n'aime pas à voir la vierge simple et douce
Qui dit : « Merde ! on s'écorche à se branler pour
vous,
Dépucelez-moi vite ou bien je me fais gousse
Et la pine ou le con, vous savez, je m'en fous. »

Je n'aime pas à voir, le soir, à Saint-Eustache
La dévote à genoux que j'encule si bien
Et qui me dit : « Monsieur ! comme le foutre tache
Finissez dans ma bouche et nul n'en saura rien. »

Je n'aime pas à voir qu'une souillon d'auberge,
Sitôt qu'un voyageur doute de sa vertu,
Se trousse jusqu'aux poils pour montrer qu'elle est
vierge
Et crie en s'écartant : « Tiens ! cochon ! bandes-tu ? »

Je n'aime pas à voir cette Sapho masculine
Qui, dans sa chambre, habille une fille en garçon,
Lui baise la culotte et froidement l'encule
Avec un godmiché plus gros qu'un saucisson.

Je n'aime pas à voir deux gosses en famille
Dont l'une fait la femme et l'autre le mari
Adopter un enfant comme leur propre fille
Pour leur lécher le cul, la bouche et le nombril.

Je n'aime pas à voir pendant sa nuit de noces
Un jeune époux trousseur la pucelle, et jaunir

En trouvant sur le ventre, autour des poils en brosse,
Trois gros vits tatoués près du mot : « Souvenir. »

Je n'aime pas à voir la jeune chevrière
Qui se trousse à genoux au milieu du troupeau,
S'ouvre au bouc noir qui vient la saillir par-derrrière
Et lui rit quand les poils lui chatouillent la peau.

Je n'aime pas à voir la mère trop bonasse
Montrer à ses enfants le con qui les cracha
Et les entendre dire : « Oh ! la sale connasse !
Faut pas compter sur nous pour te bouffer le chat. »

Je n'aime pas à voir que la mode se perde
D'introduire le vit aux filles par le con.
À force de les foutre en cul jusqu'à la merde
Elles n'ont plus qu'un trou. De quoi sert le second ?

Je n'aime pas à voir à l'heure où l'on se couche
La putain qui m'aborde avec des yeux ardents
Et sans me dire un mot, fourre un doigt dans sa
bouche
Pour m'offrir de pisser mon foutre là-dedans.

Je n'aime pas à voir que Margot s'accroupisse
Devant une façade, ouvre son cul tout nu,
Vise le soupirail de la cuisine et pisse
Sur l'entremets glacé d'un honnête inconnu.

Je n'aime pas à voir la bouche obscène et large
D'Iris qui suce au parc le vit d'un bourricot
« Pour savoir si c'est bon quand un âne décharge »
Et qui trouve à son foutre un parfum d'abricot.

Je n'aime pas à voir la Princesse de Z...
Toute nue et très grise au milieu d'un souper
Se fourrer dans la vulve un os de gigot tiède
Et foutre avec ce vit nouveau, pour s'occuper.

Je n'aime pas à voir la même ridicule
Qui va dire en pleurant aux commissariats :
« Depuis que j'ai neuf ans mon grand-père
m'encule ! »
Et pour si peu de mal nous fait tant d'arias.

IV

Je n'aime pas à voir la mère sans prudence
Qui fait coucher Yvonne avec son frère aîné,
Puis entre en entendant gémir le lit qui danse
Et les trouve la pine au con, et l'air gêné.

Je n'aime pas à voir la vierge qui se trousse

Debout devant la glace, une brosse à la main,
Brosse jusqu'au nombril sa longue toison rousse
Et se fourre le manche à fond dans le chemin.

Je n'aime pas à voir la gourmande Christine
Sucer le con d'Éva que le foutre inondait,
Laper comme une enfant qui lèche une tartine
Et lui prêter sa bouche en guise de bidet.

Je n'aime pas à voir deux filles du même âge
Tête-bêche au milieu de leur lit virginal
Lécher leurs petits cons encore sans plumage
En avalant des vits par l'orifice anal.

Je n'aime pas à voir une célèbre grue
Entrouvrir son derrière au-dessus du balcon
Et pisser un torrent d'urine dans la rue
Devant quinze gamins qui lui zyeuvent le con.

Je n'aime pas à voir la gosse qui babille
Dire qu'elle a pas de poils, qu'elle fait tout, tout,
Mais ne peut pas sucer sans qu'elle dégobille
Et que pour l'enculer, faut bien mouiller le trou.

Je n'aime pas à voir le potache qui passe
Une photographie obscène de sa sœur
Pour faire brusquement bander toute la classe
Et (quand il est surpris) bander le professeur.

Je n'aime pas à voir dans les rocs de Sallanches
La Savoyarde en rut qui se trousse debout,
Montre sa vulve noire entre deux cuisses blanches
Et soupire : « Merci » chaque fois qu'on la foute.

Je n'aime pas à voir une obscène pucelle
Qu'on déflore aux deux trous et morceau par
morceau
Et qui veut qu'on la foute un coup sous chaque
aisselle
Pour n'avoir plus un poil qui reste encore puceau.

Je n'aime pas à voir un vieux garçon morose
Prendre dans un bordel la bonne de son choix
Qui se laisse enculer et fait feuille de rose
Dix-sept heures par jour pour trente francs par mois.

Je n'aime pas les mœurs des îles Philippines
Où l'on voit en public, sur le seuil des maisons,
Des filles s'enfiler avec de fausses pines
Dès qu'elles ont vidé les couilles des garçons.

Je n'aime pas qu'Iris, quand sa motte est coiffée,
Considère son cul dans une glace à main,
Poudre ses cuisses d'ange, ouvre sa chair de fée,
Puis s'avive l'anus au crayon de carmin.

Je n'aime pas qu'Iris, de ses tétons en poire,
Se fasse un autre con pour mon vit plus nerveux.

Le foutre qui jaillit et qu'elle voudrait boire
Se perd sur son visage et dans ses purs cheveux.

Je n'aime pas à voir la princesse de Grèce,
Qui, menée au bordel par sa fille d'honneur,
Frotte sa bouche obscène au cul de la négresse
Et crie en déchargeant : « C'est là qu'est le
bonheur ! »

Je n'aime pas à voir la pauvre maquerelle
Qui, sur le tard, s'éprend d'une de ses putains,
Lui baise le derrière et se branle sur elle
Sans émouvoir le con ni raidir les tétins.

Je n'aime pas à voir la souple Marceline
Qui dit à son cousin : « Mon chéri, bandes-tu ?
Viens m'enculer, mais oui j'ai pris ma vaseline. »
Ce langage est lascif et blesse la vertu.

Je n'aime pas à voir la pucelle qui gueule
« Je suis trop en chaleur, maman je vais baiser.
C'est crevant de toujours me branler toute seule
Quand j'ai partout du poil qui commence à friser. »

Je n'aime pas à voir le garçon sur la fille
Donner des coups au cul et danser le galop
Aux applaudissements de toute la famille
Qui dit : « Ça vient, putain ! Fais-la jouir, salop ! »

Je n'aime pas à voir le potager plein d'ombre
Où la fille de ferme, accroupie à l'écart,
Célèbre ses amours avec un vert concombre
Dans un con large et chaud qui gante seize un quart.

Je n'aime pas à voir deux bras en fil d'Écosse
Composer sur mon lit le vêtement complet
De l'impubère enfant, de la très sale gosse,
Qui tête encore mon vit pour me tirer du lait.

Je n'aime pas à voir l'époux à la mairie
Qui, dès que son désir reçoit le sceau légal,
Flanque sa pine au con de sa femme chérie
Pour remplir en public le devoir conjugal.

Je n'aime pas à voir la jeune mariée
Dire au jeune mari : « Mon petit Adrien,
Sur les lèvres du con, je suis avariée.
Encule-moi plutôt, tu n'attraperas rien. »

Je n'aime pas à voir la dame très bien mise
Qui, sitôt qu'un monsieur demande : « De qui
c'est ? »,
Relève son manteau, sa jupe et sa chemise
Et dit : « Mes poils du cul viennent de chez Doucet. »

Je n'aime pas à voir la vieille phallophore
Plonger un godmiché bénit par Sa Grandeur
Dans l'honorable con de Lucy Phélix Phaure

Qui minaude : « finis, vilain petit bandeur ! »

Je n'aime pas qu'un prêtre, absolvant ses ouailles,
Trouve dix-sept garçons qui, du soir au matin,
Ont gaiement enfilé Madame de Noailles
Et disent avec un soupir : « Quelle putain ! »

Je n'aime pas à voir la jeune sous-préfète
Qui dit en se troussant à la fin d'un dîner :
« Si je montre mon cul, c'est que je suis bien faite,
Messieurs, mais ce n'est pas pour le faire piner. »

Je n'aime pas à voir, gravée en frontispice,
Une Agnès qui se branle, et cette inscription :
« Papa, quand je décharge on dirait que je pisse. »
C'est mal d'encourager la masturbation.

Je n'aime pas Philis, tendre violoniste,
Qui répond, en fermant ses admirables yeux :
« En musique, monsieur, je ne suis qu'onaniste,
Et c'est encore Yseult qui me branle le mieux. »

Je n'aime pas à voir la chrétienne économe
Qui baise avec son fils dans le sein du péché
Parce que c'est trop cher de payer un jeune homme
Et qu'elle a déchiré son dernier godmiché.

Je n'aime pas à voir la rêveuse peintresse
Qui, fière de son poil récemment épaissi,

Se peigne à fond, l'allonge et s'en fait une tresse
Pour être tout à fait Léonard de Vinci.

Je n'aime pas à voir dans un bal triste et piètre
La jeune fille en bleu baiser sur le balcon
Et prendre ingénument des rideaux de fenêtre
Pour essuyer la pine et se torcher le con.

Je n'aime pas à voir deux jeunes lycéennes
Écrire bouche à bouche un volume de vers
Intitulé : « Les Poils pleureurs des Lesbiennes
Ou l'Art de regarder les Vulves à l'envers. »

Je n'aime pas à voir la fille au con hirsute
Qui s'expose en levrette et se branle dessous
En criant : « Ha ! Ça vient ! lèche mon cul, je jute ! »
Au vieux miché qui lèche, et qui donne cent sous.

Je n'aime pas à voir la petite gamine
Qui dit au vieux pinceur : « Espèce de poussah !
Si vous voulez mon cul pour vous laver la pine
Faudrait le demander plus poliment que ça. »

Je n'aime pas à voir la malheureuse arpète
Qui ne peut plus s'asseoir et pleure à l'atelier :
« Ils me font tous l'amour par le trou que je pète,
J'en fais caca partout, jusque dans mes souliers. »

Je n'aime pas à voir au con d'une danseuse

Le sperme du coiffeur qui vient de la farder,
S'il me fallait la foutre encore toute poisseuse
Pas un poil de son cul ne me ferait bander.

Je n'aime pas à voir dans les « Dames seules »
Deux filles de quinze ans, allant en pension,
Frottent leurs petits culs sur leurs petites gueules
Et se fassent minette avant la station.

Je n'aime pas à voir quand j'achète un cantique
La vendeuse passer la langue entre ses dents,
Faire un signe de l'œil vers l'arrière-boutique
Et me sucer le vit sitôt qu'elle est dedans.

Je n'aime pas à voir une sainte-nitouche
Paisible à sa fenêtre et d'un air innocent,
Cracher le foutre épais qui lui remplit la bouche
Pour le regarder choir sur la tête d'un passant.

Je n'aime pas à voir, que par économie,
Un garçon qui pourrait payer une putain
Donne à sa jeune sœur des goûts de sodomie
Et soit toujours planté dans son gros intestin.

Je n'aime pas à voir quand je joue une aubade
La dame de mon cœur apparaître au balcon
Toute nue à minuit avec une tribade
Qui porte un godmiché bandant sur l'os du con.

Je n'aime pas à voir la fille qui décharge,
Qui s'agite et qui crie en se gorgeant la chair
Avec une aubergine extravagamment large,
Les cuisses sur le ventre et les deux pieds en l'air.

Je n'aime pas à voir la fille peu farouche
Qui, près du piano, suce son professeur
Et puis, comme un bonbon, de la bouche à la bouche,
Fait avaler le foutre à sa petite sœur.

Je n'aime pas à voir, la nuit, près de la darse,
Les jambes dans la boue et le vit dans la « M »,
Un matelot brutal enculer une garce
Avec une mornifle en guise de cold-cream.

Je n'aime pas à voir dans un bal de familles
Que l'hôtesse dispose une chambre d'ami
Et des lits de repos, au gré des jeunes filles,
Pour sucer leurs danseurs ou se faire mimi.

Je n'aime pas à voir une enfant qui pleurniche
Et qui dit qu'un monsieur qu'elle ne connaît pas
A pissé du blanc d'œuf au bord de sa moniche
Et que ça lui fait mal dans le cul par là-bas.

Je n'aime pas à voir ces petites grenouilles
Qui rôdent sous la pluie et qui parlent gascon
Avec une main prête à vous prendre les couilles
Sous une bouche en fleur prête à servir de con.

Je n'aime pas à voir ces gamines, en outre,
Qui branlent les messieurs sur des tranches de pain
Et qui font sucrer leurs tartines de foutre
Par un petit marchand de gaufres suburbain.

Je n'aime pas à voir les pâles apprenties
Raccrocher les flâneurs, se trousser le chiffon
Pour montrer qu'elles n'ont pas de poils aux parties
Et ne pas se vanter d'avoir un chancre au fond.

Je n'aime pas à voir la fillette morose
Turbiner par la bouche et par le troufignon
Et faire le travail avec feuille de rose
Avant son catéchisme et sa communion.

Je n'aime pas à voir qu'une fille se plaise
À suivre au cabinet son frère, et non sans goût,
Pour se faire enculer sur le siège à l'anglaise
Et noyer l'embryon dans le tout-à-l'égout.

Je n'aime pas à voir sous les yeux d'une aïeule
La mère et les trois fils faire un papa cocu.
Le premier par le con, le second par la gueule
Et le petit dernier par le tuyau du cul.

Je n'aime pas à voir la fillette morose
Que sa marraine exerce au culte de Sapho
Mais qui ne sait pas bien faire feuille de rose

Ni mordiller les lèvres comme il faut.

Je n'aime pas à voir la gosse qu'on enferme
Dans un cabinet noir parce qu'elle a tété
Son frère, et que, la bouche encore pleine de sperme,
On l'a vue au salon cracher ça dans le thé.

Je n'aime pas à voir la sale galopine
Qui fait signe d'en face au gamin du second
Et qui prend vivement son doigt pour une pine
Quand le petit bandeur prend sa main pour un con.

V

Je n'aime pas la dame aux formes de statue
Qui se fait reconduire et dit en arrivant :
« J'ai deux filles. Montez. Je vous les prostitue,
Cette nuit par-derrière, et bientôt par-devant. »

Je n'aime pas à voir qu'avant une enclade
Carmen se plante au cul vers la fin du repas
Le bouchon de l'huilier prévu pour la salade.
Quelque raison qu'elle ait, cela ne se fait pas.

Je n'aime pas qu'Hélène au centre de la table
Se fasse foutre en cul plus d'une heure durant
Par quinze femmes, record peut-être inimitable
Qui donne un triste exemple aux culs du restaurant.

Je n'aime pas à voir comme une double poutre
En chevron, l'un vers l'autre implantés dans le cul,
Deux membres monstrueux soulever pour la foutre
Rachel qui crie en l'air : « Quel est le plus cocu ? »

Je n'aime pas, au bal, la jeune fille étrange
Qui murmure : « Enculez ma gousse, on vous attend.
Votre foutre lui donne un petit goût d'orange
Au trou du cul. Faut-il qu'on vous en dise tant ? »

Je n'aime pas à voir qu'un jeune homme se vautre
Sur ses deux sœurs et prenne un plaisir toujours neuf
À foutre l'une et l'autre en cul l'une sur l'autre
Sitôt qu'elles se font un peu soixante-neuf.

Je n'aime pas à voir la lycéenne exclue
Répondre au professeur en passant devant lui :
« Je ne me branle pas, monsieur, je me pollue.
Je vais recommencer dehors, mais j'ai joui. »

Je n'aime pas à voir cette rue en virgule,
Où chambres, mastroquets, trottoirs, bordels, balcons
Sont exclusivement aux filles qu'on encule
Et qui font de leurs culs des espèces de cons.

Je n'aime pas qu'au bal une vierge articule :
« Si vous ne comprenez que les points sur les i,
Flirtons au parc. Demandez-moi si l'on m'encule.
Si vous avez la pine bien raide, allez-y. »

Je n'aime pas à voir la famille ouvrière
Où sur le même pieu trois sœurs et leur maman
Reçoivent quatre vits dans le trou du derrière,
Quadruple inceste à poil et non sans mouvement.

Je n'aime pas à voir chez une couturière
L'arpète de treize ans qui dit à l'atelier :
« Avec un dans la bouche et deux dans le derrière,
Il ne m'en faut pas plus pour me faire mouiller. »

Je n'aime pas à voir la jeune fille infâme
Qui dit : « Oh ! moi, j'enfile et j'encule maman.
Elle me sert de tante, elle me sert de femme,
Et quand sa langue bande, elle me sert d'amant. »

Je n'aime pas qu'une âme innocente se joue
Du bouton qu'elle doit à la bonté de Dieu,
Se branle, des dix doigts, se déflore, se troue
Et pisse soudain le sang. Vraiment, c'est odieux.

Je n'aime pas qu'Yvonne, à l'affût d'une farce,
Publie au jour le jour ce que fut sa maman :
« Ma mère mise à nu, par une enfant de garce. »

Et pourtant, c'est un fort bon titre de roman.

Je n'aime pas ce 12 en chiffres majuscules
Sur ce bordel d'Alger où la bonne me dit :
« Vingt-deux putains. Ti prends la belle et ti
l'encules.
Toutes nikoniko dans le cul, mon pitit. »

Je n'aime pas qu'au bal une vierge indiscreète
Toute rouge à l'écart murmure à son danseur :
« Jamais je ne me laisse enculer qu'en levrette,
La posture où jamais tu n'encules ta sœur. »

Je n'aime pas qu'un vit monstrueux, large et rude,
Un vit ivre de viol s'engouffre tout entier,
D'un seul coup, dans le saint trou du cul d'une prude
Qui depuis vingt-sept ans n'a pas d'autre métier.

Je n'aime pas la couche ample et familiale
Où trois filles se font enculer à la fois
Par leurs frères, devant leur maman qui chiale,
Se masturbe et s'encule avec ses propres doigts.

Je n'aime pas la jeune Anglaise un peu tribade
Qui dit, montrant ses sœurs, sa tante et sa maman :
« Leur coup de langue est bon, mais leur foutre est si
fade
Que je préfère la pine de mon amant. »

Je n'aime pas à voir, puissamment enculée,
La fille florentine à poil, creusant les reins,
Ses deux fesses, couleur chair de Sienne brûlée
Et l'anus cramoyé dans le cul noir de crins.

Je n'aime pas la même aux fleurs, si pâle et mince,
Qui sourit : « Sucer, m'sieur ? Avaler le siphon ?
Voulez-vous m'enculer dans le pissoir, mon prince ?
J'ai pas de poils. Cent sous, m'sieur, et la queue au
fond. »

Je n'aime pas à voir la mariée en tulle
Qui dit : « Je suis pucelle et je ne sais par où.
On me retourne à poil, tout le monde m'encule,
Mais j'en connais plus d'un qui se trompe de trou. »

Je n'aime pas qu'Esther, dans une sombre allée,
Dise : « Oh non, pas de flirt ! je suis trop en chaleur !
Jamais je ne me branle avant d'être enculée
En levrette et faut pas qu'on se trompe de fleur. »

Je n'aime pas à voir la duchesse douairière
Qui s'éveille à midi sans autre vêtement
Qu'un large godmiché dans le trou du derrière
Et qui ne comprend bien ni pourquoi ni comment.

Je n'aime pas au bal la vierge qui murmure :
« Ne sauriez-vous bander sans me foutre en chaleur ?
Zut ! je vais me branler dans le parc. Je suis mûre.

Venez, si vous voulez me servir d'enculeur. »

Je n'aime pas à voir la famille ouvrière
Où quatre sœurs à poil veulent soir et matin
Avoir le même vit dans le trou du derrière.
C'est prendre trop à cœur le métier de putain.

Je n'aime pas à voir sur le lit d'une vierge
Deux filles s'enculer tour à tour le matin
Avec je ne sais quelle horrible fausse verge
Qui donne à leurs vertus chrétiennes l'air putain.

Je n'aime pas la dame aux paupières de sainte
Qui n'a que ses trois fils pour amants nuit et jour
Et dit : « Je ne sais pas duquel je suis enceinte,
Ma bouche et mes deux trous leur servent tour à
tour. »

Je n'aime pas à voir la fille aux fesses vierges
Mise à poil devant un client, au bistro,
Sept fois jusqu'au matin fessée à coups de verges
Et sept fois enculée avec fureur. C'est trop.

Je n'aime pas Toinon qui, d'une bouche ovale,
Suce un vit jusqu'aux poils, décharge coup sur coup,
Rugit quand elle pompe et mord quand elle avale,
Puis lève ses yeux bleus vers le ciel. C'est beaucoup.

Je n'aime pas à voir la duchesse économe

Qui cherche tout l'amour avec son étalon
Et qui se fait rater comme par un jeune homme
Aux rires de l'office et du petit salon.

Je n'aime pas qu'au bal une vierge soupire :
« Monsieur, vous suceraï-je ou m'enculerez-vous ?
Car je ne ferais pas l'amour pour un empire,
Mais la bouche ou par-derrière, je m'en fous. »

Je n'aime pas qu'au bal une vierge soupire :
« Je jouis. Je voudrais vous sucer au jardin.
Ah ! je ne ferais pas l'amour pour un empire,
Mais vous m'enculerez après. C'est anodin. »

Je n'aime pas qu'Esther, de sa croupe compacte,
Avale un membre énorme en s'asseyant dessus,
Crispe sur les couillons son muscle, se rétracte
Et réclame cent sous qu'elle n'a pas reçus.

Je n'aime pas Nini qui se désarticule,
Rit, le cul sur la bouche et la langue dedans,
Mordille les couillons du miché qui s'encule
Et lui arrache trois poils d'un fort coup de dents.

Je n'aime pas qu'au bal, Maud me dise : « Je rentre.
Vous m'avez fait jouir autant que vous vouliez
Et je n'ai plus qu'un fil de foutre dans le ventre.
Je m'en suis inondé les bas jusqu'aux souliers. »

Je n'aime pas qu'Irma, petite mijaurée,
Gueule comme un putois qu'on écorche vivant,
Que deux nègres l'ont mise à nue et déflorée
Ensemble, un par-derrière et l'autre par-devant.

Je n'aime pas qu'un môme encule sa maîtresse
Devant ses quatre sœurs qui s'en font faire autant
Et quand sa mère à poil sous une mulâtresse
Semble attendre une queue et n'a pas l'air content.

Je n'aime pas à voir une fillette infâme
Traire un col de matrice atteint profondément
Pour en faire jaillir le foutre d'une femme.
C'est un jeu défendu, même avec sa maman.

Je n'aime pas à voir loin de tous les villages
Pleurer le long d'un arbre une fille en haillons
Qui bafouille : « Ah ! Jésus ! dans mes deux
pucelages
La bite et les couillons dans le cul ! les couillons ! »

Je n'aime pas qu'un homme écrive, même en prose,
« L'Art d'enculer sa fille à huit ans comme à vingt,
Dressage au casse-noix comme aux feuilles de rose,
Avec l'art d'avaler le foutre, pour la fin. »

Je n'aime pas qu'un soir une vierge m'assure
« Tout le monde au château m'encule excepté vous »,
Ni qu'à mes premiers mots sur l'Enfer, la Luxure,

Elle crie à mourir de rire : « Je m'en fous ! »

Je n'aime pas qu'Éva, gamine pénitente,
Confesse : « On couche à poil. C'est mon petit
frangin
Qui l'a toujours en l'air et que j'y sers de tante »,
Quand le curé demande ici : « Par le vagin ? »

Je n'aime pas que, nu sur ses deux sœurs obscènes,
Un bel adolescent qui dit avec douceur :
« Retire-toi, maman, tu gueules, tu nous gênes,
J'ai pas besoin de toi pour enculer ma sœur. »

Je n'aime pas qu'un père après une raclée
Flanque sa fille à poil devant ses trois gamins,
La traite de fumier, de vache et d'enculée,
Puis l'encule par terre, à genoux sur les mains.

Je n'aime pas à voir trois sœurs à pleine bouche,
La langue dans la vulve et le cul sur les dents,
Peau sur peau, tous les soirs mouiller la même
couche,
S'embarbouiller de foutre et s'endormir dedans.

Je n'aime pas à voir porter le linge en ville
Par une arpète immonde et qui dit : « Je m'en fous.
Trente-six fois par jour on m'encule, on m'enfile.
J'ai pas de poil au cul, mais j'ai toujours deux trous. »

Je n'aime pas qu'au bal toute pudeur se perde
Et qu'une vierge dise à l'un de ses danseurs :
« J'aime le foutre, mais je n'aime pas la merde.
Je crains que vous n'ayez enculé mes deux sœurs. »

Je n'aime pas à voir qu'une même article :
« Pucelle ? oh ! oui, monsieur, mais je sais pas par
où.
J'ai pas de pantalon, tout le monde m'encule,
Mais sans le faire exprès on se trompe de trou. »

Je n'aime pas à voir la vierge un peu novice
À qui je ne dis rien mais qui me prend le vit
Et soupire : « À seize ans on a si peu de vice !
Je décharge quand on m'encule. Ça suffit. »

Je n'aime pas la grande et souple jouvencelle
Qui valse en murmurant : « Oui, je mouille pour
vous.
Je ne sais plus par où je suis encor pucelle.
Enfilez-moi par où vous voudrez. Je m'en fous. »

Je n'aime pas à voir une vierge qui tangué
Ventre à ventre et qui dit à son jeune danseur :
« Un mélange enragé parfume encor ma langue :
Le foutre de ta mère et celui de ta sœur. »

Je n'aime pas que Miss fasse traire à la ferme
Le taureau, l'étalon, le bouc et le fermier,

Savoure avec lenteur quatre cocktails de sperme
Et délibérément préfère le premier.

Je n'aime pas à voir la jeune chevrière
Se trousser à genoux entre deux tas de foin
Et se planter le vit du bouc dans le derrière.
C'est péché. Les docteurs concordent sur ce point.

Je n'aime pas à voir ce bordel de Narbonne
Où les putains font grève à neuf heures du soir
Pour que tous les michés retournant la patronne,
La privent pour toujours du plaisir de s'asseoir.

Je n'aime pas à voir la dame qui frissonne
Au service divin d'un culte protestant
Et murmure à mi-voix : « Petite polissonne ! »
Le pasteur qui parlait s'interrompt, mécontent.

Je n'aime pas au temple et vers la fin du prêche
Certains mots : « Oui, ma gousse. À minuit. — Dans
mon pieu ?
— Oui, putain. Qu'on t'encule avant que je te
lèche. »
Ces frivoles discours me détournent de Dieu.

Je n'aime pas à voir le grand godmiché double
Forcer par les deux trous les nouvelles Saphos.
Jamais fille d'honneur souffrit-elle sans trouble
Deux membres à la fois dans le cul ? Vrais ou faux ?

Je n'aime pas qu'un pâtre encule une bergère
Jusqu'au milieu du corps, à treize ans, dans les foins,
Puis lui décharge dans la bouche. Il exagère.
La sagesse en amour se contente de moins.

Je n'aime pas qu'au « sept », patronne et sous-
maîtresse
Pour gagner trente francs offerts par un miché,
Se laissent enculer trois fois par la négresse
Et pour cent sous de plus, sucent le godmiché.

Je n'aime pas à voir sous leurs blanches cagoules
Ces mauresques du soir qui disent : « Viens chez
nous.
Petite fille à poil, un douro, ti l'encoules.
Dix ans, makach tétés, ti l'encoules six coups. »

Je n'aime pas à voir la jeune péronnelle
Qui ne veut plus danser mais jouir à Bullier,
Enfourche un rapin, sous la septième tonnelle,
Et s'empale au hasard par le goulot culier.

Je n'aime pas à voir qu'une vierge en levrette
Se coule au trou du cul le vit de son danseur,
Puis s'écrie en montrant une joie indiscreète :
« Quel puceau ! T'as donc pas même enculé ta
sœur ? »

Je n'aime pas à voir une femme qui souffre
De n'avoir pas encor fait son mari cocu
Et qui, faute d'amant bénévole, s'engouffre
Le membre monstrueux d'un âne dans le cul.

Je n'aime pas à voir qu'un jeune homme du monde
Encule avec lenteur et branle par-dessous,
La nuit, sur les remparts, une gamine immonde
Et lui décharge dans la bouche pour deux sous.

Je n'aime pas qu'au lit une souple écuyère
Monte à poil sur un vit, coure le grand galop,
Rompe le vit qu'elle a dans le trou du derrière
Et décharge en criant au jeune homme : « Salop ! »

Je n'aime pas que Maud, grande fille indolente,
Le ventre découvert, les yeux évanouis,
Se branle contre un mur, d'une main longue et lente,
Soupire et tout le jour, murmure : « Je jouis. »

Au temps des Juges

Pierre Louÿs



AU TEMPS DES JUGES

Au temps des juges, il arriva qu'un jeune marchand nommé Joël, de la tribu de Nephtali, partit pour Jérusalem.

Il n'emportait rien qu'un manteau, et un bâton à la main et une lourde bourse pendue à la ceinture ; et à tous les carrefours il priait le Seigneur afin de suivre la bonne voie.

Et comme il marchait, une nuit, le long du lac de Génésareth, il rencontra deux filles qui venaient au-devant de lui ; deux sœurs de même visage et de même vêtement.

Lorsqu'elles furent en face de lui et sous la clarté de la lune, elles tournèrent leurs robes ensemble depuis leurs chevilles, jusqu'à leurs nombrils et montrèrent leurs parties honteuses et murmurèrent : « Couche avec nous. »

Joël cracha par terre à gauche, et il leva son bâton et cria :

« Allez-vous-en ! Allez-vous-en de ma route, putains ! »

« Oui, nous sommes putains, dit Michol, la plus jeune des deux sœurs, en lissant les poils de son ventre. Oui, nous sommes putains pour le plaisir des hommes. Voici nos vulves noires que nous te présentons. Choisis. »

Disant cela, elle prenait le membre de Joël, et le sentant déjà dressé elle lui dit en élargissant les cuisses : « Viens :

mon ventre a soif de la semence chaude. Donne-moi une pièce d'argent et couche avec moi. »

Et tandis que Michol, nue jusqu'à la taille, tenait le membre par le bout, Salomith, l'aînée, le prit par la racine et dit : « Couche avec la petite. Elle est en chaleur. » Et Joël se laissa conduire par le membre et donna une pièce d'argent.

Entre les buissons et la rive du lac, Michol se mit à genoux dans l'herbe pour ne pas souiller sa robe, et des deux mains elle s'appuya sur la terre. Comme un taureau qui va monter sur une génisse. Et Salomith empoigna de la main droite le membre de Joël, comme la vachère empoigne le membre du taureau et elle le planta droit dans le trou disant... « Béni soit l'Éternel, celui qui sème sa semence dans le ventre de ma sœur. » Le membre pénétra jusqu'au fond et refoula du bout la petite matrice qui n'avait point encore conçu. Et Joël fit avec vigueur les mouvements de la copulation. Tant qu'enfin le plaisir de ses reins le fit trembler sur les genoux, et sept longs jets de sperme jaillirent de son membre dans la chair chaude de Michol qui remuait ses hanches fines et souriait par-dessus l'épaule. Quand il eut fait, elle s'accroupit dans l'eau du lac, et de ses doigts, elle tira le sperme de son ventre. Puis, se tournant vers la lune, elle pissa sur les eaux pour conjurer la conception. Et Joël lui aussi s'ablua sur la rive ; mais quand il revint, Salomith, la sœur aînée, lui essuya le membre avec ses cheveux noirs, si délicatement que les testicules vides se regonflèrent. Alors Salomith plaça le membre entre ses

deux mamelles qu'elle serra sur lui comme des cuisses amoureuses et elle dit : « Tu aimes mes seins ? » Il répondit : « J'aime tes seins. Ils sont plus beaux que ceux de ta sœur. » Alors Salomith fit glisser le membre le long de son corps jusqu'aux poils de son ventre qui poussaient comme les herbes hautes sur les bords du lac de Génésareth, et de ses deux mains, elle ouvrit les lèvres rouges de sa vulve.

« Tu aimes ma vulve ? » lui dit-elle. Et comme il essayait d'y entrer d'un coup, tel qu'un cheval en rut qui couvre une femelle, Salomith lui dit : « Non, non, non. Ne sais-tu pas quelle fille je suis ? Je suis une putain : tu me l'as dit. Une putain fille de putain ; ma mère était putain. Si Dieu me donne des filles, j'en ferai des putains qui feront fouiller leur chair par la chair des passants. Ne me baise pas la bouche : c'est une bouche de putain. » Mais il lui baisait la bouche et la heurtait entre les jambes. « Tu aimes ma vulve de putain ? » répéta-t-elle. Et il dit tout bas : « J'aime ta vulve. »

Alors, cessant de le railler, elle releva sa robe plus haut que ses épaules et Michol la prit pour la pendre à un arbre et Salomith complètement nue se jeta sur le corps de Joël.

Et elle serra les flancs de l'homme entre ses genoux et en faisant remuer sa croupe jusqu'à terre comme une danseuse de Sido, elle s'assit doucement sur la pointe du membre qui entra jusqu'au fond et la fit frémir.

Quand cela fut, elle frotta ses poils sur ceux de Joël, puis en soulevant les reins et en les abaissant, elle fit elle-même,

soixante fois, les mouvements de la copulation.

Et Michol, accroupie derrière, caressait les testicules et quand elle sentit le sperme jaillir, elle murmura elle aussi : « Béni soit de l'Éternel celui qui sème sa semence dans la matrice de ma sœur. »

Bientôt Salomith se releva et le membre sortit de son ventre et retomba dans l'herbe fraîche, et elle recueillit sur ses doigts le sperme qui coulait de sa vulve et elle le mit dans son anus pour conjurer la conception.

Puis elle se mit à genoux en frappant le sol du front et en tournant ses fesses vers la pleine lune et elle pissa par derrière de façon que le jet de son urine retomba dans les eaux du lac. Puis elle arracha une poignée d'herbe et s'en bourra la vulve, et elle entra dans le lac jusqu'à la ceinture et laissa tomber l'herbe avec le sperme. Et elle faisait des sortilèges parce qu'elle ne voulait point d'enfant.

Et Joël lui aussi s'ablua sur la rive. Et Salomith lui dit alors : « Tu es las. Remettons nos vêtements et suis-nous. Notre maison est ta maison. Notre servante est ta servante. Tu dormiras entre ma sœur et moi. »

Mais Joël répondit : « Je ne suis pas si las. Je paillarderai jusqu'au jour sur toi, sur ta sœur et sur ta servante. » Et Salomith dit : « Gloire à Dieu qui t'a mis sur notre route. Je prostituerai ma servante comme ma sœur, sur mon propre lit. »

Poésies Érotiques

Pierre Louÿs



Poésies Érotiques

I

Cale-toi bien salope !... Oh ! hisse !!
Quel bon trou du cul, nom de Dieu !
Hu là ! carcan ! pousse ta cuisse,
Que je m'enfonce encore un peu.

Oh ! hisse ! attends que je t'écarte
Que je t'ouvre les bords du trou...
Tu l'as gluant comme une tarte
Et vigoureux comme un écrou.

Vraiment, pour une cuisinière.
Et qui n'en fait pas son métier,
T'as le meilleur trou du derrière
De toutes les peaux du quartier.

J'ai déjà fait tremper mon membre
Dans la merde de vingt souillons
Et de cent vingt femmes de chambre
Jusqu'à m'en crotter les couillons.

II

Oui, madame, il est un peu maigre
Mais il couche entre ses deux sœurs
Qui le font bander comme un nègre
En lui débitant des douceurs.

Vous savez ce que c'est, les filles.
Quand elles ont la pine en main,
C'est vite fait d'ouvrir les quilles,
Et d'entrer ça dans le chemin,

Alors tant qu'il bande on s'enfile.
Ça vaut mieux pour lui que d'aller
Attraper la vérole en ville ;
Mais quand il veut les enculer.

C'est par là qu'elles me l'esquintent.
Chaque fois qu'il les baise en cul

Il est bien sûr d'avoir ses quintes
Comme autrefois feu mon cocu.

Surtout qu'elles ont tant d'astuce !
Quand il ne raidit plus beaucoup
On entend : « Viens que je te suce !
Jouis dans ma bouche un bon coup ! »

Et faut voir madame ma chère,
Il fait comme tous les garçons.
Le con, la bouche et le derrière
C'est comme qui dirait trois cons.

Quand il vient d'en enculer une
Il fait sucer l'autre, il s'en fout
Que ce soit la blonde ou la brune
Pourvu qu'il jute dans un trou.

Et pis, faut que je vous l'avoue,
Quand il se fiche à poil, bon Dieu,
J'ai le sang qui monte à la joue
Je le prends d'abord dans mon pieu.

« Bonsoir Toinon ! Bonsoir Cici !
Loute, à qui donc fais-tu minette ?
Ah ? bonsoir, petite Finette.
Allons, approchez-vous ici.

Qui vais-je enculer de vous quatre ?
Moi ! — Moi ! — Moi ! — Poussez le verrou !
Voilà mon cul ! — Voilà mon trou !
— Hé ! là ! vous n'allez pas vous battre !

— Enculez-moi ! — Mais quels instincts !
Fi donc ! les vilaines manières !
Voulez-vous fermer vos derrières !
Vous êtes vraiment trop putains !

— M'sieu ! c'est mes fesses les plus douces !
— M'sieu ! c'est mon trou le plus cochon !
— M'sieu ! foutez-moi z'y mon bouchon !
— M'sieu ! je m'écarte avec les pouces. »

IV

Continuez votre prière.
Miss. J'écarte vos longs cheveux
Simplement parce que je veux
Vous mettre un vit dans le derrière.

Mais que ceci ne trouble en rien
Votre extase d'agenouillée.
Ma pine est prudemment mouillée,
Elle pénétrera très bien.

Je passais là. Vous étiez nue,
La croupe ouverte et priant Dieu.
Votre anus brillait au milieu
De cette brune ampleur charnue.

Or, il manquait à vos appas,
Si vous permettez que j'opine,
Il ne manquait rien qu'une pine.
Je l'y mets. Ne vous troublez pas.

Lorsqu'une fille a l'esprit large
Et le trou du derrière étroit,
Tout en priant elle a le droit
D'ignorer que son cul décharge.

Oui, j'ai conduit mon valseur
Dans les cabinets d'aisance
Pour qu'il enculât ma sœur
Sur le siège, en ma présence.

Ma sœur ayant fait caca
Pour se graisser l'ouverture,
Son amoureux l'attaqua
Dès qu'elle eut pris la posture.

Le trou résista longtemps.
Ce qui fut très ridicule,
Car ma sœur a dix-sept ans :
C'est l'âge où l'on vous encule.

Mais enfin le bout du vit —
Et tout le reste suivit.

Rachel, brune et lourde Vénus,
Levant ses cuisses de youpine
Plonge un doigt gros comme une pine
Dans son luxurieux anus.

VII

Oui, ton con se mouillait les lèvres,
Il était chaud, vide et poilu.
Mais ce soir, Margot, j'ai voulu
Enculer une de tes chèvres.

Et vraiment les mots diraient mal
Ô Bergère ! avec quel bien-être
Je pousse mon vit qui pénètre
Dans l'anús de cet animal.

VIII

Oh ! maman, ne fais pas la fière
Tu n'es pas la seule à Bercy
Qui fout par le trou du derrière,
Vieille vache ! on m'encule aussi.

IX

Tu sais, ma grande sœur ? eh bien
Quand elle baise avec mon frère,
C'est par le trou de son derrière
Qu'elle s'y prend, la propre à rien !

Pas plus tard qu'il y a une heure,
Je les ai bien vus tous les deux.
Il y graissait le trou merdeux
Tout doucement avec du beurre.

« Viens ! qu'elle a dit. Viens, cochon !
Fous-moi la pine au cul, bien vite ! »
Et pendant qu'il fourrait sa bitte
Il la tenait par le nichon.

X

Ben voyons... quand tu finiras
De me doigter mon moule à crotte !
Mets-moi la pine où tu voudras.
Mais si tu fais rien, je me trotte.

Pour moi tu comprends c'est kif-kif,
J'ai deux trous pour faire la noce !
Si tu m'aimes pas mon rosbif,
Fouille mon chocolat, grand gosse.

XI

Ah ! mes frères sont si cochons !
Soupirait la blonde ouvrière.
L'un me fait ça dans les nichons
L'autre par le trou du derrière.

XII

Il est bougrement noceur,
Le fils de la teinturière.
Quand il couche avec sa sœur.
Il la fout par le derrière.

XIII

C'est ma sœur que je vous présente,
Monsieur le comte, essayez-la.
Quatorze ans et bien complaisante.
Vous pourrez la prendre par là,

Je vous promets qu'elle est pas fière.
Ouvre un peu tes fesses, Lili.
Tenez ! quel chic trou du derrière,
On peut pas trouver plus joli.

XIV

La cadette se posa comme
Pour jouer à saute-mouton :
« Viens m'enculer, polisson d'homme !
Je me fous du qu'en-dira-t-on !

— Oh !... putain ! » firent les deux grandes
Mais la même criait plus haut :
« Encule-moi donc, si tu bandes !
Mon petit trou du cul est chaud ! »

Rieuse et retournant la tête
Elle dandinait son cul blanc.
« Tu vas voir par où que je tette ! »
Reprit-elle en se gondolant.

XV

« Oui, monsieur, j'ai du parmesan.
Ce brie est exquis, goûtez-en,
J'ai du camembert, du gruyère.
À dix sous le gorgonzola...
— Et pour vous mettre un nœud par là ? »

Dis-je en lui prenant le derrière.
La marchande prit ses jupons,
Découvrit, je vous en réponds,
Un cul plus gros que ses fromages,
Et tira des mains sur le trou,
Comme pour me montrer par où
Sa croupe agréait mes hommages.

XVI

« Restez là, dit la chambrière,
Que je vous montre mon derrière.
— Il est gros, dit le tourlourou.
— Il a des poils tout comme un ventre.
Essayez voir. La queue y rentre
Comme une souris dans son trou. »

Pour voir si la chose était vraie,
Le bleu mit son doigt dans la raie.

XVII

Pour moi, vous savez, je m'en fous,
Dit la petite couturière,
Mais j'ai déjà tiré sept coups
Et tous par le trou du derrière !

XVIII

« Nestine ! il t'encule toujours ?
— Oui maman. — Ah ! garce ! et tu mouilles ?
— Oui, je me gratte aux alentours,
J'y ai poissé la peau des couilles.

— Dis donc, quand tu déculeras,
Tâche un peu voir à ton ornière
À pas la torcher sur les draps
Comme t'as fait la nuit dernière.

Chie au pied du lit, comprends-tu ?
Ça vaut mieux que là où l'on couche.
T'es putain de vider ton cul
À la place ou tu mets ta bouche. »

XIX

Puisque tu vas chez les Maillé
Tu sais comme est Jeanne de Salces
Et comme elle a le cul mouillé
Quand on l'encule entre deux valse.

XX

Sous la jupe de la danseuse
Je mis le doigt, et constatai
Que son ornière était poisseuse
Et son trou du cul dilaté.

J'y mis deux doigts, puis trois, puis quatre,
Et mon pouce en l'air par-devant
Sentit bientôt grandir et battre
Son petit bouton si vivant.

XXI

À Caltanisette en Sicile
Les paysannes de l'endroit
Ont volontiers l'anus facile
Mais il n'en est pas moins étroit.

Les filles de Caltanisette
Du bout des doigts, résolument,
Guident les vits dans leur rosette
Avec un sourire charmant.

XXII

Lorsqu'enfin me désenculant
Du boyau visqueux et brûlant
Je vis mon pieu couleur de puce
Qui ramenait du trou culier
Ce rouleau de merde en collier
Dans la rainure du prépuce —
Qui l'eût dit, Carmen ! qui l'eût cru
Que je serais pompé tout cru !

XXIII

« Bonsoir, monsieur. — Bonsoir, rouchie.
— Viens-tu t'amuser, monsieur. — Non.
— Pas même par le trou qui chie ?
— Fallait donc le dire, eh ! guenon !

— J'ai bien vu que c'était ton vice,
Mon petit loup. Viens là, plus loin.
J'ai mon derrière à ton service.
Tu vas m'enculer dans le coin. »

XXIV

Sur le Cours-la-Reine, un soir,
Dans un triste et froid pissoir
Surmonté d'un réverbère,
Mon doigt précurseur mouillait
Le petit anus douillet
D'une apprentie impubère.

XXV

Seize ans. On l'appelait Paqua.
Ses poils étaient couleur de rouille,

Ses tétons couleur de caca
Et son cul comme une citrouille.

XXVI

Toi non plus tu fais pas l'amour ?
Ben, nom de Dieu, quelle purée !
Les enculeurs ont donc leur jour ?
T'es l'onzième de la soirée.

C'est vrai, ça. Depuis ce matin
J'ai vu que des michés pour dire :
« Ouvre ton sale cul, putain ! »
Si tu crois que ça vous fait rire.

XXVII

« Eh ! maman, je t'amène un type
Qui serait bougrement heureux
D'enculer ton vieux trou de pipe
Si tu ne l'as pas trop foireux.

— Toi, t'es bougrement malpolie...

— Trousse-toi. Tu crieras plus tard.

Voilà déjà son nœud qui plie.

Si tu montres pas ton pétard,

Il va pendre comme une chiffre.

Pompe-le-lui voir un moment.

— Moi, d'abord, faut qu'on me le suiffe.

T'as la vaseline. — Oui, maman. »

XXVIII

Eh ! comment aurions-nous vécu,

Si mes deux cadettes

Ne se faisaient pas foutre en cul

Pour payer mes dettes ?

Moi je ne gagnais plus beaucoup.

Dans chaque soirée.

Quand on baise à trois francs le coup
On est rien purée !

XXIX

D'abord, de quoi que tu t'occupes ?
Dis, maman ? ça te prend souvent ?
Si j'aime mieux trousser mes jupes
Par-derrrière que par-devant.

XXX

« Combien coûte la nuit d'auberge,
Jolie enfant, petite vierge ?
— La chambre et moi, c'est un écu ;
Deux s'il faut vous branler en outre :
Trois si vous préférez me foutre ;
Quatre si vous foutez en cul.

— Ange pur, ce chaste langage
Fait dresser ma pine et l'engage ;
Mais, dites-moi, tendre fleur bleue.
Savez-vous bien sucer la queue ? »

XXXI

Çà, messieurs, nous sommes en nombre
Pour violer notre souillon.
« As-tu du poil au cul ? — Pas l'ombre.
— Et du tétin ? — Comme un couillon.

— Te reste-t-il un pucelage ?
— Venez-y voir. — Montre à l'envers.
— Oh ! là ! là ! c'est pour l'enculage ! »
Merde alors. Toujours des nœuds verts.

XXXII

Nous sommes deux : couchez-vous entre,
Pour ne pas faire de cocu
Lui vous mettra ça dans le ventre
Et moi là, dans le trou du cul.

Vous allez voir comme on s'arrange.
Un nœud devant, un autre ici.
Et si le bouton vous démange
On vous branlera bien aussi.

XXXIII

« Tiens-toi donc comme il faut !
Pourquoi crier si haut ?
Tu n'es pas la première
Qui m'ait sucé le vit
Par le trou du derrière
Au milieu de son lit.

« — Ah ! qu'aviez-vous besoin
De l'enfoncer si loin !
Seigneur, comme il me fouille

C'est bien assez d'un vit
Sans y fourrer les couilles,
Monsieur, cela suffit. »

XXXIV

Ses jupons firent un frou-frou.
Elle ouvrit sa croupe ordurière
Et, tirant sur les bords du trou,
« Tiens, dit-elle, voilà l'écrou ;
Visse-moi ta pine au derrière. »

XXXV

Puisqu'on lui met la pine au chat
Fiche-lui voir la tienne en gueule
Ou en cul. Avec du crachat
Elle y rentrera toute seule.

XXXVI

Par la porte d'une chaumine
Je vis un soir deux paysans
Tâter le con d'une gamine
Qui pouvait bien avoir onze ans.

L'aîné bandait comme une poutre.
S'étant peu à peu convaincu
Qu'elle n'était pas bonne à foutre
Il regarda son trou du cul.

XXXVII

Dans une écurie, un valet
Enculait et réenculait
La tendre fille de ses maîtres.
Le pauvre petit cul martyr

S'écarquillait pour engloutir
Ce vit de vingt-deux centimètres.

« Pousse toujours ! » disait l'enfant
Et l'on eût dit un éléphant
Élargissant une gazelle.
« Pousse encor, je ne crierai pas. »
Elle parlait la tête en bas
En se branlant du doigt sous elle.

XXXVIII

À genoux sur le lit du bouge.
La négresse ôtant son peignoir,
Présenta son vaste cul noir,
Fleuri d'un gros trou du cul rouge.

XXXIX

Dans cette estampe japonaise,
Un homme encule une mousmé
Qui paraît très mal à son aise
La croupe ouverte et l'œil fermé.

Le vit est jusqu'à la racine
Dans l'anus trop étroit pour lui,
Et plus bas le con se dessine
Vide, inutile et plein d'ennui.

XL

C'était une blonde ouvrière
Qui se débattait en hurlant
Avec un vit dans le derrière
Sur le lit d'un hôtel galant.

XLI

Ma chère, pendant ma grossesse,
De crainte de gâter mon fruit,
Mon mari m'enculait sans cesse
Toujours deux ou trois fois par nuit.

Je m'agenouillais nue, au centre
Du grand lit creusé par mon poids.
Tu te souviens de mon gros ventre
À la fin du neuvième mois ?

XLII

« Pstt ! viens-tu t'amuser, mon prince ?
C'est mon cul le meilleur marché
De Paris et de la Province.
Donne un sou, tu seras miché.

— Veux-tu bien te sauver, morue !
J'aimerais mieux, si j'étais saoul
Me branler tout seul dans la rue
Que de payer ton schnoc un sou. »

XLIII

C'est vous, monsieur l'duc ? entrez vite !
Vous v'nez pour enculer la p'tite ?
La v'là qui s'amène à l'instant.
Attendez qu'j'allume la lumière,
Qu'j'y mollarde sur le derrière,
Et pour sùr que vous s'rez content.

XLIV

Elle était en robe de bal
Et sur moi, de très bonne grâce,
Offrait au supplice du pal
Sa belle croupe obscène et grasse.

Empoignant mon vit d'une main
En se le fourrant par-derrière

Elle eut tôt trouvé le chemin
De sa chaude gaine ordurière.

XLV

Con gros et gras, gonflé, dodu,
Con de lutteuse et de guerrière,
Obèse et pourtant peu fendu.
J'aime à palper ta pénillière
Quand ma pine est dans le trou du
Derrière.

XLVI

Alors, pac'qu'on baise à quat'sous,
Et qu'on est putain d'Montparnasse.
Tu veux pas m'fouiller la connasse ?
Ben, fais l'tour, baise en cul, j'm'en fous.

XLVII

Eh ! tu vas dans mon chat, grand fou !
T'es bougrement con pour ton âge
De te tromper encor de trou...
Allons, quoi, va« t'en, déménage.

C'est plus haut, tiens donc, c'est ici.
Pousse, à présent, tu vas voir comme
J'ai le trou du cul rétréci.
Pousse un bon coup, mon petit homme.

XLVIII

Oui, monsieur, je suis de Livourne,
Dit la grande brune aux bandeaux.
M'enculerez-vous sur le dos
Ou faut-il que je me retourne ?

Sur le dos, et les pieds levés,
C'est bien la meilleure posture.
Regardez : voici l'ouverture.
J'ai graissé les bords, vous savez.

XLIX

Oui, ta fille est là, couturière !
Viens voir dans quel style élégant
Je lui fous le trou du derrière :
Son boyau me va comme un gant.

Pas de chichi, bougre de garce !
Viens voir ton enfant de cocu
Et regarde comme elle est farce
Quand elle a mon vit dans le cul !

Mais oui ! c'est payé ! tais ta gueule.
Tu vas pas faire des yeux ronds
Parce que ton enfant rigueule !

L

« Gamine, approche nous parler.
Penche un peu l'oreille, ma belle.
Ce monsieur vient pour t'enculer...
— Je veux bien, madame Isabelle.

— Trousse-toi bien haut par-devants
Voyez, monsieur, qu'elle est mignonne !
Pas l'ombre d'un poil ! c'est crevant
De penser qu'on l'entroufignonne. »

LI

Oui, je suis depuis quelque temps,
Heureux comme fut Apulée :
Ma cuisinière a dix-sept ans
Et raffole d'être enculée.

Quand je vis dès le premier soir
La coquine bomber la croupe

En cherchant au fond du dressoir
Je ne sais quelle assiette à soupe,

Ceci m'excita les couillons.
Je la troussai, brusquant les choses,
Et vis que sous ses cotillons.
Elle avait des fesses très roses.

LII

Pivoine sur un pédoncule
Sa croupe de pourpre en chaleur
Fleurit la pine qui l'encule
Et penche son énorme fleur.

Cette croupe est celle d'Alice.
Rien n'est plus étroit ni plus doux
Que son visqueux intestin lisse,
Le boyau par où je la fous.

Elle présente à mes caresses,
Gonfle, élargit à croupetons
Les boules souples de ses fesses
Comme deux autres gros tétons.

Gueule : « C'est bon quand tu m'encules ! »
En branlant sa chair par-devant
Dégorge sur mes testicules
Un foutre poisseux et bavant.

LIII

« Madame, auriez-vous la bonté
De me fournir une ouvrière
Qui baise de l'autre côté ?
— Petite fille ? ou gros derrière ?

— Toute jeune. Environ treize ans.
— Oh ! monsieur, j'en ai là plus d'une.
Mes trottins sont bien complaisants...
Mais la voulez-vous blonde ou brune ?

— Je la veux, puisque j'ai le choix,
Blonde, avec le trou du cul rose,
Et fluette comme un anchois :
Impubère, cela s'impose.

— Bien, j'ai tout justement ici
Une gosse un peu maigrichonne

Qui s'amuse souvent ainsi.
Vous verrez : c'est une cochonne.

Elle est blonde avec des bandeaux.
Elle est gentille agenouillée
Avec sa natte sur le dos.
Enculez-la tout habillée. »

LIV

« Oh ! monsieur, si je me défends,
Si j'hésite à ce qu'on m'encule
En présence de mes enfants.
C'est par un excès de scrupule.

Ces fillettes-là, tous les soirs,
Vont dehors traîner la babouche,
Pomper des nœuds dans les pissoirs
Et s'exercer un peu la bouche.

Mais souvent avec les amis
Il faut bien changer de manière.
Et vous pensez qu'on leur a mis
Plus d'un machin dans le derrière.

Alors je pourrais sans danger
Et même devant ces jeunesses
Vous permettre de décharger
Au fond de mes aimables fesses,

Car enfin, n'est-ce pas ? tant pis
Si mes filles, voyant la scène,
Se masturbent sur le tapis
En chantant un couplet obscène,

Moi, que voulez-vous, j'ai vécu
Avec le respect du... — Ta gueule !
Quand j'te tir'sur le trou du cul
Il a l'air d'un œil qui rigueule.

Eh ! äie donc ! bon Dieu d'nom de Dieu ! »

LV

Il faisait nuit sur la clairière.
J'entraînais Rosine à tâtons.
Découvrant son cul par-derrrière
Et par-devant ses chers tétons.

Tout en marchant le long des sentes
Elle me disait en chemin
Les choses les plus indécentes
En frottant son cul sur ma main,

Tant, qu'au fond d'une sombre allée
Je répondis à demi voix :
« Tu vas voir, petite enulée,
Si tu me le diras deux fois. »

J'écartai ses deux fesses douces
Et d'un mouvement vigoureux
J'enfilai, non le trou des gousses,
Mais le tuyau des amoureux.

Elle s'y prêtait comme un ange
Et murmurait entre ses dents :
« Quand le trou du cul me démange,
Que c'est bon, la pine dedans ! »

LVI

Dans un lit à trois nous couchions,
Moi, la maman et sa gamine,

La mère suçait mes couillons
Quand la fille avalait ma pine.

La gosse avait dix ans et quart
Mais la mère en avait vingt-quatre.
Pour le moindre petit écart,
La gamine se faisait battre.

Il fallait qu'elle me donnât
Son con, sa bouche et son derrière,
Son petit trou du cul grenat,
Plus étroit qu'une boutonnière.

La mère y fourrait sous mes yeux
Son doigt couvert de vaseline
Et criait deux fois : « Tiens-toi mieux !
Sinon, t'auras ta gifle, Aline ! »

alors la gamine en tremblant
Écartait avec ses mains sages
Un petit cul tout rouge et blanc
Qui m'offrait au choix deux passages.

Tu ris, garce, et tu t'assieds
Sur ma pine qui t'encule.
Tu crispes tes petits pieds
Autour de mon cou d'Hercule

Et tu cambres ton corps fou
Dans le jour de la verrière
Lorsque mon long membre fout
L'étui chaud de ton derrière.

Piquée au trou du séant
Tu promènes sur mon ventre
Ton con visqueux et béant
Qu'un dard rouge allume au centre.

LVIII

Regardez donc Nini Bécu !
Elle est souffrante ? Qu'on la couche
Avec un bon vit dans le cul
Et du foutre chaud dans la bouche.

Pour guérir la môme et putain
Il faut d'abord lever sa robe
Et lui récurer l'intestin
Comme un verre de lampe à globe.

Sa mère est bien du même avis
Car dès qu'elle se sent malade
Elle cherche partout des vits
Et s'administre une enculade.

Enculez donc Nini Bécu.
Puis, pour la préserver des fièvres
Sortez-lui la pine du cul
Et déchargez entre ses lèvres.

LIX

Mes petites, lorsque l'on soupe
En cabinet particulier
Il faut souvent offrir sa croupe
Et travailler du trou culier.

Quand les pines vont à la pêche
Dans le canal que je vous dis,

Coiffez-les d'une peau de pêche
Autour de leurs glands rebondis.

Et puis graissez d'huile à salade
Le trou du cul récalcitrant
Pour faciliter l'enculade,
C'est quelquefois dur, en entrant.

Si votre amant n'est pas un âne
Il vous emplira le vagin
D'une souple et forte banane
Symétrique à son propre engin.

Ainsi donc, la pine au derrière
La banane aux cons mal poilus,
Vous entrerez dans la carrière
Quand mes nénés n'y seront plus.

LX

Chut ! maman ! fais pas de potin.
La fille à Madame Germaine
Vient chez nous pour être putain.
La voilà que je la ramène.

Elle court sur ses quatorze ans
Mais on dirait qu'elle en a qu'onze
Et faut voir ses yeux languissants
Quand elle déculotte un gonze !

Son petit chose est trop étroit
Pour baiser à notre manière ;
Au lieu de la prendre à l'endroit
On lui fait ça dans le derrière.

Elle traînait dans les pissoirs,
Mais sa mère m'a dit : « Renée,
Donne-moi cent sous tous les soirs.
Je te la cède à la journée. »

LXI

« Zoli blond, c'est moi la négresse.
— Pardieu ! je le vois foutre bien !
Apporte-moi ton cul, bougresse.
Tu n'est pas négresse pour rien !

Il est noir comme un tas de houille
Et dur comme un double ballon...

Tu vas voir comme on te le fouille.
— Hou ! là ! pas par là ! zoli blond !

— Crois-tu que j'ai du temps à perdre ?
Vas-tu gueuler jusqu'à demain
Pour te foutre un vit dans la merde ?
Nom de Dieu ! la garce de main !

Eh ! allons donc ! j'y suis, bougresse !
À présent, tu peux chialer,
Chameau ! Vache ! Putain ! Négrresse !
Tu ne me fais pas déculer ! »

LA MAIN BLANCHE

« Qui vous rend si blanche la main ?
Disoit une vieille catin
Au jeune page du landgrave.
— Madame, dit-il, je la lave
Tous les matins de sperme humain
— Cela, mon fils, n'est pas croyable,
Reprit la dame à demy bas.
Depuis trente ans passez que j'en lave mon cas
Il est toujours noir comme un diable. »

L'AMANT MALHEUREUX

J'aimois jadis une jeune brunette :
Joly minois, peau fine, fente etrette,
Rien n'y manquoit : c'eût été, fors un point,
Une beauté de toutes parts complete
Mais, las ! son con à son cul étoit joint !
Toujours falloit en faire une levrette
Si je voulois l'y mettre bien à point.
Elle n'est plus ! Dieu veuille avoir son ame !
Celle aujourd'huy qui me rend tout de flamme
N'a moins d'attraits. De la Mere d'Amour
Elle a le port, les graces, le visage
Elle est, de plus, percee à l'avantage
Mais, las ! son con est aussy grand qu'un four.

La femme

Pierre Louÿs



La femme

*Ex libris nequam
scriptoris*

Madame, voici l'ex-Libris

*Hic libellus, o clitoris,
Ad limen te mittat oris.*

*D'un auteur français, qui peut-
être*

Ad limen te mittat oris.

A mouillé votre clitoris

*Plus d'une fois sans vous
connaître.*

25 mars 90

SONNET LIMINAIRE

L'orchidée

Une fleur a mangé ton ventre jusqu'au fond
Sa tige se prolonge en dard sous les entrailles
Fouille la chair de sa racine et tu tressailles
Quand aux sursauts du cœur tu l'entends qui répond.

C'est une fleur étrange et rare, une orchidée

Mystérieuse, à peine encore en floraison
Ma bouche l'a connue et j'ai conçu l'idée
D'asservir sous ses lois l'orgueil de ma raison.

C'est pourquoi, de ta fleur de chair endolorie,
Je veux faire un lys pur pour la Vierge Marie
Damasquiné d'or rouge et d'ivoire éclatant,
Corolle de rubis comme une fleur d'étoile
Chair de vierge fouettée avec des flots de sang
Ta Vulve rouge et blanche et toute liliale.

2 juillet 90

LA VULVE

I. Les poils

Un rayon du soleil levant caresse et dore
Sa chair marmoréenne et les poils flavescents.
Ô que vous énervez mes doigts adolescents.
Grands poils blonds qui vibrez dans un frisson
d'aurore.

Quand son corps fatigué fait fléchir les coussins
La touffe délicate éclaire sa peau blanche
Et je crois voir briller d'une clarté moins franche
Sous des cheveux moins blonds la chasteté des seins,

Et sous des cils moins longs les yeux dans leur
cernure.

Car ses poils ont grandi dans leur odeur impure
La mousse en est légère et faite d'or vivant

Et j'y vois les reflets du crépuscule jaune ;
Aussi je veux prier en silence devant
Comme une Byzantine aux pieds d'un saint icône.

24 mars 90

II. Les poils

Quand j'énerve mes doigts dans vos épaisseurs
claires

Grands poils blonds, agités d'un frisson lumineux,
Je crois vivre géante, aux âges fabuleux
Et broyer sous mes mains les forêts quaternaires.

Quand ma langue vous noue à l'entour de mes dents
Une autre nostalgie obsède mes narines :
Je crois boire l'odeur qu'ont les algues marines
Et mâcher des varechs sous les rochers ardents.

Mais mes yeux grands ouverts ont mieux vu qui
j'adore :

C'est un peu d'océan dans un frisson d'aurore,
La mousse d'une lame, un embrun d'or vivant,

Flocon vague oublié par la main vénérée
Qui façonna d'écume et de soleil levant
Ta peau blanche et ton corps splendide, Cythérée !

26 mars 90

III. Le mont de Vénus

Sous la fauve toison dressée en auréole
À la base du ventre obscène et triomphant,
Le Mont de Vénus, pur ainsi qu'un front d'enfant,
Brille paisiblement dans sa blancheur créole.

J'ose à peine le voir et l'effleurer du doigt ;
Sa pulpe a la douceur des paupières baissées
Sa pieuse clarté sublime les pensées
Et sanctifie au cœur ce que la chair y voit.

Ne t'étonne pas si ma pudeur m'empêche
De ternir l'épiderme exquis de cette pêche,
Si j'ai peur, si je veux l'adorer simplement

Et, penché peu à peu dans les cuisses ouvertes,
Baiser ton Vénusberg comme un saint sacrement
Tel que Tannhäuser baisant les branches vertes.

25 mars 90

IV. Les nymphes

Oui, des lèvres aussi, des lèvres savoureuses
Mais d'une chair plus tendre et plus fragile encor
Des rêves de chair rose à l'ombre des poils d'or
Qui palpitent légers sous les mains amoureuses.

Des fleurs aussi, des fleurs molles, des fleurs de nuit,
Pétales délicats alourdis de rosée
Qui fléchissent, pliés sur la fleur épuisée,
Et pleurent le désir, goutte à goutte, sans bruit.

Ô lèvres, versez-moi les divines salives
La volupté du sang, la chaleur des gencives
Et les frémissements enflammés du baiser

Ô fleurs troublantes, fleurs mystiques, fleurs divines,
Balancez vers mon cœur sans jamais l'apaiser,
L'encens mystérieux des senteurs féminines.

25 mars 90

V. Le clitoris

Blotti sous la tiédeur des nymphes repliées
Comme un pistil de chair dans un lys douloureux
Le Clitoris, corail vivant, cœur ténébreux,
Frémit au souvenir des bouches oubliées.

Toute la Femme vibre et se concentre en lui
C'est la source du rut sous les doigts de la vierge
C'est le pôle éternel où le désir converge
Le paradis du spasme et le Cœur de la Nuit.

Ce qu'il murmure aux flancs, toutes les chairs
l'entendent.

À ses moindres frissons les mamelles se tendent
Et ses battements sourds mettent le corps en feu.

Ô Clitoris, rubis mystérieux qui bouges
Luisant comme un bijou sur le torse d'un dieu
Dresse-toi, noir de sang, devant les bouches rouges !

2 juillet

VI. L'hymen

Vierge, c'est le témoin de ta virginité
C'est le rempart du temple intérieur, ô Sainte !
C'est le pur chevalier défenseur de l'enceinte
Où le culte du Cœur se donne à la Beauté.

Nul phallus n'a froissé la voussure velue
Du portail triomphal par où l'on entre en Dieu ;
Nul homme n'a connu ton étreinte de feu,
Et le rut a laissé ta pudeur impollue.

Mais ton hymen se meurt ; ses bords se sont usés

A force, nuit et jour, d'y boire des baisers
Avec l'acharnement de la langue farouche.

Et quelque jour, heurtant le voile exténué,
Le membre furieux dardé hors de ma bouche
Le déchiquettera comme un mouchoir troué.

comm. en octobre 90

21 février 91

LE CORPS

Main de branlée

Les doigts longs et libidineux sont toujours rances
D'avoir trempé dans le vagin sanguinolent
D'où sort, avec l'odeur écœurante, un relent
D'outrages gras, et de spasmodiques souffrances.

Sous les ongles mangés s'épatent les bouts ronds
Des doigts, qui meurtriraient les fragiles muqueuses
Et l'on pense à les voir de pubertés visqueuses
Et de vierges en rut fourrageant leurs girons.

Seul, un ongle érecteur du clitoris se dresse...
Ô mains, d'où semble fuir un geste de caresse,
Charmes blancs précurseurs de mon membre viril,

Mains qui faites l'amour aux petites branlées,
Je chérirai sur votre galbe puéril
La trace et le parfum des blancheurs écoulées.

comm. le 12 avril

25 février 91

LES POITRINES

Sein de branlée

Le pauvre sein qu'elle a branlé d'un air distrait
S'avachit jusqu'à la ceinture. La tétine
Pend comme le pis blanc d'une chèvre qu'on trait
Du bout des doigts, où le dard brun se ratatine.

Sa rondeur s'est raidie entre les doigts baveux.
Un afflux lourd de sang a gonflé sa chair grasse
Et la chatouille exquise et fine des cheveux
A soulevé les seins vers la bouche vorace.

Mais au jour, après tous les spasmes assouvis,
Quand le sein tombe avec les vulves et les vits
Un haut-le-cœur descend des mamelles branlées.

La jeune peau se fane en blanc, et le tétin

Incapable d'essor au haut des chairs tremblées
S'allonge et maigrit comme un pénis enfantin.

4 février 91

TOUTES LES VULVES

Vulve blonde

Bien qu'elle ait une peau très brune, et que son cul
Soit énorme, et que sa lourde mamelle tombe,
Elle épate en blason déchiré sur l'écu
Un grand con d'or triangulaire qui surplombe.

Dans les cuisses de chair reluisante, la fleur
Délicate, se creuse avec des airs de rose.
Une odeur de printemps et de grande chaleur
Y perle, avec la jouissance qui l'arrose.

Le soleil, dispersé par des reflets errants,
Circule, à travers les buissons exubérants
Qui mitrent de métal fragile le stigmaté ;

Le clitoris attend les ongles adorés
Et sous l'ombre des doigts qui zèbre la chair mate
S'ouvre la rose blonde entre les poils dorés.

4-5 avril 91

LES SENTEURS

La senteur des bras

Entre tes bras jetés sur mes épaules nues,
Chère ! je sens monter des odeurs si connues
Des arômes si blonds, des parfums si légers...
Ô le vol sidéral sur les bois d'orangers !

La sueur qui vient poindre où ton coude se plisse
Comme un gel de nectar à la chair d'un calice
Fleure dans un enchaînement rieur et fou
Deux lys longs et câlins mis autour de mon cou.

Aussi quand loin des lits heureux où tu me lies,
Mon nostalgique amour rêve aux nuits abolies,
C'est l'odeur de tes bras qui m'enlace et m'étreint.

Et dès qu'un souvenir de leur parfum lointain
Revient errer encor dans mon âme touchée,
Je vois dans un éclair toute ta chair couchée.

term. le 14 janvier 91

La senteur des reins

Quand tu dors à plat ventre et tes yeux sur tes mains
Je relève ta chevelure de sorcière
Qui voile, comme un bois funèbre les chemins,
Ton corps de boue obscène et de basse poussière.

Au fond des reins creusés en selle pour Satan
La rainure de tes vertèbres se prolonge
C'est là que lasse d'être, et d'avoir souffert tant,
Ma face, avec une fureur farouche, plonge.

Oh ! quelle odeur de chair et de rut convulsif
Croupit au creux des reins sous qui ronfle le
sperme...
Ma bouche sur tes os postérieurs se ferme,

Et je froisse à ta peau mon visage lascif
Qui hume en râlant comme un éphèbe impubère,
Ô femme ! l'âcreté de ton odeur lombaire.

6 février 91

LES AMBROISIES

Le lait

Puisque je suis ton enfant tout débile, et que
Tu berces dans tes bras consolateurs ma peine,
Tu seras si bonne que me sourire, et que
Guider ma faible bouche à ta poitrine pleine.

Mes lèvres où frissonne un vagissement froid
Plainte dispersée au vent puéril de rire
S'empliront de ton mamelon noir sans effroi
Gloutonne que sa chair rugueuse les attire.

Dans tes bras, toujours dans tes bras clos, j'affluerai
Le lait par qui surgit le doux globe azuré,
Le lait tiède, où subsiste une odeur animale

De femme ; et comme un prêtre en prière aux lieux
saints
Je boirai ton sang d'ombre avec ta chair d'étoile
Sous l'espèce du lait consacré dans tes seins.

3 mars 91

LA TOILETTE

Le lavement des seins

Qui lavera vos seins magnifiques, maîtresse ?
Quelle main lascive épongera leur splendeur

D'un geste délicat, lent comme une caresse
À les faire exulter de joie et d'impudeur ?

Quel lait de quelle biche qui ne les salisse ?
Quelle douceur de doigt qui ne heurte leur grain ?
Sera-ce votre lait, ô chère ? et votre main,
Qui laveront ce soir leur virginité lisse ?

Lavez-les bien, vos seins ; lavez-les, vos seins blancs
Promenez vos doigts fins sur leurs globes tremblants
Et pénétrez-les d'éblouissante lumière

Afin qu'en vos cheveux dont la noirceur reluit
Ils brillent dans leur sérénité coutumière,
Lunes de clarté nue au torse de la Nuit.

27 octobre 90

LES BAISERS

Le baiser sur la joue

Laisse-moi, comme un peu ton frère, te baiser
Sur la joue, ô Savante implacable et moqueuse.
Cache ton sexe avec tes mains de Belliqueuse
Et que veuillent tes seins d'orage s'apaiser.

Ma lèvre, voyageuse de ta chair, se lasse
D'errer sur toi durant les heures... Il est temps
Que je m'endorme et rêve entre tes bras contents
Dont la nonchalance à ma nudité s'enlace.

Laisse en toute pitié que pose ton amant
Sa bouche sur ta joue imprévue, en dormant
Fraternel et gisant contre toi sans un geste.

Et ces lèvres seront si franches, que sur nous
S'attendrira comme un obscur parfum d'inceste,
Et que, honteuse, tu fermeras tes genoux.

25 février 91

Le baiser sous l'aisselle

Plonger, quand ton aisselle est en sueur, ma bouche
Sous ton bras tiède et mou, dans les poils bruns et
fins
Et là, gaver à pleines dents toutes mes faims
Du beau corps savoureux sur qui mon corps se
couche.

Ah ! le rêve réalisé ! — Ma langue est là,
Dardée à la naissance odorante des touffes
Et ma bouche à baiser pleurant que tu l'étouffes
Lisse aux lèvres les poils que la langue emmêla.

De longs frissonnements te courent, ô peureuse !
Sous la caresse ta haute aisselle se creuse
Et tremble ta mamelle où j'ai les doigts crispés,

Quand je puise, abrité par ton bras, ô clémente !
Dans la coupe de peau nubile aux bords jaspés
Où l'âcre vin de la chair en chaleur fermenté.

26 mars 91

Le baiser sur les seins

Après les grands efforts, quand les doigts apaisés
Tremblent encore un peu comme au frisson des
fièvres

C'est la chaleur des seins qui tente les baisers
La gorge maternelle est douce aux faibles lèvres

Sous la Victorieuse au torse triomphant
Qui lui châtra la jouissance et la pensée,
L'homme se fait câlin comme un petit enfant
Et sur les seins cléments met sa bouche lassée

Mais il ne tente plus comme au cours du combat
De mordre méchamment les chairs endolories
Et d'arracher du lait aux mamelles tariées

Non. Il écoute nonchalant le cœur qui bat —

Laisse dormir sa joue entre les seins —, et touche
La chair souple qui roule et cède sous la bouche.

89

5-8 novembre 90

corr. le 3 mars 91

Le baiser entre les jambes

Tout près du sexe qui fleurit dans les poils roses
Il est pour les amants une place à baisers.
C'est là que rêvent les visages épuisés
Et que la cuisse est tendre aux sourires moroses.

Nul duvet, si léger qu'il soit, n'y vient ravir
L'extase de la lèvre à la peau qui frissonne
Et la chair fraîche y peut lentement assouvir
Le cruel amoureux qu'un charme passionne.

Plus douce que la joue et pure que les seins,
La cuisse est là si blanche au milieu des coussins
Que la bouche y promène en souriant sa grâce,

Et cherche à ranimer sous les baisers voilés
La trace et le parfum des spermes écoulés
Sur le grain d'une peau voluptueuse et grasse.

6 février 91

LES ÉNERVEMENTS

Le doigt dans le vagin

Ouvre ta chair ; je sais la mort de l'impuissance.
Au bout du bras coulé dans les aines, serpent,
Mon doigt peut t'enfiler tant que ma verge pend
Et souler ton désir rageur de jouissance.

Le sens-tu, comme il entre avec une chaleur,
Et se promène et te caresse toute rouge
Tandis que ton grand corps se contracte, et que bouge
Le clitoris extasié par la douleur.

Il s'enfonce, mon doigt pénétrant, il te perce.
Ton vagin vorace et vallonné qui s'exerce,
Intarissablement liquide autour de lui,

Tête et gargouille, bouche encore puérile,
Et trompe avec mon doigt consolateur l'ennui
De la trêve imposée à la vigueur virile.

30 avril 91

La masturbation entre les seins

Mon long priape qui pantelait contre moi
S'érupe et bat, fouetté de sang par une envie

Furieuse de chair humide... Ah ! couche-toi !
Mais clos ton sexe comme une bouche assouvie.

C'est de l'étreinte des mamelles qu'il est fou.
À cheval sur l'arc blanc du torse qui se cambre
J'allonge entre les seins jusqu'aux douceurs du cou,
Entre les caressants et flasques seins, mon membre.

Il disparaît sous les replis exubérants
Que serrent, traversés par des frissons errants,
Les paumes de tes mains aux doigts dressés. Il bouge,

Et le filet s'irrite au sternum, et le gland
Braqué, cingle ta face avec le jet brûlant
Qui pleure de ta joue en flot strié de rouge.

26 mars 91

Aux cheveux

Donne, maîtresse, tes cheveux couleur de flamme
Prends une mèche entre tes doigts efféminés
Et pour le spasme aigu au cœur de l'âme
Apprends le rituel des baisers condamnés.

Tu cerneras mon gland dans tes cheveux de soie
Comme un casque de pourpre au cimier lourd de
crins,
Et tu feras sourire en mon âme la joie

De m'envirginiser loin des cœurs utérins.

Car dans l'étreinte délicate de la boucle
Fonceront sur mon gland des rougeurs d'escarboucle,
Feux d'ombre, attisés par les sursauts nerveux

Et si tes rayons blonds, ta mèche d'or, maîtresse,
Précipite ardemment la subtile caresse,
De longs jets pâles pisseront sur tes cheveux.

22 novembre 90

LES CARESSES

Le croisement des jambes

Ah ! dans mes jambes... ah ! dans mes jambes qui
bandent

Comme l'étau d'un double phallus sous mon ventre
Dans mes jambes ta cuisse, ta cuisse en rut, entre
Mes jambes, entre mes jambes qui se bandent.

Ta cuisse a chaud... Tu me brûlés. Ta cuisse tremble
Et jouit, je sens qu'elle jouit, ta... ta cuisse,
Qu'elle bande, je voudrais que, qu'elle jouisse
Et les miennes, et qu'elles déchargent ensemble.

Mes mains, sous ton genou par-derrrière... oh !
serrantes

En levier ta cuisse dans mes fesses errantes
Comme des lèvres qui baisent, et qui masturbent

Ta rotule, et qui masturbent toute ta jambe
Et s'affolent, et se désespèrent de stupre
Sans pouvoir téter du sperme hors de ta jambe.

4 février 91

LES POSITIONS

En levrette

Il me plaît que ce soir, pour te faire un enfant,
Je te saillisse par-derrrière et que tu prennes
À genoux la posture ignoble des chiennes
Sous mon ventre de Mâle obscène et triomphant.

La glace qui s'étend près des draps et m'obsède,
Réfléchira l'accouplement nu de nos corps
Et je me courberai sur ta croupe en dehors,
Comme Zeus amoureux, penché sur Ganymède.

Car tu seras, malgré tes longs cheveux de blé,
L'illusoire abandon d'un éphèbe enculé

Dont le rectum s'avive aux chaleurs de la verge

Et mes doigts, en pressant les poires de tes seins,
Évoqueront un androgyne aux yeux malsains
Jouissant avec des virulences de vierge.

La sodomie par-derrière

Parce que strictement de par le double fer
Le deuil bref aplani d'aspect viril se dresse,
Parce que, sur ta fleur où vit l'ardeur d'Arès
Une ombre en linéaments rares se profère,

Et qu'aussi la stature et le geste d'avoir
Comme encore si peu d'aurore émaciée,
Disent à Celui-là l'imaginaire acier
Dont la garde s'efflore en jeune dieu d'ivoire,

Il me plaît, comme aussi l'opposé, conquérir
Le caprice animal d'attendre et de sourire
Où subjugué une intervertie aux doigts rétifs,

Le héros, grave de sa fureur qui s'ennuie,
En navrant, symétrique et protecteur, la nuit
Cyclopéenne au fond des parts respectives.

18 février 91

CROQUIS DE FEMMES

La femme qui danse

Elle danse, elle est nue, elle est jeune. Ses flancs
Ondulent avec un déhanchement farouche ;
Mais le sourire fait une fleur de sa bouche
Sous le regard languide entre les cils tremblants.

Ses doigts caressent vers des lèvres ignorées
Le galbe blanc, la chaleur douce de ses seins
Et son battement d'aile invite les essaims
Des baisers, à l'abri des aisselles dorées

Puis la taille ployée à la renverse tend
Le pur ventre, gonflé d'un souffle intermittent ;
Et, sur l'arachnéen fourreau noir de sa robe,

Ses bras tourneurs au rythme lent des luths divins
Cherchent l'imaginaire amant qui se dérobe
Et le veulent séduire avec des gestes vains.

26 février et 2 mars 91

La femme qui se caresse

Couchée à travers le divan, les pieds par terre
Et sa touffe de poils bouffant en flots légers
Elle caresse avec des gestes allongés
Son corps chaud que nul vin viril ne désaltère.

Elle s'aime, occupée à d'éternels loisirs
À l'ombre des tentures et des palmes vertes.
Ses doigts efféminés par les mauvais désirs
Rôdent luxurieux autour des chairs ouvertes

Ils savent, en errant sur le ventre, creuser
Dans la peau la marque amoureuse d'un baiser
Qu'aurait donné la bouche idéale d'un homme.

Ils savent effleurer les hanches doucement
Et mouler à la peau des seins leurs palmes, comme
Un corps souple de femme sur un corps d'amant.

17 avril 91

LES FEMMES

FEMMES HONNÊTES

Gougnotte femelle

Faible comme un éphèbe après la sodomie
Pâle comme une amoureuse de funambule
Elle cède au désir sans conciliabule
Et dans les bras se laisse aller comme endormie.

Elle a distraitement des gestes d'ingénue.
Comment peut-elle aimer ? Elle n'est point nubile.
Sur les draps allongés elle reste immobile,
Les yeux clos et les doigts posés sur sa peau nue.

Oh ! les yeux violets cerclés d'ombre traînée...
Ces cheveux, voile blond pour un vague hyménée...
Tout le corps enfantin de fille vicieuse

S'étale, comme un lit d'impudeur dépravée
Où l'amante virile à ses genoux lovée
Vautrera lentement sa chair silencieuse.

6-8 novembre 90

Les sœurs incestueuses

Les mêmes cheveux bruns emmêlés et la même
Bouche, et les mêmes yeux Châtains. Ce sont deux
sœurs.

Au fond des longs draps glacés, leurs ventres suceurs
Se cherchent, et les baisers chuchotent : Je t'aime.

Les mains suivent les flancs marqués par le corset,

Creusent les reins, se crispent aux fesses, reviennent
Aux épaules, dont les danseuses se souviennent,
Puis aux seins qu'un busc obscène et cruel corsait.

Le regard fureteur le long du corps s'occupe
À connaître la peau honteuse que la jupe
Cache le jour, comme un ciboire sous le lin,

Et ces deux corps, issus d'un même corps de mère,
S'unissent avec un enlacement câlin,
Par leurs sexes brûlants, frangés d'écume amère.

30 avril-1er mai 91

LES GOUGNOTTES

Les chatouilles

Sursum corda ! Debout, les seins ! Haut les cœurs
blancs !

Les doigts sont délicats autour des aréoles.
La poitrine fleurie a crevé ses corolles
Et des frissons d'amour courent le long des flancs.

Comme un ciel gonflé sous des rumeurs d'arbre
Le sein vaste a pâli sous les veines de sang
Et le mamelon chaud se dresse rougissant

Sur une dureté lumineuse de marbre.

Oh ! la démangeaison des seins ! Oh ! lentement
Les chatouilles au bout des ongles s'allumant
Avec les feux du rut dans la nuit des prunelles...

Et la chair croit sentir deux poignards assassins
Entrer, mouillés encor des vulves éternelles
Dans la rigidité douloureuse des seins.

8 novembre 90

L'enfourchement

C'est l'enfourchement blanc des femmes affolées
Fourches pour Satan, fourches de charnel métal
Tête au chevet, tête au pied, couple horizontal
Droit comme un battant de cloche à toutes volées.

Et s'emboîtent les jambes avec rage, et les
Cuisses étreignent les ventres et les derrières
Et les rotules ont des fureurs meurtrières
Aux seins, et les pieds sont dans les cheveux foulés.

Les bouches crient, et les cons s'étranglent de bave
La fièvre aux extrémités des doigts se déprave
La nuque s'extasie aux fraîcheurs des pieds nus

Et les vierges, tandis que les suçoirs vulvaires

Font pleuvoir au vagin tout le sang des ovaires,
Affrontent douloureusement leurs sexes nus.

4 février 91

LE MONSTRE SEXUEL

La bouche à la vulve

À cheval par-dessus ton visage, ô bandante ?
Pour que tu puisses voir ma verge et mon anus
Je plongerai dans la blessure de Vénus
Ma langue impétueuse et ma bouche abondante

Je trouerai dans les poils le baiser rubicond
Des grandes lèvres, sur qui frémiront mes lèvres
Et comme un dard de bouc à la vulve des chèvres
Le membre de ma gueule enfilera ton con.

Et tu hurleras, tu pleureras sous la brûlure
Mais l'emportement sauvage de mon allure
Tremblera jusqu'au fond par bonds interrompus

Et fou d'avoir léché la fente vaginale
Je boirai sur le spasme de ses bords lippus
Les flueurs témoignant de ta joie infernale.

3 avril 91

SCÈNES D'AMOUR

Fellatrices

Les cheveux ont pleuré sur les mamelles tristes
Mais les ventres ont ri silencieusement
Profonds et grands ouverts sans un tressaillement
Comme des fourreaux noirs constellés d'améthystes.

Les bouches ont pleuré sur la douleur des seins
Mais les longs yeux ont ri d'un mystérieux rire
Et les bouches en pleurs guérissent leur martyr
Au rire chaud des ventres sur les grands coussins.

Or, quand les ventres sur les bouches brûlantes
Eurent pleuré le flot sanglant des larmes lentes
On sécha leur tristesse au deuil des lourds cheveux.

Mais les bouches riaient dans les larmes aimées
Et baisaient l'une l'autre avec de lents aveux
La saveur de la chair sur leurs lèvres charmées.

PENSIONNAIRES

Le lever

Hors du lit ! sans pitié des pauvres endormies,
Sans pitié des yeux las, des mains ouvertes, des
Petits ventres béants sur les draps inondés,
Seul vestige attestant la lutte des amies.

En chemise et les cheveux dénoués, assises
Au bord du matelas, les pieds ballants et nus,
Elles ont pour les sœurs des gestes convenus,
Mais l'une pour l'autre des poses indécises.

Car ils gardent l'éclair des ivresses nocturnes,
Ces yeux d'enfants, entre ces femmes taciturnes,
Et les bras sont encor marqués d'avoir étreint

Et la courbe à genoux pour chanter la prière,
Divulgue le stigmate indélébile empreint
Par un baiser rougi sur la peau du derrière.

4 avril 91

LES AMOURS DIVERSES

Couturière

Sous la planche de fer ses jambes semblent moudre.
Elles se croisent, vont, viennent, en haut, en bas,
Et scandent pied à pied, d'un geste faible et las,
Le mouvement rythmé de la machine à coudre.

Mais les cuisses à nu se frôlent ardemment,
Le clitoris s'éveille et s'excite et raidit.
C'est encor le désir de baiser qui grandit,
La rage d'être jeune et chaude sans amant.

Ô joie ! au frottement la vulve s'exaspère ;
La masturbation clandestine s'opère ;
Dans l'atelier causeur personne n'en sait rien

Et l'étau convulsif des cuisses opprimées
Fait jaillir au hasard dans les jupes fermées
Le pâle écoulement du flot vénérien.

3 novembre 90

LES MAÎTRESSES

Celle d'Aix-les-Bains

Sa tête délicate et ses hanches pesantes
Faisaient un contresens adorable et lascif.
Elle avait la peau brune, et son ventre massif

Pendait, sur l'épaisseur des cuisses reluisantes.

Ses bras souples étaient plus mûrs et plus tentants.
Ses tétons fleurissaient de noires aréoles.
Je moulais ma verge à ses aines de créole,
Et son vagin mouillé brûlait mes doigts contents.

Je vois encor ses yeux cernés, ses jambes lasses,
Sa vulve accoutumée au mouvement des passes
Qui s'accouplait sans joie et baisait en dormant ;

Je sens ses cuisses sur ma jambe lourdement,
Contre mes flancs tout nus ses hanches toutes nues,
Et puis — oh ! sous mes dents ces lèvres si charnues !

Toussaint 90

SONNETS DIVERS

Puisque tes yeux veulent mourir
Comme des reflets d'obsidienne
Quand tu sens mes ongles courir
Sur ta rougeur clitoridienne ;

Puisqu'au furtif chatouillement
Autour des mamelles dorées
Tu jouis douloureusement

Avec des plaintes effarées

Permits que j'aie aussi mon lot
Du rut lascif que ton goulot
Perdrait en vain sur les draps tièdes

Et que ma verge peu à peu
Moule ardemment la chair de feu
Du vagin sur ses formes raidies.

16 mars 91

*

Les yeux sont moins purs que les seins ;
Plus que les bras les dents sont blanches
Mais quelles chairs sinon les hanches
Sont lascives sur les coussins

Le réseau de leurs bleus dessins
Striés en veines de pervenches
Contient leur chaleur que tu penches
Provocante des chers desseins.

Mais elles sont, ô douce amie,
Les valves d'une huître endormie
Où des perles rares se font

Et mon pâle amour lorsqu'il entre

Cristallise peut-être au fond
En colliers autour de ton ventre.

10 janvier 91

corr. le 2 mars

*

Viens, blanche sur le divan rouge, viens baiser.
Tes pieds se crispent à la sanglante peluche
Ta vulve d'ambre sera la petite ruche
Où le miel de ma mentule ira s'épuiser.

Tu cambres les reins ! Cochonne ! Ah ! tu tends le
ventre !

Tu veux la douleur profonde et l'humidité
Brûlante du lent coït qui n'a pas juté
Mais qui remonte et s'enfoncé, qui sort et rentre.

Me voici donc. Le divan sourd criera sous nous
Étreins mes reins dans l'étau fort de tes genoux
Accueille en toi mon pénis libidineux, chère,

Et ce sera quelque étreinte à devenir fou
Et ma pine en rut brûlant comme une torchère
Grossira tant que fendre les bords du trou.

20 février 91

*

J'aurais voulu t'avoir quand tu n'étais pas femme
Seule devant mes yeux, par une chaleur d'août,
Pour te souffler tout bas quelque parole infâme
Qui t'aurait fait rougir de honte et de dégoût.

À toi, naïve encor, je t'aurais appris tout
Puis j'aurais défloré ton corps après ton âme
Je t'aurais enseigné comme le cœur se pâme
Je t'aurais violée au pied du mur, debout,

Et depuis ce jour-là je t'aurais vue errante
Et furtive, cachant ta grossesse apparente
Promenant au hasard un regard incertain,

Et pour te mettre en rage après t'avoir courue
J'aurais baisé chez toi quelque jeune putain
Ramassée en plein vent n'importe où dans la rue.

Acrostiche saphique

D ans le lit maculé de foutre et de salive
È ve nue en chaleur et le ventre écumant
U nit sa belle bouche au con de son amant
X avière aux poils crépus sur une chair olive

G randes, plongeant la tête au gouffre des genoux,
Ô qu'elles font un couple atroce de femelles

U n couple oroventral bandant jusqu'aux mamelles
G avé de foutre clair et plein d'horreur pour nous

N ous les aimons pourtant, les gougnottes chéries
Ô uvrant leurs bouches d'ombre et leurs vulves
fleuries

T rous d'amour destinés à nos membres virils

T out leur être nous a des grâces embrouillées
E t nous aimons, avec des gestes puérils,
S entir l'odeur des cons sur leurs bouches mouillées.

De Bayreuth à Eisenach, 13 août 91

(Écrit en chemin de fer)

Prière

Ô Sainte aimée, ô ma patronne, ô ma maîtresse,
Étoile de la mer, Étoile du matin,
Sois adorée encore, ainsi qu'au jour lointain
Où ta Vulve reçut ma première caresse.

En te voyant si blanche un soir que tu dormais
J'ai senti qu'envers toi l'amour est une insulte
Je n'ose plus t'aimer, je veux te rendre un culte
Et chanter mes baisers sans les clore jamais.

Sur l'autel du Lit, ouvre donc tes lèvres peintes
Et je brûlerai l'encens qu'on brûle aux Saintes
Ô Pure, ô Vicieuse, et tandis que tu dors

Laissant mes cheveux chauds errer sur ta peau jaune
J'irai m'accroupir nue à l'ombre de ton corps
Comme une Byzantine aux pieds d'une sainte icône.

2 juillet

SUPPLÉMENT

Élévation

Dans le mystique amour de ta vulve,
Je deviens grave et religieux.
Mon front se courbe et mes doigts s'unissent
Dans le mystique amour de tes yeux.

Ta vulve est là, dans sa chair de bronze,
Jetant des feux dans l'ombre du soir :
Ors byzantins gemmés d'escarboucles.
Ta vulve est là, comme un ostensor.

Tes yeux sont là, qui m'ont rendu lâche.
Astres d'amour et d'impureté,
Lueurs des nuits chaudes et bleuâtres,
Tes yeux sont là comme un ciel d'été.

Et je me dis, voyant sous un nimbe

Ta vulve d'or monter vers les yeux...
Je ne sais rien du prêtre invisible,
Mais je me dis : Ce sont les vrais dieux !

22 mars 90

La vermine

Pour la crasse écaillée entre tes jambes maigres
Pour la touffe crépie et sèche qui pourrit
Dans les démangeaisons, l'herpès et le prurit
Fendillée au pubis parmi les jutes aigres
Comme un pied de lichen près d'un ruisseau tari

Pour la crevasse, haute, étroite et contournée
Immonde bâillement du ventre tortueux
Qui suinte, cicatrice ouverte au périnée
D'un coup de baïonnette obscène et monstrueux

Je veux donner — ô femme écoute bien ! — je donne
Ma verge au gland gonflé comme un cœur de
madone,
Faite pour décharger sur des lèvres d'enfant

Et je veux, dans la nuit nerveuse de l'alcôve,
Sentir, en t'écrasant sous mon corps triomphant,
Les morpions crochus grouiller sur ta peau fauve.

septembre 90

*

Si vous n'avez pas peur d'aimer,
Laissez-vous baiser sur la bouche,
Laissez mes lèvres se fermer
Sur votre chair franche et farouche.

Si vous comprenez mes desseins,
Laissez-vous baiser, ô timide !
Sur vos épaules, sur vos seins,
Laissez errer ma bouche humide.

Et si vous êtes chaste, enfant,
Laissez-moi plonger par secousse
Mon doux visage triomphant
Dans l'or tissé de votre mousse,

Où fleurit comme un pistil chaud
Le clitoris dont il me chaut.

24 mai 91

HISTOIRE DU
ROI GONZALVE
ET DES DOUZE
PRINCESSES



AUX DÉPENS D'UN BIBLIOPHILE
MADRID

Histoire du roi Gonzalve et des douze princesses

Pierre Louÿs



I

Il était une fois un Roi et une Reine qui eurent douze filles en dix ans.

Quand l'aînée eut dix-huit ans et la plus jeune sept et demi, le saint confesseur des douze princesses demanda une audience au Roi, une audience particulière. Il l'obtint un soir, toutes portes fermées.

« Sire, lui dit-il, je ne saurais, même à vous, révéler un secret du confessionnal ; mais il m'est revenu par oui-dire que le Malin tente Leurs Altesses...

— En vain, monsieur l'abbé ?

— En vain. Cependant, afin d'échapper à la tentation, elles se livrent toutes à certaines pratiques... parfois solitaires... parfois non...

— Qu'entendez-vous par là ? Recevraient-elles...

— Personne ! mais ces pratiques, dont Votre Majesté ne peut concevoir les détails, se perpètrent en commun. Bref, Leurs Altesses, nuit et jour, ne songent qu'aux désirs de la chair et aux moyens furtifs de les apaiser.

— Je vous remercie, monsieur l'Abbé, dit le Roi. Cette question ne concerne que mon autorité. Allez trouver la Reine. Dites-lui que son récent projet de passer quelques mois dans un monastère ne me déplaît pas. Je l'approuve dès ce soir. Conduisez la vous-même à cent lieues d'ici, et restez auprès d'elle ; soyez le confesseur de Sa Majesté. Cette charge de premier rang est la grâce que j'accorde à vos bons offices. »



Dès que la Reine et le prélat eurent quitté le palais, le Roi Gonzalve fit appeler une demoiselle de la Cour, et, toutes portes fermées pour la seconde fois, il lui permit de s'agenouiller familièrement entre ses jambes.

« Le jour où je t'ai nommée fille damoiselle de Leurs Altesses, que t'ai-je dit, Chloris ? Tu rougis ?

— Que vous me faisiez la grâce de bander pour moi, Seigneur, encore que j'en fusse indigne.

— Ensuite ?

— Que je semblais moins indigne d’inspirer un désir, quand je me mis nue de la tête aux pieds.

— Ensuite ?

— Que mes façons de baiser étaient assez chaudes pour me faire pardonner la perte et absence de mon pucelage.

— Ensuite ?

— Que je n’étais pas moins pardonnable de savoir ouvrir mes fesses, prêter, ma langue ou ma bouche ; que l’on me soupçonnait d’être gousse, mais que vous me trouviez, Sire, assez tendre putain pour devenir fille d’honneur...

— De mes filles.

— Dès le lendemain, j’ai pu vous dire que toutes les douze étaient pucelles...

— Mais que tu n’avais rien à leur apprendre.

— Les filles du Roi savent tout sans avoir rien appris.

— Et pourquoi le Roi qui a tant appris ne sait-il pas tout ?

— Pour que j’aie le plaisir de lui dire le reste. »

Après un instant de silence, le Roi lui fit signe d’approcher et de parler à l’oreille ; ce qu’elle fit, toujours, agenouillée, dans ses bras.

« Elles sont à point. Laquelle voulez-vous pour cette nuit ?

— Comment devines-tu que je n’en veux qu’une ?

— Cœur d’amoureuse devine tout ce qu’on ne lui dit pas.

— Même celle des douze que je vais nommer ?

— Oui ; et que votre choix m'est assez connu pour que j'ose vous le souffler tout bas.

— Si c'était toi ?

— Non, Sire, vous êtes trop bon et plus que je ne suis sotté. Puis-je tenter de lire dans vos yeux celle que vous choisiriez vous-même ? »

Les douze princesses portaient de simples noms : Prima, 18 ans ; Secunda, 17 ; Tertia, 16 ; Quarta et Quinta, jumelles, 15 ; Sexta, 14 ; Septima, 13 ; Octava, 12 ; Nona, 11 ; Decima, 10 ; Puella, 9 ; Parvula, 7 1/2.

— Pas si tôt, répondit le Roi. Quelle est la pire des douze ?

— Toutes.

— Diable !

— Elles ont pris pour maxime morale : « Branlez-vous les unes les autres » et ne jouent à aucun jeu qui ne se termine ainsi.

— Lesquelles sont femmes ?

— Les six premières ; mais la septième est une des plus enragées ; et les cinq petites sont les plus obscènes.

— S'il en est ainsi, je te prends au mot, ou, pour le mieux dire, à la motte, Chloris. Compte les poils par où je te tiens. C'est ma façon de tirer au sort. »

Chloris surprise en compta sept.

« Sept poils désignent Septima, dit le Roi.

— C'est plus de poils qu'elle n'en a ! fit Chloris en riant. Mais elle est enragée, ne viens-je pas de vous le dire ? et ce serait dommage que de la dépuceler par devant.

— Cela signifie que... ?

— Que les trouvant pucelles et si chaudes, vos filles, je leur ai donné à toutes le désir, l'instinct, le goût de...

— N'achève pas. Mon intelligence est considérable. J'ai compris.

Septima ne mit pas plus de temps à comprendre ma pensée. Elle est à point, comme ses sœurs.

— Va la chercher. Amène-la telle qu'elle est. Ne dis rien aux autres. Préviens la petite quand tu seras seule avec elle et soyez dans ma chambre aussitôt après. »

II

Chloris, prit Septima telle qu'elle était : toute nue. Et, si peu de temps qu'elle se trouva seule avec la petite princesse, elle sut parler et se faire comprendre. Septima ne s'étonnait de rien ; elle entra nue, fit une révérence et dit : « Bonsoir, papa. Je peux coucher avec toi ?

— Si tu es sage.

— Non. Je ne serai pas sage du tout. Mais çà fait rien.

— Si tu ne dois pas être sage, Chloris va rester. C'est plus prudent.

— Oh ! Oui ! C'est plus prudent ! » répéta Septima, non sans cligner de l'œil vers sa fille d'honneur.

— Celle-ci toujours debout dans sa longue robe légère, vint dire à l'oreille du roi que Septima était prévenue, qu'elle savait que toute franchise lui était accordée pour la nuit, et qu'elle répondrait sans détours à un interrogatoire.

« Septima, dit le roi, qu'est-ce que tu sais le mieux ?

— La morale.

— Ah ? et quelle distance y a-t-il entre le vice et la vertu ?

— La même qu'entre le con et le cul : un petit doigt.

— Cela commence bien. Combien as-tu de vertus et de vices ?

— J'ai deux vertus, mes deux trous. Et deux vices, mes deux trous aussi. Faut-il dire pourquoi ?

— Oui. Je crois que tu sais trop de morale, tu parles obscurément comme la philosophie. »

Sans la moindre timidité, Septima se coucha en travers du lit et, tout au bord, leva les jambes.

« Ma première vertu, c'est mon pucelage, quand je le montre. Est-ce vrai ? Regarde. Et ma seconde vertu est un

peu plus bas. C'est encore un pucelage ; j'en ai partout.

— Mais alors où sont tes vices ?

— Les mêmes trous quand je me branle avec deux doigts dans le cul ; mais je n'aime pas les miens, j'aime mieux ceux de mes sœurs, et surtout... j'aime mieux ceux de Chloris.

— Quels sont tes devoirs envers Chloris, puisque tu sais tant de morale ?

— Mes devoirs envers Chloris ? Je ne pourrai pas les dire tous sans les remplir en même temps mais je ne les remplis bien que si elle est toute nue. »

Avec l'assentiment du roi, la jeune fille d'honneur laissa tomber sa robe, sa chemise et le reste de ses vêtements.

« Sire, dit-elle, je ne lui ai pas appris à dire ce que vous allez entendre, mais Son Altesse n'est pas en peine d'inventer sept devoirs si je les lui demande. Quel est le premier ?

— Lui dire qu'elle est belle, et que je l'aime de tout mon cœur, de tout mon con, de tout mon cul.

— Le second ?

— Lui baiser la bouche et ne pas lui faire de reproches si sa langue sent le foutre de mes sœurs aînées.

— Le troisième ?

— Lui dire : Ma Chloris, ce serait à toi de me faire service mais j'ai trop envie de commencer pour ne pas te baiser les poils.

— Le quatrième ?

Septima faisait tout ce qu'elle disait. Aussi coucha-t-elle Chloris au bord du lit avant de répondre :

« Lui donner des coups de langue aux babines du con avant de lui faire minette.

— Le cinquième ?

— Comprendre ce qu'elle veut quand elle relève les cuisses en offrant le trou du cul pour que la fille du roi lui fasse feuille de rose.

— Le sixième ?

— Branler son petit bouton du bout de la langue.

— Et le septième, je vais le dire pour vous, fit Chloris. Le septième ou le premier est de se laisser faire service, car tout ce que vous venez de dire ce sont mes devoirs envers vous, et non les vôtres.

— Non ! fit Septima. Le septième devoir est le sacrifice. Chloris, je t'offre à mon père. »

Émerveillé, le roi s'écria, de sa chaire :

« Voilà une enfant bien élevée. Je ne m'étais pas trompé en choisissant Chloris pour sa fille d'honneur.

— Alors, dit Septima, nous méritons un prix toutes les deux. Mais qu'elle aille tout au fond de la chambre et je vais te le dire à l'oreille.

— Je t'écoute.

— Sais-tu qui j'aime plus qu'elle et plus que mes sœurs ? c'est toi. J'ai envie de tout ce qui te fera plaisir... mais je ne sais pas... je voudrais voir, pour savoir. Fais-le lui d'abord, fais-le moi ensuite et nous serons ravies toutes les deux.

— Mais que vous ferai-je à l'une et à l'autre ?

— Ce que... Ce qu'elle m'a dit qu'on faisait aux jeunes filles... un peu plus bas que leur pucelage... ou un peu plus haut quand elles sont à genoux... »

Sans attendre elle cria :

« Chloris ! vite vite ! pour mon septième devoir !

— Votre Altesse Royale m'offre à Sa Majesté ?

— Oui, Mademoiselle de Pranges. Par amour pour vous, je vous cède le pas... et aussi pour prendre une leçon, ajouta-t-elle en riant. Maintenant j'ai rempli mes sept devoirs, je ne te dois plus rien, salope. Fais ce qu'il faut pour que le roi t'encule, dans une posture où je verrai tout, et quand j'aurai tout vu, je prendrai ta place. Tu me remercieras plus tard, avec ta langue.

— Dois-je m'y prendre comme une pucelle, comme une amoureuse ou comme une...

— Comme une toi ! ma putain chérie ! »

Souriante, Chloris s'approcha du roi, le dévêtit et reconnut sans surprise qu'il était en état de recevoir ses faveurs.

Bien que Septima entrevit pour la première fois les particularités masculines, elle aussi les considéra sans

étonnement, car elle en était assez informée par les confidences et par le dessin ; mais cela ne l'empêcha pas d'être fort émue, et même de rougir.

Le membre à la main, Chloris dit avec mollesse et respect :

« C'est beau, un roi !

— C'est épatant ! » dit Septima.

Sur un jeune homme, peut-être Chloris eût-elle fait une leçon moins écourtée, mais le souverain touchait à la quarantaine, et sa maîtresse, craignant quelque dis-grâce de la nature, pressa le jeu.

Traitée de « putain chérie », elle n'eut pas de honte à s'enduire la main d'une eau de savon dont elle servit pour le roi, pour elle-même et pour Septima : simple moyen de rendre les glissements faciles.

Elle s'agenouilla ensuite au milieu du lit, se pencha en avant, présenta la croupe :

« Oh !... Eh bien !... dit la petite princesse. Nous qui n'osions jamais lui fourrer plus de deux doigts ! Si nous avions su !... Mais ce n'est plus un petit trou ! mais c'est un bracelet !

— À vous, maintenant, fit Chloris qui se dégagea d'un mouvement souple. Faites un bracelet comme le mien. »

Haletante et un peu craintive, Septima prit la même posture. Chloris derrière elle, offrant les petites fesses, ouvrit des deux pouces l'anus rose et blanc... Si prudent

que fût le roi, la petite poussa un cri... Mais déjà Chloris, bouche à bouche, étouffait même les soupirs :

« C'est fini, murmura-t-elle. Vous voilà aussi femme que moi. »

Bien qu'elle souffrît toujours, Septima voulut sourire et dit encore plus bas :

« Aussi putain que toi ?

— Non. Il s'en faut de beaucoup.

— Pourtant quand une pucelle a une queue dans le derrière...

— C'est la preuve qu'elle est pucelle.

— Et quand c'est la queue de son père...

— C'est une preuve d'amour filial.

— Et quand la queue de son père sort du cul de sa gousse...

— La pauvre gousse est cocue.

— Quel toupet ! c'est moi qui suis la cocue ! Tu viens de me tromper sous mes yeux... Oh ! Chloris ! qu'est-ce qu'il m'arrive ?

— Une catastrophe.

— Je crois que c'est du foutre.

— Vite ! si vous voulez être aussi putain que moi, tournez la tête ; jouissez, parlez. »

Septima tordit son corps frêle, fit une œillade par dessus l'épaule droite et dit tout haut :

« Ha !... ha !... ha !... c'est le plus doux moment de ma vie !

— Pas mal ! lui murmura Chloris voilà qui est vraiment putain. »

III

Physiquement purifiée, moralement instruite, Septima, cinq minutes plus tard, vint se blottir au milieu du lit, et, plutôt enfant que princesse :

« Merci, papa, dit-elle. Et merci, Chloris.

— Tu m'as dit merci d'avance pour ce que je vais t'accorder, fit le roi. Demande ce qui te fera plaisir. Que veux-tu ?

— Ce que je veux ? un plaisir pour toi, un plaisir pour elle ; mais je crois qu'elle est la plus pressée. Pourquoi rougissez-vous, Mlle de Pranges ? Pourquoi vous tordez-vous ainsi ?

— Je suis en chaleur ! sourit Chloris mollement.

— Alors, papa, nommons-la pour ce soir maîtresse des cérémonies. Une fille en chaleur ne sait plus ce qu'elle dit. On ne s'ennuiera pas avec elle. »

Si échauffée qu'elle parût, Chloris toutefois savait bien ce qu'elle disait et se tint assurée de ne déplaire à personne en prenant son rôle au sérieux pour répondre ce qui suit :

« Le protocole ne permet pas que le souverain prenne la même pucelle deux fois de suite ; mais elle peut nommer trois de ses sœurs entre lesquelles le roi daignera désigner celle qui va passer la nuit avec nous.

— La plus belle, c'est Prima ; la plus vicieuse, c'est Puella ; mais celle qui serait la plus contente...

— C'est Tertia ! fit Chloris.

— Oh ! oui !

— J'ignore pour quelles raisons, dit le roi ; mais j'aime les bonnes volontés. Faites appeler Tertia. Je me retire quelque temps et vous donne le loisir de préparer ses esprits. »



Tertia ne tarda guère à paraître, toute brune et vive, grande et mince, vêtue d'une chemise de soie jaune, les pieds nus dans ses mules et les cheveux flottants.

Avec elle, un nouveau langage anima la scène :

« Quel bordel que ce palais ! Qu'est-ce que tu fous-là toute nue, chameau d'enfant ? dit-elle à Septima qui rit.

— Et toi ? pourquoi ta natte n'est-elle pas faite à onze heures du soir ?

— Parce qu'à l'heure où toutes les filles se fourrent les dix doigts dans les poils du cul, elles ne trouvent pas deux mains pour natter leurs cheveux, espèce d'innocente !

— Innocente ? ricana la petite.

— Gosse ! tu ne vois même pas que la pauvre Chloris a une envie de jouir qui lui tord le ventre et la gueule du con ?... C'est honteux de coucher avec une jolie fille et de la laisser dans un état pareil ! Regarde ses bouts de tétons, raides comme des pines de chien !... Tu bandes, ma Chloris ?

— De la tête aux pieds.

— Suce ma langue. Où la veux-tu ?

— Une langue aimée, dans ma bouche, c'est assez pour que je décharge.

— Infâmie ! si tu fais ça... »

D'un seul geste en arrière, Tertia ôta sa chemise et ne perdit pas de temps :

« Toi sur moi ! dit-elle. N'espère pas que je vais te laisser sur le dos comme une amoureuse endormie...

— Je vais faire des inondations, dans cette posture-là.

— Ne dis pas d'obscénités, imite la réserve de mon langage et pisse ton foutre dans ma bouche. »

Ce ne fut pas long. Bientôt, Tertia "inondée" écarta son jeune visage d'entre les jambes de Chloris, et, joyeusement,

tendit ses lèvres à sa petite sœur qui les baisa.

Alors Septima, d'une voix ironique et tranquille :

« Tu t'es fichue de mon innocence ? dit-elle. Devine ce que nous faisons ici.

— Mais Oui, au fait... C'est une des chambres du roi. Pourquoi y couchez-vous cette nuit ?

— Secret d'état. Chloris, ne lui dis rien. Nous sommes aussi curieuses qu'elle et nous la mettrons dans nos secrets si elle nous dit les siens.

— Moi ? je n'ai pas de secrets.

— Alors, si tu n'en as pas, dis-les tous. »

Les deux sœurs se mirent à rire.

« Réponds d'abord, fit Septima. On te dira plus tard pourquoi. Combien de fois as-tu joui depuis ce matin ?

— Bébé ! tu n'as pas un poil, pas une goutte là-dessous, mais tu veux savoir...

— Ce n'est pas un secret ; tu viens de le dire.

— Oh ! ça m'est égal ; mais je n'ai pas compté. Attends que je me rappelle... Une... deux... trois... quatre... Quatre... Oui ?... ce n'est guère... et je crois que c'est tout.

— Et si l'on proposait de jouir une cinquième fois, tu voudrais ?

— Si je voudrais ? J'espère bien que vous allez me faire minette, et ce n'est pas ça qui m'empêchera de me branler avant de m'endormir. »

Septima poussa l'interrogatoire jusqu'à l'inquisition.

« Dis comment tu te branles.

— Comme si tu ne le savais pas !

— Tu as toujours la godmiché que tu t'es fait avec une peau de gant.

— Le premier s'est déchiré. Je m'en suis fait un autre, plus gros, parce que...

— Ne dis pas d'inconvenances.

— Parce que j'ai le trou du cul plus souple que le tien, microbe.

— Comme tu te trompes ! Je viens d'être enculée.

— Par qui ?

— Par un homme. »

Tertia resta muette. Elle regarda sa fille d'honneur... Chloris lui fit signe que oui... La jeune princesse inclina la tête en guise de salut et demanda gaîment :

« Par où est-ce qu'on t'a enculée ?

— Par où tu vas l'être à ton tour.

— Moi ? Moi, je vais être...

— Enculée sur ce lit, sous mes yeux, ma chère ! Je sais ce que c'est, ne crains rien : je te donnerai des conseils. »

Pour prix des conseils qu'elle offrait, Septima reçut une gifle, pas méchante, mais sonore.

« La morpionne ! dit sa sœur. Elle se fout de moi... Chloris, dis-moi tout ! Qui est notre amant ? Je suis sûre

que je le devine.

— Oui.

— Tu sais qui je veux dire ?

— C'est lui. »

Tertia eut un instant de silence méditatif ; puis se retournant à demi couchée sur le petit corps de Septima, elle lui dit avec bonne humeur :

« Infection de la nature, pourquoi ris-tu ?

— Parce que tu m'as traitée d'innocente et qu'il n'y a que toi de pucelle ici.

— Tu t'es fait dépuceler le trou du cul avant moi, tu es une ordure.

— Continue. Je suis trop fière de te scandaliser. Qu'est-ce que je suis encore ?

— Une enfant pourrie de vice, qui fait la putain avant de jouir.

— Et puis ?

— Fi donc ! une petite fille qui chie du foutre ! est-ce que je devrais t'embrasser ? Qu'est-ce que tu mérites pour ta punition ?

— Ta langue dans le cul.

— Tu dis cela pour m'en faire autant ? pour te purifier la bouche entre mes fesses virginales ?

— Ses fesses virginales ! Elle s'encule elle-même du matin au soir et elle compte sur ma langue pour la

dépuceler ! »

Mais Tertia s'était déjà mise en posture. Le jeu dura quelques instants, et dès qu'il fut terminé, Septima dit avec conviction :

« Ma langue est entrée plus vite que la tienne. Tu n'auras pas de mal à te faire enculer. »

Près d'elles, Chloris silencieuse, qu'elles n'avaient vue ni sortir ni rentrer, vint s'asseoir au bord du lit et présenta en souriant l'objet cousu par Tertia :

« Mon amant ! s'écria la jeune fille. Elle a été le chercher ! Pour ta peine, tu vas le recevoir ! Tourne-toi !

— Une autre nuit, dit Chloris. L'heure va sonner où cette porte s'ouvrira. Soyons sages. Mettez-vous en tenue.

Avec une chemise de soie jaune et un godmiché dans le cul ? dit Tertia battant des mains. Cela ira divinement à mon genre de beauté. Donne... mais il faut le mouiller. Où ça ?

— Ce qu'il y a de plus mouillé ici, dit Septima, c'est le con de Chloris.

— Oui ! dans le foutre ! dans le foutre ! Ouvrons-lui les cuisses ! »

La fille d'honneur se laissa faire ; puis Tertia s'introduisit l'instrument qui était assez long et gros avec un bourrelet au milieu de telle sorte qu'il se maintenait, moitié par dedans, moitié au dehors ; et tournant le dos à sa petite sœur :

« Comment la trouves-tu, lui dit-elle, la seule qui soit pucelleici ? Tu ne dis rien ?

— Je dis que c'est dégoûtant, la virginité.

— Dépêchons-nous, dit Chloris. La chemise, d'abord. Et ces cheveux ! Laissez-vous coiffer. Voulez-vous un lys dans les cheveux ?

— Oui, en signe de candeur. Oh ! si j'allais m'intimider ! Parle pour moi, Septima. »

Le roi entra.

IV

Septima, prenant son rôle au sérieux, fit tout un discours dont le début fut insinuant :

« Veux-tu dire toi-même, papa, qui a eu l'idée d'inviter Tertia entre nous ?

— C'est toi.

— Elle n'en savait rien. Je te l'ai fait dire pour qu'elle m'embrasse au lieu de me donner une gifle comme tout à l'heure.

— Il me semble que vous vous embrassez très gentiment.

— Je l'aime bien parce que c'est la plus vertueuse de mes sœurs. Aussi nous lui avons mis un lys dans les cheveux.

Regarde comme c'est beau, les yeux d'une pucelle. Si elle a les paupières cernées, c'est encore un signe de virginité : la mauvaise habitude de la masturbation... »

Tertia, un peu rouge et prise de fou rire, se cacha les yeux. La petite continua :

« Elle est si naïve qu'elle se branle encore à son âge et elle a un tel tempérament qu'il faut changer ses draps au milieu de la nuit. Tu dis que je l'embrasse gentiment ? c'est que je suis un peu gousse et qu'elle a toujours le foutre de plusieurs jeunes filles dans sa bouche. Ce n'est pas un parfum, c'est un mélange.

— Ah ! fit le roi qui était volontiers laconique en ses réparties.

— En ce moment, il faut pardonner à son trouble. Elle est si émue qu'elle en est distraite. Nous nous sommes aperçues trop tard, pendant que nous lui mettions un lys dans les cheveux, qu'elle avait encore par erreur, un godmiché dans le derrière. »

Mais Tertia n'était plus troublée du tout. Le visage du roi l'avait rassurée. Elle osa parler, et dit :

« Simple étourderie, papa.

— Pour une étourderie, celle-là est forte !

— Toute jeune fille a ses habitudes intimes, et ses principes.

— Tu as des principes ?

— Je n'en ai qu'un. Je ne me branle jamais sans avoir un godmiché dans le cul. Ce soir, mon godmiché ne me gênait pas : j'ai oublié de le retirer. »

Le roi se croisa les bras :

« Or çà, dit-il, j'ai interrogé ta sœur sur ce qu'elle savait le mieux : la amoralité, Toi, Tertia, qu'est-ce que tu sais le mieux ?

— La pudeur.

— Prouve moi par trois fois qu'en ce moment, tu observes les lois de la pudeur, et je te tiendrai quitte du reste.

— Plus de trois fois ! La première, c'est que j'ai une chemise et cela est plus convenable que de la relever comme ceci, jusqu'au dessus des seins.

— Il est vrai, et tu n'en as que plus de mérite car tu es plus jolie quand tu lèves ta chemise, Tertia.

— La seconde, c'est qu'au lieu de me raser les poils, comme Prima...

— Elle se rase ?

— Tous les soirs. Mais moi, je laisse pousser les miens, qui sont touffus n'est-ce pas ? et je dissimule ainsi mes parties honteuses. Troisième preuve de ma pudeur : je n'ai pas dit que ces poils servaient à dissimuler un con. Quatrième...

— C'est plus que je ne demande.

— Quatrième preuve : quoique je grille d’envie d’être enculée, je me suis fourré un godmiché par là pour mieux garantir mon pucelage du cul. »

Ce disant, Tertia retira sa chemise et montra sa jeune croupe où le phallus était planté.

« Ange-de pudeur ! fit Septima.

— J’allais le dire, répéta le roi. Elle a fort bien répondu. Qu’elle ôte cet objet superflu. Il est temps de lui accorder ce qu’elle grille d’envie d’obtenir. »

Ici, Chloris, qui s’était tenue à l’écart pendant le dialogue, s’avança :

« La maîtresse des cérémonies, si tel est le bon plaisir de Sa Majesté, déclare que la posture à genoux n’est pas indiquée pour un dépucelage aussi facile que celui de Tertia, mais que son Altesse peut montrer ainsi les preuves de sa virginité.

— Par pudeur ? dit Septima.

— Évidemment ! fit Tertia. Une jeune fille qui présente ses pucelages en levrette baisse les yeux, se cache le visage... Et puis j’ai une pudeur toute particulière : je rougis au con plutôt qu’à la joue. N’est-il pas simple de montrer ma pudeur où elle se trouve ?

— Elle a raison fit le roi. Il n’y a rien à dire à cela. Cette enfant est bien ma fille je reconnais en son cerveau la justesse de mes déductions. »

Septima, qui devenait rose, attendit que Tertia fût en posture, et dit avec solennité :

« Chloris et moi, nous jurons que Tertia est pucelle. Si nous ne le disions pas, personne ne s'en douterait. »

Brusquement retournée, Tertia eut un cri.

« Saloperie de petit chameau ! »

Et sur la dernière syllabe, Septima eut encore une gifle.

« Tu manques d'égards envers le roi, dit-elle avec tranquillité.

— C'est toi qui lui manques de respect en me décernant des certificats de vertu, comme si j'en avais besoin... Écoute, papa : tu sauras tout. Plus les filles font l'amour et moins elles se branlent, mais plus elles se branlent et plus elles sont vertueuses. Est-ce vrai ?

— Je le crois.

— Moi qui n'ai pas cessé de grandir en vertus, je me branle de toutes les manières : un doigt sur le bouton et un godmiché dans le cul cela ne suffit pas toujours à mes aspirations. Je me suis fourré les doigts dans le con si souvent que mon pucelage ne les gêne plus, mais je te le demande : à quoi me servait-il ? Une pucelle n'en a pas besoin. Un modèle de peintre n'a pas de modelage ; pourquoi une pucelle aurait-elle un pucelage ?

— Complètement maboule, soupira la petite.

— Non pas ! dit le roi. Elle raisonne si bien que je ne trouve point d'arguments pour la contredire.

— Avec ou sans pucelage, conclut Septima, il vaut encore mieux l’enculer que de la contredire. »

La dernière phrase de Septima ne souleva aucune protestation. La salive de Chloris fut agréée de part et d’autre comme une offrande nécessaire et suffisante, puis la jeune fille s’étendit sur le côté, leva au ciel des yeux mourants lorsqu’elle se sentit pénétrée par toute autre chose que son instrument de cuir, et enfin, remuant son doigt par devant, ses “fesses virginales” par derrière, elle eut un spasme violent qui provoqua celui du roi.

V

Le lendemain soir, il fut décidé que Prima serait choisie et Chloris déclara que sa présence était inutile, soit que les dix-huit ans de la princesse n’eussent pas à prendre conseil, soit qu’elle craignît peut-être de se montrer nue auprès d’une si parfaite beauté.

Donc, Prima se présenta seule et sans trouble apparent, vêtue d’une robe légère que ne fermait aucune agrafe mais qu’une ceinture serrait mollement à la taille.

Elle était grande, aussi brune que ses sœurs et tout en elle apparaissait d'une forme admirable : contour du visage, lignes des yeux et de la bouche, élégance du cou, proportion du torse et des jambes.

Instruite de ce qui l'attendait, elle vint avec lenteur baiser au front le roi et s'assit en souriant sur ses genoux.

Le roi en fut d'abord assez ému pour ne plus savoir ce qu'il voulait dire. Le système de ses questionnaires put seul le tirer d'embarras.

« J'ai demandé à tes sœurs ce qu'elles savaient le mieux. L'une m'a fort bien répondu sur la pudeur et l'autre sur la morale ; mais toi ? qu'est-ce que tu sais le mieux ? »

Prima lui dit à l'oreille, les deux bras autour du cou :

« Ce que je sais le mieux ce soir, c'est de te faire bander.

— Est-ce donc là une science ?

— C'est un art que de faire raidir un vit sans y toucher. L'art dont je n'ai pas d'expérience mais dont je sais bien les secrets, est l'Art d'Amour.

— Prouve-le moi.

— Jusqu'à demain matin.

— Combien l'amour a-t-il de secrets ?

— J'en sais mille et j'en inventerai bien davantage ; mais les secrets d'amour ne se disent pas autre part que sur le lit. »

Le roi commençait à comprendre que l'aînée de ses douze filles était trop forte pour lui. Prima entendit sa

pensée ; sachant qu'une amoureuse ne doit pas intimider ce qu'elle séduit, elle se jeta sur la couche, y entraîna le roi et se dévêtit en un tour de main, sans presque se dévoiler, car elle s'étendit sur lui corps à corps et ne montra que ses seins, mais fit sentir le reste.

« Prima, dit le roi, tu es trop belle. Je ne saurais demeurer plus longtemps dans l'état où tu m'as mis.

— Ne crains rien. Le premier secret de l'amour est de faire bander. Le second est de laisser bander.

— Cela est plus prudent.

— Non, non, je suis sûre de moi. Déjà tu m'aimes assez pour me laisser maîtresse de régler ton plaisir. Tu m'as dit que j'étais trop belle, mais tu n'as guère vu que mon visage : c'est lui que tu vas dépuceler d'abord.

— Comment as-tu deviné que j'y pensais ?

— Tu n'y pensais pas. Je t'y ai fait penser avant de te le dire. C'est encore un secret... Ma bouche, ma bouche qui te parle, veut se faire dépuceler. Tu consens ?

— Avec empressement et comme il te plaira.

— Si j'étais homme, j'aimerais bander sous le ventre d'une jeune fille qui offre sa bouche de vierge avant même de montrer ses autres pucelages. Il me semble que je lui dirais : Voilà deux lèvres faites pour sucer un vit.

— Eh ! je ne le pense que trop !

— Que penses-tu de ma langue entre mes deux lèvres ?

— Je n'en ai que faire. Prima, tu as juré de me mettre au martyre !

— Tu n'en as que faire pour l'instant, je le sais bien. Plus tard elle se fera connaître. Mes lèvres d'abord, ma bouche, c'est assez. Elles te suceront de toute leur âme parce qu'elles sont assurées d'avoir leur récompense : le foutre dont elles ont soif. »

Sans torturer le roi plus longtemps par les tentations et par l'impatience, la jeune fille se glissa vers le pied du lit, prit le membre dans sa bouche, — et son attente fut aussi courte que celle de son père avait été longue. Immobile et comme recueillie, elle but tout ce qui vint à jaillir. Puis elle ouvrit les lèvres et sourit tendrement.

Une demi-heure s'écoula sans que le roi songeât à se retirer dans un appartement voisin comme il avait fait l'autre nuit. Il causait avec Prima qui semblait livrée à son indolence, mais qui changea le ton du dialogue à son gré, lorsqu'elle jugea qu'il était temps. Comme le roi lui demandait pourquoi elle se tenait couchée sur le ventre, elle répondit d'un air impudent, le front levé :

« Je me couche sur le con.

— Eh ! pourquoi ?

— C'est encore un secret que de se montrer nue et de ne pas se laisser voir le con.

— Voilà un nouveau secret que je voudrais comprendre. Toi qui as si belle bouche...

— Et si j'avais plus beau con peut-être, que je n'ai belle bouche ? Qu'est-ce, pour une fille amoureuse, que toute la beauté du corps, si elle n'a pas surtout la beauté du con ? Mais sais-tu duquel je parle ?

— Je pense que...

— Écoute. J'ai cinq cons. Le premier est ma bouche qui voulut cette nuit se remplir de foutre. Le second est fort velu, sous mon bras droit, regarde : je ne te l'offrirai pas aujourd'hui, ni le troisième que voici, qui est mon aisselle gauche, mais je sais les moyens de les rendre aussi doux que ma bouche elle-même. Le quatrième con est entre mes fesses. Le verras-tu cette nuit ? le dépucelleras-tu ? peut-être oui, peut-être non. Et le cinquième est celui sur lequel je suis couchée. »

Prima s'étendit de nouveau sur le corps du roi et, cette fois, fit sentir ce dont elle parlait. Le résultat qu'elle attendait fut plus prompt que le roi ne l'espérait lui-même.

« On m'avait rapporté que tu te rasais, dit-il. Pour quelle raison ?

— La même. Si je n'avais beau con, je ne le raserais pas. Toute beauté se montre nue.

— Eh ! que ne montres-tu celle-là.

— La beauté se montre à qui l'aime. Ton vit la touche et bande entre ses lèvres. Que ton visage en fasse autant : il la verra.

— Je ne sais ce que tu veux dire. Tu me mets hors de moi par tes attouchements, tes refus et l'excès du désir.

— Ne me promets rien. Je n'ai pas besoin de promesse. Mon caprice est de ne pas me laisser voir le con sans qu'il reçoive un baiser ; et si tu me trouves le con assez beau pour te souvenir de mon caprice, par là je saurai si tu m'aimes. »



Auprès des oreillers, Prima se mit à genoux en serrant les jambes. On voyait à peine ce qu'elle prétendait montrer ; mais cela parut être en effet la plus parfaite de ses formes. Elle attendit que le roi fût impatient de voir ce qu'elle cachait encore ; enfin, la tête tournée vers le chef du lit, elle s'agenouilla par dessus le visage en ouvrant les cuisses. Peu après, elle se baissa légèrement et le caprice qu'elle ne répétait pas fut satisfait. Mais le roi dit aussitôt :

« Ne me tente plus ! Serait-ce pas folie que de...

— Que de me déchirer le pucelage du con ? Comment choisirais-tu ? Je ne t'ai pas montré l'autre.

— Cette fille me fera perdre le sens, avec sa beauté, sa luxure, sa réserve et son air de défi. N'es-tu pas satisfaite de m'avoir réduit à ne rien oser que tu ne me...

— Ose tout ce qu'il te plaît d'oser. J'ordonne, parce que je devine mieux que toi ce que tu désires. Je t'ai parlé de

mon autre pucelage ? Eh bien, cherche-le ! Mets la main entre mes cuisses. Le sens-tu ?

— Je ne sais ce que je sens. Je perds la tête. »

Prima se dégagea de la main qui la touchait, et, s'allongeant auprès du roi, elle dit plus bas :

« Tu sens mes poils.

— Mais tu es rasée.

— Pas là. Regarde mon aisselle encore. Cette mèche noire me va presque au bout du sein. Que penses-tu que je me rase ? le con et la motte ? Je me rase même le ventre, jusqu'au nombril ; mais au-dessous du con, je ne me rase rien.

— Tu es une diablesse.

— Oui. J'ai autant de poils par derrière que la plupart des filles en ont par devant, et depuis que je me rase la vulve, on dirait qu'elle a changé de place. Mes sœurs aiment cela. Pour elles j'ai une bouche où elles ont un con, et j'ai le con entre les deux fesses. Ne sais-tu pas que je suis leur sultane et que je vis dans un harem où je n'ai qu'un mot à dire pour jeter le mouchoir ?

— Auxquelles ?

— À toutes. À celle qui me plaît, selon ma fantaisie. Tu voudrais savoir celles que je préfère ? Je te le dirai plus tard. Toutes, jusqu'à la plus petite qui a sept ans sont heureuses de me mettre leur langue dans la bouche du ventre ou dans le con du cul. Il n'est rien qu'elles ne

feraient pour en arriver là et c'est mon plaisir que de les tenter.

— Tu ne réussis que trop bien à tenter ceux qui t'aiment.

— De mes trois plus jeunes sœurs, je ne suis pas amoureuse, et, comme les petites filles aiment tout ce qui est sale, c'est à elles que j'accorde, quand elles sont sages, le droit de m'enfoncer la langue dans le derrière. À la langue de ma favorite je donne mon vrai con et chaque soir nous doutons s'il m'est plus agréable de jouir pour elle ou si entre mes cuisses elle a plus de plaisir à savourer le foutre qu'elle tire de moi.

— Ne parle plus !

— Qu'y a-t-il de plus doux aux lèvres d'une pucelle, que de boire du foutre ? Par curiosité j'ai voulu boire ceux de toutes mes sœurs cadettes le soir même de leur puberté. Sitôt que l'une d'elles, tout émue, venait me dire : « Prima, je décharge ! » aussitôt je lui donnais ma bouche. Et cette nuit, avec toi, j'ai bu du foutre d'homme. Pourquoi me dis-tu que je suis réservée ? J'ai envie d'en boire encore et j'ai envie d'en donner.

— Prima !

— Pourquoi dis-tu que je me refuse ? Je vais te révéler tous mes secrets, après avoir dit tous mes goûts. Je n'ai rien à te cacher. Regarde. »

Et comme si elle eût fait le geste le plus simple du monde, elle enjamba tête bêche le visage du roi, ouvrant à la fois ses fesses velues et sa vulve rasée de frais. Puis sans

attendre ce qu'elle était sûre d'obtenir, elle fit du bout de la langue diverses arabesques autour de l'organe viril.

Le roi, depuis longtemps, n'avait favorisé personne de la caresse que les jeunes filles se font entre elles et il n'y était point naturellement porté ; mais, se trouvant "hors de sens" comme il l'avait dit, il ne sut ce qu'il faisait. Il le fit pourtant.

Cambrée en sursaut, Prima parut frémir de tout son corps. Elle qui ne murmurait pas un mot quand ses sœurs lui rendaient hommage de la sorte, elle sentit que, cette fois, il fallait parler et même exagérer ce qu'elle éprouvait, par le frémissement et par les paroles.

« Oui ! oh ! oui ! fit-elle d'une voix basse et chaude. Oh ! que j'ai envie de jouir ! »

Appuyée sur ses bras raidis, elle releva la tête et ouvrit la croupe en l'arrondissant :

« Tu vois si je bande ! tout est rasé ! Quand je suis en rut, cela se darde si raide et si rouge que mes onze sœurs veulent voir Prima la pine en l'air... Je vais jouir... Je savais que tu me prendrais ce soir ; aussi n'ai-je pas joui de toute la journée... »

Elle avait joui pour la troisième fois depuis le matin, à cinq-heures du soir ; mais décidée à jouer toute la passion, elle répéta :

« Quand je n'ai pas joui et que je bande, je dis tout ce que je ne voudrais pas dire... Je t'aime ! je t'adore ! je mouille pour toi ! je bande jusqu'au bout de mes seins ! je sais que

tu m'enculeras tout à l'heure et je le veux ! je le veux !...
Ah ! si j'avais ton doigt dans le cul en ce moment... Oui !
comme cela ! enfonce !... Tu me rends folle ! Mon ventre
est plein de foutre qui descend, descend... Je t'en rendrai
plus que tu ne m'en as fait boire... Je sens... Je vais... Je...
Ah ! je décharge !... Tiens ! je jouis ! je me fonds ! Tiens !
ah ! tiens !... »

Elle jouissait vraiment ; mais pour la quatrième fois
depuis son réveil et pour dissimuler que sa volupté physique
n'avait pas l'abondance de ses paroles, subitement elle prit
en bouche le membre du roi comme si elle en avait
l'irrésistible convoitise...

Même elle trouva l'audace de dire quand elle put rouvrir
les lèvres :

« Ah ! que c'est bon ! Je jouissais encore. Je n'imaginai
pas ce que peut sentir une vierge qui boit du foutre
d'homme pendant qu'elle décharge ! »

Et pour répondre à tout, même à la pensée, elle vint dire à
l'oreille du roi :

« Puisque tu le sais, je te le répète, je mourais d'envie
d'être enculée ; mais quand j'ai joui... je n'ai pas pu retenir
ma bouche. »

VI

L'entretien qui suivit fut mené par Prima, comme le précédent, selon sa fantaisie.

Il plut à la jeune fille de ramener la curiosité du roi vers ce qu'elle appelait son harem : ses sœurs. Autant elle préférait ses sœurs les plus grandes, autant elle intrigua pour faire désirer les plus petites. On avait déjà dit au roi que Puella était la plus vicieuse. Prima s'empressa d'en faire un personnage :

« Puella ? Oh ! oui ! Elle n'a que neuf ans, mais pour certaines choses, nous lui donnerions toutes le premier prix.

— Certaines choses ?

— Elle m'aime à la folie, dit Prima sans répondre. Je n'ai pas à lui demander ce que je veux, je n'ai qu'à le lui permettre. Et cependant, presque toujours je lui défends ce qu'elle me propose.

— Que te propose-t-elle ?

— Ce que nos autres sœurs ne font pas, si hardies ou aimantes qu'elles soient. Puella est un singulier petit être. Elle a tous les vices, même ceux que je n'ai pas, et elle est si gentille qu'on les lui pardonne.

— Enfin pour quelles raisons lui donneriez-vous toutes le premier prix ?

— Pour ce que l'on ne peut pas dire.

- Me voilà bien renseigné.
- Tu veux tout savoir ?
- Et voir. Puisqu'elle a tant d'affection pour toi, veux-tu la chercher ?
- Tu le désires ? J'y vais.
- Ainsi je comprendrai peut-être ce que tu ne peux dire.
- Ainsi comprendras-tu surtout que, ni de moi ni d'elles, je ne te refuse rien. »



Après quelque temps, Prima reparut, tenant d'une main sa petite sœur en chemise de nuit, et de l'autre une boîte qu'elle posa sur un meuble.

« Puella, dit-elle, je t'ai promis qu'on te pardonnerait tout, sauf de mentir. Réponds : qu'est-ce qu'une petite fille ?

— Une pauvre petite saloperie, qui fait tout, et qui ne jouit pas.

— Qu'est-ce qu'une jeune fille ?

— Une ancienne petite saloperie, qui ne fait rien et qui jouit partout.

— Voilà qui est bien répondu, s'écria le roi. J'aime que mes filles aient cette clarté d'esprit. »

La sœur aînée parut trouver pourtant un excès de franchise dans ces premières réponses ; et avec un regard que la petite comprit, elle demanda :

« Qui est Prima ?

— La plus belle fille du monde.

— Et Puella ?

— J'espère que c'est la plus salope de toutes les petites saloperies ; ou, s'il y en avait une autre, je voudrais savoir ce qu'elle invente.

— Ces deux définitions me plaisent, conclut le roi, parce qu'elles ne troublent en rien mes opinions préconçues. »

Sans trouble ni honte, Puella ouvrit et fit tomber sa chemise aux pieds de son petit corps mince et frêle dont le visage était joli. Puis entre les seins de Prima recouchée elle se vint blottir.

« J'ai chaud ! dit la jeune fille. Je suis en sueur et je viens de jouir. Où m'aimes-tu ?

— Sous tes bras d'abord.

— Que veux-tu faire sous mes bras ?

— Sucrer tes poils. Ils te sentent encore plus que ton foutre. ».

La bouche en avant, elle fourra sa tête sous l'aisselle que Prima entr'ouvrait ; puis sous l'autre :

« Il n'y en a que deux ? fit-elle.

— Et combien ai-je de bouches ?

— Deux aussi. Deux toutes pareilles. Papa ! dit-elle en se retournant. Pourquoi Prima toute nue a-t-elle du foutre dans ses deux bouches ? et pourquoi n'a-t-elle pas de con ?... Je veux dire : pourquoi a-t-elle de la salive dans ses deux cons et pourquoi n'as-t-elle pas de bouche ?

— Lèche au lieu de parler ! » dit vivement Prima en levant les cuisses.

Mais elle les baissa et les referma quand la petite, après avoir lappé le sexe comme un chat lèche une assiette, allongea sa langue plus bas.

Puella releva la tête, s'accroupit sur les talons, et, puisqu'on lui refusait cela, elle demanda autre chose.

« La plus belle fille du monde a envie de pisser, fit-elle. J'ai senti ça du bout de la langue.

— Dis mieux. Dis ce que tu penses.

— Une petite saloperie a envie que tu pisses ; et la dernière goutte sur le bout de sa langue. C'est ce que je voulais dire.

— Tu ne voulais pas en dire assez. Écoute, Puella : raconte-nous tout ce que tu fais quand tu as envie qu'une de tes sœurs pisse. Et prends garde : si tu ne dis pas tout, je ne ferai rien de ce que tu désires. Si tu es sincère, je te... je te ferai minette moi-même pour la première fois depuis ta fête.

— Vrai ? »

Pourpre et toujours accroupie, les doigts mêlés sur les genoux, la petite s'enhardit soudainement :

« D’abord tout le monde le sait que je suis la plus salope. Je n’ai pas besoin de me cacher. Ça se voit à ma figure et même entre mes pattes. Est-ce que j’aurais le con si rouge à mon âge...

— Ne dis pas que tu as un con.

— C’est vrai, nous sommes drôlement faites. Toi, tu as deux bouches et un trou du cul. Moi j’ai deux trous du cul et une bouche. Il était une fois deux princesses qui n’avaient de con ni l’une ni l’autre. »

Prima éclata de rire et l’embrassa.

« Alors continua la petite animée par le succès, Prima pisse par la bouche, moi par le trou du cul et mes sœurs par le con. C’est un spectacle varié. Peut-être est-ce ça qui m’excite.

— Et autre chose.

— Et autre chose que Prima sait mieux que moi.

— Ne te fais pas plus vicieuse que tu n’es. Avoue que toutes les douzes nous nous sommes branlées au berceau, bien avant de jouir.

— Oui. Ça allonge le bouton et nous sommes faciles à gousser mais ça vous chauffe aussi, surtout quand nous sommes petites. Les jeunes filles qui déchargent, elles arrêtent leur doigt de temps en temps. Mais nous ! Il n’y a pas de raison pour que ça finisse.

— Et la voilà qui se branle, un doigt par devant et l’autre dans le cul.

— Ça me démange des deux côtés.

— Tu disais donc ?

— Je disais : les petites filles qui ont des démangeaisons par devant et par derrière se pissent dessus et disent qu'elles jouissent. Le matin, avant mon bain, je me mets dans ma baignoire vide... Plus on me le fait, plus je suis contente... Si contente que...

— Eh bien ?

— Quand ce sont mes grandes sœurs, je leur suce les poils du con ensuite. Comme c'est l'heure où elles viennent de jouir, leurs poils sont pleins de foutre et de pipi. C'est bon.

— Dis tout.

— Quand les grandes ont leurs règles, c'est encore meilleur. On ne sait pas ce qu'on avale, mais on n'a plus soif.

— Allons, la dernière confession ! Vas y ! Décide-toi.

Puella mit en riant ses deux mains sur les épaules de sa sœur et à travers son rire, elle répondit tout haut :

« Tu y tiens ? il faut que je raconte que tu m'as pissé sur la bouche ? Eh bien ! je ne le dirai pas ! »

Cette façon de ne pas le dire fut bien accueillie et racheta les ombres de la confession.

Gaie, Prima lui baisa les lèvres et continua :

« On ne dira pas non plus que tu t'es dépuclée de tes propres mains, comme Tertia ?

— Non. Pas la peine de le dire. Ça se voit.

— Ni que tu es pucelle quand même ?

— Oh ! si ! Disons-le vite ! Ça ne se voit pas du tout !

— Cette petite est charmante ! fit joyeusement le roi. Je ne connaissais pas mes filles. On pardonnerait à celle-ci plus qu'elle ne vient d'avouer. »

Du même ton enjoué, Prima dit à l'enfant :

« Tu avoueras le reste plus tard. Pourquoi ris-tu ?

— Parce que je ne te croyais pas si vicieuse.

— Moi ?

— Où mets-tu ta langue ?

— Dans ta bouche.

— C'est dégoûtant ! Tu la mets dans la bouche qui... Enfin, taisons-nous !... quand j'ai là un petit cul de pucelle...

— Plus chaste que ta bouche ? Tu peux le dire ! et pourtant, Dieu sait ce qu'il a fait, ton petit cul de pucelle ! Retourne-toi, tu auras ce que je t'ai promis ; mais nous en parlerons ensuite de ton petit cul ! »

Prima, tint de la langue, sa promesse, qui mit la petite fille au comble de la béatitude. Quand ce fut fini :

« Ne bouge pas ! dit-elle. En soixante-neuf tu es très gentille. Tu nous montres...

— Mes deux trous du cul, comme tu dis.

— Ne bouge pas !

— Est-ce qu'on les photographie ? »

Sans répondre, Prima dit à l'oreille du roi :

« Chloris n'a pas voulu t'apprendre comment elle nous a préparées... à ce que tu sais. Ne la blâme pas. Elle a pris le moyen le plus simple. Elle nous a enculées elle-même avec un godmiché qu'elle gardait toujours avec elle parce qu'elle avait peur que nous ne nous en servions par devant. Nous y avons pris goût. Tertia même en était si enragée qu'elle s'en est fait un avec une peau de gant. Mais parmi les petites, Puella seule a voulu être enculée.

— Par qui ?

— Par moi. Sous les yeux de Chloris. Le godmiché est là dans la boîte. Tu vas voir si la petite s'y prête. »

Le roi proposa tout le contraire et s'accoudant sur l'oreiller il répondit :

« Pourquoi ne te rendrait-elle pas ce que tu lui as fait ?

— Si tu veux, dit Prima interloquée. Mais alors il faut que ce soit moi qui le lui accorde. »

Elle se leva, entraîna sa sœur dans un coin de la chambre, lui parla tout bas et très longtemps. Sans doute elle lui

donnait toute une instruction. La petite sautait de joie. Elle ceignit l'objet comme elle put. Il fallut pincer d'une épingle le ruban vert de la ceinture trop large. Puis les deux sœurs revinrent près du lit et Puella dit avec assurance :

« Mademoiselle, je ne vous cache pas que je bande pour vous.

— Savez-vous à qui vous parlez, monsieur ?

— Je m'en fous comme d'un poil de mes couilles, mademoiselle. Vous êtes trop belle pour vous montrer toute nue. C'est votre faute si je suis dans un état pareil et je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir tiré six coups.

— Mais, monsieur, je suis vierge !

— Tant mieux pour moi.

— Ignorez-vous assez les usages du monde pour vous comporter ainsi à l'égard d'une jeune fille ?

Oh ! mademoiselle, il y a trois espèces de jeunes filles : les débauchées, on les baise ; les naïves, elles vous sucent ; les vertueuses, on les encule.

— Je suis profondément vertueuse.

— Alors vous allez être profondément enculée. Ne craignez rien pour votre honneur. Ça ne vous empêchera pas de trouver un mari.

— Je n'entends point vos paroles, monsieur, mais je ne saurais voir plus longtemps l'obscénité que vous offrez à mes regards. Je me détourne et me cache le visage. »

Disant cela, Prima se mit en posture à genoux sur le lit, la tête dans l'oreiller. Puella, et pour cause, ne disait plus rien. Aussi la jeune fille reprit, avec une religieuse langueur :

« Que sens-je ? Un baiser sur le trou du cul ? Que dis-je, un baiser ? un suçon ! Voyez ma rougeur !

— Épatant, le suçon !

— Taisez-vous ! je ne l'ai que trop senti !... Ah ! et cette langue !

— Elle vous déplaît ?

— Je ne dis pas cela ; mais j'ai peur que ce ne soit pas convenable.

— On verra çà demain. Ouvrez bien les fesses.

— Oui, oui. Vous ne penserez pas de mal de moi ? Sincèrement ?

— Sincèrement, çà ne me choque pas.

— Vous me troublez. Je ne sais rien de ces choses... pas même les mots... mais vous me faites feuille de rose comme une gougnotte.

— Si vous ne savez pas les mots, voulez-vous que je vous les apprenne ?

— Non. J'aime mieux rester innocente. Goussez-moi, le trou du cul sans que je vous le demande et tirez-le avec les pouces... Je ne vous vois pas ; je vous pardonne... Ah ! la putain de petite langue ! Jusqu'où m'encule-t-elle ! C'est indécent.

— À quoi sentez-vous que c'est indécent ?

— À ce que je bande ! Mais taisez-vous donc, encore une fois ! Quand une jeune fille vertueuse à une langue dans le derrière, elle n'aime pas qu'on la lui retire pour lui demander ce qu'elle éprouve !

— Ce n'est pas convenable ?

— Je n'ose répondre.

— Qu'est-ce que vous éprouvez, mademoiselle ?

— Je ne sais pas les mots.

— Du trouble ? de la confusion ?

— J'éprouve... l'exaltation indéfinissable d'une vierge qui se sent pleine de foutre, qui voudrait se faire planter un vit dans le derrière et qui ne sait comment le dire pour se faire comprendre.

— Ne le dites pas ! Je devine à peu près.

— J'ai envie d'une queue par le trou du cul. Est-ce plus clair ?

— Encore une explication et j'aurai compris.

— C'est trop exiger de ma pudeur. Ni mes gestes ni mes paroles ne me feront plus rougir désormais. J'aime mieux prendre cette pine et m'enculer moi-même que de vous révéler mes secrets désirs. Je la tiens. Penchez-vous sur moi.

— Ai-je mis assez de crème sur le bout de ma queue ?

— Assez pour moi. Laissez-moi faire. Je vous guide. Vous êtes sur le trou... Poussez... Ah ! il est dedans ! Que m'arrive-t-il ?

— Rien qu'une pine dans le cul, mademoiselle. Rassurez-vous. C'est innocent. »

Prima retourna la tête et d'une voix de plus en plus tendre, comme pour démentir les mots qu'elle disait, elle soupira :

« Vous me violez.

— J'allais le dire.

— La brutalité d'un homme est féroce. N'avez-vous pas honte, monsieur ? Vous abuser de ma faiblesse. Vous me pervertissez.

— Non. Je vais même vous donner un conseil utile. Quand je vous ai violée par le trou du cul vous auriez dû crier que ça vous faisait mal.

— Je ne sais pas mentir, je suis pure. Vous ne me faites pas mal du tout.

— Je commence à me demander si je suis le premier.

— Le premier ce soir, je vous le jure !

— C'est toujours ça.

— J'ai un tempérament de rêveuse et quand je n'ai pas une queue dans le derrière il me manque quelque chose.

— Ah ! les jeunes filles vertueuses, s'écria Puella. Elles ne peuvent pas se branler comme les autres ! Chaque fois, il faut qu'on les encule ! »

VII

La scène finie, Puella quitta son rôle avant son godmiché. Elle sauta au cou de “la plus belle fille du monde” et lui dit avec tendresse :

« Quelle est la plus heureuse petite fille du monde ?

— Je ne sais pas du tout. Est-ce que tu la connais ? Pourquoi est-elle si heureuse ? Qui est-ce ?

— Une sale gosse qui a une queue comme un homme et qui vient d’enculer Prima.

— C’était bon ?

— Ah ! je n’ai jamais si bien bandé ! As-tu senti ?

— Pas mal.

— Je ne t’ai pas enculée de travers ?

— Non. Tout droit. Même avec ta langue.

— Suce-la.

— Tiens ! Et maintenant, va dans le cabinet de toilette. Tu rentreras quand je t’appellerai. »

*
**

La porte refermée, Prima prit le roi dans ses bras. Le mot qui avait décidé de toute la scène précédente lui avait fait pressentir la suite. Elle cessa d'offrir sa sœur et accepta du regard ce qui l'attendait ; mais elle avait plaisir à se faire désirer. Sitôt que l'état du roi lui donna confiance, elle parla au lieu de complaire ; elle se joua de séduire ; et, selon son caractère de femme, elle répondit à diverses pensées qui naissaient d'elle-même ; d'elle seule.

« Puella n'a pas tout dit. Elle n'a rien confessé du pire de ses vices ; mais tu l'as deviné...

— Je n'y pense pas.

— Si. Et moi, comme je l'ai senti ! Si tu savais jusqu'où elle a fourré sa langue !

— Tu es belle.

— Où cherche-t-elle ma beauté ? La bouche, le con de sa sœur ne lui suffisent pas. Ma salive et mon foutre même sont trop fades. Elle boit la sueur de mes aisselles ; tu l'as vue s'y frotter les lèvres ? Et ce que sa langue préfère, c'est mon trou du cul.

— C'est ton baiser. Elle vient de le dire.

— Mon baiser après, quand je le lui accorde ; mais comment l'embrasserais-je après ce qu'elle me fait ? Le matin, elle me suit, elle me regarde, elle me... Laisse-moi dire !

— Non !

— Écoute : elle attend que je l'appelle. Encule-la sur moi. Jouis dans son petit cul. Elle sera si contente !

— Je n'ai d'amour que pour toi.

— Eh bien ! elle en aura sa part quand même ! Tout à l'heure, je te dirai comment. »

Sans rien changer à sa posture, Prima releva les cuisses et réussit à se faire prendre par dessous, en tenant toujours le roi face à face. Alors, pour une minute elle oublia le reste, ne songea qu'à sa chair :

« Ah ! soupira-t-elle... Sais-tu que c'est la première fois ?

— Je l'espère.

— Et moi je le sens comme je ne l'imaginai pas. Je me suis faite plus savante que je n'étais, devant toi. C'est encore plus chaud que je ne pensais. »

Pourtant, elle s'en lassa vite, et, pensant qu'à ce troisième acte, le roi serait plus lent à conclure, elle se hâta de le saisir en état d'égaré pour se faire entendre peu à peu.

« Si Puella était ici, elle serait aussi heureuse que moi. Elle m'aime par où tu me prends et ne serait pas jalouse : au contraire ! Tout serait pour elle après avoir été pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comme elle ne jouit pas encore elle est gourmande en amour ; elle aime tout ce qui sort de mon cul. Quand nous nous séparerons, elle te léchera la queue et tout ce que j'aurai reçu de foutre elle le voudra dans sa bouche...

Aimes-tu mieux qu'elle ait tout ensemble ? Cette pauvre petite qui attend... Je vais l'appeler. Puella ! »

Avant que le roi eût pu dire non, Puella était dans la chambre et elle ne parut pas autrement étonnée de ce qu'elle vit.

« Chic ! » dit-elle à mi-voix.

Sur un signe de sa sœur, elle grimpa au milieu du lit. Le changement fut si prompt que le roi s'en aperçut à peine. Puella prit ce qu'on lui offrait, aussi naturellement qu'elle eût pris un gâteau. »

Plus nerveuse, Prima ceignit le godmiché, y mit de la crème et dit à la petite :

« Tiens-toi bien ! Je vais te rendre ce que tu m'as fait. »

Puella se tint aussi bien que possible. Pourtant, ce ne fut pas sans trouble, car presque au même instant elle reçut dans la bouche la seule merveille qu'en amour elle ne connût pas. Et ses deux émotions se générèrent l'une l'autre.

VIII

Des deux sœurs, la plus agitée après cette longue scène, fut Prima.

La suivant le long de la galerie où elle marchait d'un pas rapide, Puella fit tout haut une sorte d'examen de conscience :

« Quelle confusion si l'Abbé était là ! Cette nuit j'ai enulé ma sœur ; ma sœur m'a enulée ; j'ai sucé la queue de mon père, j'ai avalé mon petit frère...

— Et autre chose itou que tu n'oses me dire.

— Parce que j'en ai encore un peu dans la bouche. Mais le foutre d'homme, sais-tu à quoi ça ressemble ?

— Tu me raconteras ça demain. Couche-toi, chérie. Je t'enferme. »

*
**

Seule, Prima courut en avant, mais à pas de loup, jusqu'à l'appartement de sa sœur favorite qu'elle n'avait pas voulu nommer au roi.

À cette heure de la nuit, les quinze ans de Quarta dormaient si profondément que la brusque ouverture de la porte ne troubla pas leur sommeil, et ne déranger pas leur posture.

En été, Quarta couchait sur son lit et non dedans. Comme une jeune Vénus du Titien, elle couchait nue, et sa main droite n'était jamais égarée qu'entre ses cuisses.

Au premier mot de sa sœur elle ouvrit de grands yeux :

« Oh ! que tu es gentille ! je ne t'attendais plus, ma Prima ! Pourquoi es-tu si rouge ? Viens sur moi.

— Sous toi.

— Tu as envie de jouir, mon amour ? Retiens-toi un peu ! Moi aussi, j'ai envie...

— Ah ! pas comme moi ! Regarde le con que je rase pour que tu t'y frottes. Regarde s'il t'aime ! Presse tes poils dessus et je décharge.

— Mon bouton aussi ! Le sens-tu ? Serre tes bras !

— Mais, tiens ! mais, tiens ! je décharge, mon adorée ! Je crois que je t'inonde...

— Oui, c'est chaud.

— Tiens ! Encore !

— Attends-moi !

— Non ! ne jouis pas !... Je me recule... Laisse-moi respirer... »

Quarta fit une moue de tout son visage et dit presque en pleurant :

« Pourquoi ne veux-tu pas que je jouisse ? Me voilà pleine de foutre et je n'ai pas déchargé.

— Tu es encore plus belle quand tu bandes.

— Non. J'ai de plus beaux yeux quand j'ai joui. Pourquoi ne veux-tu pas ? »

La raison en était que les récits d'amour ou de vicieux mystères excitaient Quarta hors de toute mesure lorsqu'elle

se trouvait en état de convoitise.

Prima aimait la voir ainsi.

« Ne te touche pas ! je te le défends ! Laisse entrer mon doigt.

— Je suis au supplice, mon amour ! Tu me mets en chaleur, tu m'empêches de jouir, et tu ne veux pas que je me branle quand j'ai ton doigt dans le...

— Chut. Écoute ce que je viens de faire. Je viens d'être enculée trois fois : par une langue, par un godmiché, par un vit.

— Oh ! peut-on ! Et elle en est fière ! Si tu m'aimais comme je t'aime, tout cela ne t'aurait pas fait autant de plaisir que ton doigt m'en donne. Tiens ! je vais t'en fourrer deux des miens pour te punir. Je suis trop amoureuse de toi ! tu es une saleté.

— Ne boude pas. Tu as envie de rire.

— Parce que tu me fais casse-noisettes sur les doigts. Mais tu viens d'en faire autant à une langue, à un vit, à un godmiché, à quoi encore ? Quelle petite ordure que cette Puella ! Quand j'ai su que tu l'appelais ce soir dans la chambre...

— Tu t'es branlée ?

— Méchante !

— J'en suis sûre comme si je t'avais vue. Ne dis pas non.

— Je me suis branlée pour toi... Et je ne me suis pas assez branlée. J'aurais dû le faire toute la nuit, j'aurais

moins envie de t’embrasser.

— Fais-moi des reproches.

— Tu es trop belle.

— Et puis ?

— Tu me fais trop bander en ce moment.

— Et puis ?

— Et puis, pendant qu’on te faisait tout ça, tu t’es retenue, mon adorée ! tu n’as voulu jouir que dans mes bras ! et c’est toi qui m’aimes trop ! à peine t’ai-je touchée, tu as crié : Je décharge !

— Je te le crierai encore avant la fin de la nuit, ma Quarta !

— Pas avant moi ! Je t’adore ! Je t’adore ! Laisse-moi jouir.

— Devine d’abord ce que j’ai apporté là, sous mon peignoir, sur la chaise.

— Tu m’as apporté ton ventre, sous mes poils, sur le lit.

— Mais là, sous mon peignoir ? le godmiché de Chloris.

— Ah ! je le veux ! et que tu me le mettes ! Dépêche-toi. Je ne me touche pas. »

Jamais Quarta n’avait reçu ce godmiché que de Chloris elle-même ou en sa présence, et, chaque fois, à côté de sa virginité. Aussi, ni elle ni Prima ne pensèrent-elles d’abord qu’étant seules cette nuit-là elles pouvaient... Quarta

soudain en eut l'idée. Elle se retourna sur le dos, ouvrit les jambes et dit d'une voix précipitée :

— Dépucelle-moi par devant !

— Quelle folie !

— Oui, je suis en folie, je suis en chaleur. Dépucelle-moi par le con !

— Tu le regretteras demain.

— Je ne le regretterai pas. Est-ce que Tertia le regrette ? Je me branlerai jusqu'au fond pour toi !... Ah ! que tu es belle avec cette queue ! Viens sur moi.

— Je te ferai mal.

— Tu me feras jouir ! Je mouille ! J'en ai plein les doigts quand je t'ouvre mes poils et mes lèvres ! Aussi chaude que toi quand tu es entrée !

— Et tu ne sais pas comment tu jouis, mon aimée, tous les jours où je t'encule ?

— Encule-moi par le con, cette nuit ! N'y pense pas. Tu as des poils par derrière ; moi par devant. Trompe-toi. Viens, mon amour ! mon premier ! mon Primo chéri !

— Je t'embrasse. Je ne sais plus ce que je fais. Place toi-même, où tu veux, la tête du...

— De ta queue. Elle y est. Je la tiens. Pousse !... Pousse plus fort ! D'un seul coup... Ah !

— Quarta, mon amour...

— C'est fait... Continue... Ce n'est rien. Je t'aime. Je vais jouir... Baise-moi, tu es beau.

— Jamais je n'ai aimé comme je t'aime en ce moment.

— Ni moi. Je jouis ! Ta bouche ! »

Elles se turent ensemble.

Les jeunes filles que l'on dépucelle parlent très peu, sitôt qu'elles souffrent et jouissent. La collision du plaisir avec la douleur les stupéfie. Elles gémissent des baisers. Elles parlent du regard.

Lorsque tout s'apaisa et que le dernier frisson eut fui le long des jambes, Quarta sut murmurer avec un sourire de béatitude :

« Je suis plus heureuse que je ne rêvais. Prima ! tu as pu croire que je regretterais mon pucelage après te l'avoir donné ? Je regretterais toute ma vie de ne te l'avoir donné qu'une fois.

— Tu me le donneras...

— Toujours ! T'en souviendras-tu ?

— Oui, chérie. Mais devine combien de fois tu me le donneras toi-même, autrement que par l'amour et par le souvenir ?... Quels grands yeux tu ouvres ! Ne cherche pas.

— Dis-moi vite comment je peux te le donner encore ! »

Un long baiser put seul excuser Prima de garder le silence. Elle dit enfin :

« Si nous nous aimons chaque nuit ventre à ventre, est-ce seulement parce que tu bondis sitôt qu'entre les jambes je te

touche de la langue ?

— Non. C'est pour jouir bouche à bouche.

— Et cette bouche que tu baisses n'est-ce pas elle surtout qui aura ton pucelage ?

— Oh ! si ! et plus encore ! le foutre et le sang ! la chair si elle la veut !

— Et ma langue ?

— Pas maintenant, je t'en supplie ! Je serais désespérée de jouir avant toi. Si tu m'aimes assez pour comprendre que je t'adore, prends tout ce que mon pucelage peut donner à ta bouche, mais ne jouissons pas sans voir notre amour dans nos yeux. »



Quand les deux bouches se retrouvèrent, Prima était pâle et Quarta très rouge.

« Que tu as saigné ! Que j'ai dû te faire mal !

— Jamais je ne, t'ai plus aimée. »

Prima eut un élan :

« Ma Quarta ! mon seul amour ! demande-moi tout ce que tu voudras : je te le ferai.

— Quelque chose d'extraordinaire ? Que nous ne faisons pas ensemble ?

— Oui.

— Tu acceptes d'avance ?

— Oui.

— Eh bien, fit la jeune fille avec un rire tendre, je porte une main hardie au con de Votre Altesse et je la branle.

— Ce n'est pas sérieux !

— Branle-moi aussi... Pour jouir bouche à bouche... Je suis trop endolorie pour me froter... Croisons nos mains comme deux gosses... Mais écoute d'abord : je t'ai avoué que je me branlais pour toi. Est-ce que toi jamais...

— Peux-tu ! Et ces yeux d'enfant, ces yeux inquiets qui attendent ma réponse ! Tout bas, dis-moi toi-même ce que tu sais.

— Oui, tout bas. Je sais... que tu es comme nous toutes... Plus on t'a fait jouir, plus il faut que tu te branles toute seule avant de dormir. Et... et je n'étais pas sûre, mais je lis dans tes yeux que tu le faisais pour moi.

— Pour qui donc pouvais-tu rêver que je le faisais ?

— Tu es si belle que je pensais : Prima doit se branler pour elle-même.

— Comme Secunda ? une petite glace entre les jambes ?... Je le fais quelquefois ; mais que me montre-t-elle, ma glace ? Le ventre et le con rasés tous les matins pour toi, pour toi seule, pour sentir de plus près tes poils et ta chair. Ai-je même besoin d'une glace quand j'y mets la main ? »

Quarta y mit la bouche et le baisa de toute son âme ; puis, s'allongeant de nouveau près de sa sœur et la touchant du doigt :

« Sens. Voilà comme je fais quand je me branle pour toi.

— Et moi, voilà comment... Oh ! mais tu t'y prends mieux !

— Continue comme sur toi-même. »

IX

“Lorsque fut la troisième nuit” comme eut dit Shéhérazade, le roi prit conseil de Tertia qui lui répondit gaîment :

« Fais venir Secunda. Nous ne nous ennuiérons pas une minute.

— Je la croyais si prude et si pieuse.

— C'est pour ça qu'elle m'amuse. Elle et moi, on prétend que nous sommes les deux extrêmes ; aussi je couche avec elle presque tous les soirs ; et c'est elle que j'imitais avant-hier quand je te parlais de ma pudeur ; mais il faut l'entendre ! Elle est d'une connerie !

— Eh bien !

Je ne dis plus rien. Tu vas l'entendre. »

Tertia partit en courant.



Elle revint tenant sa sœur par le bras et l'interpella la première :

« Confesse-toi par mortification, sainte Secunda ! Le roi va t'interroger sur ce que tu sais le mieux.

— Ce que je sais le mieux, c'est que je suis une misérable pécheresse, mon père, et vous entendrez une triste confession.

— S'il est vrai, dit le Roi, je consens que tu te mortifies. Cela est bon pour ta conscience et ne peut que la soulager. L'aveu est agréable aux âmes bien nées.

— Oui, je dirai tout ! je dirai tout ! je dirai tout ! Si j'oublie quelque chose, Tertia, rappelle-le moi ! Je ne veux rien cacher.

— Commence par ce que tu fais quand tu couches toute seule. Je ne suis pas toujours dans ta chambre. Allons ! le Roi t'écoute. »

Secunda leva les yeux au ciel et soupira :

« Nuit et jour je me sens brûlée par l'appétit charnel.

— Qu'appelles-tu ainsi ?

— Une ardeur qui m’envahit de la tête aux pieds. Elle prend source d’une partie... que les jeunes filles ne nomment pas.

— C’est ce que les jeunes filles appellent un con, fit Tertia.

— Quand je rentre dans ma chambre pour me mettre en prière, ce désir charnel me distrait. Aussi ai-je pris pour objet de méditations la Vie de S^{te} Marie l’Égyptienne afin de rêver sans remords à des nudités, mon père. Mais quand j’imagine la Sainte se livrant aux déportements de sa jeunesse, loin de me calmer, cela m’enflamme, je ne puis plus résister et je... je...

— Parle.

— Je me pollue.

— Elle se pollue ! répéta Tertia qui pleurait de gaîté. Eh bien, dis comment tu te pollues.

— Je me mets nue comme la Sainte. Pour me faire honte à moi-même, je tiens entre mes jambes une petite glace où je vois toutes mes parties honteuses et leur ignominie et je rougis des pollutions que je commets sous mes yeux. Parfois je m’assieds au bord d’un fauteuil devant ma grande glace et j’invente les plus sales postures afin d’en rougir davantage. »

Elle s’interrompt, haleta un instant, et dit :

« Aucune mortification ne me serait plus cruelle, mon père, que si je me polluais devant vous ! D’ailleurs, je ne

saurais sans cela poursuivre cette confession qui m'embrase.

— Elle a envie de se polluer ! fit Tertia dans un nouveau rire. Ne retrousse pas ta robe, tu es ridicule ! Puisque l'émotion te coupe la parole, attends qu'on te déshabille et qu'on te présente. »

Le déshabillage accompli, Tertia reprit avec autorité :

« Tes mains derrière le dos ! tu te pollueras plus tard. Mortifie-toi d'abord en te présentant toi-même. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— L'impudicité de mon sein nu. Les mamelons allongés par mes attouchements. Les stigmates de mes souillures.

— Et ces cheveux noirs ?

— Un voile que la Providence fait croître devant mes parties secrètes pour m'en dérober la vue.

— Elle n'y réussit guère. Et ça ?

— L'obscénité de mes lèvres honteuses.

— Pourquoi as-tu fait un nœud à tes poils ?

— Pour me rappeler un rêve de la nuit dernière chaque fois que je me polluerai aujourd'hui. Un rêve luxurieux. Je vais le dire tout haut. »

Elle se jeta sur le dos en travers du lit, releva entièrement les cuisses et balbutia en se masturbant :

« Elle ici... Lui là... Je... Je... Ah ! je le dirai plus tard !... J'ai la tête en feu... Je pêche ! Je pêche !

— Ça veut dire qu'elle décharge, expliqua Tertia,

— Pardon, mon Dieu ! pardon !

— Toutes mes filles sont toquées » fit le roi songeur.

Il s'écoula quelque temps avant que Secunda recouvrât ses esprits.

Enfin elle se leva et, après un soupir, reprit la confession interrompue.

« Je ne me borne pas, mon père, aux attentats que je commets sur moi-même. J'éprouve à l'égard de Tertia une concupiscence infâme.

— Infâme ! répéta sa sœur en l'imitant.

— Je lui fais subir des attouchements qui la provoquent au péché. Ma bouche elle-même se prostitue à des lubricités innommables.

— Innommables !

— La licence de ses gestes et de ses propos m'attirent. Au lieu de la moraliser et de la reprendre...

— Quand je te dis : fous-moi ton cul sur la gueule...

— J'ai l'abjection de le faire et d'y trouver plaisir ; moi son aînée qui devrais la nourrir de la manne éternelle...

— Tu ne me nourris que de foutre, mais chaque fois j'en ai la bouche pleine.

— Et je me sens plus abjecte encore quand je prends la même posture sous elle.

— Parle donc de ce que tu aimes le mieux !

— Non ! oh ! non ! dis-le, toi ! Je n'en peux plus !

— Prends la pose, et je le dirai. »

Secunda tomba en prière au pied du lit. Tertia, toujours gaie, une main sur la hanche, dit en la désignant de l'autre bras :

« Tu vois, papa, comme elle prie ? les reins creux, le derrière comme deux boules et les fesses tellement ouvertes qu'elle a l'air de prier les saints pour qu'on l'encule.

— Je sais que je suis impudique ! gémit l'agenouillée.

— Le premier soir où nous avons couché ensemble, quand elle s'est mise en prière, la figure dans les mains, je ne voyais plus rien que son trou du cul ; je l'ai goussé ; elle tressaillait, mais elle ne résistait pas. Alors, j'ai fourré ma langue dans le trou.

— Je n'en priais que mieux !

— C'est ce que j'ai compris. Aussi, j'ai retiré ma langue, j'ai enfoncé mon godmiché à la place, et puis... je ne sais comment cela c'est fait, mais sans que je la branle, rien qu'en remuant un peu le godmiché dans le cul, elle a déchargé.

— Ne t'ai-je pas dit qui je voyais, les yeux fermés ? et maintenant encore je la vois...

— S^{te} Marie l'Égyptienne ?

— Oui ! Sur son lit de jeunesse et de luxure. Elle est nue comme moi et à genoux comme je suis. Elle me sourit de

ses yeux fardés. Derrière elle s'agenouille son amant. Elle prend le membre d'une main et me montre ce qu'elle lui offre. Ah ! ce péché de sodomie qui est le pire de tous ! Ah ! Tertia ! qu'attends-tu ?

— Prie la sainte de faire un miracle et que mon godmiché devienne une queue, une vraie !

— Oui elle veut bien. J'y crois de toute mon âme ! »

FIN